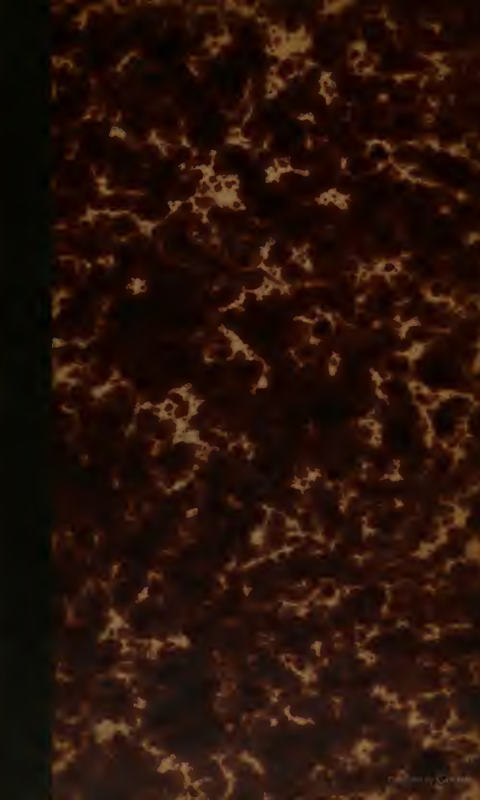


P.O.gall 759 $^{kg}_{\text{ś}d}$ Fabre Viet.

OEUVRES

DE

VICTORIN FABRE.

TOME I.

Le portrait de l'auteur, la gravure du monument élevé sur la tombe, et la médaille gravée par M. Domard à l'effigie des deux frères Fabre, devaient paraître en même temps que ce premier volume. Des difficultés d'exécution ont causé un retard imprévu ; mais, sous très-peu de temps, MM. les souscripteurs pourront faire prendre à la librairie de M. Paulin les épreuves auxquelles ils ont droit.

Cette édition est faite en exécution du testament d'Auguste Fabre, par les soins de M. Casimir Durand, tuteur de mademoiselle Euphémie Fabre.

TYP. LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

ŒUVRES

DE

VICTORIN FABRE

MISES EN ORDRE

ET AUGMENTÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR,

PAR J. SABBATIER.



TOME I.



VIE DE L'AUTEUR. — POÉSIES.



PARIS,

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1844



AVERTISSEMENT.

At mihi nunc, narraturo vitam defuncti hominis, venia opus fuit : quam non petissem, ni cursaturus tam .... infesta virtutibus tempora.

TACIT. *Agric. Vit.*

Quels que soient les temps que l'on traverse, il est utile d'écrire la vie des hommes dont les talents peuvent exciter l'émulation, et c'est un devoir lorsqu'ils ont joint à ces talents un caractère digne de servir de modèle. Plus leurs contemporains ont montré d'injustice à leur égard, plus il faut donner à la postérité les moyens d'honorer au moins leur mémoire; autrement la vertu ne paraîtrait aux âmes faibles que ce qu'elle est pour les âmes viles, une duperie.

Victorin Fabre était né pour exercer une grande et salutaire influence sur son siècle, et les gouvernants lui en eussent fourni l'occasion, s'il ne lui eût manqué un genre de mérite déjà utile de son temps : le génie de l'intrigue et de la servilité.

Son début dans les lettres jeta un éclat qui ne s'était pas renouvelé depuis Voltaire. Lorsqu'à peine âgé de vingt-quatre ans, il paraissait dans les jardins publics avec les chefs de notre littérature, on disait de toutes parts, non pas Voilà Delille,

ou Parny, mais voilà Victorin Fabre[1]. Comment un homme si prématurément célèbre est-il devenu presque inconnu à la génération actuelle? Deux règnes de despotisme, et le régime d'abaissement et d'industrialisme qui leur a succédé, l'expliquent surabondamment. Quand le culte de l'or a remplacé celui de la patrie, il n'y a plus de place pour les patriotes; ils doivent même s'estimer heureux d'échapper aux persécutions par l'oubli.

On trouvera peut-être que j'ai donné trop d'étendue à la Notice qu'on va lire. On aura raison si j'ai dit des choses inutiles; mais il m'a semblé que, choisi par la famille Fabre pour publier une édition des OEuvres de Victorin, je devais, autant que possible, me conformer aux intentions d'Auguste, dont je continuais le travail. Or, il se proposait, non point de faire une simple Notice, mais d'écrire une *Histoire*. Les matériaux qu'il avait rassemblés ou indiqués et les morceaux qu'il avait esquissés[2] annonçaient un fort volume qui, sous une plume aussi habile, aurait certainement excité le plus vif intérêt; d'ailleurs le frère de Victorin pouvait se permettre des développements que personne n'aurait osé blâmer. Avec le même devoir de justice à remplir, je n'avais pas les mêmes priviléges. Aussi, tout en me conformant au plan

[1] Voyez les biographies et les journaux du temps.

[2] Outre ces matériaux déjà réunis, Auguste Fabre m'a donné verbalement, quelques jours avant sa mort, une foule de renseignements très-curieux, parmi lesquels j'ai fait un choix.

que je trouvais tracé d'avance, ai-je dû me renfermer dans des limites beaucoup plus étroites, à défaut d'autorité personnelle, m'appuyer sur des témoignages imposants, et en l'absence de ces témoignages, sur des preuves matérielles.

Mais, me dira-t-on, pourquoi ne vous être pas borné à une biographie purement littéraire? pourquoi exprimer des opinions politiques? Parce que j'avais à faire connaître, tout à la fois, la ligne de conduite d'un écrivain et d'un politique sous trois ou quatre gouvernements différents. Comment expliquer ses refus obstinés de servir l'un et le dégoût que lui inspiraient les autres, sans les caractériser tous à son point de vue? Si, dans cette exposition des principes de Victorin, le lecteur croit reconnaître que je les partage, il ne se trompera pas. Je me féliciterai toute ma vie d'avoir trouvé, en politique comme en littérature, deux guides aussi sûrs et deux modèles aussi parfaits que les deux frères Fabre.

L'édition que j'offre ici au public se compose de quatre volumes. Le premier renferme la Vie et les poésies de l'auteur; le deuxième, ses œuvres oratoires; le troisième et le quatrième, les *Recherches sur les principes de la société civile*, et un choix d'articles publiés dans divers recueils périodiques. Ce sont les ouvrages les plus importants de Victorin Fabre, les seuls que son frère voulait publier d'abord. Je réserve pour un volume supplé-

mentaire, si l'accueil du public m'encourage à le donner, quelques autres poésies légères, des fragments de pièces de théâtre, et le cours d'éloquence à l'Athénée, qui jeta tant d'éclat en 1810.

Paris, 31 décembre 1844.

J. SABBATIER.

P. S. Le malheur dont M. Villemain vient d'être subitement frappé, et qui n'a pas moins affligé ses adversaires politiques que ses amis, rend aujourd'hui extrêmement pénible l'obligation où je me suis trouvé d'imprimer les lettres de Ginguené, de Garat et du cardinal Maury sur l'Éloge de Montaigne, pour lequel il concourut avec Victorin Fabre et fut couronné. Sans placer M. Villemain sur la même ligne que Victorin Fabre, et tout en combattant ses opinions, j'ai toujours rendu justice à son grand talent surpassé, dit-on, par ses vertus domestiques. Je dois de plus faire connaître un trait qui honore infiniment son caractère. Ayant appris que l'on devait inaugurer, dans le courant du mois prochain, le modeste monument élevé sur la tombe de Victorin Fabre, il avait exprimé à M. Champanhet un vif désir d'assister à cette cérémonie. La loyauté me commandait dès lors de le faire avertir que non-seulement j'avais inséré dans ma Notice des pièces officielles contre lui, mais que je combattais très-vivement moi-même son opinion sur Walter Scott. Cette circonstance n'avait rien changé à sa résolution d'honorer la mémoire d'un rival littéraire et d'un adversaire politique.

N. B. Toutes les notes du texte non signées J. S. ou dont l'auteur n'est pas nommé, sont de Victorin Fabre. Quant à celles qui se trouvent dans les pièces justificatives de la Vie, il m'a paru superflu de les signer.

VIE

DE

VICTORIN FABRE.

La famille de Victorin Fabre, aujourd'hui presque éteinte[1], était l'une des plus anciennes du Vivarais. Contente de la considération qui l'environnait, elle n'avait jamais demandé de titres de noblesse, ni songé à se prévaloir de ceux que lui conférait la possession de fiefs de haute justice[2]. Il y a plus, après quelques pertes de fortune, le grand-

[1] Il n'en reste plus que mademoiselle Euphémie Fabre, sœur de Victorin et d'Auguste.

[2] Le cardinal Maury disait en 1808 à Victorin : « Vous devriez signer Fabre *de Vals*; on s'accoutumerait à dire *monsieur de Vals*; cela aurait l'air d'un titre nobiliaire, et ces choses-là servent toujours. — Monseigneur, nous n'avons jamais eu aucun droit ni sur les habitants, ni sur les terres de Vals. Mais depuis longtemps le chef de ma famille était seigneur haut justicier de Tendriès. Vous savez qu'à la troisième génération la haute justice donnait la noblesse. . — Eh bien ! c'est encore mieux ; signez *monsieur de Tendriès*... Vous riez ?... Voyez M***, M***, ils n'avaient ni haute ni basse justice ; ils se sont forgé un titre, et ils passent pour des personnages. — Ces gens-là, probablement, n'avaient pas un nom que leurs compatriotes fussent accoutumés à respecter. »

« Quelques années avant la Révolution, continuait Victorin, une douzaine de petits gentilshommes des environs se trouvant à dîner chez mon grand-père, la

père de Victorin Fabre, Jacques Fabre, lieutenant et juge de la baronnie de Jaujac, chargé d'une nombreuse famille, s'était résolu, à cinquante-cinq ans, à prendre un office de notaire. Son fils épousa, en 1784, mademoiselle Marie-Françoise Champanhet, fille de M. Champanhet-Sargeas et d'Anne de Rivière. MARIE-JACQUES-JOSEPH-VICTORIN FABRE fut le premier fruit de cette union. Il naquit à Jaujac le 19 juillet 1785.

La rapidité précoce de ses premiers développements sembla présager celle de ses succès littéraires. A peine avait-il atteint l'âge où la plupart des enfants commencent à parler, qu'on citait déjà de lui une foule de saillies heureuses. Dans ces années où les impressions sont si puissantes et si profondes, tout parut concourir à former son âme à ce qu'il y a de plus grand et de meilleur. Objet des soins d'une mère dont, même dans toute la force de son talent, il n'a pas osé retracer les perfections, de crainte de les affaiblir, entouré d'une population qui reportait sur lui quelque chose de la vénération qu'inspiraient ses parents, tout ouvrait son cœur aux affections les plus douces, et lui inspirait à la fois ce qui forme les plus nobles caractères, la fierté et la bonté. Chaque action de son père était pour lui un digne exemple, et chaque mot une leçon. Bientôt les événements politiques vinrent agrandir encore ces exemples, et donner à ces impressions une nouvelle énergie. La Révolution commençait, et, quelque étonnant que cela puisse paraître, Victorin était déjà en état d'en comprendre les vastes scènes. Il vit son père, au moment où il perdait par les décrets de l'Assemblée Constituante, avec les rentes seigneuriales de sept paroisses, une partie considérable de sa fortune, ne pas moins approuver

conversation vint à tomber sur l'ancienneté de leurs titres. Aussitôt chacun de citer la date, quelquefois un peu douteuse, de son anoblissement; tel avait cent ans de noblesse, tel cent cinquante, tel deux cents. « Et moi, dit mon « grand-père, en les regardant avec un sourire ironique qui lui était assez fami- « lier, et moi, messieurs, je compte cinq cents ans de roture. »

en général, ne pas seconder avec moins de zèle les réformes politiques qui le dépouillaient. Il le vit employer également son influence, exposer également sa vie, pour assurer le triomphe des nouvelles institutions, et pour s'opposer aux désordres qu'amenait leur établissement. Il l'entendit blâmer plusieurs des mesures que faisaient adopter des amis sincères et même éclairés de leur pays, et en prédire avec certitude les effets funestes. Dès lors se gravèrent pour toujours dans son âme l'amour de la liberté et des sacrifices qu'elle impose, l'horreur des excès qui la compromettent en la souillant, et il comprit la nécessité d'apporter une extrême circonspection dans les changements des institutions sociales, si l'on ne veut exposer son patriotisme à de douloureux regrets.

Les idées de patrie, d'indépendance nationale, pénétrèrent dans son esprit, embellies et en quelque sorte consacrées par les plus enivrantes émotions. Témoin de ce premier enthousiasme auquel on a peine à croire en voyant la France de nos jours, Victorin le partagea comme s'il avait eu vingt ans.

Lorsque à Jaujac, dans ce bourg comme dans toutes les communes de France, s'éleva l'autel de la patrie destiné à recevoir les dons des citoyens, Victorin y porta tout l'argent qui lui avait été donné pour ses menus plaisirs. Un autre jour, on annonçait l'approche des ennemis; des volontaires s'étaient établis sur la place publique; ils y fondaient des balles, et de temps en temps interrompaient leurs chants patriotiques par ces cris : *Du plomb ! du plomb !* Après avoir réuni le plomb de ses robes[1], madame Fabre appelle son fils, ne doutant pas qu'il ne soit bien aise d'aller avec le domestique chargé de porter cette offrande. Victo-

[1] On sait qu'à cette époque les robes des dames étaient encore chargées de plomb, comme leur coiffure avait été précédemment hérissée de fer.

rin venait de choisir parmi ses jouets tous ceux qui étaient en plomb, il en avait fait un paquet, et il voulut absolument le porter aussi aux volontaires.

C'était, dira-t-on, un effet de cet instinct d'imitation qu'on observe chez tous les enfants. Je ne serais pas surpris de la remarque. Mais toutes les personnes qui ont connu Victorin à cette époque répondraient avec certitude : Non ; loin de là : il portait dans ces actions une égale connaissance des motifs, et un sentiment plus vif peut-être que plusieurs de ceux dont vous pensez qu'il imitait la conduite. Sans doute, son esprit ne pouvait alors embrasser même quelques anneaux isolés de cette immense chaîne d'idées politiques qu'il a tenue depuis d'une main si puissante ; mais son âme concevait déjà de la manière la plus nette et la plus vive tous les sentiments qui se rattachent aux mots patrie, indépendance, honneur national, toute cette politique que j'appellerai du cœur, la seule que puisse avoir le peuple, la seule qu'aient connue des chefs militaires qui ont mérité le nom de héros. Ces petits sacrifices étaient comme un soulagement au regret qu'il éprouvait de son impuissance à servir son pays, pour lequel il aurait dès lors donné sa vie.

Le dévouement à ses affections, à ce qu'il a cru bon et juste, a été son caractère distinctif pendant toute sa carrière. Cette abnégation de soi-même qu'il a déployée plus tard, et notamment en sauvant son frère englouti dans le Rhône, se montrait dès ses premières années. En voici deux exemples :

Par déférence pour son père, on laissait habituellement entrer le jeune Victorin dans la société populaire de Jaujac. Au milieu d'une séance où M. Fabre parlait avec force contre la proposition d'une mesure funeste, un misérable tire de sa poche un pistolet, et le dirige contre l'orateur. Plusieurs personnes se jettent sur ce furieux et le dés-

arment. Victorin, qui s'était le premier aperçu de son mouvement, n'avait pas cherché à s'y opposer: il était trop faible. Il s'était jeté au-devant du coup, il avait mis son corps entre son père et la balle. Une autre fois, un enfant grondé par sa sœur, plus âgée que lui, saisit un caillou et le lui lance avec fureur. Victorin était présent; il connaissait le frère et la sœur; il se jette encore au-devant du coup, reçoit la pierre à la tête, et tombe baigné dans son sang. Sa blessure, quoique considérable, n'offrit aucun danger; mais il sauva peut-être la vie à cette jeune personne, que la pierre aurait atteinte dans le sein.

Il n'avait que sept ans quand sa mère mit au monde un second fils. Ivre de joie de la naissance de ce frère, heureux d'avance du dévouement qu'il lui promettait dans son cœur, il associa sur-le-champ à ces nouvelles affections son amour pour la patrie: il alla chercher une cocarde nationale, l'attacha au berceau, et, embrassant le nouveau-né, il exprima sur lui cette noble espérance dans laquelle il n'a pas été trompé: Et toi aussi, dit-il, tu seras toujours patriote!

Au moment où les couvents furent fermés, une tante de madame Fabre, religieuse à Langogne, se retira auprès de sa nièce. Madame Fabre appela également auprès d'elle madame de Lespinasse, religieuse aux Ursulines de Bourg-Saint-Andéol, où elle avait été élevée. Cette dame, qui joignait à beaucoup d'instruction les manières les plus distinguées et les plus aimables, était devenue l'amie de son élève, qui, de son côté, avait aussi conçu pour elle beaucoup d'attachement et d'estime. Étonnée des dispositions du jeune Victorin, elle voulut s'occuper de son éducation, et bientôt elle prédit que ce serait un homme supérieur. Elle le rappela à Victorin et à ses parents en 1811. Un soir, il venait de lire à la famille réunie un de ses nouveaux écrits; après avoir exprimé son opinion sur les beautés de l'ouvrage et sur le rang que méritait l'auteur, elle ajouta, les larmes aux

yeux : Du reste, je n'en suis point étonnée, il y a vingt ans que je le savais.

Les persécutions religieuses amenèrent sous les yeux de Victorin un nouvel exemple de ce véritable patriotisme qui fait taire le sentiment des malheurs particuliers pour n'écouter que l'intérêt général. Un des oncles de sa mère était prieur de Saint-Cierge. Il avait par conviction prêté le serment. Lorsque les prêtres assermentés eux-mêmes furent persécutés, il vint chercher un refuge dans la maison de sa nièce

La Révolution lui faisait perdre un riche prieuré et le laissait à peu près sans ressources, parce que, cadet d'une très-nombreuse famille, il avait, même lorsqu'il s'était vu une carrière, renoncé à son modique patrimoine. Cependant, loin de se jeter, comme tant d'autres, dans les rangs de la réaction et du pouvoir absolu, en blâmant les excès de la Révolution, il en approuvait le principe, et professait les doctrines de la liberté. Un motif bien autrement puissant sur son âme que sa ruine personnelle, les outrages que des frénétiques prodiguaient à la religion, ne pouvait pas même aigrir son caractère, ni rendre injuste son esprit; il gémissait, mais l'anathème ne venait jamais sur ses lèvres; la prière y restait pour le triomphe de sa foi, le bonheur de la France et la liberté.

Il voulut aussi donner des soins à l'instruction de son petit-neveu. Tant qu'il parlait à Victorin d'histoire, de religion, de morale, de philosophie, Victorin l'écoutait avec attention, le comprenait à demi-mot, et n'oubliait rien de ce qu'il avait entendu. Mais voilà qu'un jour il veut lui enseigner le latin, et, pour cela, il lui met entre les mains le rudiment de Bistac. Étonné de trouver un livre qui ne disait rien ni à son imagination, ni à son cœur, ne comprenant peut-être pas bien à quoi tous ces mots sans émotion pouvaient servir, Victorin jeta bientôt le livre par la fenêtre

en disant : Le diable emporte le rudiment et celui qui l'a fait! Il ne fut pas possible alors de le lui faire reprendre.

Cependant, la Révolution grandissait avec lui, et les enseignements en devenaient plus terribles en même temps que sa précoce intelligence devenait plus capable d'en profiter.

Le 31 mai avait ouvert le règne de la Convention, époque unique dans les annales du monde, et trop près de nous encore pour être jugée sans passion. Je ne puis, pour ma part, ni oublier que la Convention a sauvé l'indépendance nationale, ni méconnaître qu'elle a commis de déplorables excès. Il me paraîtrait surtout souverainement injuste de l'accuser en masse des crimes de quelques misérables qui, ligués avec Coblentz et Saint-James, poursuivaient de leurs dénonciations dans toute la France, les patriotes au nom de la patrie, les républicains au nom de la république. Pour qui y regarde de près, le bras des rois coalisés pour renverser la liberté française se montre partout où précisément trop d'écrivains n'ont voulu voir jusqu'ici qu'une inexplicable soif de sang.

Quoi qu'il en soit, le père de Victorin Fabre fut au moment de monter sur l'échafaud. Un jour, M. Mamarot, son ami et secrétaire du représentant Meynier, dînait chez lui. Un exprès arrive et remet un paquet à M. Mamarot, qui, en l'ouvrant, pâlit et semble près de s'évanouir. M. Fabre devine le sujet de son émotion, relève la lettre qu'il avait laissée tomber, et dit, en indiquant de l'œil madame Fabre : Sans doute quelque nouvelle atrocité à Paris? M. Mamarot le comprend, parle dans ce sens, et le dîner s'achève. En sortant de table, M. Fabre tire à part M. Mamarot : Maintenant, dit-il, parlez ; c'est de moi qu'il s'agit? — Oui, vous êtes dénoncé au comité de salut public, au comité de sûreté générale et à trois représentants en mission. L'un d'eux, Châteauneuf-Ran-

don, doit à cette heure avoir fait partir des dragons chargés de vous arrêter. Que faire ? — Vous taire, et les attendre. Et comme son testament était fait, M. Fabre reprit ses occupations ordinaires.

Mais M. Mamarot n'avait pu cacher à tous ni son trouble, ni la cause de son trouble; la nouvelle avait transpiré, et tous les patriotes de Jaujac juraient de défendre celui qu'on accusait d'être ennemi de la patrie. Quelques-uns s'étaient postés en armes sur la route par laquelle devaient arriver les dragons. C'était rendre plus certaine la perte de M. Fabre. La mort des dragons n'aurait pu être vengée que par la sienne.

Heureusement, au moment où Châteauneuf-Randon venait de signer le mandat d'arrêt, le hasard conduisit chez lui un homme de sens et d'honneur, M. Puo, chirurgien distingué de Vallon. Le représentant lui dit ce qu'il vient de faire. Citoyen, répond M. Puo, votre démarche m'étonne et m'afflige. Je ne connais le citoyen Fabre que de réputation. Il a pu blâmer la direction donnée aux affaires de la république; il a pu vouloir sauver des proscrits, mais c'est le meilleur patriote de l'Ardèche. D'ailleurs, songez-y, il jouit d'une telle considération, qu'on le défendra malgré lui; vos dragons seront tués; vous allumez une insurrection. Donnez-vous au moins le temps de réfléchir. Frappé du ton dont M. Puo prononçait ces paroles, Chateauneuf-Randon envoie un chasseur à toute bride porter aux dragons l'ordre de revenir, et change le mandat d'arrêt en une invitation à se rendre auprès de lui. M. Fabre va le trouver; le représentant reconnait la vérité de ce que lui a dit M. Puo, et le père de Victorin reste libre.

La France crut respirer après le 9 thermidor; elle ne fit que retomber dans l'oppression. Toute une génération de citoyens dont le caractère, le dévouement, les lumières et la haute raison auraient prévu les lâchetés du Directoire

et contenu l'ambition du consul, avait péri, et ses assassins, servilement copiés en cela par nos habiles du jour, n'ayant plus à dénoncer, calomnièrent. Les mots de terreur et de guillotine, donnés pour synonymes au mot de république, passèrent de leurs journaux dans le langage; dès lors la liberté, déshonorée aux yeux de la foule, devint un objet d'effroi pour les nations, et les excès commis en son nom se trouvèrent avoir réconcilié les hommes avec l'idée du despotisme, tant l'empire de fâcheux souvenirs, perfidement exploités, peut porter de trouble dans les esprits faibles, c'est-à-dire dans presque tous les esprits!

L'effet de ces scènes hideuses ne pouvait être que bien différent sur une âme comme celle de Victorin Fabre. Quels enseignements ne devait-il pas en tirer! Cette impassibilité de son père dans le plus imminent danger, cette impassibilité qui devait d'autant plus le frapper que l'idée de ce danger bouleversait tout son être, — car il ne pouvait pas se jeter au-devant de la guillotine comme au-devant de la balle d'un assassin ;—cet hommage rendu à une vie honorable et bienfaisante par ces paysans qui s'armaient contre les agents de ce terrible comité de salut public; ces ignobles dénonciateurs qui, au nom de la liberté, poussaient à l'échafaud le citoyen dont tous les sentiments, toutes les pensées étaient voués sans réserve à la liberté, à la patrie; de telles images, roulées, pendant de mortelles insomnies, dans une tête ardente et méditative, suffiraient à expliquer la persistance de Victorin Fabre dans les idées et les principes qui lui firent tenir invariablement cette ligne de conduite politique dont rien n'a pu l'éloigner, ni les conseils, ni les contradictions, ni l'intérêt de sa carrière et de sa renommée. Et ce qui peint d'un trait les effroyables progrès de la corruption parmi nous, c'est qu'une si rare constance l'a fait blâmer en même temps par les esprits et les cœurs étroits des deux partis, depuis le

jour où, en 1809, dans le concours du *Tableau littéraire*, il scandalisa la droite de l'Académie par ses principes de liberté, et la partie corrompue de la gauche par sa haine contre les excès de la terreur, jusqu'aux premiers mois de 1831, où, traité de tiède par les imprudents qu'excitaient des traîtres, il fut repoussé comme factieux de la chaire de M. Daunou par une coterie administrative toute fière d'avoir su vendre au pouvoir une conscience et un talent qu'elle n'eut jamais.

Cependant, aux excès de la Montagne avaient succédé les atrocités de la réaction. C'en était une suite inévitable. Ce qu'on venait d'éprouver avait été appelé république : c'était assez pour rendre tout permis contre les républicains. L'horreur pour les assassinats commis conduisait à des assassinats nouveaux. Le fer avait changé de forme et d'inscription ; il était poussé par d'autres mains, mais toujours vers le même but, le cœur des patriotes. Les soldats de *Jésus* et du *Soleil*, les *chauffeurs*, quelques-uns des *chouans*, faisaient tomber sous le poignard, ou sous le plomb lancé dans l'ombre, les amis de la liberté qu'avait épargnés la guillotine. Mais au milieu de toutes ces horreurs, il existait encore un asile où la fortune de la France brillait de l'éclat le plus pur ; le patriotisme s'était réfugié sous nos drapeaux ; il entourait nos frontières d'une auréole de gloire qui cachait aux nations la honte de nos provinces. Il était rare que le même courrier qui apportait de l'intérieur la nouvelle d'exécutions ou de massacres n'apportât pas de nos camps celle d'une victoire, d'un exemple de justice ou d'humanité. En parcourant les feuilles publiques, l'œil qui venait de frémir au spectacle de nos cités, retrouvait les douces larmes de l'admiration en se reposant sur nos champs de bataille.

Avec quels transports Victorin ne savourait-il pas ces récits des prodiges de la liberté française! Son jeune cœur

éprouvait déjà les palpitations de l'enthousiasme. Ces nobles émotions que donne le sentiment de la gloire, et d'où sortent les grandes pensées, étaient dès lors pour lui un besoin et le plus doux des plaisirs; il les cherchait aussi dans les livres où vivent encore les prodiges de la liberté grecque et romaine. Il dévorait les vies des héros anciens, entre deux livraisons du recueil des *Faits héroïques des Républicains français*; sa jeune imagination se nourrissait de tous les genres d'héroïsme, et son âme se trouvait dès lors au niveau de tous.

Il avait à peine onze ans lorsque les bandes de *Jésus* et du *Soleil*, autrement dites *armées royales*, chassées de Lyon et de Marseille, vinrent porter dans l'Ardèche le pillage, l'incendie et l'assassinat. Le département où la terreur n'avait frappé que trois victimes vit tomber soixante pères de famille sous le fer de ces brigands. Chaque bourg, chaque village ressemblait à une ville frontière au moment d'une invasion. Les gardes nationaux veillaient alternativement à toutes les issues; on avait pratiqué des meurtrières dans les murs des maisons; on avait porté de lourdes pierres dans l'embrasure des croisées des plus hauts étages, pour que ceux mêmes qui n'avaient pas de fusils pussent aider à la défense des familles. Peu de jours s'écoulaient sans qu'on apprît un crime; peu de nuits, sans que le tocsin appelât à en prévenir un nouveau. Ce qui augmentait les alarmes, c'était que presque partout les brigands avaient des complices qui les guidaient, les recélaient même dans leurs maisons, et désignaient les citoyens qu'il fallait surtout frapper. Une troupe de ces misérables attaqua la maison de l'un des cousins de M. Fabre, M. de Rivière, qui eût péri avec toute sa famille sans l'intrépidité, la présence d'esprit qu'il déploya, et sans le courage d'une de ses filles, encore bien jeune alors, qui, saisissant un couteau pour se frapper si elle tombait entre leurs mains, sauta par une

croisée du côté où la maison n'était pas complétement investie, et courut demander du secours chez des paysans peu éloignés. La demeure de M. de Rivière était à une demi-lieue de Jaujac; M. Fabre était commandant de la garde nationale de tout le canton, et la plus étroite amitié unissait les deux familles : ce fut chez lui qu'on vint à la hâte annoncer le péril de son parent. A la première nouvelle, Victorin s'était saisi d'un fusil et courait au secours; on eut de la peine à l'arrêter. Forcé de céder aux instances de sa mère, il pleurait de rage d'être si jeune. C'est le souvenir de ce trait qui a donné à Auguste l'idée de l'épisode d'Isvin, dans le chant IX de *la Calédonie*.

Peu de jours après, à la tombée de la nuit, il entend quelques-uns de ces brigands, et des complices qu'ils avaient dans Jaujac même, chanter *le Réveil du Peuple*, qui servit longtemps de *Marseillaise* à ces héros de nuit et de grande route. Il leur répond par *le Réveil de la Justice*. Il est bientôt assailli d'une grêle de pierres; il continue : les brigands ont recours à leurs armes; il continue encore : des balles sifflent à deux doigts de sa tête, une lui emporte une mèche de cheveux; il continue toujours : enfin des amis de la famille accourent et l'entraînent malgré lui. On n'avait pas aperçu la moindre altération dans sa voix. C'est aussi ce qu'Auguste a essayé de peindre au second chant du même poëme, dans le personnage du barde Alder.

Cependant l'audace des bandits, qui comptaient alors sur l'appui d'une partie des conseils et du directoire, augmentait à chaque instant. M. Fabre, se promenant en plein jour avec le chevalier de Clamouze, avait failli tomber victime du plus lâche assassinat. Au moment où il se trouvait sur un petit parapet qui séparait son jardin de la cour de sa maison, trois balles parties d'un enclos voisin vinrent s'enfoncer dans le mur, immédiatement au-dessous de ses pieds. La famille de Rivière quittait l'Ardèche, et se réfu-

giait à Saint-Gilles. Madame Fabre, tremblante pour tout ce qu'elle chérissait, pressait son mari de se retirer aussi à Vals, où elle avait sa famille. Vals n'est qu'à deux lieues de Jaujac, mais aucun de ses habitants n'était soupçonné de connivence avec les égorgeurs ; et d'ailleurs, comme on ne pouvait y arriver d'un côté que par un pont, de l'autre qu'en passant un bac[1], il était plus facile à défendre. M. Fabre répugnait à quitter le lieu de sa naissance, la maison que ses ancêtres avaient habitée et peuplée d'honorables souvenirs. Il sentait d'ailleurs que ce déplacement porterait encore une atteinte considérable à sa fortune. S'il avait été seul, il n'aurait pas hésité; mais sa femme, lui montrant le lieu où Victorin avait essuyé le feu des brigands, lui disait : Ici on a tiré sur ton fils, et il ne résistait plus. Victorin voyait aussi avec peine ces projets de départ ; mais sa mère lui montrant dans le mur les balles dirigées contre son père, il frémissait et n'avait plus d'objections.

Au printemps de 1797, il fut envoyé à Lyon dans une pension estimée. Agé de près de douze ans, il était, pour la force de l'intelligence et pour la plupart des connaissances dont l'étude donne immédiatement un aliment à la pensée ou à l'imagination, beaucoup plus avancé qu'on ne l'est à vingt ; mais sur ce qui fait le fond de l'instruction des colléges dans les basses classes, il avait encore tout à faire. Comme je l'ai dit, son esprit, avide d'émotions, avait été rebuté de l'aridité des syntaxes, et jusqu'alors il n'avait pu se raccommoder avec Bistac. Le voilà donc qui commence les déclinaisons latines ; mais, cette fois, il sent que cette étude est nécessaire; il s'y livre tout entier. Bientôt ses maîtres sont si étonnés de la rapidité de ses progrès, qu'ils abrogent pour lui toutes les lois scolastiques, tous les réglements en usage. Lorsque Victorin sent qu'il n'a plus

1 Ce bac vient d'être remplacé par un pont en fil de fer.

rien à apprendre dans sa classe, il demande à composer avec les élèves de la classe immédiatement supérieure : on le lui permet ; il est dès l'abord un des premiers. Au bout de quelques compositions il est le premier, et en peu de temps il passe encore dans une autre classe où il obtient les mêmes succès. Ce fut ainsi qu'entré sans savoir *rosa*, il sortit, au bout de vingt-huit mois, après avoir remporté tous les prix de rhétorique, et sur la déclaration de ses maîtres qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre. Plusieurs de ses compositions en vers et en prose avaient franchi les murs du collége; ses professeurs en répandaient des copies dans la ville, et dans cet élève de quatorze ans ils voyaient non-seulement l'honneur de leur école, mais un homme qui devait un jour honorer la France. L'un d'eux, M. Robin, le lui rappelait en 1808, dans une de ses lettres [1].

Rentré dans sa famille avec des éloges de son caractère plus grands encore que les louanges données à son esprit, Victorin montra dès lors cette vocation invincible, cet instinct du talent qui ne conçoit l'existence que dans une seule carrière. Si l'on pouvait déjà pressentir ce qu'il devait être un jour, ce n'était pas dans ces essais, quoiqu'on y trouvât des morceaux remarquables, et même de loin à loin quelques vers, soit latins, soit français, vraiment dignes d'un poëte; ces éclairs de talent dans l'adolescence peuvent annoncer un esprit plus précoce que fertile. On a vu de jeunes prodiges n'être dans l'âge mûr que des hommes ordinaires. Ce n'est pas non plus un indice toujours sûr d'une vocation décidée que la constance dans l'étude et l'envie persévérante de se vouer à un art. Enivré de ses petits succès, le jeune homme peut se livrer au travail par vanité, et n'être guidé dans son choix d'une carrière que par le désir d'obtenir des

[1] M. Monchanin terminait ainsi la peinture de son élève : *Enfin, je ne lui connais d'autre défaut que celui de rogner ses ongles avec les dents pendant qu'il étudie.*

succès plus éclatants. Au contraire, s'il travaille, non point pour tirer vanité de ses ouvrages, mais pour le plaisir du travail même; si passer des jours et des nuits sur des essais qu'il est décidé à brûler sans les montrer à personne, est pour lui, je ne dirai pas la plus douce occupation, mais le plus vif des amusements; si l'idée d'être un jour un grand écrivain, même méconnu et sans renommée, le transporte; si surtout une page éloquente, un trait sublime excite toujours en lui cette émotion de la voix, ce frémissement intérieur, ces larmes de l'admiration qui prouvent que son âme vibre à l'unisson de l'âme de l'auteur; s'il porte aux grands hommes ce culte qui réunit à l'amitié la plus tendre, à la reconnaissance la plus vive, la profonde vénération que les âmes pieuses de l'antiquité devaient ressentir pour les demi-dieux; oh! alors, ne craignez pas de vous tromper; dites avec assurance : Cet enfant aussi sera un jour un homme distingué.

Tel était Victorin. Il travaillait avec la plus vive ardeur à des essais en tout genre, dans le seul espoir de les trouver bien mauvais en les relisant quelques mois plus tard, et de les jeter au feu, content des progrès de son goût. Il a écrit ainsi à cette époque des milliers de vers et des volumes de prose qu'il n'a montrés à personne, ou qu'il n'a fait voir que lorsqu'il a cru trouver, non des compliments, mais de sévères conseils. Lui apporter un bon ouvrage qu'il n'eût pas encore lu, était le plus grand plaisir qu'on pût lui faire. Il avait à la maison paternelle presque tous les écrivains célèbres de notre littérature et des littératures de l'antiquité. Cependant toutes les fois qu'il allait voir des parents ou des amis, s'il se trouvait chez eux une bibliothèque, c'était dans cette pièce qu'il entrait avec le plus d'empressement, et s'il y voyait quelque ouvrage remarquable qu'il n'eût pas, il le demandait, l'emportait comme une conquête, et ne le rendait qu'après en avoir recueilli dans sa mémoire, ou sur le papier, tous les morceaux brillants,

toutes les réflexions utiles. Il avait tant étudié nos grands classiques que dès lors il les savait par cœur, et cependant il les relisait sans cesse; chaque nouvelle beauté qu'il y découvrait était pour lui un ravissement; il en déclamait les plus beaux passages avec délices; il avait composé une sorte d'air pour nos vers de toutes les mesures, pour nos strophes de tous les rhythmes; il les chantait ainsi après les avoir déclamés. Même avant que ces immenses études eussent initié son goût dans tous les secrets de l'art, avant qu'il pût toujours se rendre compte avec une entière précision de ce qui causait l'excellence de tel ou tel passage, il était si heureusement organisé, qu'en l'écoutant lire on aurait pu, d'après le son de sa voix et l'émotion de son regard, marquer avec certitude le degré de beauté de chaque vers, de chaque phrase qu'il prononçait. Aussi, lorsqu'il parlait des hommes qui produisent de pareilles impressions, ce n'était jamais qu'avec l'accent d'une admiration respectueuse et reconnaissante.

En même temps, la direction morale donnée à ses études, ses modèles de prédilection, les traits d'une âme élevée et douce qui étincelaient dans ses esquisses, tout annonçait que son talent serait constamment employé à servir l'humanité, la liberté, toutes les doctrines généreuses, tous les sentiments vertueux. On voyait aisément dès lors l'idée qu'il se formait de l'écrivain philosophe. C'était à ses yeux un homme dont le travail constant est d'ajouter à la grandeur morale de l'espèce humaine, et par conséquent à son bonheur; un homme pour qui les gains les plus doux sont un nouveau degré de rectitude donné à sa raison, une vertu perfectionnée dans son cœur, et qui, vivant dans un commerce intime avec les grandes âmes de tous les siècles, a porté son tribut dans leur généreuse association pour le développement de ce qu'il y a de plus noble dans notre nature. Ainsi envisagée, la magistrature de l'homme de lettres

est certes la plus belle des carrières. On conçoit que le désir de la parcourir soit une passion [1]. Cependant Victorin eut quelque temps l'idée d'entrer dans l'état militaire. Il n'y avait point là de contradiction; il se souvenait peut-être de l'*ex utroque Cæsar*. C'eût été seulement avoir deux moyens de montrer sa supériorité, deux chemins pour arriver à la gloire. Il faut observer aussi que nous avions alors un gouvernement libre, qui aurait dû nous faire sortir de ces divisions d'états où l'on parque les modernes, et nous rappeler à l'idée du citoyen, c'est-à-dire d'un homme propre à servir son pays dans toutes les carrières. D'ailleurs Victorin était sans doute poussé vers la profession des armes par une des heureuses qualités de son organisation. En effet, non-seulement il possédait au plus haut degré le courage de réflexion, qui ne manque guère à un homme de sa portée que par une infirmité physique, mais encore la bravoure, l'amour et pour ainsi dire l'appétit du danger, que le génie ne suppose pas toujours, tant s'en faut. Il en a donné mille preuves dans sa jeunesse, et c'était un de ces heureux défauts que sa raison a dû corriger.

[1] On conçoit aussi que les peuples reconnaissants aient élevé des autels à ceux qui l'ont dignement parcourue. Mais combien en est-il? s'écriera-t-on. — Sans doute; il en est toujours un fort petit nombre, et dans ce petit nombre il en est encore qui ne portent pas les fruits que leur sève promettait. Le public, qui se plaint amèrement des écarts du génie, en est presque toujours cause. Pour exercer sa puissance, le génie a besoin de la faveur du public, et si cette faveur s'acquiert par des faiblesses, il n'a pas toujours la force d'y résister. Que l'esprit d'un siècle corrompu ou trompé apparaisse au grand écrivain et lui dise : Fais descendre ton talent à des usages peu dignes de lui, ou renonce aux honneurs, à la fortune; l'écrivain peut facilement répondre par un sourire de dédain; mais si le fantôme ajoute : Renonce aussi aux succès; n'espère la gloire que sur la tombe; alors peu de grands hommes même auront la force de dire comme Victorin Fabre : « J'aimerais mieux renoncer à la gloire, même pour toujours* ». Bien des pages qu'on voudrait retrancher des écrits d'auteurs célèbres n'y furent glissées que pour plaire au public, comme bien des actes de tyrannie n'ont été commis que parce que ces actes attiraient les bravos du peuple.

* Conversation avec Ginguené.

Malheureusement, ce gouvernement libre dont je parlais tout à l'heure, et sous lequel seul Victorin Fabre aurait voulu de la carrière des armes, parce que dans celui-là seul c'est vraiment la carrière de la gloire; ce gouvernement que n'avaient pu ébranler les efforts de l'Europe, avait alors un plus redoutable ennemi. Les mains auxquelles on l'avait confié s'apprêtaient à le détruire. Bonaparte plaçait déjà les jalons de la route qui devait le conduire à Sainte-Hélène. Victorin, dont le coup d'œil politique était dès lors aussi juste qu'étendu, en avait le triste pressentiment. Fatigué de la faiblesse et des tergiversations du directoire, il aurait vu peut-être avec plaisir le peuple ou ses représentants remettre la première magistrature au jeune vainqueur de l'Italie; mais la manière dont s'était opérée la révolution du 18 brumaire, et surtout plusieurs dispositions captieuses placées dans la constitution de l'an VIII comme pierres d'attente, avaient excité son mécontentement, éveillé ses soupçons. En admirant le génie du premier consul, il croyait entrevoir en lui l'assassin de la liberté française. Il laissa percer ces craintes dans le premier essai qu'il publia, dans un petit *Poëme sur la paix*, imprimé à Privas en l'an X. Après avoir parlé des hommes célèbres que comptait alors la France dans les différentes carrières, et de Bonaparte lui-même, il ajoutait :

> Qu'ils lui disent, du moins, et pour eux et pour nous,
> Que la France à jamais chérira sa mémoire,
> Qu'à jamais l'univers respectera sa gloire,
> Si toujours le consul et respecte et chérit
> L'auguste liberté que le héros conquit [1].

La leçon ne fut pas trouvée trop forte, ou du moins on

[1] Quoique Victorin Fabre n'eût alors que seize ans, il y a dans cette pièce des vers d'un poëte; mais il ne s'agissait pas ici de son talent, et j'ai dû laisser les bons vers pour en citer de faibles, où se trouve même une rime insuffisante, telle que Voltaire et La Fontaine seuls, parmi nos grands écrivains, s'en sont trop souvent permis. (Aug. Fabre, *Révolution de* 183).)

crut plus convenable de ne pas paraître l'avoir trouvée telle, car le ministre de l'intérieur, à qui l'auteur avait envoyé son poëme, lui fit une réponse flatteuse; mais chacun sait comment la liberté fut respectée par le consul. Un an plus tard, on voyait déjà se dessiner clairement sous la toge le manteau impérial. Victorin Fabre ne pouvait plus tourner ses vues vers des armes qui, au lieu de défendre les droits des peuples contre les despotes, devaient bientôt soutenir contre l'Europe un despotisme plus habile, et par là même plus dangereux. Il ne songea plus qu'aux lettres, à la philosophie, qui pouvaient encore nous préparer un autre avenir en nourrissant parmi nous les nobles pensées d'où sort la délivrance des nations.

Il arriva pour la première fois à Paris en 1804, le jour même où l'on proclamait l'empire : il avait alors dix-neuf ans. A sa première entrevue avec Ginguené : « Vous venez vous ranger dans le camp des vaincus, » lui dit ce digne patriote. En effet, la cause de la liberté, et avec elle celle de la vraie philosophie et des lettres, venait de succomber. « Oui, lui répondit Victorin Fabre, et j'y demeurerai jusqu'à ce que je meure, ou que la victoire change. » La victoire n'a pas changé, et il a tenu parole.

Pour apprécier cette résolution, il faut se rendre compte de l'état où se trouvait alors la France. La contre-révolution commençait; elle avait été préparée dans les deux dernières années du consulat, et le 28 floréal venait d'en ouvrir le cours. Un homme avait entrepris de faire reculer la nation de toute la route immense qu'elle venait de parcourir, et de la reconduire au point de départ, lui faisant, à chaque station, déposer un droit et reprendre une chaîne. Tout était nouveau en France, mais tout devait retourner à l'état ancien, *excepté deux millions de Français morts pour la liberté, et qu'on ne pouvait faire revivre*. C'était le plus épouvantable projet que le génie sans âme eût jamais pu conce-

voir. Cet état ancien ne pouvait pas plus renaître que ces Français morts pour en affranchir leur pays. Ayant une fois goûté de la liberté, au moins en espoir, la France devait ou tomber dans cette dépravation morale qui caractérise la fange sanglante appelée Empire romain, ou perdre une seconde fois le plus pur de son sang pour briser de nouveau ses chaînes et remonter à la liberté. Dans la première hypothèse, le plus grand peuple de la terre se ravalant par degrés, dans une longue suite de siècles d'esclavage, jusqu'à faire enfin horreur et pitié aux esclaves des pachas turcs; dans la seconde, un simulacre de dynastie jeté, un moment, au milieu de la France, uniquement pour lui rendre nécessaires de nouvelles convulsions, un nouveau baptême de sang : voilà ce que promettait l'empire, et cependant il n'avait pas contre lui la majorité des citoyens. Une forte opposition se manifestait dans l'armée; mais, dans le civil, d'un côté, le peuple ne voulait pas croire qu'un général républicain eût résolu la résurrection de l'ancienne monarchie : il était neutre; et, de l'autre, la masse des classes supérieures se vautrait dans la boue pour servir de marchepied au roi nouveau. C'était ce qui devait arriver chez une nation où la vanité était commune, et tous les genres de mérite devenus assez rares, excepté le mérite militaire. Or, telle était déjà la nation française. Quelle différence en 1789! Mais la terreur avait passé sur nos têtes; la terreur et la Révolution avaient, si je puis ainsi dire, écrémé la France; presque tout ce qu'il y avait de plus pur avait disparu. L'armée, qui renfermait encore un grand nombre de citoyens habiles, voyait avec peine se fermer devant eux la carrière de la gloire; dans les autres professions, une tourbe ignare et ignoble, ne pouvant espérer de se faire un nom par des talents ou des vertus, cherchait, comme de nos jours, à se grandir par des titres, des cordons et de l'or.

Bonaparte, qui avait merveilleusement jugé la portée et le nombre de ces misérables, avait vu aussi qu'à chaque nouvelle génération on ne pourrait pas aiguiser de nouveau la guillotine et le poignard des chauffeurs et des chouans pour faucher tout ce qui s'élèverait au-dessus de cette fange. Il comprit que la meilleure sauvegarde de sa tyrannie serait l'extinction des généreuses doctrines par lesquelles nos grands écrivains avaient semé dans les cœurs le germe des prodiges de Fleurus et d'Arcole; dans les esprits, celui de la Déclaration des Droits et de la loi sur l'instruction nationale. Son plus redoutable adversaire étant la raison publique, il devait surtout combattre les écrivains qui pouvaient l'éclairer. La guerre fut donc déclarée par le maître de l'Europe à ce qu'avait de plus noble cette belle littérature dont les triomphes nous avaient soumis l'Europe avant que nos armes l'eussent vaincue. Sans doute il se fût indigné à la seule pensée de voir, comme on l'a fait de nos jours, rabaisser nos grands écrivains au niveau de quelques extravagants d'Allemagne ou d'Angleterre. Il aimait l'indépendance et la gloire nationale aussi cordialement qu'il haïssait la liberté. Il aimait aussi le talent, mais le talent sans caractère, et rarement le talent est ferme quand le cœur est souple. Il aurait voulu pour la France, de la gloire dans toutes les carrières, mais une gloire lige de la sienne, au lieu d'en être rivale. Il accueillait le talent avec reconnaissance; il lui arrivait même de faire les premiers pas, le sourire à la bouche et les mains étendues, vers cette urne qui renfermait les richesses de tous les peuples et les honneurs de toutes les cours; mais si ce sourire et ce geste étaient repoussés, l'imprudent qui portait dans le cœur du maître le dépit d'une avance inutile, était bientôt désigné comme un ennemi de l'État. Une tourbe d'écrivains, qu'on pourrait appeler les doctrinaires de cette époque, si, tout vils qu'ils étaient, ils n'avaient pas surpassé

cent fois nos doctrinaires, en esprit, en lumières, en pudeur, après avoir longtemps préconisé, les uns la Montagne, les autres la monarchie déchue, s'étaient donnés à l'empire corps et âme, montrant ainsi qu'ils n'avaient jamais aimé que le malheur de leur pays, qu'ils n'avaient jamais haï que la morale et la dignité de l'espèce humaine. Ce bataillon d'ultra-montagnards et d'ultra-royalistes, alors formés aux mêmes manœuvres, disposait de la plupart des voix de la Renommée, dans les feuilles publiques et dans les salons. Napoléon leur donnait le même mot d'ordre que les uns avaient déjà reçu de Robespierre, les autres du prétendant ou du pape : *Guerre aux philosophes*, c'est-à-dire guerre aux esprits rebelles qui écrivent sous l'inspiration de leur conscience pour l'utilité des nations. En se rangeant parmi ces rebelles, il fallait donc se résoudre à voir tous ses pas entravés, ses sentiments travestis, ses opinions défigurées, à ne faire son chemin que de combats en combats, à travers les délations et les calomnies, à n'obtenir des succès que par ces coups d'éclat qui font sur la malveillance l'effet de la tête de Méduse, tandis qu'on verrait à ses côtés les hommes les plus médiocres, portés sur le char de la faveur, trouver partout la route aplanie devant eux, et bordée de thuriféraires chargés de crier *Vivat!* comme les agents de police un jour de grande revue.

Bien peu d'hommes eurent le courage de se résigner à tant de luttes et de tribulations; la reconnaissance nationale doit conserver leurs noms : ce furent Cabanis, de Tracy, Garat, Daunou, Ginguené, Grégoire, Chénier (malgré des intermittences), Parny, Lemercier. Certes, je suis loin de vouloir affaiblir la gloire de leur conduite; mais qu'on me permette, en rendant hommage à ces dignes citoyens, de faire une courte observation : ils avaient presque tous pris leur place; presque tous siégeaient dans le Sénat ou dans l'Institut; ils avaient leur position faite, ils

ne pouvaient craindre de sacrifier ce qu'un homme de talent a de plus cher après sa conscience, leur renommée.

Combien c'était différent pour un jeune homme qui, placé à l'entrée de la carrière, la dévorant d'un œil plein d'ardeur, apercevait d'un côté les honneurs, le pouvoir, et, ce qui est bien plus, une renommée prompte et certaine ; de l'autre une lutte inégale, l'injustice, l'oppression, et peut-être après bien des efforts, malgré tout le talent possible, l'obscurité ! Oh ! qu'alors pour choisir cette route il faut de courage et de vertu ! Voilà le choix que fit Victorin Fabre, je ne dirai pas après mûr examen, car cela semblerait indiquer de l'hésitation, et il n'en eut jamais, mais en parfaite connaissance de cause. Aussi, de tous les jeunes hommes de cette époque est-il le seul qui ait choisi de cette manière.

Prévoyant, à son arrivée à Paris, tous les obstacles qu'il rencontrerait, il redoubla de zèle pour se préparer à les vaincre. Le travail, qui dès longtemps était pour lui une passion, lui présentait encore plus d'attraits depuis qu'il se trouvait sur le champ du combat, près d'entrer dans la lice, sous les yeux des maîtres de l'art qui pouvaient guider ses efforts, et d'un public capable de les apprécier.

On aurait tort de juger ce qu'était alors Paris sur ce qu'il est de nos jours. La différence est immense ; il ne faut pas moins pour l'expliquer que deux invasions et le système perfide adopté par la Restauration et continué depuis par ces séides de l'étranger qu'on a nommés doctrinaires. Les établissements consacrés aux lettres et aux arts existent encore : il eût été trop maladroit aux propagateurs de la barbarie de les détruire ; mais les uns sont déserts, les autres occupés par des hommes qui ont reçu la mission de fausser l'esprit national, de corrompre la raison du peuple.

La partie du public chez laquelle on peut trouver encore quelque reste de l'éducation qui était ordinaire il y a vingt-cinq ans[1], s'est éloignée de nos théâtres, devenus la risée de l'Europe, après en avoir été longtemps l'admiration. Le soir, lorsqu'on se réunit dans les salons, ce n'est plus comme alors pour se communiquer une vue, une pensée, une impression, mais pour y jouer, y danser, ou répéter les nouvelles de la Bourse.

En 1804, au contraire, on se sentait à Paris parmi l'élite d'une grande nation ; toutes les habitudes d'un siècle éclairé duraient encore. Les lettres jetaient un vif éclat ; les arts n'avaient été à aucune autre époque aussi brillants. Les gens du monde, généralement moins éclairés que dans le dix-huitième siècle, l'étaient cependant assez pour désirer de le paraître, pour reconnaître les hommes qui l'étaient plus qu'eux, s'informer de l'avis de ces hommes et s'y ranger.

Les traîtres qui en 1815 avaient promis à la sainte-alliance d'empêcher la France de reprendre jamais son rang entre les peuples, en arrachant de nos cœurs tout sentiment d'orgueil national, ont essayé de déverser le mépris sur ce qu'ils ont appelé *la littérature de la république et de l'empire*. De même, à les entendre, que la France n'avait connu la liberté qu'en tombant dans les fers et sous la verge de vingt despotes ennemis, le jour de la défaite avait été aussi pour nous l'aurore des lettres et de la raison.

Cette *littérature de la république*, tant calomniée, comptait

1 Ceci paraîtra un paradoxe à nos faiseurs de statistiques. Je conviens avec eux qu'il y a aujourd'hui un bien plus grand nombre de personnes qui savent lire, qui font même ce qu'on appelle leurs études; mais on ne fait plus de fortes études, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des grands hommes de notre époque avec les hommes ordinaires d'alors. Je ne sais même pas si savoir lire, quand on ne sait que cela, est un bien grand avantage par le temps et les livres qui courent. Toujours est-il que ceux qui veulent moraliser le peuple en l'instruisant, ont raison; mais il faudrait, pour atteindre ce but, ranimer dans les classes supérieures le goût des fortes études.

deux grands écrivains en prose, Bernardin de Saint-Pierre et Garat; trois grands poëtes, Parny, Lebrun et André Chénier; dans des rangs moins élevés, mais tous très-distingués encore, Cabanis, Destutt de Tracy, le cardinal Maury, Daunou, Ginguené, Fontanes, Delille, Joseph Chénier, Ducis, Andrieux, Picard, etc., etc.

Cette réunion de savants faisait l'admiration et l'envie de l'Europe; elle forçait la nation à sentir sa propre dignité et à la respecter. Les doctrines professées dans le haut enseignement national étaient généralement saines. Les spectacles offraient des plaisirs avoués par le goût et utiles à la raison. Dans les cercles on retrouvait encore ces entretiens nourris d'idées et de sentiments, où chacun pouvait soutenir son avis, parce que sa pensée était le produit de ses propres réflexions, où, du choc des opinions opposées, naissaient toujours des observations piquantes, quelquefois des lumières nouvelles. Alors on savait apprécier encore la vivacité de l'esprit, la profondeur des connaissances, l'élégante dignité des manières, la grâce de la personne, le son flatteur de la voix, et ce je ne sais quoi que répand sur les hommes l'habitude de n'être entourés dès le berceau que d'exemples de la plus exquise délicatesse de mœurs.

Tous ceux qui ont connu Victorin Fabre doivent se figurer facilement combien il dut avoir de succès dans ces réunions, dont rien aujourd'hui ne retrace l'image. Mais ces succès ne pouvaient ni l'arracher ni le distraire de ses travaux; jamais ses études ne furent plus opiniâtres. En s'occupant de quelques branches des connaissances humaines qu'il n'avait pas encore cultivées, il reprit avec une nouvelle ardeur toutes ses recherches sur les secrets de la composition et du style. Dans ces recherches, il aidait souvent son étonnante sagacité par des moyens ingénieux; j'en citerai deux exemples, parce que l'un prouve l'empire que dès sa première jeunesse sa raison savait prendre sur sa passion dominante,

l'impatience de connaître tout ce qu'il savait être beau ; et l'autre me paraît un procédé des plus utiles, qui n'a été, que je sache, employé que par lui. N'ignorant pas que les combinaisons dramatiques se font avec bien plus de puissance et de netteté au théâtre qu'à la lecture, il avait eu le courage de résister au désir de lire quelques-unes de nos meilleures tragédies, entre autres *Adélaïde du Guesclin*, pour se réserver, lorsqu'il les verrait jouer, les effets et surtout l'instruction d'une première représentation. Souvent il se faisait donner, soit par un ami, soit même par son frère, quelque jeune qu'il fût encore, le sens d'un passage d'un grand poëte, soit français, soit latin, soit italien, dont les détails n'étaient plus présents à son esprit; il cherchait à revêtir ce canevas de formes, de mouvements et de couleurs poétiques; puis il comparait son travail à celui du maître. C'était assurément une des meilleures leçons de style qu'on puisse se donner.

Ces études solitaires ne suffisent pas aux jeunes talents; ils ont besoin d'y joindre les conseils de l'expérience, nonseulement puisés dans les livres, mais recueillis de la bouche des écrivains habiles. Victorin Fabre, pour qui la nature avait tant fait, et dont les efforts avaient déjà cultivé si opiniâtrement ses dispositions naturelles, sentait vivement combien des guides éclairés lui seraient utiles pour le diriger dans des efforts nouveaux. N'eût-il pas eu ce sentiment, il aurait toujours regardé comme un bonheur de voir de près les hommes qu'il avait admirés, de témoigner sa reconnaissance aux écrivains dont les ouvrages lui avaient procuré de délicieuses émotions. Il s'empressa de se présenter chez la plupart de ceux qui faisaient alors l'honneur de notre littérature; tous le reçurent avec distinction; je citerai particulièrement Ginguené, Lebrun et Parny.

Avant de venir à Paris, Victorin Fabre avait écrit trois ou quatre fois à Ginguené, au sujet de quelques articles

de cet écrivain philosophe dans *la Décade*. Ginguené l'avait même encouragé à venir. Ce fut lui qu'il vit le premier en arrivant. L'auteur de *l'Histoire littéraire d'Italie* est loin d'être mis à sa place. Modèle de patriotisme à la tribune nationale, dans les ambassades, dans l'opposition littéraire, riche de vastes connaissances, critique supérieur à La Harpe par la force et l'étendue de la raison, doué d'un goût exquis et sévère, il joignait à toutes ces qualités, qui devraient donner la renommée, celles qui commandent l'estime et qui appellent l'affection de tous les cœurs généreux. Avec cette trempe de caractère et d'esprit, il ne pouvait tarder à apprécier Victorin Fabre, Victorin Fabre ne pouvait tarder à s'attacher fortement à lui. En effet, il se forma bientôt entre eux une amitié vive et profonde. La grande différence d'âge donnait à ce sentiment quelque chose des rapports entre un père et son fils. Dans leur correspondance, ils se donnèrent bientôt parfois ce nom de père, ce nom de fils [1].

Lebrun n'avait pas dans le caractère, comme Ginguené, tout ce qu'il fallait pour sentir l'âme de Victorin ; mais, comme tous les hommes d'un grand talent, il aimait beaucoup le talent ; de plus, il aimait passionnément à parler poésie avec quelqu'un qui pût le comprendre, qui fût en état et de saisir ses idées et de lui en suggérer de nouvelles. Or, c'était dès lors bien rare, et il trouva dans Victorin Fabre ce mérite à un degré qui l'étonna. Il prédit tout de suite que ce serait un poëte d'un ordre élevé. Il en jugeait ainsi d'après quelques essais que Victorin lui avait soumis et dont il se plaisait à citer certains vers, mais surtout d'après la manière dont le jeune auteur sentait les plus intimes beautés de composition et de style dans les grands

[1] Voyez, à la suite de cette notice (note *a*), les vers charmants que Ginguené lui adressa a ce sujet, dans la première année de leur liaison

poëtes. Sa confiance dans le goût de Victorin Fabre était si grande, que ce vieillard, qui n'avait jusque-là trouvé presque personne qu'il voulût consulter sur ses ouvrages, remit à ce jeune homme de vingt ans ses cartons remplis du travail de soixante années, le pria d'examiner avec sévérité tous ses manuscrits et d'en dire son avis avec toute franchise.

La prédiction portée par le poëte qui avait mérité d'être surnommé le *Pindare français*, fut, à peu près à la même époque, exprimée en beaux vers[*] par celui qu'on appelait avec justice notre Tibulle. Ces vers de Parny ont été bien souvent cités. L'auteur les écrivit à Victorin Fabre en lui rendant le manuscrit de *l'Éloge de Boileau*. Victorin n'avait encore rien publié.

Cet *Éloge* ne fut point envoyé au concours de l'Académie; il parut dans l'hiver de 1804 à 1805, et il réussit; l'édition fut rapidement enlevée. La plupart des journaux en parlèrent comme d'un bon ouvrage. Cependant ce serait en vain qu'on y chercherait quelque chose de cette flexibilité de mouvements et de tours qui, dans les autres écrits de l'auteur, donne à sa marche tant d'entraînement, au tissu de son style tant de souplesse et d'unité; ce serait plus vainement encore qu'on tenterait d'y découvrir le germe de cette haute éloquence que Victorin Fabre a déployée dans ses cinq grandes compositions oratoires. Les transitions sont souvent insuffisantes ou heurtées, la disposition est un peu froide, le style est plutôt celui du philosophe que celui de l'orateur. Mais ce style rend déjà la pensée avec justesse, avec précision, avec énergie; mais la pensée est quelquefois profonde, toujours noble et digne; mais ce qui devait étonner dans un auteur si jeune, cet Éloge renferme des vues neuves sur les secrets du style de Despréaux, sur les plus intimes beautés du plus profondément, du plus industrieusement savant de nos grands écrivains en vers. Plusieurs de ces remarques, qui appartenaient en propre à Vic-

torin, ont été souvent citées comme des autorités; elles l'ont été notamment dans l'excellente édition de Boileau donnée il y a quelques années par M. Berriat-Saint-Prix.

Il en a été de même des *Observations sur le style de Boileau*, que Victorin Fabre fit insérer à peu près à la même époque dans la *Revue philosophique*. Ce recueil, qui faisait suite à la *Décade*, était rédigé par les écrivains les plus distingués, entre lesquels je citerai Ginguené, qui l'avait fondé, Cabanis, Jean-Baptiste Say, Thurot, de Saint-Ange et Andrieux; c'était le seul écrit périodique qui osât faire de l'opposition au despotisme naissant de Bonaparte, c'était le champ d'asile des doctrines de la liberté, repoussées par les autres feuilles. Victorin Fabre devait y travailler alors, comme il devait, vingt ans plus tard, essayer, en fondant *la Semaine*, d'ouvrir un refuge à la raison, au bon goût, poursuivis de toutes parts et sans relâche par la ligue naissante des doctrinaires et de leurs auxiliaires les romantiques.

Il donna plusieurs articles qui, presque tous, furent remarqués. Sa facilité était si grande et son assiduité au travail telle, que ses critiques, faites toujours avec le soin le plus consciencieux et lorsqu'il avait lu les ouvrages d'un bout à l'autre plutôt deux fois qu'une, ne l'empêchaient point de se livrer à différentes compositions, soit en prose, soit en vers, et de continuer toujours ses investigations du style de tous les écrivains. Souvent, à cette époque, pour ne perdre aucun moment, il engageait son frère à lui lire, pendant qu'il s'habillait, différents morceaux des modèles. C'étaient ordinairement des passages de Virgile, de Bossuet ou de Racine; quelquefois des pages de *Paul et Virginie* ou de la *Grandeur des Romains*.

Dans l'automne de 1805, il fut appelé en Ardèche pour prendre part au tirage de la conscription; sans son courage et sa présence d'esprit, ce voyage, dont toute sa famille se faisait une fête, y eût porté le deuil.

Il partit avec son frère et son cousin M. Hyppolite Champanhet, aujourd'hui conseiller à la cour royale de Paris et membre de la chambre des députés, alors appelé aussi dans son département pour le tirage.

Un domestique devait venir attendre les voyageurs au Pouzin, sur les bords du Rhône. Ils montèrent sur un bateau chargé de blé et navignèrent jusqu'en vue du château d'Erigny, à quelques lieues de Lyon ; il était environ trois heures. Tout à coup les mariniers poussent des cris affreux, et presque au même instant un train de gros bateau qui remontait le Rhône heurte le bâtiment beaucoup plus frêle ; une fumée épaisse s'élève du point de contact, le gouvernail est brisé, et frappe, en tombant, Auguste à la tête ; un des mariniers saute dans la sentine, essaie de vider l'eau qui y pénètre; mais bientôt il remonte en criant : *Nous sommes perdus !* Il y avait quarante-deux voyageurs sur le bateau. L'effroi trouble presque toutes les têtes ; quelques-uns des mariniers se jettent à la nage et abandonnent les voyageurs. Un petit batelet suivait la barque : on s'y précipite; Auguste veut s'y jeter aussi, Victorin le retient et le contraint de s'asseoir près de lui. M. Champanhet y descend, Victorin le rappelle. A peine est-il remonté que le batelet s'enfonce sous les pieds des voyageurs qui s'y entassaient, et tourne sous le grand bateau auquel il était attaché. Tous ceux qui s'y trouvaient périrent. Victorin, dont l'émotion doublait la présence d'esprit et centuplait les forces, essayait de rassurer son frère, qui rendait le sang par la bouche et par les narines. Je suis mort, disait ce dernier d'une voix faible et entrecoupée ; sauve-toi, peut-être y parviendras-tu seul ; avec moi, c'est impossible. « Sauvés tous deux, ou morts tous deux ! » répond Victorin, avec cet accent d'une résolution telle qu'on ne songe plus à la combattre. Victorin, qui savait à peine se soutenir sur l'eau, veut se déshabiller ; soudain le bateau, qui s'enfonçait lentement,

se trouve au niveau du fleuve, l'eau le couvre en sifflant au-dessus du blé, et enlève Auguste; Victorin se jette après lui, le cherche en tâtonnant, le saisit d'une main, passe un bras autour de son corps, et lutte contre le courant et les débris du bateau, qui pouvaient le briser. Dans cette position, il l'encourage encore; mais il ne peut lui maintenir la tête hors de l'eau; privé de respiration, le malheureux Auguste perd bientôt connaissance. Cependant Victorin parvint à saisir une planche qu'il avait eu la précaution de jeter dans le courant avant que le bateau ne s'engloutît. A l'aide de ce point d'appui, il peut soulever la tête d'Auguste, et, redoublant d'ardeur, il voyait déjà le terme de ses efforts, après avoir fait de cette manière environ une lieue sur le Rhône, lorsqu'un petit bateau, monté par les frères Bernard, d'Érigny, vint abréger ses fatigues. Il pousse son frère dans le batelet, y monte après lui, et, rassuré de ce côté, il s'occupe de son cousin, qu'il appelle de toutes ses forces. M. Champanhet était à peu de distance: il est retiré de l'eau le troisième, et placé dans le même batelet. Il avait dû son salut à sa présence d'esprit. Ne sachant pas nager, il avait arraché une solive de la sentine du bateau et s'était maintenu sur un des bouts, abandonnant l'autre à un des passants et à sa femme, qui furent comme lui sauvés par ce moyen. Victorin, après avoir confié son frère et son cousin à M. Lucron, qui leur offrit généreusement sa maison et tous les soins que leur état réclamait, remonte dans le batelet et traverse encore le Rhône pour sauver ses autres compagnons d'infortune. Les frères Fabre et M. Champanhet furent, de tous les naufragés, les seuls qui osèrent se rembarquer le lendemain, au lieu de continuer leur voyage par terre. Les recherches de la mairie de Lyon et de celle d'Érigny constatèrent que sur les quarante-deux voyageurs vingt-huit avaient péri.

Tous les journaux racontèrent cet événement[1]. M. Lablée fit insérer dans un journal de Lyon de jolis vers que lui avaient inspirés cet accident et surtout le dévouement de Victorin, que, du reste, il n'avait jamais vu. Victorin fit à M. Lablée une réponse qui fut insérée dans la *Revue philosophique*; j'en citerai ici seulement quelques vers :

O bords chéris où ma paupière
S'ouvrit à la clarté des cieux,
Adieu, je meurs ! Et toi, mon père,
Tu n'as pas reçu mes adieux ;
Je meurs, et tu ne peux m'entendre ;
Ta main ne clora point mes yeux ;
Et la tombe de mes aïeux
Ne s'ouvrira point à ma cendre.
Ciel, exauce du moins ces vœux
Formés à mon heure dernière.
Je ne me plains pas de périr ;
Mais conserve un fils à ma mère.
Oh ! laisse-moi conduire un frère,
L'embrasser encore, et mourir.

M. et madame Fabre revirent leurs enfants, et l'idée de l'état où ils se seraient trouvés si on était venu leur dire : Vos deux fils sont morts, leur rendait plus douce encore cette réunion. Ce fut pendant son séjour auprès d'eux que Victorin reçut de l'Académie française ses premiers encouragements.

Quelques jours avant son départ, il avait envoyé au concours un *Discours en vers sur l'Indépendance de l'homme de lettres*. Les juges, qui, depuis la formation de l'Institut, n'avaient donné que des mentions, rétablirent pour cette pièce l'usage des *accessit*. Quelques-uns même votèrent pour donner à Victorin le prix qu'obtint Millevoye. D'autres déclarèrent qu'il sauraient voté dans le même sens s'il ne s'y était pas trouvé quatorze vers qui effrayèrent l'Académie et dont elle demanda la suppression. Des critiques éclairés sou-

[1] Mais avec quelques inexactitudes, que je dois à M. Champanhet d'avoir pu rectifier.

tinrent, après l'impression, que la pièce de Victorin Fabre aurait dû, en effet, l'emporter sur la pièce couronnée. Ils se fondaient principalement sur un passage imité de Lucrèce, et qu'ils trouvaient, avec raison, supérieur au morceau du poëte latin et à l'imitation qu'en a donnée Voltaire[1], ainsi que sur la comparaison du Rhône, à la lecture de laquelle Fontanes s'écria avec transport : *Il a rajeuni les fleuves*[2].

Ces deux passages que je viens de citer prouvaient en effet un talent supérieur à celui de Millevoye. Mais cette opinion peut être controversée. Dans le reste de la pièce on sent la jeunesse de l'auteur; lorsque l'inspiration est moins vive, l'art n'est pas encore assez perfectionné pour y suppléer complétement; les formes ne sont pas toujours poétiques, et les transitions manquent parfois de souplesse. Qu'il y a loin de ce style, malgré ses beautés, à celui d'*Euglantine*, des *Fables*, de la dernière leçon de *Lémor*, où, en prodiguant toutes les richesses de tous les genres de poésie, l'auteur semble, tant tout y est simple et facile, parler son langage habituel, où les mouvements les plus hardis, les plus vifs, les plus rapides, se succèdent, s'accumulent, se pressent, sans altérer jamais l'élégante souplesse du tissu général, comme ces contours des belles statues antiques qui indiquent avec précision les moindres détails sans briser la majestueuse simplicité de l'ensemble! Millevoye, dans le concours de *l'Indépendance*, se montrait plus savant; il ne s'élevait pas aussi haut, mais il soutenait mieux son vol : on ne pouvait attendre de lui ce que promettait son rival; mais on pouvait, on devait peut-être même le couronner.

Sous le titre d'*Opuscules en vers et en prose*, Victorin Fabre publia, avec ce discours, un dialogue en vers, entre Voltaire et J.-J. Rousseau, sur l'influence du théâtre, *un Essai sur l'amour et sur son influence morale*, et une élégie. Ce recueil eut du succès, il en eut même assez déjà pour donner à

l'envie l'accent de la haine. Un certain Salgues fit, dans le *Courrier de l'Europe et des spectacles*, un article qui rappelait les plus plates diatribes contre l'auteur de *Zaïre* et de *Brutus*. Il eut même l'inconvenance de tourner en plaisanterie les dangers que Victorin Fabre avait courus pour sauver son frère. Mais alors il y avait un public qui faisait prompte justice du dénigrement uni à l'absurdité; il y avait de nobles cœurs qui savaient prendre avec énergie la défense du talent. « Il est difficile, disait Ginguené après avoir cité un fragment du *Dialogue*, de penser en même temps d'une manière plus élevée et plus vraie; il l'est aussi de s'exprimer avec plus d'énergie et de justesse à la fois. Ah! que le jeune homme de vingt ans qui a trouvé dans son âme ce bon mouvement, qui a su lui donner ce développement plein de verve, ferme de style, et nourri non de mots, mais de pensées et de sentiments, conserve précieusement le foyer d'où il l'a fait jaillir; qu'il laisse se porter où l'on voudra les préférences, qu'il voie sans inquiétude les critiques injustes, et même les diatribes indécentes et les personnalités grossières; qu'il pense et qu'il écrive toujours ainsi, et sa place est désignée parmi les écrivains dont le siècle qui commence s'honorera le plus[1]. »

Un de nos auteurs les plus habiles jugea de même, dans un article du *Magasin encyclopédique*[2], signé de l'initiale D, le *Dialogue sur l'influence du théâtre*. Je transcris dans la note f une partie de son article, parce qu'il fera connaître un peu ce *Dialogue*, que je ne donne pas dans la première édition : Victorin, je crois, ne voulait pas le réimprimer. Je sais bien qu'il viendra un jour où l'on voudra connaître

[1] Le jugement de Ginguené est ici, comme partout, plein de goût, de justesse et de précision Sans aucun doute, le morceau qu'il cite est d'un style très-remarquable; mais en transcrivant ce morceau, après avoir transcrit les poésies faites par Victorin Fabre dans la maturité de l'âge, j'ai vivement senti l'énorme distance qui sépare un style très-remarquable d'un style parfait.

[2] Numéro de septembre 1806

tout ce qui est sorti de sa plume, et où ses prémiers essais seront réunis dans des éditions complètes; mais j'ai cru ne devoir admettre dans celle-ci que ses véritables titres de gloire.

Quant à l'élégie qui termine les *Opuscules*, je me bornerai à citer deux phrases de Palissot : « Le beau idéal, non moins indispensable dans la poésie que dans la peinture, y est conservé d'un bout à l'autre. C'est ainsi, comme l'a dit Boileau, qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle [1].

« Cette pièce nous a fait verser des larmes. Elle a le vrai caractère du genre, et la douleur n'y est point défigurée par ces convulsions du style que, de nos jours, où toutes les limites des arts sont si ridiculement confondues, le mauvais goût ne manquerait pas de prodiguer, même dans une romance. »

Le succès des *Opuscules* ne fut pas borné à la France. Il parut des traductions du discours en vers sur l'*Indépendance de l'homme de lettres*, entre autres une en vers allemands, par M. le baron de Klein, secrétaire perpétuel de l'académie de Manheim, et auteur du poëme d'*Athénor*. On peut voir des fragments de cette traduction cités dans la *Revue philosophique*. Ne connaissant pas l'allemand, je ne puis en juger, mais elle fut vantée à l'époque par des juges compétents.

Dans la même année (1806), Victorin Fabre publia séparément d'autres pièces de vers, parmi lesquelles je citerai un chant ossianique intitulé *Malvina*, et surtout un fragment d'un discours intitulé *de l'Influence des lumières sur la destinée des empires*. Il donna à la *Revue philosophique* des articles qui produisirent une vive sensation, notamment l'analyse de l'*Histoire de Charlemagne*, par le docteur Hegewist; et il

[1] Mémoires pour servir à l'Histoire de notre littérature, depuis François Ier jusqu'à nos jours, page 283 du 1er volume, le 4e de l'édition complète des œuvres de l'auteur. 1809

rendit compte dans ce recueil du salon d'exposition. Sans doute on ne trouve pas dans ces derniers articles la précise et sévère appréciation des qualités et des défauts, ce tact certain dans le jugement des moindres détails, qui ne peut appartenir qu'au peintre initié dans tous les secrets de l'art; mais ils en sont moins éloignés que la plupart des livres écrits sur cette matière, même sous le rapport des connaissances particulières et spéciales; ils étaient, au jugement d'hommes compétents, supérieurs aux *Salons* de Diderot, qui ont eu tant de vogue. Cependant je ne les réimprime point, non plus que ceux que Victorin Fabre publia dans le même recueil sur l'exposition de 1808, et qui sont encore plus remarquables.

L'année suivante (1807), Victorin Fabre concourut aussi à l'Académie. Le sujet était *le Voyageur*. Millevoye s'était surpassé. Jamais il ne s'est montré plus poëte et écrivain plus habile, plus ferme, plus pur, plus harmonieux. Il n'a pas grandi depuis. Quoique Victorin Fabre dût grandir encore, et longtemps et beaucoup, ses progrès étaient dès lors encore plus marqués que ceux de son concurrent. Il semblait y avoir cinq ans d'étude et d'exercice entre son *Indépendance* et son discours *sur les Voyages*, non qu'on y trouvât un seul morceau supérieur soit à la comparaison du Rhône, soit à la peinture du sage : il serait difficile d'en trouver de plus beaux ; mais parce que son talent, qui, l'année précédente, parvenu à ces hauteurs par le vol de l'inspiration, était obligé d'en tomber, n'étant pas soutenu par un art assez fort pour l'aider à en descendre insensiblement et sans secousse, s'était créé alors tous les secours de cet art. Ses transitions, quelquefois pénibles dans *l'Indépendance*, sont au contraire un des grands mérites des *Voyages*. Presque toujours en mouvement, loin de ralentir la marche du poëme, elles l'accélèrent. Au lieu d'offrir un temps d'arrêt, elles sont en quelque sorte un coup d'aiguillon. Les couleurs, un peu heurtées

dans le premier ouvrage, sont, dans le second, harmonieusement maniées et fondues; les chaînes de la versification, qui, dans celui-là, paraissaient encore par moment gêner la pensée, ne sont plus pour elle, dans celui-ci, qu'un nouveau moyen de force et de précision.

Quelle que soit la beauté de la pièce de Millevoye, on crut un moment que Victorin Fabre aurait le prix. Les juges hésitèrent longtemps. « Ce qui dut rendre l'Académie incertaine, dit Palissot, c'est que M. Victorin Fabre semblait s'être écarté du sujet proposé, et s'était moins occupé du voyageur que des voyages et de leur influence sur la civilisation des peuples et sur le bonheur du monde; mais c'est en cela même que M. Fabre nous paraît avoir donné la preuve d'un goût exquis et d'une maturité bien supérieure à son âge. Le voyageur n'offrait à la pensée qu'un sujet vague et indéfini. L'utilité des voyages et ce qui en était résulté pour le bien public semblaient, au contraire, l'objet essentiel, l'objet intéressant que l'Académie devait avoir eu principalement en vue dans le choix du sujet. C'est ici que s'applique le principe, *La lettre tue*, *l'esprit vivifie*, principe que l'Académie n'aurait pas dû méconnaître.

« Nous avons lu avec toute l'attention qu'il mérite le discours de M. Millevoye, à qui l'on ne peut contester le talent très-rare de faire de beaux vers; mais il y règne, surtout dans le début, un embarras sensible, occasionné peut-être par la manière trop vague dont l'Académie avait proposé le sujet, et qu'il prit pour une loi de rigueur à laquelle il ne pouvait se dispenser d'obéir : circonspection timide qu'il a dû se reprocher et qui se fait sentir dans quelques parties de son ouvrage, où l'on remarque de la sécheresse. Il n'en est pas de même du discours de M. Fabre. Après avoir lu son introduction, où le sujet, dans tout ce qu'il pouvait offrir d'intéressant, est si bien saisi

et si heureusement exposé, il nous semble qu'il ne pouvait plus rester d'incertitude dans l'esprit des juges, ou plutôt que la cause était jugée. »

Après des débats fort animés, elle le fut enfin, mais dans un sens opposé à celui de Palissot. Il combat encore ce jugement dans le second volume de ses mémoires sur la littérature, où, citant parmi les différents écrits de Millevoye le discours sur *le Voyageur*, il ajoute, *que nous croyons inférieur à celui de M. Victorin Fabre, comme nous l'avons dit à l'article de ce jeune poëte.*

Bien des personnes, ou, pour mieux dire, la majorité du public partagea l'avis de Palissot, et les académiciens qui avaient voté pour Millevoye ne trouvèrent d'autre raison à alléguer que sa plus grande fidélité au programme.

Nous lisons dans Ginguené :

« Ce qui paraît avoir principalement déterminé les juges en faveur de M. Millevoye, c'est la bonté et la régularité de son plan, c'est qu'en un mot il a mieux traité le sujet; tandis que je trouve au contraire que c'est là son côté faible, qu'à la vérité son plan était poétique et hardi, mais que, soit par le trop peu d'espace qui lui était donné, soit par toute autre cause, la première partie tout entière en est manquée, et qu'il n'est réellement exécuté que dans la seconde; au lieu que le plan de M. Fabre, moins hardi peut-être, mais plus régulier, embrasse le sujet, et montre surtout, dans les transitions et l'enchaînement des parties, autant de réflexion et de connaissance de l'art qu'il y a de verve, de chaleur et d'invention dans le style. »

Avant même que la voix publique pût casser l'arrêt des juges, ils avaient eux-mêmes senti que ce n'était pas un *accessit* qu'on pouvait donner à un ouvrage comme celui de Victorin. En se décidant pour Millevoye, ils avaient demandé au ministre de l'intérieur de faire les fonds d'un prix extraordinaire, lui remettant la déclaration sui-

vante : « Pendant cent cinquante ans l'Académie française a distribué des prix de poésie, et nous osons assurer que dans ce long espace de temps, dans les plus beaux jours même de notre siècle de gloire littéraire, aucun concours n'a produit à la fois deux ouvrages en vers d'un talent aussi mûr, d'un goût aussi sain, d'une poésie aussi brillante, d'une élégance aussi soutenue, que les pièces des deux athlètes vainqueurs dans cette noble carrière. » Le ministre (c'était alors M. Champagny) fit les fonds d'un prix; on frappa une médaille extraordinaire, et Victorin Fabre fut couronné, ainsi que Millevoye, dans la séance publique. On y lut la déclaration précédente, reproduite textuellement dans le rapport du secrétaire perpétuel. Cette déclaration avait d'autant plus d'autorité qu'on savait qu'adoptée à l'unanimité sur la proposition de Parny, Delille, Chénier, Bernardin de Saint-Pierre et Garat, elle avait été rédigée par le circonspect et judicieux Suard.

Mais en exprimant ma préférence pour la pièce de Victorin Fabre, je suis loin de vouloir contester le grand talent qui se montre dans celle de Millevoye : sans parler de justice, la certitude de déplaire à Victorin, que Millevoye appelait avec tant de raison le *bon confrère*, suffirait pour m'en empêcher. Cette pièce est, sans contredit, l'une des meilleures de notre langue.

Tout alors semblait présager à la France une époque de gloire. Jamais les arts n'avaient été parmi nous si brillants; dans les lettres, à côté d'hommes dès longtemps fameux et encore dans la force du talent, s'élevaient deux jeunes écrivains qui avaient déjà donné assez de fruits pour rendre certaines les plus hautes espérances. Mais il y avait, entre les espérances attachées à chacun d'eux, cette différence immense, que Millevoye, borné à la poésie, n'avait montré nulle part une grande force de tête, et que Victorin Fabre, prosateur comme poëte, philosophe autant qu'écrivain, *portant*

sur tous les objets qui peuvent intéresser la raison humaine un coup d'œil vaste et profond, annonçait, comme Palissot l'écrivait à l'un de ses amis alors attaché à l'empereur, un de ces hommes *appelés à faire époque*.

Pendant et après le concours dont je viens de parler, il composa quelques élégies dont aucune ne fut publiée, et dont une seule fut connue de ses amis. Elle a pour titre *Ma dernière Elégie*, et la lecture que Victorin Fabre en fit devant Millevoye donna à celui-ci l'idée de son *Poëte mourant*. Mais, outre plusieurs autres différences, il y a surtout entre ces deux pièces celle-ci, que Millevoye, peignant une position imaginaire, n'obéissait qu'à une inspiration poétique, tandis que Victorin Fabre peignait des sensations réelles, un état réel dont il avait seulement étendu les effets.

En 1809, l'auteur retoucha sa pièce et l'envoya à Fontanes, qui, sur l'éloge qu'en faisaient quelques hommes de lettres, lui avait témoigné un vif désir de la lire. Sa réponse prouve combien il en fut content :

« Les vers que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sont de Gresset, lui disait-il, et votre élégie est de Tibulle. Elle m'a paru pleine de sentiment, d'images et d'harmonie. Vous aurez beau vous enfoncer dans les ténèbres du moyen âge, on ne vous prendra jamais pour un Grec de Byzance ou de Trébisonde. Vous conserverez toujours l'imagination d'un Grec des beaux siècles d'Athènes. »

Les débuts de Victorin Fabre avaient été si brillants que beaucoup de sociétés littéraires demandèrent à le compter au nombre de leurs membres. Dès 1807, il était des Académies de Nancy, du Gard, de Grenoble, et à Paris, de la Société académique des sciences, de l'Athénée des arts et de la Société philotechnique, qui comptait dans son sein plusieurs des membres des quatre classes de l'Institut. Ce fut dans une séance publique de cette dernière société que Victorin Fabre lut, ou plutôt fit lire par Luce de Lancival, un

poëme intitulé *Lémor*. En empruntant le fond de son sujet aux poésies publiées par Macpherson, l'auteur s'était proposé de faire une étude pour chercher comment on pourrait employer la mythologie d'Ossian sans tomber dans les défauts reprochés par le goût aux compositions erses ou galliques, se demandant si cette mythologie, *mise en jeu avec quelque réserve et seulement dans certains sujets, ne pourrait pas se prêter à des conceptions fortes et touchantes, à de nouveaux développements du cœur humain.*

Les applaudissements unanimes et presque continuels de l'assemblée montrèrent, comme on l'a imprimé alors, *que son chant avait résolu cette question.* La pièce, imprimée, ne parut pas moins remarquable qu'à la lecture dans la société; et, pour que rien ne manquât au succès, les mêmes hommes qui avaient protesté contre celui des *Opuscules*, montrèrent par un nouvel accès de colère que de nouveaux témoignages de la faveur publique étaient venus réveiller leur envieuse susceptibilité. Salgues se trouva encore au premier rang; seulement, cette fois il imita les malfaiteurs qui se masquent pour faire le coup, et signa son article *Lebon*.

Autant Victorin méprisait ces dégoûtantes diatribes, autant il aimait la véritable critique exercée par des hommes de lettres dignes de ce nom. Il se faisait un plaisir de déférer à tous les avis qu'un examen approfondi lui démontrait justes. Il en donna alors une preuve. Un de nos écrivains distingués, rendant compte de *Lémor*, après avoir rendu justice à la vigueur du style, aux formes neuves qui s'y trouvaient, après avoir dit que l'auteur avait *su, comme il se l'était proposé*, régulariser et adapter au goût français les beautés un peu monotones du genre gallique, qu'il avait plus fait même, puisqu'il avait élevé jusqu'au ton de la nature et de la véritable poésie les détails, qui, dans le morceau original, à force d'être simples, descendent jus-

qu'à la trivialité, etc., avait remarqué que la fin ne finissait rien. Victorin Fabre sentit que le critique avait raison, il lui sut gré du reproche et se hâta d'en profiter. Cette docilité lui porta bonheur : il fit assez rapidement une fin nouvelle, si pleine de charme, de poésie, et si parfaitement écrite, que, treize ans après, lorsque, dans toute la maturité de son talent, il a retouché tout le poëme, en changeant beaucoup même aux passages qui avaient été le plus universellement loués, il n'a rien eu à changer dans ce dernier morceau. *Lémor*, réimprimé bientôt avec cette fin nouvelle, eut encore plus de succès que la première édition, et le critique éclairé dut être fier du fruit de ses conseils.

Ces travaux poétiques semblaient avoir occupé exclusivement le jeune auteur ; on le croyait ainsi dans le monde, on vit bientôt qu'il n'en était rien.

Le concours de *l'Eloge de Corneille* était fermé. M. Auger, déjà couronné, deux ans auparavant, pour son *Eloge de Boileau*, avait redoublé d'efforts afin d'obtenir une nouvelle couronne. Certain d'avance du succès, il avait fait plusieurs lectures de son discours dans différentes sociétés, et même chez des académiciens, contre toutes les lois ac - démiques, qui défendent aux concurrents de se faire connaître, lois qui, du reste, sont, en général, comme bien d'autres, fort rarement exécutées. Victorin s'y était conformé à la lettre. Il avait concouru secrètement. Trois ou quatre amis, dont aucun n'était de la classe de la littérature, avaient seuls son secret. Les juges arrivent enfin à son discours. C'est M. Fontanes qui est chargé de le lire. Dès les premières pages, on est frappé de la marche vraiment oratoire, du mouvement et de l'éclat du style ; bientôt on se félicite, on s'étonne d'avoir un si bon ouvrage dans le concours, enfin on oublie le concours, les autres éloges, et quelques hommes de lettres, réunis pour juger froidement un écrit littéraire, éprouvent l'entraînement que la véri-

table éloquence produit dans une grande assemblée. La lecture finie, le prix est donné à l'unanimité et par acclamation. L'impression est si forte que, ceux-mêmes qui avaient jugé le discours de M. Auger digne d'un prix, se voient au moment de ne pouvoir lui faire obtenir un *accessit*. « Celui qui vient après vous, écrivait Ginguené à Victorin, et qui était si sûr de son fait, n'y vient que *longo proximus intervallo*. On ne sait encore si on donnera un *accessit* ou une simple *mention*. Vous dire ma joie, mon cher enfant, ajoutait-il avec cette grâce qui donnait tant de charme à ses lettres, c'est ce que je ne puis. Vous la concevez assez puisque vous savez qu'un jour j'ai rêvé que j'étais votre père, et que je ne me suis pas réveillé depuis. »

Les juges, en se répandant le soir dans les salons, ne parlèrent que de l'impression qu'ils avaient reçue et de leur désir de connaître l'auteur d'un tel discours. Presque tous s'exprimaient du ton de l'enthousiasme, et parmi eux se distinguaient surtout deux hommes d'opinions politiques opposées, mais dont le jugement en éloquence faisait autorité; on voit que je veux parler de Garat et du cardinal Maury. Ce dernier, récemment arrivé d'Italie, venait de rentrer depuis peu à l'Académie lorsque l'*Eloge de Corneille* y fut lu. Extrêmement frappé de cet ouvrage, dont sa connaissance profonde de l'art oratoire, sur lequel il a écrit un livre excellent, lui faisait mieux sentir toutes les beautés, il chercha avec la curiosité la plus vive quel en était l'auteur, et dès qu'il sut que c'était Victorin Fabre, il annonça l'intention de le voir. « Mais, lui dit-on, c'est un homme d'opinions entièrement opposées aux vôtres; dans la Constituante, il se fût assis à côté de Barnave et de Bailly, et maintenant il est, dans les lettres, de cette minorité si peu nombreuse qui lutte contre le système impérial; presque tous ses amis sont des philosophes et des républicains. — Que m'importent, répondit le cardinal, et ses opinions et

ses amis? C'est un homme de talent, c'est un orateur, il y a de l'éloquence dans son discours, de l'éloquence *bossuétique*, je veux le connaître : mes conseils pourront lui être utiles, et quoiqu'il soit bien jeune, il montre tant de goût et de science que ses avis pourront me servir aussi. Voulez-vous donc séparer la littérature en côté gauche et en côté droit? »

Il écrivit à M. Roux-Laborie pour le prier de venir dire à Victorin qu'étant indisposé, il ne pouvait aller le voir, mais qu'il désirait vivement de faire sa connaissance et de causer avec lui de son beau discours. M. Roux-Laborie, qui ne connaissait pas Victorin Fabre, ne l'ayant pas trouvé chez lui, y laissa la lettre du cardinal avec un billet qui expliquait le motif de sa visite. Victorin fut sensible à cette démarche d'un homme du talent, de la réputation et de l'âge du cardinal; mais, songeant surtout que cet homme était déjà puissant auprès de l'empereur, il ne crut pas devoir s'empresser d'y répondre. Le cardinal vint lui-même aussitôt qu'il put sortir; le prince de l'Église s'effaça complétement pour ne montrer que l'homme de lettres. Depuis ce moment, le cardinal professa toujours hautement *son admiration pour le grand talent* de Victorin, ce sont ses termes, et le consulta sur tout ce qu'il écrivit. La même confiance que Lebrun avait montrée dans le goût du jeune auteur sur les ouvrages de poésie, le cardinal la témoigna pour son goût dans les compositions oratoires. Il n'a pas imprimé depuis une seule feuille dont il n'ait envoyé une épreuve à Victorin Fabre, en le priant d'y mettre ses remarques, et venant ensuite la chercher lui-même pour causer de ses observations. Quand je dis pas une, je me trompe : il voulut surprendre Victorin par le passage de *l'Essai sur l'éloquence de la chaire* où il parle de *l'Eloge de Corneille* : la feuille qui contient ce passage ne fut point envoyée.

A une époque où l'on conservait encore le goût des plaisirs de l'esprit, l'ouvrage qui venait de produire une sensation si vive sur nos plus habiles écrivains ne pouvait manquer d'exciter l'attention et la curiosité publiques. On regardait comme une bonne fortune de pouvoir assister à la séance où il devait être lu. Quand la salle de l'Institut aurait pu contenir deux fois plus de monde, tous les billets auraient été retenus plusieurs jours d'avance. On se pressait aux portes deux heures avant qu'elles ne s'ouvrissent. Les applaudissements qui éclatèrent de toutes parts quand Victorin entra dans la salle annonçaient, comme l'a dit M. de Rochelines dans un écrit dont je parlerai bientôt, *que l'enthousiasme des membres de l'Institut s'était communiqué aux sociétés de la capitale*. La lecture commence. On lit d'abord sur toutes les figures une attention profonde, bientôt un air de satisfaction qui semblait dire : les académiciens avaient raison, c'est un bel ouvrage. Cependant il était à craindre que, malgré la progression des effets; malgré la gradation oratoire si habilement ménagée, l'auditoire, trop préparé à une forte impression, n'éprouvât aucun saisissement. Fontanes arrive à la première représentation du *Cid*; les figures changent par degrés, une sorte de commotion électrique semble parcourir les rangs des spectateurs, et à la fin du morceau éclatent de véritables transports.

A dater de ce passage, le reste de la lecture fut un véritable triomphe. Les pages si éloquentes sur le ressort de l'admiration, l'appréciation de l'influence de Corneille, la peinture du siècle de Louis XIV, la péroraison, excitèrent de nouveaux transports. Non-seulement les combinaisons oratoires, les mouvements éloquents, l'enchaînement et la progression des idées étaient vivement sentis, mais une seule pensée forte, une expression trouvée, une image neuve et sublime, portaient coup à l'instant. Ainsi une foule de traits : *Ce théâtre où Corneille a peint les Romains de manière*

à expliquer la conquête du monde.... C'était alors pour la première fois que le talent de Corneille entrait dans l'ancienne Rome... Son âme simple ignorait tous ces calculs, ces humilités d'une vanité usuraire; et parmi tant de succès, je l'avoue, il n'eut pas l'orgueil d'être modeste..... Le génie est comme les immortels d'Homère; ils font trois pas et touchent aux bornes du monde, etc., furent saisis à une simple lecture et signalés par d'unanimes applaudissements[1]. La publication de cet ouvrage n'en fit que confirmer et accroître le succès. Outre l'édition in-4° de l'Institut, deux éditions in-8° s'écoulèrent en peu de mois. Nos hommes de lettres les plus distingués voulurent consigner dans leurs écrits l'opinion qu'ils en avaient conçue. On trouvera dans les notes un jugement de cet éloge formé de passages empruntés textuellement à des auteurs qui sont regardés comme des autorités. Mais il ne faut pas oublier en les lisant que les réclames des libraires et des coteries ont depuis longtemps pris la place de la critique littéraire, et que si les mots sont restés les mêmes, les idées sont changées. Quand parut l'*Éloge de Corneille* on conservait encore les formes de l'âge précédent, où, même après le succès de *Zaïre* et de *Mérope*, les amis de l'auteur imprimaient : « Un des écrivains les plus distingués de ce siècle, M. de Voltaire, vient encore de publier un excellent ouvrage. Il a pour titre *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. » Le mot d'éloquence, par exemple, que tant d'applications scandaleuses ont rendu de nos jours synonyme de parlage, exprimait alors une des plus rares, des plus hautes qualités de l'esprit humain. Le titre d'orateur, que peut s'arroger maintenant tout homme qui n'est point affligé d'une paralysie de la langue, n'était guère donné qu'à trois

[1] Ces détails, qui paraissent fabuleux à une époque où l'on ne s'occupe que d'intérêts matériels, sont consignés dans tous les journaux et les divers recueils du temps, auxquels je les emprunte, et j'en affaiblis l'expression, bien loin de l'exagérer.

ou quatre grands génies. Démosthène, Cicéron, Bossuet, Fénelon. Quelques personnes seulement ajoutaient Massillon, Bourdaloue. On trouvait de l'éloquence dans la prose de Platon, de Tacite, de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre; dans la poésie dramatique de Corneille, de Racine et de Voltaire. Beaucoup de critiques ne voulaient pas reconnaître que Thomas fût véritablement éloquent. Cette observation était indispensable pour rendre leur sens primitif aux fragments que je cite à la note [2].

Plus les hommes qui occupaient le premier rang dans la littérature donnaient ainsi hautement leurs suffrages à l'*Eloge de Corneille*, plus quelques journalistes qui avaient poursuivi dans l'auteur, non-seulement les opinions patriotiques, mais le talent, montraient l'aigreur que leur causait l'éclat de ses triomphes, et s'efforçaient d'égarer l'opinion.

Chaque jour voyait paraître quelque nouveau factum contre *un ouvrage où dominait un mérite supérieur, qui ne laissait de prise qu'à la critique vétilleuse et chicanière* [1]. Tantôt assez adroite, l'envie se cachait à demi sous de grands éloges, pour que le public, moins révolté, pût croire à la sincérité des critiques; tantôt, ouvertement impudente, elle laissait voir sans voile les motifs qui la guidaient; tantôt, honteusement perfide, elle fabriquait de fausses citations pour pouvoir reprendre les défauts qu'elle mettait dans l'ouvrage. Le *Journal de l'Empire* se montra au premier rang dans cette lutte.

Un jeune écrivain qui ne connaissait pas l'auteur *de l'Eloge de Corneille*, mais que fatiguaient depuis longtemps les diatribes continuelles de MM. du Feuilleton contre les hommes dont la France s'honorait le plus, releva vigoureusement quelques-unes de ces attaques, où l'Académie et

1 Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie

Voltaire n'étaient pas plus épargnés que Victorin Fabre. Dans une brochure[1] de quelque étendue, il réfuta une à une les objections des journalistes contre l'Institut et contre l'Éloge, releva leurs contradictions, et prouva leurs falsifications par la transcription fidèle des passages perfidement altérés.

Après les journalistes dont j'ai parlé, vint le tour des académiciens médiocres.

Le succès de l'ouvrage couronné avait été trop éclatant pour leur amour-propre. Il fut bientôt facile de soupçonner un changement dans leurs dispositions pour l'auteur. On avait répandu le bruit que *l'Éloge de Corneille* était de Chénier, et ce n'était pas ce bruit qui déplaisait au chantre des *Nouveaux Saints*, mais bien l'observation faite à ce sujet par de bons juges, que ce bruit était absurde, attendu que Chénier, écrivain correct, piquant, élégant même, n'avait ni les mouvements, ni les couleurs de la haute éloquence. A cette cause d'aigreur qu'on se gardait bien de laisser percer, se joignait une sorte de dépit de voir Victorin Fabre répondre aux honnêtetés du cardinal Maury, et ne pas repousser l'amitié d'un homme d'un grand talent par cela seul que cet homme avait professé d'autres opinions politiques. Puisque Chénier, ancien membre du côté gauche de la Convention, avait, presque tous les mercredis, quelque discussion très-polie avec le cardinal, ancien chef du côté droit de la Constituante, il convenait, selon Chénier, que tout ami de la liberté cherchât querelle au cardinal. Peut-être aurait-il fallu aussi que tout républicain vantât l'établissement de l'empire, parce que Chénier républicain avait fait pour les fêtes de l'empire la tragédie de *Cyrus*. Un tragique, grand ami

[1] Intitulée *le Journal de l'Empire, l'Institut et l'Éloge de Corneille, traités tous trois comme ils le méritent.*

de Chénier, homme d'esprit, mais écrivain barbare, qui ne pouvait pardonner quelques légères plaisanteries échappées à Victorin Fabre, dans la conversation, sur la *rocailleuse harmonie* de ses *solécismes rimés*, choyait diligemment ces premiers germes de rupture. Cependant la bonne harmonie régnait encore. Victorin Fabre, qui voyait en pitié toutes ces petites rancunes, et qui s'étonnait de les voir dans un homme distingué, continuait de défendre Chénier chez le cardinal, et le cardinal chez Chénier.

Il entre dans le concours ouvert depuis quelques années pour le *Tableau littéraire du* XVIIIe *siècle*.

Dès les premières pages de son ouvrage, on reconnaît l'auteur de l'*Eloge de Corneille*; ce nouveau discours ne produit pas moins d'effet. On approchait de la fin, on n'avait encore fait entendre que des louanges, et, comme le dit le rapport, *la couronne était déjà posée sur la tête de l'orateur;* tout à coup l'irritation se peint sur les visages, l'Académie semble se séparer en deux camps. L'auteur a voulu venger la philosophie de sa prétendue complicité dans les excès de la terreur, par une prosopopée éminemment oratoire : il a fait apparaître J.-J. Rousseau, qui repousse les calomnies répandues contre ses doctrines, et invoque le témoignage du chef de la Montagne, dont la voix l'avait absous d'avance en l'accusant.

Aux yeux des uns, la Révolution est trop louée; aux yeux des autres, la Montagne est jugée trop sévèrement; chacun des partis, par des motifs opposés, est également mécontent du passage, sauf quelques hommes dont les souvenirs et les passions ne pouvaient troubler le jugement; les académiciens hésitent à couronner l'auteur, précisément parce qu'il vient de leur prouver combien il mérite la couronne, en produisant sur eux un de ces effets électriques qu'il n'est donné qu'à la haute éloquence de produire. On se sépare en tumulte, sans rien

décider. A la séance suivante, voyant qu'aucun autre ouvrage ne pouvait mériter le prix, et ne voulant pas le donner au discours de Victorin Fabre, on résolut de le remettre encore.

Ce qu'il y eut de singulier, au moins au premier coup d'œil, dans cette mêlée académique, ce fut que des comtes de l'empire qui ne voyaient rien de si beau que le despotisme de Napoléon, se portèrent pour les défenseurs de la Montagne contre Victorin Fabre; ce qu'il y eut de fâcheux, ce fut qu'un homme tel que Chénier se signala dans ce parti, ou plutôt donna lieu de croire qu'il saisissait avec empressement une occasion de cacher une jalousie littéraire sous le manteau d'une passion politique.

Dès lors il fut décidé que, pour l'honneur de la partie corrompue de la Convention, il fallait que la palme académique n'échût point à celui qui n'avait pas voulu laisser sur sa conscience, ou plutôt faire entrer dans l'éloge de nos philosophes, l'assassinat juridique de dix mille républicains.

Mais comment faire pour l'éviter? On devait croire que l'année suivante Victorin Fabre retrancherait ce malencontreux passage, coupable d'exposer avec trop d'éloquence le verdict de la postérité. Alors les passions étant satisfaites, la supériorité de son talent apparaîtrait à tous les juges, et si les conventionnels-impériaux lui gardaient encore rancune d'avoir vanté la liberté et condamné les crimes commis en son nom, les amis de l'ancien régime, à l'aide desquels ils étaient parvenus à faire remettre le prix, moins rancuniers peut-être que la Montagne en cordon rouge, ne seraient plus d'humeur à la seconder.

Le concours fut renvoyé à l'année suivante. Trois discours avaient été mentionnés par l'Académie : c'étaient ceux de MM. Eusèbe Salverte, de Barante, et Jay. M. Sal-

verte fit imprimer son ouvrage; quant à celui de M. de Barante, des considérations particulières avaient bien pu lui faire accorder une mention, mais ne pouvaient donner à personne l'idée de le mettre en parallèle avec un écrit de Victorin Fabre. Restait donc celui de M. Jay, qui, traité avec bonne foi et dans des doctrines françaises, pouvait mériter une couronne. Ce fut sur ce discours que les ennemis de Victorin portèrent leurs espérances. L'année suivante, Victorin avait supprimé le passage, cause de tant de rumeurs; de son côté, M. Jay avait retravaillé son ouvrage avec soin. La lutte fut longue entre les juges; elle devint même quelquefois violente. Pour les deux rivaux qui ne se connaissaient pas encore, mais qui étaient dignes de se connaître, ce combat fut le commencement d'une liaison qui n'a cessé qu'à la mort de Victorin.

Il fut enfin décidé que l'Académie partagerait le prix.

Il y avait cette année-là un autre prix d'éloquence à décerner pour l'*Eloge de La Bruyère*. Parmi les discours envoyés à l'Académie, il s'en trouve un dont la marche très-oratoire n'a cependant pas l'entraînement de l'*Eloge de Corneille*; dont le style savant, harmonieux, noble comme celui du *Tableau littéraire*, quelquefois même d'une élévation au moins égale, se fait toutefois remarquer par la finesse et la grâce.

On n'en soupçonne pas l'auteur; aucune passion ne s'élève pour troubler l'impression profonde qu'il produit sur l'assemblée; il est couronné par une acclamation unanime. Pour faire connaître l'effet de cette lecture sur les académiciens, je me servirai des propres expressions de l'un des plus acharnés détracteurs de Victorin Fabre, de celui qui, avec Auger, a mis le plus d'injustice et de fiel dans ses critiques.

« Lorsque l'Académie, disait Mailly-Janin, décerne la palme à un ouvrage, elle ne prétend pas par là lui don-

ner un brevet d'immortalité ; elle le couronne comme un ouvrage, non pas bon absolument, mais relativement ; c'est-à-dire que l'auteur qui obtient le prix le doit bien plus souvent à la faiblesse de ses rivaux qu'à la supériorité de son talent.

« Aujourd'hui les circonstances sont tout à fait différentes ; ce n'est point le coup d'essai d'un jeune homme qui fait les premiers pas dans la carrière : c'est l'ouvrage d'un auteur dont le front est chargé de couronnes et qui plie sous le poids des lauriers académiques.

« Ce n'est point un suffrage accordé par l'indulgence et à titre d'encouragement : c'est une palme décernée au milieu des plus vives acclamations ; c'est l'Académie tout entière saisie d'un subit enthousiasme et s'élevant spontanément pour proclamer le triomphe de M. Victorin Fabre. Au milieu de ces transports, de ces cris d'admiration, comment oser élever la voix, etc. etc. [1].

« L'auteur, dit Ginguené, n'ayant pas joint à ce discours son nom cacheté, les paris étaient ouverts pour deviner de qui il pouvait être, et quand on l'a su, on voulait à peine le croire, tant on y trouvait sa manière différente de ce qu'elle était dans les deux autres discours, tant on y trouvait de ces résultats qui supposent l'expérience de cette connaissance du monde qu'on n'acquiert que dans le monde même, en un mot de maturité. En effet, M. Fabre ne paraît pas seulement dans ce discours si bien pénétré de l'auteur dont il fait l'éloge qu'il le loue dans son style ; mais il semble aussi avoir appris lui-même à observer les hommes, et dans plus d'un endroit, après avoir cité des traits de La Bruyère, il y joint des traits de lui qui paraissent encore des citations. »

Après le dépouillement du scrutin le cardinal Maury s'approcha de Chénier : « Eh bien, lui dit-il, vous venez de

[1] *Journal de l'Empire*, numéro du 22 mai 1810.

couronner M. Victorin Fabre. — Ce n'est pas possible ! — Je n'en sais rien positivement, et toutefois j'en suis trop sûr pour pouvoir parier. — Sûr ! et pourquoi, s'il vous plaît? — Parce qu'il n'y a que M. Fabre de capable d'écrire ce discours. — Vous vous moquez! Ce n'est pas du tout le style *de son Eloge de Corneille*, ni de son *Dix-Huitième Siècle*. — Ce n'est pas le même style, mais c'est le même talent de style appliqué avec un goût exquis à un sujet différent. » Chénier prit le manuscrit couronné, y jeta les yeux un moment, le reposa sur la table et se retira.

La séance solennelle où Victorin Fabre reçut une double couronne, ce qui était encore sans exemple, fut pour le public éclairé une nouvelle occasion de faire éclater l'enthousiasme qu'excitaient ses talents. A peine entra-t-il dans la salle que les mots *c'est lui! c'est lui!* s'élevant de tous les bancs, réunirent tous les yeux sur la place où il s'était assis. Lorsque, dans le rapport de l'Académie, le secrétaire perpétuel s'écria : « Nous n'avons pas besoin d'appeler les regards de cette assemblée sur le phénomène que présentent les triomphes multipliés d'un auteur si varié, si brillant et si pur, » il fut interrompu à ce mot de *phénomène* par des applaudissements partis de tous les points de la salle, et qui se renouvelèrent quand la phrase fut achevée, prouvant que le rapporteur n'avait fait qu'exprimer l'opinion publique avec celle de l'Académie.

Comme il arrive toujours, plus ses succès avaient d'éclat, plus la médiocrité envieuse redoublait de haine et de manœuvres. « Dans un âge où les autres ne reçoivent que des encouragements, disait à ce sujet un critique distingué[1], il a déjà eu l'honneur de réveiller contre lui tous les serpents de l'envie. Que n'a-t-on pas dit pour lui dérober la gloire de ses triomphes nombreux et précoces!

[1] *Journal de Paris*, numéro du 16 avril 1810

On n'a pas craint de supposer, par exemple, qu'il n'était que le prête-nom de ses ouvrages; c'est-à-dire qu'il existait en même temps deux hommes, dont un était assez humble pour renoncer à ce qui flatte le plus les hommes, et l'autre assez stupide pour se persuader que la supercherie la plus facile à découvrir demeurerait toujours secrète. Quelque absurde que soit cette supposition, elle est moins absurde que celle qui fait de la seconde classe de l'Institut une coterie, dont tous les membres, aveuglés par une étrange prévention, ou entraînés par une invincible destinée, seraient convenus unanimement d'adopter M. Victorin Fabre et de ne couronner que ses ouvrages. De pareilles sottises n'ont besoin que d'être exposées dans leur honteuse nudité pour être victorieusement réfutées. Laissons l'envie se consoler de son impuissance par de si misérables expédients, » etc.

En rendant compte du *Tableau littéraire* et de *l'Eloge de La Bruyère* dans le *Mercure*, M. Ginguené s'exprimait ainsi sur le même sujet : « On dirait que la plupart des journalistes se croient chargés par le public de lui cacher ce que nous possédons encore de richesses dans une décadence très-sensible, et même de courir sus à tout talent qui se montre, à tout esprit qui s'élève au-dessus d'un certain niveau, à tout génie enfin qui menace de rendre à notre patrie la gloire littéraire dont elle a joui. On peut juger, à la manière dont l'Académie française s'est exprimée par l'organe de son secrétaire perpétuel sur le compte de l'auteur de ces deux discours, qu'elle le met au petit nombre de ceux qui lui donnent cette espérance. On jugerait, pour ainsi dire, encore mieux, au soulèvement qui a tout d'un coup éclaté contre lui, qu'il est destiné à la remplir. »

Malgré ce soulèvement, les deux discours, imprimés en un volume, eurent un éclatant succès; le portrait si oratoire

du génie de Voltaire[1], où les formes de la haute éloquence, loin de nuire à l'exactitude de la critique, ne font qu'ajouter à son exquise précision; l'analyse du livre sur la *grandeur et la décadence des Romains*, qu'on croirait écrite par Montesquieu lui-même; les pages où les secrets du style enchanteur de Rousseau se trouvent si habilement caractérisés et reproduits; la peinture du talent de Buffon, qui peut lutter de magnificence avec les peintures que Buffon lui-même a tracées; le tableau de l'émulation générale excitée en France par l'éclat de ces génies divers; celui de la gloire de notre littérature, de son influence, qui s'étend sur toute l'Europe et s'y grave par ses bienfaits dans les lois, dans les mœurs, dans les institutions politiques; enfin la péroraison brûlante de patriotisme et d'enthousiasme national, concilièrent au *Tableau littéraire*, une foule de nobles suffrages dont la plupart ne s'exprimaient que sur le ton de l'admiration. Après l'élévation, la vigueur et l'excellent goût du style, ce qui frappait le plus les meilleurs juges, était la force de tête qui faisait que, si jeune encore, Victorin Fabre ne pouvait pas écrire sur un de nos grands hommes sans développer des vues importantes que les méditations des esprits les plus distingués n'avaient pu découvrir. Cependant quelques-uns trouvaient encore plus de maturité dans l'*Eloge de La Bruyère*, et je serais tenté de croire que l'auteur lui-même partageait cet avis, car il n'a fait depuis aucune correction à ce dernier ouvrage, tandis qu'il a corrigé, et surtout voulu corriger beaucoup le *Tableau littéraire*. D'ailleurs, et combien que cela soit prodigieux, il était moins difficile d'apprécier un écrivain, même tel que La Bruyère, que de juger sans appel, à vingt-quatre ans, un tableau aussi vaste que le dix-huitième siècle.

1 « Voltaire y est analysé, y est peint tout entier, et avec des couleurs qu'il ne désavouerait pas » (GINGUENÉ.)

Pendant que ces deux ouvrages s'imprimaient, la France retentissait des fêtes célébrées de toutes parts pour le mariage de Napoléon. Cet homme qui, comme l'a dit Victorin Fabre, mêlait aux idées d'un grand politique les préjugés d'un gentillâtre, crut son trône inébranlable du moment qu'il eut obtenu d'y faire asseoir une archiduchesse d'Autriche. Ses prétentions à la toute-puissance, même sur les opinions, s'en accrurent. Les courtisans partagèrent cette confiance et ces prétentions ; jusque-là rien d'étonnant. Mais hors de la cour même, on regarda tout comme consommé. Aucune lutte ne parut dès lors possible, on accepta un long avenir de despotisme comme un arrêt du destin, et tout ce qui rappelait la liberté, la philosophie, l'indépendance de la pensée humaine, fut traité d'effort inutile, d'anachronisme imprudent, par ceux mêmes qui conservaient encore de l'affection pour ces nobles objets de leur ancien culte.

Le *Tableau littéraire* respirait à chaque page non-seulement l'amour de la liberté et de la vraie philosophie, mais la conviction profonde de la nécessité de leur règne pour la France et pour l'Europe. *L'Éloge de La Bruyère* contenait des passages politiques qui furent encore plus remarqués; on insista principalement sur celui-ci :

« Parmi les peintures de La Bruyère, il n'en est pas de plus piquante, de plus éminemment philosophique et morale que celle de ces deux hommes, l'un toujours timide, circonspect, embarrassé, flatteur, complaisant, partout évité, oublié, raillé, importun avec une extrême politesse, et stupide malgré son esprit; l'autre, fier, railleur, présomptueux, dogmatique, toujours recherché, fêté, caressé, applaudi; homme aimable, homme de bon ton qui ne dit que des impertinences, homme d'esprit qui n'est qu'un sot. Ces peintures si vivement, si heureusement terminées par ces mots : Il est pauvre! Il est riche! le philosophe grec

n'aurait pu les tracer. Jamais le pauvre de La Bruyère ne s'est offert à ses regards ; il ne l'a jamais vu marcher lentement, le front penché, *les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point aperçu*. La considération, les égards, n'étaient point encore, dans le siècle où vivait Théophraste, l'apanage exclusif de l'opulence. L'indigence même avait été ennoblie par les Miltiades et les Eudamidas. Le pauvre était, se croyait, et il était cru l'égal du riche. Comme lui, dans les assemblées politiques, il venait, la main libre et la tête haute, jeter son vote dans l'urne et se donner des magistrats ; il entrait avec lui dans les bains publics, dans les lycées, dans les gymnases ; et dans les jeux, dans les spectacles, il venait s'asseoir près de lui sur les marches de l'amphithéâtre, ou, s'avançant dans la lice, il volait lui disputer le prix. Une inégalité plus ou moins grande dans les fortunes a été de tous les siècles et de tous les gouvernements. Mais, à ne considérer les objets que sous le point de vue moral et politique, on trouvera que les hommes furent toujours partagés en deux classes : ce sont aujourd'hui des riches et des pauvres ; c'étaient autrefois des esclaves et des citoyens. Les modernes peuvent s'applaudir et se faire honneur de leur partage. Il y a cependant plus de rapports entre la pauvreté et l'esclavage qu'entre la richesse et les droits de cité. »

Ces nobles accents, qui réveillaient avec tant de force le sentiment de la dignité humaine, dans un moment où l'on ne voulait plus reconnaître que la dignité du rang ; cet enthousiasme pour les anciennes républiques, dans un moment où le mot même de république était plus que jamais proscrit ; ces regrets des droits politiques accordés à tous les citoyens, au moment où chez un peuple de trente millions d'habitants il n'en restait plus qu'à un seul homme ; ces riches du grand empire, refoulés au-dessous des indigents et au niveau des esclaves, scandalisèrent les uns, alar-

mèrent les autres, étonnèrent tout le monde. Il y avait tant d'éloquence et de profondeur dans ce parallèle entre les deux civilisations, que le premier mouvement était nécessairement d'applaudir. Mais parmi les juges mêmes, plusieurs s'effrayèrent bientôt de ce premier mouvement; ils n'osaient pas nier la justesse et l'importance de l'aperçu; mais ils le trouvaient, par réflexion, intempestif, embarrassant pour l'Académie, dangereux pour l'auteur. Les ouvrages couronnés par l'Institut n'étant point soumis à la censure, l'Institut, disaient-ils, devait exercer lui-même l'office de censeur; sans cela il perdrait ce privilége, et le perdrait peut-être avec un fâcheux éclat, tel que Napoléon ne craignait pas d'en faire aux corps les plus considérés. Ces rumeurs ne se renfermèrent pas dans le palais des Quatre-Nations; on parla du morceau aux Tuileries avant qu'il fût imprimé.

Pendant l'impression, le cardinal Maury, qui dans le sein de l'Académie n'avait pris aucune part à ces appréhensions, vint trouver Victorin Fabre, et le pressa vivement de retrancher ce morceau. Il n'alléguait nullement l'intérêt de l'Institut, mais seulement l'intérêt de l'auteur. « L'empereur, disait-il, ne vous pardonnera jamais cette levée de boucliers dans ce moment-ci; plus votre morceau est éloquent, plus il en sera blessé. Vous allez vous fermer toutes les carrières. — Je n'en veux pas d'autre que celle où je pourrai dire quelques vérités utiles. — Écoutez; avec tout votre talent, vous êtes un enfant. Un homme comme vous doit avoir une carrière politique. » Victorin Fabre, relevant la tête et le regardant avec un sourire : « Je vous entends, continua le cardinal. Sous une monarchie il n'y a, selon vous, de carrière politique que pour le prince. Eh bien, vous avez tort. Vous influerez sur votre siècle par vos écrits, il faut y influer aussi par votre position sociale, il faut entrer dans l'administration. » Ce fut alors

pour la première fois qu'il parla à Victorin Fabre de devenir, pour commencer, auditeur au conseil d'État, comme venait de faire son neveu. « C'est impossible, répondit Victorin Fabre, qui croyait couper court à cette proposition; tout auditeur doit avoir six mille francs de rente; mon père a six enfants, et il est loin de pouvoir me donner ce revenu. — On y a pensé; l'empereur vous assurera ces deux mille écus sur sa cassette. » Victorin Fabre vit alors qu'il fallait une réponse officielle. Il réfléchit un instant, et dit qu'il ne croyait pas mériter une pension sur la cassette; que si on l'appelait à des fonctions purement littéraires, il se ferait un honneur d'accepter; mais que, n'approuvant pas toujours les principes de l'administration, il ne pourrait remplir des fonctions politiques sans se trouver fréquemment entre les devoirs de sa place d'un côté, et ses opinions personnelles de l'autre; qu'il pensait devoir au gouvernement de s'en expliquer avec franchise, et se devait à lui-même de refuser. « Des places littéraires! reprit le cardinal; croyez-vous qu'on vous y appelle quand vous repoussez les vues qu'on avait sur vous, quand vous vous déclarez ennemi? — Eh bien! je n'en aurai d'aucune sorte. — Et votre famille? votre père? — Sans doute, mon père désirerait me voir dans une position brillante, si mes principes ne devaient point en souffrir; mais il approuvera mon refus. » Après avoir longtemps insisté, le cardinal, désespérant de l'emporter alors, mais se proposant de revenir à la charge, pressa surtout Victorin Fabre de ne pas se fermer au moins tout retour à un meilleur avis, de ne pas imprimer ce morceau du riche et du pauvre, qui, répéta-t-il, détruirait tout.

Quelques jours après, le volume parut avec le morceau. Il fallait cependant que cette publication n'eût pas *tout détruit*, car le cardinal renouvela plusieurs fois ses instances, longtemps même encore après l'apparition de *l'Éloge*. Vic-

torin persista dans son refus. Ce fut alors que M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, lui en parla, mais une seule fois, et en personne qui jugeait d'avance combien s'obstiner serait inutile[1].

Ce refus coïncidait avec un autre qui, renouvelé deux fois, blessa peut-être encore plus l'homme accoutumé à ne trouver sur le continent aucune volonté qui ne fléchit devant la sienne. On se rappelle que d'abord, lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et ensuite à la naissance du roi de Rome, tous les poëtes furent requis de célébrer ces grands événements; on a nommé cela *les conscriptions de poëtes*, et l'expression est juste; seulement les formes différaient beaucoup, suivant la renommée, la considération et le caractère des recrues. Pour la plupart, il suffisait d'un appel fait par un chef de bureau de la police ou de l'intérieur, et accompagné de la promesse d'une gratification : c'était en général mille écus une fois payés. Pour d'autres, le chef de division se donnait la peine d'écrire que l'empereur connaissant le mérite de M***, le verrait avec plaisir employer ses talents à chanter un événement qui assurait le bonheur de la France; et il ajoutait qu'on attendrait les preuves du zèle des écrivains pour distribuer les pensions sur les journaux. Il s'agissait alors de six, huit ou dix mille francs de revenu. Pour Victorin Fabre, on s'y prit d'une autre manière. Les négociateurs furent le ministre de l'intérieur et l'archevêque de Paris. Ils étaient chargés de dire que Napoléon savait tout ce que pouvait faire Victorin Fabre, qu'il avait sur lui les plus hautes

[1] On a sans doute confondu M. de Montalivet avec le cardinal Maury, lorsqu'on a imprimé, il y a plusieurs années, qu'à l'époque où ses triomphes oratoires répandaient le plus d'éclat, Victorin Fabre « refusa obstinément la place d'auditeur au conseil d'État, et la perspective brillante qui devait en résulter pour lui; que cette place lui avait été offerte plusieurs fois par l'entremise d'un ministre qui, pour avoir été appelé aux affaires dans le temps d'un brillant despotisme, n'en fut pourtant jamais le partisan. »

vues; mais que M. Fabre s'étant toujours tenu dans une opposition tranchée, il fallait absolument, pour permettre aux bonnes intentions de l'empereur de se déployer, une marque éclatante d'adhésion; que nulle circonstance ne pouvait être mieux choisie; que la France était unanime; qu'une plus longue résistance ne serait approuvée par personne; qu'il n'y avait plus de parti républicain; et qu'à la paix, qui ne pouvait pas être éloignée, Napoléon donnerait à la France toute la liberté compatible avec une monarchie[1].

Ces arguments, présentés, répétés avec obstination, avec impatience, surtout par le cardinal Maury, ne purent rien contre la résolution de Victorin Fabre; M. de Fontanes essaya aussi de la changer. Dans une de ses tentatives, il cita ce vers d'*Alzire :*

L'univers a cédé, cédons, mon cher Zamor.

Victorin ne céda point. Il refusa une pièce sur le *Mariage*, il refusa une pièce sur la *Naissance*. Son silence fit beaucoup de bruit. On a imprimé plusieurs fois la remarque que, de tous les poëtes alors fameux, Victorin Fabre était le seul, avec Delille, dont le nom ne se trouvât ni dans le recueil de l'Imprimerie impériale, intitulé *l'Hymen et la Naissance*, ni dans *la Couronne poétique de Napoléon le Grand*. Un homme de beaucoup d'esprit rappela à ce sujet le mot de Tacite : *Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.*

Victorin Fabre représentait le parti de la liberté, Delille le parti de l'ancienne dynastie. Toute constance à un parti vaincu est honorable; mais les sacrifices étaient loin d'être

[1] Le cardinal Maury le croyait sincèrement. On a été en général fort injuste même envers le caractère politique de cet écrivain, qui tenait bien plus loyalement à ses opinions que tels libéraux de la restauration, dont on a voulu faire de grands citoyens.

les mêmes des deux côtés. Napoléon ne pouvait rien ni pour ni contre Delille; Napoléon pouvait tout pour et contre Victorin Fabre. La vieillesse est quelquefois une puissance. On a donné de justes éloges à la fermeté de M. Suard, qui, invité de la part du gouvernement à *redresser* dans *le Publiciste* l'opinion publique *égarée* sur deux faits, la mort du duc d'Enghien et le procès du général Moreau, répondit : « J'ai soixante-treize ans, monsieur; mon caractère ne s'est pas plus assoupli avec l'âge que mes membres. Je veux achever ma carrière comme je l'ai parcourue. Le premier objet sur lequel vous m'engagez à écrire est un coup d'État qui m'a profondément affligé, comme un acte de violence qui blesse toutes mes idées d'équité naturelle et de justice politique. Le second motif de mécontentement public porte sur l'intervention notoire du gouvernement dans une procédure judiciaire soumise à une cour de justice. J'avoue encore que je ne connais aucun acte du pouvoir qui doive exciter plus naturellement l'inquiétude de chaque citoyen sur sa sûreté personnelle. Vous voyez, monsieur, que je ne puis redresser un sentiment général que je partage. »

Qu'on est fort, en pareil cas, lorsqu'on peut commencer une lettre par ces paroles : « J'ai soixante-treize ans, monsieur! » Ceux qui, avec quarante ou cinquante ans de moins ont écrit et fait de même, ont mérité plus et reçu moins, et ils devaient s'y attendre. Lorsque Pisistrate, entouré d'une garde que ses artifices avaient obtenue du peuple, et maître de la citadelle, osa désarmer les citoyens et s'emparer de l'autorité suprême, Solon, parvenu à un grand âge, reprit ses armes, déposées depuis longtemps, et courut sur la place publique pour chercher à soulever le peuple. Ses amis, effrayés, lui demandent ce qui pouvait lui donner tant d'audace; il répond : « Ma vieillesse. » En effet, Pisistrate respecta les cheveux blancs de Solon. Si un jeune

homme eût fait la même tentative, on l'eût égorgé à l'instant. L'opposition de Suard, celle même de Delille, beaucoup plus constante, ne dérangeaient rien à leur existence; celle de Victorin Fabre changeait totalement sa destinée. Il le sentait, ses amis le lui disaient sans cesse; il n'en persistait pas moins.

Toutefois, dans un de ses ouvrages, il parle avec éloge de Bonaparte, mais c'est d'un Bonaparte que nous n'avons jamais vu; qui, ayant donné la paix à l'Europe, porte toute l'activité de son génie dans de grands travaux d'utilité publique. Cet éloge de ce que Napoléon devait être parut à Napoléon une satire de ce qu'il était. Le sujet des *Embellissements de Paris* avait été mis au concours pendant trois années. Dès la première, on remarqua que Victorin n'avait pas concouru. La seconde on le remarqua plus encore, et on revint si souvent sur cette remarque, qu'il était possible d'en inférer que ce sujet avait été proposé uniquement pour le forcer à rompre un silence dont on était fatigué. A cette observation se mêlèrent même quelques insinuations menaçantes. Les menaces ne regardaient que Victorin : il n'y fit pas attention. La troisième année, on l'attaqua par un côté plus vulnérable : ce n'était plus lui qu'on accusait. Les plus coupables étaient ses amis, plus âgés que lui, et qui lui inspiraient cet éloignement pour le héros, etc., etc. Victorin Fabre craignit que sa résistance, qui venait bien uniquement de lui, et que ses amis trouvaient même trop rigide, ne leur nuisît beaucoup. Ils pensaient tous qu'après avoir refusé de chanter le maître, s'abstenir de louer des embellissements vraiment utiles, uniquement parce qu'il les avait ordonnés, était un excès de rigorisme. Il y en avait dans le nombre que Victorin Fabre aimait tendrement. Il concourut à regret, et fut fâché de remporter le prix. Cette pièce l'a toujours fatigué, même après la chute de Bonaparte; et ce sentiment a beaucoup contribué à l'empêcher de donner

un recueil complet de ses poésies. Cependant qu'y a-t-il dans sa pièce? l'exposé des travaux exécutés ou ordonnés pour l'embellissement de la capitale, et des leçons au conquérant, qu'il loue dans l'avenir, comme nous venons de le voir, de nous avoir promis la paix, et de borner ses soins à fertiliser les marais, à dompter les fleuves, à nous rendre les peuples amis. Aussi Napoléon fut-il fort mécontent de la pièce, qu'il appelait un *Eloge de Voltaire*, à cause des vers où Victorin reporte à ce grand homme l'idée de la plupart des nouveaux établissements formés à Paris. On disait, dans la séance publique de l'Institut, que ce mécontentement, vivement exprimé à Fontanes, était la cause pour laquelle il n'avait pas voulu lire la pièce couronnée.

En 1807, l'Académie du Gard proposa pour sujet d'un prix de poésie le récit en style épique de la ***Mort de Henri IV***. Victorin Fabre concourut et fut couronné à l'unanimité. M. Mollevaut obtint un accessit.

Par un décret du 24 fructidor an XII, Napoléon avait annoncé une distribution de grands prix qui devait avoir lieu tous les dix ans. Ces prix, qu'on appela ***les prix décennaux***, devaient être décernés aux meilleurs ouvrages dans chaque genre, publiés dans la période des dix années précédentes. Le jury d'examen était composé des secrétaires perpétuels des quatre classes de l'Institut, des quatre présidents en fonctions dans l'année qui précéderait celle de la distribution. Cette composition était vicieuse et ne pouvait amener que des jugements erronés. En effet, la classe des sciences ayant deux secrétaires, le jury se trouvait composé de neuf membres : trois savants, deux littérateurs, deux érudits et deux artistes. D'où il suit que de quelque objet, soit de science, soit de belles-lettres, soit d'érudition, soit de beaux-arts, dont le jury s'occupât, sur neuf membres il y en avait presque infailliblement six ou sept d'étrangers à la question.

Cela avait peu d'inconvénients pour les ouvrages de science; car on laisse généralement la décision sur ces matières aux savants de profession. Après les questions de sciences, celles qui devaient le moins en souffrir étaient les questions de beaux-arts. Alors on avait encore le bon sens de s'en rapporter aux artistes. Les inconvénients se faisaient mieux sentir dans ce qui regardait l'érudition, et ils devenaient extrêmes dans toutes les discussions littéraires. Ces mêmes savants, ces mêmes artistes qui trouveraient singulier qu'un homme de lettres eût sur un problème, une expérience ou un tableau, une opinion différente de la leur, ne se font aucun scrupule de décider arrogamment sur un livre. Parce qu'ils ont fait leur rhétorique, ils croient avoir des études littéraires; et ils ne réfléchissent pas que tout homme a appris au collége autant de mathématiques et de dessin qu'ils y ont appris de littérature.

Le travail du jury fut dans les objets littéraires à peu près tel que ces réflexions devaient le faire pressentir. Le conseil des neuf commence par oublier *la Pétréide* de Thomas, par examiner trois ou quatre volumes intitulés épopées, et par proposer de donner à la traduction de l'*Énéide* le prix qu'aucun poëme épique ne méritait. Il oublie ensuite le *Lycée* de La Harpe, et le livre de Cabanis sur *les rapports du physique et du moral de l'homme*.

On dut s'étonner aussi de voir passer sous silence le *Génie du Christianisme*, et le livre de madame de Staël sur la *Littérature considérée dans ses rapports avec la civilisation*. Après de telles erreurs sur les grands ouvrages, à quoi ne devait-on pas s'attendre dans le jugement des écrits importants, mais peu étendus? La nécessité de connaissances spéciales s'accroît en raison directe du peu de volume des objets. La masse d'un grand poëme, d'une histoire, d'un vaste tableau, d'un groupe colossal, frappe quelquefois les ignorants; mais pour sentir tout le mérite d'une épître, d'une ode, d'une

tête peinte, d'une main sculptée, il faut être écrivain ou artiste.

Aussi les artistes et les savants du jury, qui étaient toujours en majorité, puisqu'ils étaient cinq sur neuf, firent-ils surtout sentir leur influence dans le jugement des petits poëmes. M. Garat, membre du jury, comme président de la seconde classe, avait fait un rapport dans lequel, en citant presque en entier le poëme de la *Mort de Henri IV* par Victorin Fabre, il le présentait comme *la meilleure étude épique qui eût paru dans la langue*, et proposait de le couronner et d'accorder une mention à *la Peste de Marseille* par Millevoye.

Messieurs les savants commencèrent par se récrier sur un prix de cinq mille francs donné à un poëme de trois cents vers. *A ce compte*, disaient-ils, *on gagnerait cinq mille francs par quinzaine*. Ces bonnes gens s'imaginaient qu'il fallait compter les jours par les pages. Ils ne se doutaient pas que même pour un poëte doué de la plus grande facilité, trois ou quatre cents vers épiques demandent au moins cinq ou six mois de travail. Ils oubliaient aussi que Virgile, après avoir mis à peu près ce temps à chaque quatre cents vers de son *Enéide*, n'y voyait encore qu'une ébauche, qu'il n'hésitait pas à condamner aux flammes.

Une autre opinion, de la même justesse, qu'ils soutinrent encore dans le jury, fut que les prix décennaux, honneurs solennels décernés par l'État, ne devaient être accordés qu'à des écrivains d'un âge mûr, ou, mieux encore, qu'à des écrivains parvenus au bout de leur carrière, dont ces prix seraient la consécration. Victorin Fabre était trop jeune. Quelque talent qu'on eût, on ne pouvait obtenir un prix décennal à vingt-trois ans. Quelque beau que fût un poëme de trois ou quatre cents vers, il ne pouvait valoir cinq mille francs: donc, *la Mort de Henri IV, quoique le meilleur des petits poëmes ayant pour sujet des événements mémorables de*

notre histoire, ne pouvait être couronné ; on devait seulement donner à ce poëme, et à ce poëme seul, une mention honorable.

Tel fut leur *ultimatum* lorsque, plusieurs mois après la lecture du rapport de M. Garat, il s'agit enfin de voter. Ils l'emportèrent d'une voix au scrutin. Ici, comme dans le *Tableau littéraire*, la politique avait joué un rôle caché, mais important. On savait que Napoléon avait manifesté beaucoup d'humeur en lisant le poëme de Victorin Fabre. « Henri IV, s'était-il écrié, toujours Henri IV ; *c'est ce maudit Voltaire qui l'a mis à la mode.* » Irrité des opinions de l'auteur, il l'était encore du choix du sujet, et les courtisans ne laissèrent échapper aucune occasion d'aigrir en lui cette double impression, tant qu'il fut question de prix décennaux. On a souvent cité une fort heureuse repartie à ce sujet, de M. de Lacépède. Fatigué d'entendre continuellement les nouveaux grands seigneurs traiter presque de révolte le choix d'un héros membre de la famille des Bourbons, « Messieurs, dit le grand chancelier, Henri IV n'est pas de la famille des Bourbons, il est de la famille des grands hommes. » Le grand homme sourit, et les courtisans se mordirent les lèvres.

Un nouveau décret impérial, du 20 novembre 1809, ayant modifié le programme et la manière de procéder au jugement, la partie du rapport du jury relative à chaque classe de l'Institut devait être envoyée à cette classe, qui devait faire une critique raisonnée des ouvrages jugés dignes par le jury d'obtenir des prix ou des mentions honorables. On ne doutait pas dans le public, où le rejet de la proposition de M. Garat avait été fort mal accueilli, que la classe ne s'empressât de réparer l'erreur du jury ; il n'en fut rien.

Depuis le concours de 1809, il y avait dans la classe une coterie décidée à ne plus couronner Victorin Fabre. Elle avait essayé ses forces en faisant partager le prix du *Tableau*

littéraire; et son erreur, qui seule fut cause, comme je l'ai déjà dit, de l'unanimité avec laquelle *l'Eloge de La Bruyère* fut couronné, n'avait fait en l'humiliant, qu'aigrir son animosité.

Elle ne pouvait dicter le jugement par les seules voix dont elle disposait. Il lui fallait des auxiliaires; elle en trouva facilement. La coterie bourbonnienne voulait donner un prix au poëme de M. Treneuil *sur la profanation des tombes royales de Saint-Denis*. Une fois sa passion satisfaite sur ce point, elle revenait à la justice, et voulait donner l'autre prix à *la Mort de Henri IV*. La troupe commandée par Chénier, et composée en partie d'anciens montagnards devenus serviteurs de l'empire à grand ou petit cordon, s'approcha de la troupe féodale et lui dit : « Comptez vos voix, seuls vous n'obtiendrez rien. Nous avons compté les nôtres, et seuls nous ne ferions pas plus que vous. Dans cette position, il n'y a pour vous, il n'y a pour nous qu'une chose raisonnable : le prix est double; vous tenez à couronner M. Treneuil; nous tenons à couronner M. Millevoye : eh bien, portons tous MM. Treneuil et Millevoye, et nous avons la majorité. » Le traité fut conclu. Le cardinal Maury lui-même, en général ennemi des manœuvres de ce genre, crut devoir à son ancienne position d'accéder à ce singulier arrangement dont il racontait les détails. Victorin Fabre lui en témoignant sa surprise, « Que voulez-vous? dit-il; quand je combattrais pour vous, vous ne l'emporteriez pas; et mes amis d'autrefois me verraient d'un fort mauvais œil. Ce n'est pas de nous que vous avez à vous plaindre, mais des hommes de votre bord, qui font de votre exclusion une condition *sine qua non*, qui ne sont guidés dans tout ceci que par leur envieuse haine contre vous.

En cherchant à se tranquilliser par de tels sophismes, ceux-mêmes qui avaient une conscience littéraire consommèrent l'injustice, et la haine fut assez maladroite pour se montrer ouvertement en dépassant le but. Peu contents de

donner un des prix à Millevoye et l'autre à Treneuil, les coalisés, entraînés par les auteurs de l'alliance, accordèrent une première mention aux odes de M. d'Avrigny et ne nommèrent Victorin Fabre qu'après.

Garat soutint jusqu'au bout dans la classe l'opinion qu'il avait défendue dans le jury. Son indignation contre le vil tripotage dont on le rendait témoin donna par degrés à ses discours une véhémence qui ne lui était point ordinaire. La discussion fut très-vive, et il sortit de la séance accablé.

Victorin Fabre, qu'il avait engagé à dîner ce jour-là, pour causer du résultat, se rendait chez lui. Il le voit dans la rue marchant lentement et d'un air atterré. Il s'approche : « Vaincus, lui dit M. Garat en l'apercevant, vaincus, foulés aux pieds des hommes et des chevaux ! Les misérables! Ils m'ont suffoqué de colère et de dégoût. » Il en était encore malade le lendemain, et Victorin, quelque amer que fût pour lui le sentiment de l'injustice dont il était victime, fut obligé de consoler son ami, qui n'en était que témoin.

Je dois remarquer ici que ni Delille, ni Ducis, ni Fontanes, ni Parny, ni François de Neufchâteau, n'avaient paru à l'Académie depuis qu'il y était question de prix décennaux, et que les quarante, lorsqu'ils rendirent ce bel arrêt, étaient au nombre de quinze, endoctrinés par deux ou trois. Victorin, désormais, ne pouvait plus concourir qu'en gardant le plus strict *incognito*; c'est le conseil que lui donnaient tous ses amis et notamment Ginguené dans la lettre suivante :

« Mon cher enfant, c'est une injustice et une grande injustice qu'on vous a faite. S'il existait un moyen de la réparer, je vous conseillerais de le chercher et je le chercherais avec vous; mais je n'en vois pas, et alors il ne vous reste à travailler que sur le ressentiment qu'elle vous inspire. Ne donnez pas à ceux qui ont si bien travaillé à le mériter le triomphe de vous tourmenter après celui de vous ex-

clure ; sentez l'injustice ; il le faut, ne fût-ce que pour s'affermir dans la résolution de n'être soi-même jamais injuste; mais ne vous en aigrissez pas, et surtout ne vous découragez pas. Puisqu'on vous refuse la couronne quand on voit votre front, revenez au combat la visière baissée; baissez-la tout à fait : fermez-la hermétiquement, jusqu'à ce que les juges du camp aient prononcé : ne mettez dans votre tête d'autre projet que de les forcer à vous appeler de bonne heure de la carrière au tribunal, pour que d'autres champions puissent enfin briller dans la joute et que ce ne soit pas pour vous seul que soient les fanfares et les lauriers. Ne me répondez point que cela est aisé à dire; vous vous tromperiez fort. Non, ce parti que je vois le seul sage à prendre, je n'ai pas été moi-même au premier moment disposé à vous le conseiller, et quoique je n'eusse pas été comme Garat témoin de la défaite et du trépignement des chevaux, voire même des ânes, je n'ai pas été d'abord moins agité que lui; et vingt fois encore depuis en y songeant, ma poitrine s'est gonflée et ma tête s'est montée comme la sienne; mais ce n'est pas dans un de ces moments-là que j'aurais voulu vous écrire; c'est en ce moment où il fait encore bien nuit [1], où tout est calme autour de moi, où je le suis moi-même, que j'ai cru pouvoir vous exhorter à l'être. Soyez-le, mon cher enfant, pour votre bonheur, pour le mien, et aussi pour ne pas perdre l'avantage de votre position; car il faut renoncer à toute idée du juste et de l'injuste, ou reconnaître que lorsqu'il est fait une injustice, l'avantage réel n'est pas à celui qui la commet. Voilà un texte sur lequel il serait aisé de s'étendre, mais je crois qu'avec vous je n'en ai pas besoin. Le difficile en philosophie morale n'est pas la reconnaissance des principes, c'est leur application, sur-

[1] La lettre est datée de Saint-Prix, le 17 octobre 1810, à six heures du matin. Ginguené était toujours levé à cinq heures, l'hiver comme l'été, et se mettait dès lors au travail.

tout quand il s'agit de se vaincre et de se refuser à soi-même la satisfaction que la colère et le ressentiment promettent toujours. Cette difficulté n'est pourtant pas invincible; vous l'avez déjà éprouvé, et j'espère que vous mettrez de même à profit cette nouvelle expérience. Elle est rude, je le sens et j'en conviens, mais ce n'est qu'une raison de plus de désirer qu'elle ne soit pas perdue pour vous. »

Victorin Fabre suivit ces conseils; et ce fut à la précaution de combattre la visière *hermétiquement fermée* qu'il dut, quelques mois plus tard, son triomphe des *Embellissements*. Quant aux nouveaux juges du *Henri IV*, ils furent encore plus embarrassés pour motiver leur décision que ne l'avaient été les membres du jury. Ce n'était plus le même rapporteur. Le 24 octobre 1810, M. Suard publia *un arrêté de la classe* pris dans la séance du 18 octobre, portant que le secrétaire perpétuel, ayant contribué au travail du jury sur les prix décennaux et ne croyant pas, d'après cette considération, devoir se charger de la rédaction du rapport de la classe, la classe chargeait de ce rapport un secrétaire *ad hoc*. M. Arnault fut ce secrétaire *ad hoc*.

La partie du rapport relative au concours des tragédies commença par ces mots : « De tous les grands ouvrages littéraires, ceux qui semblent les plus aisés à juger sont *les dramatiques*... Heureux et estimables ouvrages qui plaisent également aux savants et aux ignorants... Deux tragédies se sont premièrement offertes, *sous ce titre de considération*, à l'examen des membres de la première classe... Toutes deux (les deux tragédies) *se sont méritées* plus d'éloges que de reproches..... Elles ont subi un *double jugement par lequel diffère* l'estime qu'on leur porte, etc. »

Tel était le style d'un homme donné pour juge aux Delille, aux Parny, aux Millevoye, aux Victorin Fabre.

Le soulèvement du public contre le travail de la classe

fut si grand, le scandale fut porté à un tel degré, qu'on jugea sur-le-champ que, par une alternative inévitable, le gouvernement ou regarderait tout ce fatras *ad hoc* comme non advenu, et réglerait les rangs à sa fantaisie, ou qu'il renoncerait à distribuer ces prix décennaux annoncés avec tant de pompe à toute l'Europe. Il finit par adopter ce dernier parti; mais tandis qu'on était encore dans le doute, plusieurs écrivains essayèrent par de sages conseils d'aider le ministère à réparer le tort que ce scandale pouvait causer aux lettres. M. Palissot fut du nombre; il adressa à un ministre éclairé autant qu'influent un mémoire fort remarquable où il examine et les propositions du jury et celles de la classe[a].

En 1810, après le double succès de *l'Eloge de La Bruyère* et du *Tableau littéraire*, l'administration de l'Athénée de Paris pressa vivement Victorin Fabre de donner dans cet établissement un cours d'éloquence. Il accepta, contre l'avis de quelques-uns de ses amis, et particulièrement du cardinal Maury, qui lui conseillait de donner tout son temps aux grandes compositions oratoires ou poétiques, pour lesquelles il était né, et qui jettent toujours plus d'éclat que les ouvrages didactiques les plus excellents.

C'était la première fois qu'un écrivain si jeune paraissait dans cette chaire illustrée par tant de professeurs fameux. Cette nouvelle preuve de l'estime qu'on faisait du talent de Victorin irrita vivement ses envieux, à qui ses succès continuels ne laissaient pas le temps de respirer. J'ai trouvé dans la correspondance des lettres anonymes où l'on portait la rage jusqu'à le menacer de l'assassiner.

Son discours d'ouverture eut un succès des plus remarquables. Interrompu à chaque instant par des applaudissements unanimes, il finit, dans sa péroraison, par produire un de ces effets d'entraînement si rares dans des assemblées de ce genre. Eh bien! voilà que deux ou trois jours

après, paraît, dans *le Journal de l'Empire*, une prétendue analyse du discours, dans laquelle les spectateurs ne reconnurent absolument rien de ce qu'ils avaient entendu, et apprirent qu'en revanche ils avaient été médiocrement satisfaits. Cet article était signé T. On ne savait quel était l'honnête homme marqué dans cette lettre, qui commençait seulement à apparaître dans *les Débats*.

Bientôt après, la même lettre se remontre encore à la suite d'un nouvel article sur l'Athénée. Il s'agissait de la première leçon de M. Lemercier. Suivant cet article, M. Lemercier, en parlant des inconvénients d'un âge trop avancé ou d'une trop grande jeunesse dans le professorat, avait fait *la vive et satirique peinture d'un professeur imberbe, tout fier de ses prix de collége et de son érudition d'hier, qui vient régenter une assemblée d'hommes mûrs*, et M. T. assurait que le portrait était si frappant de vérité, que le nom du jeune professeur qui avait prononcé le discours d'ouverture était répété tout bas dans toute la salle.

Pour le coup, c'était trop fort. M. Lemercier, en homme d'honneur, écrivit sur-le-champ au secrétaire de l'Athénée:

« J'apprends qu'on a fait très-malignement une fausse application à M. Victorin Fabre d'un portrait général que renfermait ma première leçon sur la comédie; j'ignore où il demeure; je vous prie de lui faire passer le mot que je vous adresse à ce sujet, afin qu'il sache que je n'ai eu ni l'intention ni le moyen de le désigner d'une manière qui l'offensât et que ma volonté ne fut jamais de blesser personne. Il en recevra de moi une preuve publique, et j'espère qu'il ne m'a pas assez méconnu pour me soupçonner d'un procédé que dément mon caractère.

« Vous m'obligerez en lui communiquant ce billet le plus promptement possible. »

Dans la seconde leçon, il repousse avec l'énergie d'un noble caractère l'intention odieuse et absurde qu'on lui

avait si perfidement prêtée [1]. M. T. fut forcé de consigner ce démenti dans la feuille qui avait admis le mensonge, et de faire ainsi amende honorable en rendant compte de la troisième leçon de M. Lemercier.

Les questions littéraires avaient alors l'importance qu'ont acquise aujourd'hui les questions politiques. Tout Paris se demandait quel était l'homme à la lettre T. C'était M. Louis-Simon Auger, dont la jalousie s'aigrissait chaque jour, depuis que, deux ans auparavant, l'apparition de Victorin Fabre dans le concours d'éloquence l'avait empêché d'obtenir, pour son Éloge de Corneille, *le prix de collége* dont il se croyait si sûr. M. Auger, tout en continuant de donner dans *le Mercure* des articles philosophiques, s'était glissé dans *les Débats* pour y écrire contre les philosophes. Il avait pris toutes les précautions possibles pour s'assurer *l'incognito*; et peut-être l'eût-il gardé longtemps; mais l'éclat que produisirent ces inqualifiables attaques contre son vainqueur rompit toutes ses mesures et le fit découvrir. Dès lors il fut obligé de renoncer aussi au plaisir qu'il s'était promis de travestir les leçons du cours d'éloquence comme il avait travesti le discours d'ouverture.

Ce fut *la Gazette de France* qui se chargea particulièrement d'enregistrer les protestations du parti antiphilosophique contre le succès toujours croissant des leçons de Victorin Fabre. L'Athénée était alors le rendez-vous de tous les hommes et de toutes les femmes distingués par le goût et les lumières. A peine citait-on quelques royalistes modèles, quelques papistes forcenés, qui, quoique instruits, s'éloignaient d'un établissement où Garat et Fourcroy avaient professé, où l'on vantait Voltaire et Rousseau, où Victorin Fabre et M. Lemercier faisaient retentir encore avec puissance le nom de liberté sous le despotisme impérial. Aussi, malgré les petites perfidies de *la Gazette*, vertement relevées par M. Rolle, dans *le Mercure de France*, le succès du

cours d'éloquence s'accrut à chaque nouvelle leçon. La dernière fut un triomphe.

Ces succès dans des genres si divers, dans l'éloquence de l'enseignement comme dans la haute éloquence, dans la critique littéraire, dans la poésie philosophique, dans le style de l'épopée, dans l'élégie et dans des morceaux lyriques et dramatiques, les uns imprimés, les autres lus dans les séances de diverses sociétés littéraires, fixaient sur Victorin Fabre l'attention de tous les Français éclairés. C'était la première fois qu'on voyait le même homme se placer à cette hauteur dans la poésie et dans la prose la plus élevée.

Un membre fort spirituel de l'Académie fit un jour à ce sujet une observation assez singulière, mais qui ne manque pas d'intérêt. « Tous nos grands poëtes, disait-il, sont du nord de la France; tous nos grands prosateurs du midi : Malherbe, Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, J.-B. Rousseau, Voltaire, Lebrun, sont de Paris ou de provinces encore plus au nord que la capitale. Montaigne, Pascal, Bossuet, Fénelon, Montesquieu, Jean-Jacques, Buffon, Thomas, sont du midi. Il semble que la langue d'*oil* ait été plus favorable à la poésie, la langue d'*oc* à l'éloquence, et que pour exceller dans notre prose colorée, si belle et si difficile, il faille quelque chose de l'imagination de nos provinces méridionales, ou du moins de ce qu'à Paris, se guidant par l'accent, on appelle généralement gascon. M. Fabre est né dans le pays de la langue d'oc, mais presqu'à l'extrémité, dans une partie élevée et montagneuse dont la température doit être moins différente de celle du nord. Là il a pu recevoir les deux influences, avoir le vol poétique de la langue d'oil et l'élan oratoire de la langue d'oc. » Celui qui parlait ainsi était né à l'extrémité du midi de la France; c'était un de nos premiers orateurs, il aimait passionnément la poésie et en jugeait avec un tact exquis; mais il avait eu beau, pendant toute sa jeunesse, s'aheurter à faire des vers, il avait senti

qu'il n'était poëte que dans la prose. Voilà sans doute ce qui l'avait conduit à cette observation.

Quoi qu'il en soit, la double gloire de poëte et d'orateur donnait à la renommée de Victorin Fabre un éclat tout particulier. C'était alors incontestablement une des plus brillantes. Son nom se trouvait dans toutes les discussions littéraires, dans les salons comme dans les journaux. Il avait à peine vingt-six ans, et les jeunes auteurs de son âge, le regardant, non comme un contemporain, mais comme un modèle, s'adressaient à lui du ton dont un débutant s'adresse aux puissances littéraires[1].

Un jour, il vit entrer chez lui quelqu'un qu'il ne connaissait pas. C'était M. Gail. « Monsieur, lui dit l'helléniste, j'aime le grec par-dessus tout, c'est pour moi une passion, ç'a été l'étude de toute ma vie. Vous décriez cette étude, vous y portez un coup mortel. — Moi, monsieur! je vous assure que je n'ai jamais parlé du grec que comme de l'une des langues les plus utiles à étudier. Je ne puis méconnaître tout ce qu'on doit gagner à lire dans leur idiome les premiers et les plus beaux de nos modèles. — Oui; mais vous dites que vous ne savez pas le grec, et voilà ce qui peut faire le plus de tort à son étude; après l'éclat de vos talents, comment voulez-vous que les gens de lettres croient encore nécessaires des travaux sans lesquels vous avez pu prendre si jeune une si haute place? Apprenez le grec, monsieur, je vous en prie. Voici ma *grammaire*, mes *désinences*, *ma clef d'Homère*, mon *Esope*; permettez-moi de vous les offrir. Lisez-les; je reviendrai, nous en causerons, je vous donnerai des leçons, et ce sera vous qui me rendrez service. — Votre offre obligeante et le motif que vous voulez bien me donner sont trop flatteurs pour moi. Je ne souffrirais pas qu'un homme de votre mérite perdit son temps à m'enseigner même la plus belle des langues. Quant à vos ouvrages, je vous remercie beaucoup; mais je les ai; les voilà. » En effet, Victorin Fabre

prend les volumes dans sa bibliothèque et les montre à M. Gail. M. Gail les ouvre, il voit qu'ils ont été lus, il y trouve des marques, des notes. « Mais vous avez étudié le grec? — Un peu sans doute; mais pas assez pour dire que je le sais. — Vous voilà bien! Tandis que tant d'autres qui n'en savent pas un mot, et, que le sussent-ils, je paierais volontiers pour n'en rien dire, vont partout criant qu'ils me l'apprendraient, vous prétendez n'en rien savoir. Au nom de Dieu, ne le dites plus, et si je puis vous aider à vous y perfectionner, croyez que vous me ferez le plus sensible plaisir en me permettant de vous donner les conseils de mon expérience. »

Peu de jours après cette scène assez curieuse et qui montrera aux hommes de notre temps, uniquement occupés d'argent, que l'étude était alors une passion même pour les hommes livrés à un genre de travail qui donne plutôt de la considération que de la gloire, il s'en passa une autre encore plus flatteuse pour Victorin Fabre. Un de ses amis vint le voir et lui dit : « J'ai causé hier avec tout ce que notre Académie renferme d'académiciens. Il a beaucoup été question de vous. Devinez ce que nous avons dit? — Beaucoup de choses aimables, sans doute. — Mieux que cela ; nous avons arrêté votre nomination. Présentez-vous à la première vacance, et vous serez notre confrère. — Je suis trop jeune. Si mon âge a tant fait crier quand j'ai paru à l'Athénée, que ne dirait-on pas en me voyant asseoir dans le fauteuil? Attendons. — Non, c'est le moment, il faut le saisir. Plus tard peut-être, avec des titres sinon plus beaux du moins bien plus nombreux, vous rencontreriez une violente et opiniâtre opposition. Peut-être l'envie vous repousserait, et maintenant elle sera pour vous. Écoutez, voici ce que nous avons tous dit, hier, nous qui connaissons bien la position. A quelque époque que M. Fabre se présente il aura notre voix, parceque c'est justice et que nous sommes

d'honnêtes gens. Mais nous ne sommes pas en majorité ; il se manifeste chez plusieurs de nos confrères des dispositions malveillantes à son égard, une envie qui s'accroît à chaque nouveau succès qu'il obtient ; il ne peut plus être couronné que lorsqu'il concourt *incognito* : s'il attend, il s'occupera d'autres ouvrages, il abandonnera de lui-même les concours, ou l'on finira par trouver quelque moyen de l'en dégoûter; alors, les portes de l'Académie lui seront fermées. Aujourd'hui au contraire, les mêmes hommes qui, depuis les concours de *l'Eloge de La Bruyère* et des *Embellissements*, tremblent toujours de lui mettre à leur insu une nouvelle couronne au front, se hâteront de voter pour lui, afin de se délivrer de ses triomphes annuels, qui deviennent pour eux un cauchemar de toute l'année. Ils voudront essayer sur lui l'influence amortissante attribuée au bienheureux fauteuil; ils espéreront qu'une fois devenu leur confrère, il ne fera pas plus de bruit qu'eux. Il aura pour lui les amis et les envieux du talent : dans une académie c'est presque l'unanimité. Voilà notre raisonnement; n'essayez pas de réplique, il n'y en a point. Un nouveau prix est à peu près impossible à obtenir. Quelque soin que vous preniez à vous cacher, on vous reconnaîtra. Renoncez donc à la couronne, et prenez le fauteuil. »

Victorin Fabre fut touché de cette démarche. De plus, il sentait que le raisonnement était sans réplique. Cependant l'objection tirée de son âge lui paraissait forte. Il ne croyait pas non plus impossible de dérouter, dans un nouveau concours, les juges du camp les plus décidés à prévariquer, et de leur arracher, *visière baissée*, un arrêt équitable. Il résolut donc de ne pas se présenter encore. Parmi les académiciens dont les instances cherchèrent à vaincre cette résolution, je dois citer Fontanes, qui dit à ce sujet un fort joli mot. L'usage de l'Académie avait toujours été de regarder l'obtention de trois de ses prix comme un des meilleurs ti-

tres à entrer dans son sein. Or, Victorin Fabre en avait remporté cinq et obtenu un *accessit* avec l'expression du regret qu'il n'y eût pas un autre prix à décerner, ce qui comptait pour une couronne. Fontanes étant un jour en costume d'académicien et l'entendant répéter cette éternelle objection, Je suis trop jeune, « Vous êtes trop jeune? dit-il en portant la main au revers de son habit, vous avez deux fois l'étoffe de cet habit-là. »

Ce fut au milieu de ces témoignages de la plus haute estime, qu'au mois d'août 1811, Victorin Fabre partit pour revoir sa famille, qui se composait alors de huit personnes, de M. et de madame Fabre et de six enfants, tous forts et heureux, le cœur rempli des plus doux sentiments et l'esprit des plus riantes espérances. Hélas! tant de bonheur ne devait pas durer. Un événement sur lequel toute cette famille faisait les rêves les plus beaux allait la plonger dans la désolation et ouvrir la tombe qui, avant de se refermer, l'engloutirait tout entière.

Peu de jours après l'arrivée de Victorin et d'Auguste Fabre, fut célébré le mariage de leur sœur Fanny avec M. de Lavalette, jeune homme de mérite et appartenant à une famille justement estimée. L'oncle de madame Fabre dont j'ai parlé plus haut, et qui avait alors quatre-vingts ans, voulut bénir lui-même l'union de sa petite-nièce. Deux mois après il avait cessé de vivre; il n'était pas réservé au chagrin de la voir périr. Dans ces temps de bonheur qui ne devaient plus revenir pour lui, Victorin composa le plus beau de ses ouvrages imprimés, *l'Eloge de Montaigne*.

Connaissant les dispositions jalouses que l'éclat de ses succès avait excitées dans l'esprit de quelques académiciens; sachant que, depuis la mauvaise humeur manifestée par Napoléon contre sa pièce des *Embellissements de Paris*, quelques autres croiraient faire leur cour en votant contre lui, instruit enfin que deux immortels avaient dit positivement

qu'il ne fallait *plus donner de couronnes à un jeune homme pour qui le public paraissait oublier les juges*, il tenait à faire croire qu'il ne concourait pas cette année. Son séjour en Ardèche devait, pensait-il, l'aider dans ce dessein[1]; il avait laissé dans le doute même ses meilleurs amis. Dans une lettre du 11 décembre, le cardinal Maury exprimait son inquiétude à ce sujet, et s'élevait même contre le voyage qui pouvait empêcher Victorin de concourir: « Vous vous êtes trop pressé, lui écrivait-il, je ne dirai pas de revoir votre famille, mais de retourner dans votre pays. Au lieu de n'y rapporter qu'une grande célébrité et des couronnes littéraires, il fallait attendre le temps où vous pourrez y arriver dans un carrosse à six chevaux[2]. Ce fut le projet modeste que je formai en partant de Valréas. *Modicæ fidei quare dubitasti?* Et vous ne me dites rien de l'*Eloge de Montaigne*. Seriez-vous capable de n'avoir pas encore fini, ou même commencé cet ouvrage? »

Un mois plus tard et quand déjà le concours était fermé, Ginguené lui-même n'était pas dans la confidence. Il écrivait le 12 janvier 1812 : « Je regrette bien vivement que votre voyage, votre indisposition, vos distractions et tout ce que vous voudrez, vous empêchent de concourir pour l'Académie. Y obtenir, y forcer, s'il le faut, tous les suffrages, y remporter tous les prix, jusqu'à ce que pour vous faire taire, pour laisser le champ libre à d'autres concurrents, et aussi pour laver la tache de quelques-uns de ses choix, elle vous eût appelé dans son sein, tel était le

[1] S'il n'était pas parti, il se proposait de faire deux discours, dont les plans étaient déjà tracés, afin que si on le reconnaissait dans l'un, on crût du moins pouvoir couronner l'autre, en toute sûreté d'envie. Son voyage ne lui laissa pas le temps nécessaire pour exécuter ce projet, qui paraissait d'ailleurs rendre la précaution moins indispensable.

[2] On reconnaît ici la persistance du cardinal dans ses projets pour engager Victorin à entrer dans l'administration, et les pompeuses peintures qu'il lui avait faites de ses succès dans cette carrière dont le refus l'impatientait

plan tout tracé que vous aviez à suivre ; tel était au moins celui que je m'étais fait pour vous. L'an passé, vous y avez déjà fait brèche en ne concourant que pour l'un des deux prix de poésie ; vous y en faites une plus forte cette année en ne concourant point du tout Vous avez eu de bonnes raisons ; mais moi j'ai les miennes pour ne pas les trouver bonnes, et vous me les pardonnerez. »

Malgré toutes ces précautions, Victorin fut à l'instant reconnu. Il semblait y avoir dix ans de méditation entre son *Eloge de La Bruyère* et celui de Montaigne ; son style, comme sa pensée, avait achevé de mûrir ; c'était, dans la conception et dans l'exécution, l'accomplissement de tout ce qu'avaient pu faire espérer ses brillants débuts.

Les fruits avaient passé la promesse des fleurs ; mais enfin c'était, avec plus de perfection, le même caractère de style, avec plus de grandeur encore, la même vigueur de pensée. On ne pouvait s'y tromper. Ginguené le blâmait avec raison de ce qu'ayant tant de motifs de garder *l'incognito*, il avait envoyé une copie écrite de la main de son frère, comme pour *l'Eloge de La Bruyère*. Il est sûr que c'était une distraction maladroite. Mais son secret fut trahi par le style bien plus que par l'écriture. Une fois reconnu pour sien, son discours eut pour ennemis tous ceux qui, fatigués de l'entendre proclamer vainqueur, avaient noblement résolu d'invoquer contre lui l'ostracisme. Ils furent puissamment secondés par une autre cabale qui venait de se former. Celle-ci n'avait point d'intentions hostiles contre lui ; elle aurait même préféré, pour éviter le scandale, qu'il n'eût pas concouru, comme elle s'en était flattée : son seul but était de faire couronner un professeur de l'Université, afin que l'honneur en rejaillît sur le corps entier. Pour les premiers, le mot d'ordre était : ne pas couronner Victorin Fabre, quelque faibles que fussent ses concurrents ; pour les seconds : couronner le professeur de l'Université,

quelque supériorité que déployassent ses concurrents. Cette conformité dans la pureté des intentions rendit l'alliance facile et prompte. Comme on devait s'y attendre, le parti de l'intrigue fut le plus actif; le parti de la haine, le plus impudent. Tandis que les universitaires prônaient leur génie naissant, les autres se récriaient tantôt contre l'étrangeté de quelques phrases de Montaigne citées dans l'exorde de l'*Eloge*, tantôt feignaient de ne pas comprendre le plan, tantôt se formalisaient de *l'injuste* sévérité avec laquelle l'auteur osait parler de notre législation criminelle, et notamment de la torture, tantôt s'effrayaient de son imprudence à retracer des guerres civiles et faisaient craindre le mécontentement impérial. Ils ne l'emportèrent cependant pas sans coup férir. Le combat fut vif et opiniâtre. Il y avait dans la classe deux orateurs, Garat et le cardinal Maury. Indignés d'une si criante injustice, révoltés des basses manœuvres qu'ils voyaient ourdir pour l'assurer, ils luttèrent pendant plusieurs séances, et avec la double supériorité que leur talent et leur conviction leur donnaient sur des adversaires sans goût et sans conscience; ils firent sentir la distance immense qui séparait *une grande et neuve conception oratoire*[1] écrite avec un admirable talent, d'une amplification correcte, mais sans idées, sans mouvement et sans couleur. Enfin il arriva à l'Institut ce qui arrive si souvent dans les assemblées politiques : la partie battue, écrasée, bafouée dans la discussion, la partie haineuse et vendue, prit sa revanche au scrutin. « Les universitaires, écrivait Ginguené, l'ont emporté; le n° 11 a le prix. L'auteur est, comme je crois vous l'avoir dit, un jeune homme de vingt et un ans, professeur, ou je ne sais quoi, à l'Université, et se nomme Villemain. Il y a un second prix, partagé entre MM. Jay et Droz; on ne sait même s'il n'y a point un *accessit*, et vous

[1] Expression du cardinal Maury

venez ensuite avec une simple mention, que l'on dit *honorable*. C'est une vraie dérision. Je ne vous gronde plus ; toute ma colère est contre un tel jugement et de tels juges. »

Je crois devoir remplacer ce qui me resterait à dire sur ce concours, par la copie textuelle de trois lettres, l'une encore de Ginguené, l'autre de Garat, et la troisième du cardinal Maury. Cela me paraît d'autant plus convenable que la réserve qu'on verra que s'imposent ces trois écrivains, est conforme à celle que je me suis constamment imposée moi-même dans toute cette Notice, me réservant d'en sortir, s'il le faut, avec tout l'avantage de l'inflexible vérité[1].

Ginguené écrivait, le 25 mars :

« J'ai enfin reçu une lettre de vous, mon cher enfant. Je la reçus lundi. J'attendais le soir M. Garat, qui est toujours à la veille de son départ ; il ne vint pas. Je lui envoyai hier matin votre lettre, en le priant de la lire et de me répondre à son aise dans la matinée. Il me répondit en effet, et dans l'intention bien expresse que je vous fisse passer sa réponse, comme vous le verrez par les petites lignes ajoutées au haut en *post-scriptum*. Vous serez content, je l'espère, de sa manière de penser et de sentir sur cette affaire, dont il est vraiment indigné. Et moi, que pensez-vous que je sois? Mon horreur pour l'injustice en général s'accroît encore ici de la manière violente et je dirais presque impudente dont celle-ci s'est faite, et de mon amitié pour vous. Ils n'ont pas seulement donné le prix à ce n° 11 qui, dès le commencement du concours, était désigné, prôné, que l'on conduisait chez les membres de la classe pour y lire son discours, que les femmes portaient aux nues en attendant mieux ; ils ont, de plus, regretté de n'avoir pas un

[1] J'ai trouvé dans les papiers d'Auguste Fabre l'injonction expresse d'imprimer textuellement ces lettres dans la première édition, et de les donner en *fac simile* dans la seconde

second prix à donner au n° 8, et ils lui ont décerné une médaille. Ce n'était pas assez. Le n° 6 a obtenu un *accessit*, et c'est après tout cela que votre malheureux n° 10 est *honoré* d'une mention, qu'il partage même encore, si je ne me trompe, avec deux ou trois autres. Mon enfant, cet excès même est un bien pour vous; la passion y est trop visible pour que le public impartial y soit trompé, et c'est ici le cas, ou jamais, de dire : *Merces profundo pulchrior evenit.* Notre bon La Fontaine disait, en regardant de haut les choses :

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire!

Mais le vulgaire le plus haïssable est celui des écrivassiers qui, parvenus à se faufiler dans un corps littéraire tel que l'Académie, y portent leur ignorance, leur faux goût, leurs sottes préventions et leurs haines. Prenez la liste, et voyez, à trois ou quatre près (je fais la mesure large), si ce sont là les juges que vous choisiriez pour prononcer sur la haute éloquence. Sans parler des gens en place, que vous récuseriez presque tous, et qui font près de la moitié, il y a là telle *douzaine* qui ferait pouffer de rire si on la rassemblait seule et bien sérieusement pour un pareil office. Tranchons le mot, dans tout ce corps l'éloquence n'a bien réellement que deux juges dont les titres soient au soleil, et vous les avez eus constamment, chaudement, et je dirais presque obstinément, pour vous. Vous avez donc véritablement le prix. Que vous importe le reste? La vieille Académie radote, la jeune ne sait ce qu'elle dit, et sa haine contre vous, mais, à ce qu'il paraît, une haine violente, y est entrée *par représentants* dans la dernière élection. Elle y était même déjà, et ce renfort l'a si bien encouragée, qu'elle marche le masque à la main. Je vous dirai tout cela plus clairement quelque jour. Il s'agit maintenant de voir ce que vous avez à faire. Vous voyez

quel est l'avis de Garat. Le mien est à peu près le même. Voici ce que je vous dirai cependant : Si ce n'était votre exorde, qu'il paraît absolument nécessaire de changer, de rendre plus clair, et de dégager des phrases de vieux langage qui dès l'abord peuvent effaroucher le lecteur, je dirais, malgré les défauts qui peuvent être dans le reste de l'ouvrage, faites-le imprimer tel qu'il est, et mettez-y ce simple avertissement : « Ce discours est ici, mot pour mot, « conforme à la copie déposée au secrétariat de l'Institut, « et sur laquelle il a été jugé dans le concours de l'année « 1812. » Quelle que soit la rhétorique de Villemain, de *** et de ***, je suis moralement sûr que c'en serait assez pour les couvrir de confusion, eux et le tribunal qui les couronne. Il y a pourtant encore à réfléchir que leurs discours ne paraîtront point tels qu'ils les ont jetés dans l'arène, et c'est même pour leur donner le temps de faire leur toilette que la séance publique, qui devait être le premier mercredi d'avril, est rejetée au second. Ils auront beau faire, sans doute, ils n'y pourront pas mettre des beautés qui n'y sont pas, mais ils corrigeront ceux des défauts qui sont corrigibles : ils seront léchés et reléchés. Vous perdriez trop peut-être à vous produire *in naturalibus*. Prenez donc le parti que Garat vous conseille, et, au lieu de vous borner à la petite satisfaction d'humilier vos ridicules vainqueurs, assurez-vous la gloire d'avoir produit sur Montaigne un de ces ouvrages qui restent comme modèles et s'élèvent d'un plein vol au-dessus de toute concurrence. Pénétrez-vous de cette phrase de Minerve [1], qui vous garantit que vous ferez de votre discours *l'un des chefs-d'œuvre de la langue française et de toutes les langues*. Et vous savez que Minerve s'y connaît. Voilà, certes, un prix qui vaut mieux que la couronne académique, donnée presque toujours à une cer-

[1] C'est le nom que Victorin aimait à donner à Ginguené.

taine médiocrité, au-dessus ou au-dessous de laquelle on en est presque également exclu. »

LETTRE DE GARAT A GINGUENÉ,

INCLUSE DANS LA PRÉCÉDENTE.

Paris, 21 mars 1812.

P. S. Ne manque pas d lui envoyer ce billet; dis-lui aussi de m'écrire à Bayonne, poste restante.

« Que je le plains! Ce sentiment si profond et si légitime de l'injustice qui lui est faite doit être bien amer! A vrai dire, il devrait lui être bien facile de se consoler, s'il avait un peu d'aisance[1] et de la santé. Avec un talent tel que le sien, on a bien des occasions et de se venger de ses ennemis et de leur pardonner. — Il juge parfaitement son ouvrage; tout ce qu'il en dit est très-juste. Dans l'histoire de la littérature, où l'on trouve tant de triomphes de l'envie et de la haine, on n'en trouve pas un qui doive autant révolter.

« Je ne crois pas qu'il doive venir à Paris dans ce moment; il doit être trop ulcéré pour être capable de mesure dans ses discours et dans sa conduite, et il sera bien plus ulcéré encore, alors qu'il pourra se comparer à ceux qui lui sont préférés. Qu'il retire son discours s'il peut le retirer; qu'il relise son Montaigne; il s'adoucira d'abord, il aura pitié ensuite et du jugement et des juges; il finira par reprendre son discours, par le retoucher d'un bout à l'autre, et par en faire, dans les palpitations suffocantes de l'enthousiasme, l'un des chefs-d'œuvre de la langue française et de toutes les langues. Alors il quittera ses montagnes, et il viendra à Paris imprimer son superbe discours à côté de son *père*.

[1] On voit que Garat ne connaissait pas la position de Victorin Fabre, qui, sans être riche, était dans l'aisance.

« Je répugne à lui écrire, quoique je doive bien peu de ménagements à ceux qui m'auraient si peu ménagé si je le leur avais permis. Mais fais-moi le plaisir de lui envoyer ce billet avec la lettre que tu dois lui écrire.

« Je voudrais bien avoir copie de certaines six pages que j'ai écrites en tumulte et presque en fureur à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française. Notre affligé y trouverait, à coup sûr, quelque chose du *consolatrix afflictorum*.

« Cette couronne de l'orateur de vingt-un ans [1] le percera d'épines tout le reste de sa vie. C'est un grand malheur pour le talent de devoir son premier triomphe à une iniquité. Le jeune homme croîtra, mais son discours restera toujours petit. Il sera aisé de prévoir à quelle hauteur lui-même doit s'élever un jour, lorsque le discours de *ton fils* sera imprimé. Si, en le lisant, il verse des larmes d'admiration et de douleur, s'il rougit d'avoir été couronné, s'il jette, s'il dépose cette couronne au pied du vaincu, alors il donnera de hautes espérances; s'il continue à se croire vainqueur, il restera, à peu près, aussi petit que son discours. Dans ces guerres qui se font avec des glaives et des bouches à feu, les triomphes, même obtenus par surprise et par stratagèmes, peuvent avoir des avantages qui se perpétuent; dans les combats littéraires, un triomphe non mérité ne tarde pas à devenir un sujet perpétuel d'humiliation.

« Je ne sais pas ce qu'on veut dire dans les journaux. Jeudi tout était déjà décidé pour le premier prix et pour la mention. Je ne sais pas non plus ce qu'on a fait hier à l'Académie : je n'y suis pas allé.

« C'est l'abbé Maury qui a lu; il a très-bien lu et très-bien opiné. »

[1] M. Villemain.

LETTRE DU CARDINAL MAURY A VICTORIN FABRE

Paris, 11 avril 1812.

« Je n'ai pu, mon cher ami, ni même voulu répondre plus tôt à votre excellente lettre. Dix pages ne me suffiraient pas pour vous écrire tout ce que mon amitié aurait à vous confier de vive voix. Vous ne saurez cependant jamais tout ce que j'ai tâché de faire pour vous bien servir. Deux heures m'auraient suffi avant l'envoi pour vous assurer ce que vous aviez si bien mérité. L'acharnement de vos ennemis a profité de tous les prétextes que vous fournissiez à sa fureur pour vous écarter dès qu'elle vous a reconnu. J'ai soutenu constamment, ainsi que M. Garat et M. Suard, avec notre petite escorte, que votre talent avait fait des progrès immenses; que vous vous étiez élevé à votre véritable place en fixant vos regards sur le cœur humain; que vous aviez surpassé toutes vos autres productions; que votre ouvrage renfermait des beautés du premier ordre; qu'il y régnait une véritable éloquence; que votre plan, si indignement méconnu d'abord, était une grande et neuve conception oratoire; qu'en admettant toutes les critiques imaginables, on y trouvait vingt-cinq pages dont rien n'approchait dans le concours, et que vous méritiez éminemment le prix. Mais il a fallu céder au nombre. Vous verrez qu'en faisant la part de l'envie, M. Suard vous a rendu justice dans son rapport. C'est moi qui l'ai lu, et on a saisi parfaitement ma pensée, qui était de vous décerner hautement le prix, par la manière dont j'ai prononcé un si juste éloge. Le *Journal de l'Empire* aujourd'hui en fait l'observation. Au surplus, quoique rien dans le concours ne puisse, à mon avis, vous être comparé, même de très-loin, ce concours a été beaucoup plus fort que de coutume. Six de ces éloges,

réunis en un seul volume, formeraient le plus instructif et le plus honorable commentaire qu'on puisse faire de Montaigne.

« Avec tout votre grand talent, vous avez été une petite bête de ne pas venir à Paris avant la clôture du concours; votre présence et votre activité, pendant les deux dernières semaines du mois de mars, auraient pu triompher de la haine et de l'intrigue. Je ne dois pas vous en dire davantage ; je vous en dis trop et pas assez.[1] »

Victorin suivit le conseil de *Minerve;* il revit avec soin son *Éloge.* Le succès de cette révision étonna ceux mêmes qui en avaient prévu de si magnifiques résultats. Je trouve au bas du manuscrit, entre autres remarques de M. Ginguené, celle-ci : « Le grand concours vous est ouvert ; il ne vous manquera que des juges. »

Mais je parlerai tout à l'heure du succès qu'obtint l'orateur dans ce grand concours. Je dois maintenant rappeler une autre lutte académique. En 1809, Victorin Fabre avait conçu le projet de faire une suite d'odes sur les plus grands poëtes de toutes les nations, Homère, Virgile, Dante, etc. L'*Ode sur le Tasse* fut seule achevée. Après avoir terminé l'*Eloge de Montaigne*, il retoucha cette ode, et l'envoya au concours des jeux floraux. Elle fut couronnée à l'unanimité.

Quoique l'auteur se soit élevé encore plus haut dans quelques-unes de ses fables et dans le poëme de la *Tour d'Englantine*, l'*Ode sur le Tasse* marquait la parfaite maturité de son talent dans la poésie, comme l'*Eloge de Montaigne* l'indiquait dans la prose. Rien ne semblait plus téméraire que le choix, ou plutôt la création de ce genre d'odes. Forcer la poésie lyrique à raconter la vie d'un écrivain, était déjà chose hasardeuse; mais ce n'était rien encore auprès de la difficulté de tracer l'analyse de ses écrits, avec les formes, l'allure, les mouvements pindariques. Un pareil tour de force ne pouvait être que l'œuvre

du talent le plus énergique à la fois et le plus souple, aidé par l'art le plus consommé et le plus ingénieux. Victorin Fabre s'en tira avec le succès le plus complet. Non-seulement un sujet si rebelle à ce genre de composition est devenu lyrique sous sa plume, mais son ode est du très-petit nombre des belles odes françaises qui rappellent l'élan et l'enthousiasme des grands maîtres de l'antiquité. Ce fut le jugement qu'en porta tout d'abord Ginguené, qui, venant de donner l'édition de Lebrun, et occupé d'en préparer la savante analyse dont il enrichit le *Mercure*, se livrait alors à des études particulières sur les lyriques des diverses nations. Victorin la lui ayant envoyée, il lui écrivit le 24 mars 1812 :

« Je l'ai trouvée fort belle, pleine de chaleur, de poésie et de sentiment, parcourant les sommités d'un sujet vaste et intéressant, et ne le traitant pas à la manière de Lamothe, adoptée même par Rousseau, et quelquefois, ce qui est plus fort, par Lebrun, celui de nos lyriques qui approche le plus, *quoi qu'on die*, des lyriques anciens. »

La route de l'auteur est tracée d'après les plus sages combinaisons, et il ne s'en écarte jamais; mais il la parcourt à une telle hauteur, d'un vol si rapide et dans des détours si inattendus, qu'il la dérobe à nos yeux, donnant ainsi un des plus remarquables exemples de ce que Boileau dit de l'ode :

Chez elle, un beau désordre est un effet de l'art.

Tout est en mouvements et en images; les sensations se pressent, toujours profondes et toujours différentes; à chaque nouveau tableau, le mouvement change et la couleur se modifie; ses vers sont une musique constante, mais toujours variée dans le rhythme et dans l'harmonie.

Victorin Fabre, en l'envoyant à Ginguené, avait laissé à ce

digne ami le soin de la faire insérer dans le *Mercure* ou imprimer à part. Ginguené lui répondit à ce sujet, après la phrase que j'ai citée tout à l'heure : « L'embarras était de savoir s'il valait mieux la publier à part ou l'insérer dans le *Mercure*. En l'imprimant à part, je me ménageais le plaisir d'en dire publiquement mon opinion, et par là de vous servir contre la meute aboyante; mais aussi je la livrais à cette meute, qui se fait entendre plus souvent et plus haut que moi, et par conséquent est sûre de l'emporter devant cette partie du public qui entend mieux *le brailler* que *le raisonner*. Dans le *Mercure*, vous étiez sûr au moins de dix mille lecteurs en peu de jours, en même temps que vous étiez à l'abri des coups de dents, de griffes et de boutoir, à moins qu'on ne sortît, pour vous seul, de l'usage où l'on est de ne pas étendre jusqu'au *Mercure* tous ces instruments de critique, les seuls à la disposition de ces messieurs. »

Par ces raisons, Ginguené se décida pour l'insertion dans le *Mercure*. Mais, contre ses prévisions, la meute *sortit, pour Victorin seul, de son usage constant*. M. l'abbé Feletz se hâta de faire, dans le *Journal de l'Empire*, un long article qui voulait être méchant, et qui n'était qu'horriblement insipide et nauséabond. On y voit un homme qui, malgré toute l'attention de la malveillance, n'a pu comprendre même assez le plan pour le travestir avec quelque adresse.

Victorin Fabre fut de retour à Paris le 9 septembre 1812. L'hiver suivant il publia son *Eloge de Montaigne* ; le succès fut encore plus brillant que celui de *l'Eloge de Corneille* ; il fut, de plus, universel. Ceux mêmes des journalistes qui à chaque nouvel ouvrage de l'auteur avaient protesté contre l'enthousiasme des vrais critiques et la satisfaction du public, se joignirent cette fois aux acclamations générales. Les immortels eurent dans le monde de rudes attaques à soutenir. Le célèbre tableau de Cranach montrait alors au

musée la dolente effigie d'un juge égyptien écorché par l'ordre de Cambyse; l'un d'eux, passant devant ce tableau, eut le plaisir d'entendre dire très-haut et presque à son oreille : *C'était sans doute un académicien de ce temps-là.*

Napoléon, jusque-là victorieux, au moins en apparence, venait de dater du Kremlin un décret pour la création, au conservatoire impérial de musique et de déclamation, d'une chaire d'histoire et de littérature.

Le ministre de l'intérieur (M. de Montalivet) demanda à l'Académie française de lui désigner trois candidats. Auguste Fabre, qui s'était déjà distingué dans quelques concours académiques, fut porté comme troisième candidat. Il l'apprit par une lettre de M. de Montalivet à Victorin, dans laquelle le ministre les engageait tous deux à diner, pour causer plus à l'aise de cette affaire. Ils s'y rendirent. M. de Montalivet dit à Victorin : L'Académie me met vraiment dans un grand embarras; vous savez combien je désire faire quelque chose qui vous soit utile, et à quel point vos refus opiniâtres des vues que l'empereur avait sur vous rendent cela difficile; il s'est présenté une occasion, je voudrais bien la saisir; je suis persuadé, quant à moi, que M. votre frère remplirait fort bien la place, mais il n'est pas connu, il n'est présenté que le troisième, il aurait des élèves aussi âgés que lui; les deux autres candidats, sans être fort habiles, ont quelques titres; ce sont des hommes d'un âge mûr : que faire? voyez vous-même.— Monseigneur, répondit Victorin, vous avez dans tout cela parfaitement raison; mais vous me demandez ce qu'il y a à faire, le voici : Donnez-moi la place; je la crée, comme on dit, je trace la ligne à suivre; dans deux ou trois ans, mon frère se sera fait connaître, il aura des titres au soleil, alors je lui céderai la chaire que je n'aurai prise que pour la lui garder. — C'est à quoi j'avais songé, mais je n'osais vous le proposer; c'est une affaire faite.

A peu près à la même époque, M. Michaud engagea Victorin Fabre à donner dans la *Biographie universelle* l'article *Pierre Corneille*. « Cet article, disait M. Rolle, savant bibliothécaire de la ville, n'a aucune ressemblance avec l'*Eloge de Corneille* couronné par l'Institut en 1808; il n'en a pas non plus aucune avec ce que M. Victorin Fabre disait en 1811 sur Corneille, dans ce cours de l'Athénée de Paris commencé d'une manière si brillante, et dont l'interruption a laissé tant de regrets. Je disais dans un compte fidèle des dernières séances de ce cours : M. Victorin Fabre, en traitant pour la seconde fois un sujet qu'il semblait avoir épuisé lui-même, non-seulement a reproduit des vues neuves et étendues dont il avait enrichi son *Eloge de Corneille*, mais il y a ajouté des développements et des vues entièrement nouvelles. » En traitant ce sujet pour la troisième fois, l'auteur a cependant trouvé moyen de le rajeunir. C'est le même esprit philosophique, dans le vrai sens du mot, et la même doctrine littéraire; mais ce sont des points de vue tout différents.... M. Fabre a su, dans cette Notice comme dans tous ses ouvrages, avoir une marche et un caractère qui lui sont propres ; il réunit dans un même cadre les événements de la vie et du siècle de Corneille à l'histoire et au jugement de chacun de ses ouvrages.... Des vues morales et vraiment philosophiques se mêlent à tous ces tableaux, les vivifient et les agrandissent; l'auteur possède à un haut degré cet art qui rattache ainsi les discussions littéraires à de plus hautes considérations.... Ce qui distingue surtout ses jugements, c'est une habileté de critique, une justesse et une perspicacité de goût qui demêlent et saisissent les moindres nuances[1]. »

Cependant l'empire penchait vers sa chute ; près de devenir le jouet de vingt porteurs de couronne, Napoléon

[1] *Mercure de France*, liv. de février 1814.

pouvait encore, en déposant la sienne, les faire tomber tous à ses genoux. Mais, répugnant à chercher son salut là où la raison le lui montrait, il parut l'attendre encore de sa fortune. Il reforma une armée et courut aux champs de Lutzen. En même temps ses pensées se reportèrent sur les quelques hommes qu'il n'avait pu détacher du parti patriote. Il s'était courroucé de leur attachement à la liberté; il sentait alors le prix de leur amour de l'indépendance: il chargea Ginguené de s'informer auprès de Carnot si le directeur des armées républicaines consentirait à reprendre du service. Reconnaissant aussi que le moment était venu de ranimer les nobles idées de patriotisme et de défense nationale, et, dans ce dessein déjà tardif, voulant faire prononcer l'oraison funèbre du brave Bessières, tombé dans le premier combat de cette campagne, ce ne fut pas aux orateurs qui avaient enivré d'encens ses prospérités qu'il s'adressa : Victorin Fabre fut choisi : « M. Fabre refuse tout, dit-il; mais il s'agit de réveiller le sentiment de la défense nationale, il ne refusera pas. » En effet, Victorin Fabre n'hésita point; il répondit à l'archichancelier, chargé par Napoléon de cette proposition : « J'accepte et je n'y mets qu'une condition : c'est qu'on retranchera de mon discours ce qu'on voudra, mais qu'on n'y ajoutera pas un seul mot. » L'archichancelier sourit; assez de discours avaient subi, dans le *Moniteur* ou dans les presses de l'imprimerie impériale, *une édition augmentée*, pour que la condition ne lui parût pas inutile. Il assura Victorin que l'oraison funèbre ne serait imprimée nulle part, sans qu'on ne lui en soumît les épreuves. Victorin devait la prononcer aux Invalides, devant le cercueil de Bessières, en présence de l'empereur, des grands corps de l'État et d'une députation de l'armée. C'était à la fin de juin 1813; il allait avoir vingt-huit ans.

Jamais homme à cet âge n'avait eu une renommée si

brillante, une considération personnelle si haute; son caractère et ses talents avaient déjà forcé l'envie au silence ou à l'éloge; les circonstances politiques accroissaient son influence; sa carrière, déjà si belle, semblait s'élargir chaque jour, et c'était le moment où elle allait manquer sous ses pieds.

Pendant que le chef de l'État s'adressait à lui pour peindre le deuil public, le deuil était entré dans sa famille. Sa sœur aînée, dont il avait fêté le mariage au mois de janvier 1812, pendant son séjour à Vals, venait de succomber aux suites de sa première couche. Madame de Lavalette était digne en tout d'être la sœur de Victorin Fabre. L'affliction qu'il éprouva de sa perte fut profonde. Il resta longtemps avant de pouvoir reprendre ses travaux, malgré les instances réitérées de l'archichancelier et celles du ministre de l'intérieur. Il s'y rendit enfin, et l'oraison funèbre de Bessières fut l'œuvre de quelques jours.

Il n'en a jamais fait qu'une seule copie, et, souffrant, préoccupé, il ne l'avait pas travaillée, avant de l'écrire, autant que ses autres discours. Cependant on y reconnait, dans la marche oratoire, tout son talent de composition, et tout son talent de style dans certains passages, tels, par exemple, que la bataille d'Eylau. Quant au morceau sur l'Égypte, surtout tel qu'il le retoucha dans les derniers mois de sa vie, je laisse à ceux qui ont senti l'élévation de Bossuet et la profondeur de Tacite à dire le rang où l'on doit le placer.

L'empereur, rejeté en France de désastres en désastres, n'avait pas même, à son retour, le temps de se préparer à en soutenir de nouveaux. La cérémonie funèbre fut ajournée, et le 30 mars rendit l'ajournement éternel. Mais ce travail avait été utile à Victorin, en faisant diversion à sa douleur. Il avait commencé son cours d'histoire et de littérature au Conservatoire. Auguste, de son côté, venait

d'être nommé, par Fontanes, agrégé au lycée Bourbon, lorsqu'une nouvelle accablante leur parvint encore : une autre de leurs sœurs était descendue dans la tombe. Ce nouveau malheur porta une atteinte mortelle à la santé des deux frères.

Le 18 avril, pendant que, malgré de vives douleurs de tête et d'estomac, Victorin travaillait en se promenant dans sa chambre, selon son habitude, il est tout à coup forcé de s'arrêter ; ses jambes fléchissent, le sang se porte si violemment à la tête, qu'il semble, pour un moment, menacé d'une apoplexie. Combattus énergiquement, ces symptômes graves cédèrent, mais la maladie fut opiniâtre et longue ; elle empêcha Victorin de prendre une part active aux événements qui agitaient alors la France et le monde. Il s'en dédommageait un peu en faisant part de ses avis aux hommes les plus distingués du parti national, qui venaient habituellement chez lui. Dans ces entretiens patriotiques, il semblait retrouver ses forces. Souvent ses amis, qu'avait alarmés le médecin, disaient en le quittant : Nous sortons rassurés; sa voix est presque aussi forte, son regard a repris son éclat, et il ne parla jamais avec plus de puissance. » Ah ! c'est surtout dans sa dernière maladie que nous avons tous été trompés par cette extrême sensibilité de son âme, qu'enflammait la moindre étincelle de vie!

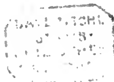
Dans les premiers jours d'avril, malgré le poids qu'il sentait sur sa poitrine en voyant l'étranger à Paris, il s'était efforcé de concevoir quelques espérances. L'ascendant d'un de ses amis, le digne général Laharpe, sur l'esprit d'Alexandre, quelques intentions généreuses manifestées par ce prince, l'opinion avantageuse que lui avaient exprimée M. Suard et d'autres hommes distingués sur les lumières de Louis XVIII, combattaient chez lui la conviction et le sentiment que la conquête ne peut amener rien de bon. Il avait toujours pensé que le despotisme de Napoléon n'était

qu'une tyrannie viagère. Il croyait que l'Europe était appelée à jouir, dans un avenir plus ou moins rapproché, du gouvernement républicain, et que la transition se ferait, et pouvait se faire avec fruit, par la monarchie représentative. Après le 30 mars, il espéra un instant que cette monarchie limitée, transition utile pour éviter les secousses, peut-être même nécessaire pour habituer par degré le peuple à un exercice sage, éclairé et régulier de ses droits, allait s'établir parmi nous. Si cela eût eu lieu, il s'y serait rallié de tout cœur. Mais cette illusion d'une âme trop généreuse fut courte ; elle avait disparu avant que Louis XVIII mît le pied sur le sol français.

Convalescent enfin, mais encore faible, il partit de Paris, le 30 avril 1815, pour retourner dans sa famille. La présence des parents qui lui restaient, les tendres soins de sa mère, hâtèrent son rétablissement. La nouvelle de Waterloo le frappa comme un malheur qui, quoique prévu, n'en est pas moins sensible. Les réactions du midi l'indignèrent. Chaque jour on apprenait quelque nouvel assassinat commis à Nîmes en l'honneur de Dieu et du roi. Dans l'Ardèche, on n'assassinait pas ; la cocarde blanche n'osait pas s'y teindre de sang : elle trouvait plus prudent de ne se couvrir que de ridicule et de fange.

Au récit du dévouement héroïque de la vieille garde dans les plaines de Waterloo, à ces paroles sublimes : *La garde meurt et ne se rend pas* [1], on voyait des hommes qui avaient un frère parmi ces braves et devaient le croire tombé sur ce champ de bataille si fatal à nos armes, proposer leur maison pour un festin en l'honneur des Anglais. On entendait hurler jour et nuit des adulations pour les légions étrangères et des malédictions contre la France de 89 à 1815. Enfin,

[1] Que ces paroles aient été prononcées ou non à Waterloo, elles n'en ont pas été moins répétées dans toute la France, où elles ont excité un sentiment d'admiration qui dure encore.



quelques misérables faisaient ouvertement l'éloge des bandes de *Jésus* et du *Soleil*, montrant ainsi que pour les imiter il ne leur manquait que le courage du crime.

Ce fut en de telles circonstances que les électeurs patriotes de l'Ardèche songèrent à porter Victorin à la chambre des députés. Louis XVIII, en rentrant pour la seconde fois, avait rendu une ordonnance par laquelle il abaissait jusqu'à 25 ans l'âge fixé pour l'éligibilité, et permettait pour le cens de mille francs de compter au fils les impositions du père. Victorin se trouvait éligible. Mais alors l'exaltation politique était devenue, comme on vient de le voir, un véritable délire. La gloire, le talent, l'amour de la patrie, ne signifiaient plus rien pour des frénétiques qui demandaient seulement des députés dont le premier décret remit toutes choses dans l'état où elles se trouvaient en 1788.

Le nom même de Victorin Fabre les effrayait. Ils envoyèrent à la hâte des émissaires pour prêcher contre lui. Un des principaux griefs qu'ils mirent en avant était son amitié pour Parny, ce poëte sacrilége, *ennemi de l'autel et du trône*. On assure même qu'on ne s'arrêta pas là, qu'on représenta Victorin, non plus seulement comme l'ami de l'auteur, mais comme l'auteur de la *Guerre des Dieux*, et que cet argument frappa quelques-uns des plus imposés de l'Ardèche. Quoi qu'il en soit, les électeurs patriotes échouèrent, et ce fut un malheur. A cette époque, où quinze ans de coteries excitées et soutenues par l'étranger n'avaient pas encore confondu toutes les notions en donnant chaque jour le nom d'éloquence à un insipide et vain parlage sans style comme sans idées, et le titre de grand orateur à des héros de cours d'assises dont tout le mérite était d'avoir une langue et des poumons, Victorin Fabre aurait acquis par l'entraînement de sa parole, l'immensité de ses connaissances, et surtout par la droiture et la fermeté de son caractère, une grande et utile influence.

Sans doute, comme on l'a dit[1], il n'aurait empêché ni les cours prévôtales, ni les emprunts; l'éloquence la plus pénétrante ne peut rien instantanément contre six cent mille baïonnettes : mais ce qu'elle peut toujours lorsqu'elle est en position de faire entendre sa voix de tout un peuple, c'est d'attirer invinciblement l'attention et l'affection de ce peuple, de nourrir et de diriger ses nobles passions, de le prévenir des piéges qu'on lui tend et de l'en garantir; de frayer la route des intérêts nationaux, et d'y rallier autour d'elle les bons esprits, les cœurs énergiques et droits. Ce qu'elle peut, Victorin Fabre l'eût fait.

Trois mois après les élections, il se disposait à partir pour Paris, afin de s'y trouver au moment où les premières discussions de la Chambre commenceraient entre la France et l'émigration. Il avait repris toute la plénitude de sa santé, et son silence n'aurait donné que plus d'autorité à sa voix. Les amis de la gloire nationale se félicitaient de son prochain retour, lorsqu'un nouveau malheur, plus terrible encore que ceux dont il avait déjà tant souffert, vint subitement le frapper. Depuis le vide qui s'était fait dans sa famille, sa mère s'était graduellement affaiblie; elle semblait avoir pris en vingt mois dix années. Cependant rien ne faisait craindre pour elle, lorsqu'elle fut saisie d'un rhumatisme aigu qui se porta sur le cerveau. On commença à craindre à midi; à cinq heures elle avait succombé. Toute la famille resta comme frappée de la foudre, et ceux qui la connaissaient tremblèrent pour elle.

Le même jour, Amélie Fabre, la plus jeune des sœurs de Victorin (elle n'avait pas encore quinze ans), tomba malade de désespoir, et succomba au bout de vingt et un mois, pendant lesquels Victorin et Auguste se succédèrent sans relâche à son chevet, ne se déshabillant à la hâte que pour

[1] Auguste Fabre, *Discours préliminaire de la Révolution de 1830.*

changer de linge, jamais pour prendre un peu de repos [1].

L'absence prolongée de Victorin fut cause qu'on supprima la chaire de littérature qu'il occupait au Conservatoire. A cette même époque, il se fit dans ses amis des vides qui, même dans sa profonde affliction, l'affectèrent beaucoup. Il perdit le cardinal Maury, Millevoye, Suard et Ginguené, pour lequel surtout il avait une affection presque filiale, et le seul peut-être, de tous les hommes qu'il avait connus hors de sa famille, dont les sentiments fussent assez constamment exemplaires pour être toujours en harmonie avec les siens. Les mêmes journaux qui ont voulu couvrir la France de deuil à la mort de tel membre de l'opposition libérale ou orléaniste, consacrèrent à peine quelques lignes à la mémoire de Ginguené. C'était cependant sa perte, bien plus que celle de l'*honorable*, qui était un malheur pour la France; c'était à lui qu'était dû le titre de grand citoyen. Et d'abord, son opposition au Tribunat était autre chose que l'opposition de la chambre des députés; en second lieu, son opposition au Tribunat n'était rien, même comme courage, auprès de son opposition de quinze ans dans ses écrits. Puis, pour mériter d'être pleuré par un peuple, il faut plus que du courage. Ginguené joignait à de vastes connaissances une raison sûre, un goût exquis; et à ces qualités déjà bien rares, une qualité bien plus rare encore, que le courage est loin de supposer, et sans laquelle il est souvent inutile aux nations : la fermeté de caractère. Inaccessible à tous les genres de séductions, parce qu'il avait de l'orgueil et non de la vanité, du patriotisme et non le désir d'une popularité éphémère, Ginguené, s'il eût vécu,

[1] Outre l'intérêt si touchant qu'inspire par elle-même la malheureuse famille Fabre, la maladie de cette jeune fille a présenté, dans tout son cours, des symptômes si extraordinaires, si même ils ne sont uniques, que le lecteur sera peut-être bien aise d'en trouver ci-après quelques détails, dont plusieurs me paraissent devoir fournir d'utiles observations à la science. Voyez la note *I*.

aurait constamment défendu toutes les doctrines nationales; il eût encouragé les timides, rallié quelques jeunes gens sincères; quel que fût le danger de la lutte, il eût défendu le terrain pied à pied, et empêché les doctrinaires d'envahir toutes les positions. Alors tout était sauvé. Il mourut le cœur plein de tristes pressentiments qui ne se sont que trop réalisés, et le nom de Victorin à la bouche. Victorin a dit de lui :... « Homme exemplaire, par le cœur, le caractère, la raison; qui, dans sa conduite, fut noble et indépendant comme dans sa pensée; et dont la tombe récente, mais qui a déjà reçu la double consécration du patriotisme et de la gloire, mérite à jamais l'hommage de tous les esprits bien faits et de tous les cœurs citoyens. »

Dans l'espace de quatre années, une moitié de la famille Fabre, dont tout le monde, en 1812, enviait la santé et le bonheur, était descendue dans la tombe, et l'autre moitié y penchait. Pour rompre cette chaîne de malheurs, on pensa qu'un déplacement était nécessaire, qu'il était urgent pour elle de quitter un pays où tout lui rappelait de déchirants souvenirs. Victorin et Auguste se rendirent à Nîmes, auprès de la famille de Rivière; Auguste, dont la santé avait été ébranlée par tant de commotions, y tomba malade à son tour.

C'est ici surtout que Victorin porta jusqu'à l'héroïsme les saintes affections de la famille. Pendant les vingt et un mois qu'il avait passés auprès de sa sœur, sa carrière avait souffert de son éloignement de Paris, mais rien n'était encore irréparable. Une plus longue absence devait entièrement détruire sa destinée.

Après la secousse de l'invasion, tout tendait à se reconstituer en France; une nouvelle opinion publique allait se former; des journaux s'établissaient de divers côtés pour en prendre la direction; tous les partis sentaient le besoin de se créer des chefs, d'attirer à eux des hommes célèbres,

ou de choisir dans leur sein des hommes dont ils se chargeraient de faire la célébrité. L'influence devait être alors à ceux dont la gloire avait déjà consacré le nom ; mais il était indubitable que, s'ils ne paraissaient pas, on élèverait à leur place d'autres hommes qui, une fois en possession des applaudissements et de la confiance du public, emploieraient leur ascendant à faire oublier d'abord, et, plus tard, à retenir dans l'ombre les talents supérieurs dont l'absence leur avait permis de se placer dans un rang où leur mérite ne les appelait pas.

Victorin sentait parfaitement tout cela, mais il ne paraissait pas s'en apercevoir, ni croire faire un sacrifice. Vainement ses amis le rappellent à Paris, au nom de la gloire et au nom plus puissant de la patrie; il reste quatre ans se dévouant nuit et jour, auprès de son frère, à des peines dont rien ne saurait donner une idée, et il ne revient qu'avec ce frère, qu'il a sauvé une seconde fois.

Que si l'on songe combien tout homme doit, par raison, tenir plus à sa carrière qu'à la vie; combien un homme du talent de Victorin devait tenir par passion à des travaux dont ce talent lui faisait un besoin; combien un patriote aussi sincère que lui devait souffrir de voir l'opinion publique recevoir une direction funeste, sans courir s'y opposer, l'on comprendra peut-être quelle était dans son âme l'énergie du dévouement.

Maintenant qu'on le suive, quittant pour quelques heures son frère qui veut être seul; qu'on le voie dans son cabinet, accablé de chagrins, de contrariétés, de fatigue, ne sachant pas s'il aura une demi-heure à lui, et traçant une fable comme *le Cerf*, comme *le Cheval et le Lion*, comme *l'Assignat*, comme *le Chien et le Faucon*, c'est-à-dire un modèle de netteté dans la composition et dans le style, de grâce dans les tours, de limpidité, de bonheur dans l'expression; un de ces chefs-d'œuvre qu'un lecteur vulgaire peut bien

prendre pour de jolies petites pièces de vers, mais où l'homme de goût sent un esprit qui, riche de toutes les connaissances classées dans l'ordre le plus lumineux et toujours à sa disposition, en use avec aisance pour chacun de ses sujets ; choisissant dans tous les siècles, dans toutes les législations, ce qui peut donner le plus de relief à une pensée, à une image, à un mot ; et dans toutes les formes du vers, dans toutes les attitudes de la période, celle qui rendra le sentiment avec la plus exquise précision, ou lancera le trait avec le plus de rapidité et de justesse ; alors on pourra se faire une idée de la puissance de cette tête dont les tourments du cœur le plus sensible ne pouvaient arrêter la prodigieuse activité.

La plupart des *Fables politiques* de Victorin Fabre furent le fruit des moments que la maladie de son frère lui laissait, et elles suffiraient, quoique peu nombreuses, pour placer Victorin Fabre à un rang très-élevé parmi nos poëtes. On y sent l'auteur des *Recherches sur les principes de la société civile*, le politique ; on y trouve cette philosophie vaste et piquante, ces rapprochements inattendus qui font le charme de la poésie de Voltaire, des *moralités* qui rappellent les prologues de cet illustre écrivain et ceux de l'Arioste.

Quant au talent poétique de détail, il suffit de quelques exemples pour en donner une idée ; je les prends au hasard, malgré tout le désavantage de citer ainsi, car très-souvent les hardiesses isolées de ce qui les prépare paraissent téméraires, et sont condamnées comme trop fortes par les lecteurs mêmes, qui ne les apercevraient seulement pas en lisant l'ouvrage en entier, tant elles sont habilement amenées et fondues dans le tissu du style. Cet inconvénient n'existe pas pour les citations des ouvrages déjà connus : on a vu les vers détachés à leur place ; on les a jugés dans le jour où les plaçait ce qui précède et ce qui suit.

Pillard plein de talent, mais qui, sans foi ni loi,

N'avait à bien piller d'appétit que pour soi.
Mauvais exemple au moins, et mauvais caractère!
Comme on espérait peu d'obtenir que sa serre,
Trop fidèle à son estomac,
Devint lige du havre-sac
De monsieur le baron, monsieur dans sa volière
Vous l'avait fait griller : chacun l'y venait voir.
Le faucon vient un jour, met le bec au parloir,
Et dit, etc.

. . . .

Non, de par mon bec! non. Je me ferais scrupule
De plumer mon prochain pour la broche d'autrui.
Tels meurtres, tels repas : s'il en est que réclame
Le gésier d'un baron, qu'il en charge son âme.

(*Le Faucon et le Milan.*)

A quelque temps de là, quand la jeune saison
Fit aux plantes pousser tige et feuilles nouvelles,
Une douce chaleur, échauffant sa prison,
Fait pousser à l'insecte une trompe et deux ailes :
La chenille sort papillon.

(*La Chenille.*)

Plus de jour; le soleil abandonne aux éclairs
Le ciel, qui s'abaisse et qui gronde.
Du ciel brûlant et noir, les feux, la grêle, l'onde,
Frappent les champs, les prés et les ombrages verts.
Partout les ravines hurlantes,
Dans les ruisseaux fangeux roulant d'impurs bouillons,
Partout les vents fougueux, dont les noirs tourbillons
Sifflent, en tournoyant, sur les forêts sifflantes.

(*L'Orage.*)

. . . . Sans respect, au moins pour ma colère,
De la plaine et des bois tous les sons affligés,
Tous les accents plaintifs, me viennent à l'oreille
Redemander des fils, des époux égorgés.
— Plût au ciel avec eux vous avoir tous mangés,
Coquins, dont la plainte m'éveille!

Je dormirais alors!... Mais leurs cris acharnés,
Prolongeant du sommeil les refus obstinés,
M'amènent tout bâillant à l'aurore vermeille.

(*Les Échos.*)

Serait-ce ton image, habile homme d'État,
Qui marchandes la paix, et crois qu'un potentat
Repousse le canon en chargeant le grand-livre?
(*Le Cerf.*)

O toi, qui des héros m'as ouvert la carrière,
Pour qui, dans vingt combats noblement écorché,
Je n'ai jamais dormi dans ma peau tout entière!
(*Le Loup et le Renard.*)

Oh donc! prenez conseil de messieurs les chevaux,
Vous verrez que les gens n'ont la gueule et le dos
Que pour mâcher la bride et clocher sous la selle.
(*Le Cheval et le Lion.*)

Mon ami, c'est bien vrai, le temps est un voleur!
Moi qui, pour les filous suis sans miséricorde,
S'il est jamais pendu, je veux serrer la corde,
Disait un vieux podagre, autrefois procureur.
(*Le Procureur devenu vieux.*)

Qui croirait que la loi fit trancher, en son lieu,
Le bec de son faucon? Le sang de sa génisse
Doit-il laver son âme? Est-ce raison qu'il puisse,
Avec la chair d'un bœuf, graisser la patte à Dieu [1]?
(*Le Poulain et le Cheval*)

Un sou? quand la jeunesse au bout de tes longs bras
Met quatre francs par jour! Travaille et tu vivras.

Vous autres qui, là-haut, inscrits sur le grand-livre,

[1] Bien des lecteurs verront là de l'esprit, de l'enjouement, plutôt que de la poésie. Sans doute il y a de l'esprit, de l'enjouement, mais c'est l'expression poétique qui les rend si piquants, comme dans le mot de La Fontaine: *Ma femme est-elle veure?* L'expression poétique double la vivacité du trait de satire ou de plaisanterie, comme elle enfonce plus avant le trait de la douleur, comme elle centuple l'élan de l'enthousiasme. C'est le véhicule général, la mise en valeur des pensées et des sentiments, de quelque genre que soient ces sentiments et ces pensées.

Segniùs irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.
HORAT. *de Art. poet.*

Avez reçu du ciel la vie, et de quoi vivre,
. . . .
Répondez, quel prélat peut dire à son chapitre
L'arbre de son verger où se cueille la mitre?
Quel vieux oncle du pape avait dans son trésor,
Et par bon testament lui légua trois clefs d'or?

Pour en finir, l'aumône est au corps social
Ce qu'est un chyle pur dans le corps animal.
Ce chyle dont vingt sucs font un suc homogène;
Qui, filtré par le cœur, va, rougi d'oxygène,
Rendre au poumon le feu qu'il apporte au cerveau,
Monsieur, c'est ce budget, chyle à jamais nouveau,
Qui, traînant dans son cours, et moisson et vendange,
S'en va, de poche en poche, en verser le mélange;
Dispense, à filets d'or, leur tribut nourrissant;
Et, partout bien reçu, s'élève et redescend
Du vilain au monarque, et du monarque au cuistre.
Le premier mendiant du roi, c'est le ministre;
Le premier mendiant du royaume..... — Tais-toi!
(*Le Mendiant.*)

Ces citations révèlent un très-grand talent; mais il est un talent plus élevé et bien plus rare, qui consiste à dessiner poétiquement, à revêtir de couleurs poétiques, non plus une idée, un sentiment, mais un sujet tout entier. Certes, s'il est un ordre d'idées difficile à présenter dans toute sa grandeur, avec des combinaisons, des formes, des tours, des expressions poétiques, c'est, à coup sûr, l'injustice et la bizarrerie de la législation criminelle chez les divers peuples, aux diverses époques de la civilisation. Eh bien! qu'on lise la fable du *Chien et le Faucon*, et l'on n'aura peut-être jamais vu un tableau aussi frappant, aussi exact des vices de cette législation; et, d'un autre côté, il serait difficile de montrer dans toute cette pièce une combinaison de masses ou de détails, une manière d'annoncer ou de grouper les objets, une transition, un mouvement, un mot, qui ne fussent pas éminemment poétiques, un seul passage où la marche du philosophe remplace le vol du poëte.

Ces réflexions s'appliquent également à la fable du *Serin*. Quel long discours laisserait dans les esprits une idée aussi vive de l'incohérence de nos lois et de la turpitude de ces hommes qui, dans les nobles fonctions de législateur, n'ont été, pendant quarante ans, que les vils esclaves du pouvoir, condamnant aujourd'hui les principes qu'ils proclamaient hier, et prêts à punir demain comme des crimes ce qu'ils commandent aujourd'hui? Et cependant quelle grâce! quel éclat de couleurs! quelle verve de bons mots étincelants, d'images poétiques!

Le Milan et le Faucon présente aussi de hautes idées politiques, exprimées par la poésie avec une brièveté et une précision à laquelle la prose la plus énergique ne saurait atteindre. C'est dans les ouvrages de cet ordre qu'on reconnaît le véritable caractère et l'excellence de la poésie, qui, rendant par l'expression en image les pensées principales d'un sujet plus nettes, plus lumineuses, n'a pas besoin, pour les faire comprendre, de se traîner, comme la prose, sur les idées intermédiaires, et, donnant à l'esprit du lecteur une plus vive secousse, n'a, pour lui faire voir tout un sujet, qu'à lui en montrer les hauteurs [1].

La Coupe nous offre, dans un sujet tout différent, la même précision, la même rapidité de l'habile poëte, qui, d'un mot, réveille une foule d'émotions et d'idées. Malgré le charme et le bonheur de l'image qui la commence, cette pièce ne renferme pas, dans les détails, autant de richesses poétiques que celles dont je viens de parler; mais, pour la poésie de la conception générale, elle paraîtra peut-être

[1] Caractère bien opposé, pour le dire en passant, à celui que les successeurs des *Précieuses ridicules*, appelés, de nos jours, *romantiques*, ont voulu assigner à ce qu'on nommait un peu emphatiquement le langage des dieux, et qui, s'il fallait s'en rapporter à leurs leçons et à leurs exemples, serait le langage de fous stupides, remplaçant les notions exactes de la prose par des images vagues et indécises, et le sentiment, par les vaporeuses impressions de nerfs malades et convulsifs.

comparable aux plus belles odes philosophiques de l'antiquité. Chacune de ses courtes strophes fournirait à un peintre le sujet d'un admirable tableau, et la réunion de ces peintures produirait l'effet si profond de cette ode, dont le dernier trait fait tressaillir.

Je me suis beaucoup étendu sur les *Fables*,et cependant je ne les ai envisagées qu'au point de vue d'un lecteur attentif. Les vrais connaisseurs y trouveront d'autres beautés dont l'examen m'entraînerait trop loin.

Victorin Fabre composa *la Tour d'Euglantine* peu de temps après ses fables. Le mérite de ce poëme est d'un ordre tout différent. Les repos, les enjambements, la marche et l'harmonie qui sont particuliers aux vers de dix syllabes y servent constamment, tantôt à donner à l'idée un nouveau degré de précision, tantôt à enfoncer plus avant le trait du sentiment, tantôt à mettre l'image en saillie, à redoubler le jour qui la colore. On y voit d'un bout à l'autre cette inspiration qui, d'un coup d'œil et comme par instinct, choisit dans un sujet les aspects, les proportions, les impressions poétiques, qui dispose les événements et les pensées dans un ordre spécial, qui assortit la marche générale du style, l'attitude de chaque période, la nuance de chaque expression, à l'émotion qu'elle veut produire. On y trouve la sensibilité douce et profonde du chantre d'*Isnel* et *d'Asléga*, de l'auteur de l'immortel épisode d'*Olbroun*, et cette sensibilité, agrandie par de longs chagrins, se montre plus profonde encore.

Je crois même pouvoir dire, sans être injuste envers ce grand poëte, qu'on ne trouve chez lui aucun morceau d'une aussi haute poésie que la peinture suivante :

Vers le Midi, l'océan de nuages
Se balançait sur l'horizon obscur.
Mais il s'ébranle, et ses flots sans rivages
Du Sud au Nord, dans les plaines d'azur,

Roulent, noyant ces sphères allumées,
Soleils lointains levés sur d'autres cieux,
Et dans le ciel, où s'arrêtent nos yeux,
Groupes brillants de perles enflammées.
Sous le flot noir, toujours plus noir encor,
Déjà se plonge Andromède au front d'or,
Et le Cocher qui hâte en vain sa course,
Et de Léda le Cygne éblouissant;
Plus de clarté; le Bouvier pâlissant
Voit s'engloutir les sept flambeaux de l'Ourse.
  Dans l'ombre épaisse un gémissement sourd
Fait frissonner l'air immobile et lourd :
L'éclair, suivi d'une vapeur brûlante,
Le déchirant par d'obliques sillons,
L'a coloré d'une clarté sanglante :
Les vents aigus sifflent en tourbillons
Sous les éclats de la foudre roulante;
Et, répondant à ces bruits redoublés,
De tous ses flots à la fois ébranlés
La vaste mer bat la rive tremblante.

En général, toute cette description de l'orage, dans le quatrième chant, est, par la grandeur et la magnificence des images, digne de l'épopée homérique, et; pour la perfection des détails, pour la continuité de l'harmonie toujours variée et toujours aussi exquise, pour le bonheur dans le choix des expressions, elle rappelle les sons les plus éclatants et les plus purs de la lyre d'Horace.

Les deux premiers chants de *la Tour d'Euglantine* sont achevés; il manque aux deux autres quelques passages, dont l'absence n'empêche pas de suivre l'action du poëme. Ce qui est le plus à regretter, c'est la fin de l'ouvrage, la mort d'Alfred. Auguste, qui était sûr d'avoir entendu Victorin, non pas la lui réciter, mais la lui lire, n'en a pas retrouvé la copie. Rien de plus touchant et de plus poétique, d'après ce qu'il m'en a dit souvent, mais surtout quelques jours avant sa mort, que la peinture du jeune héros perdant par degré ses forces, sa beauté, la vigueur de sa pensée, l'éclat de son esprit; dé-

pouillé enfin de tout ce qui l'avait distingué, de tous les rayons de sa gloire, et comparé alors au sanctuaire dépouillé de ses flambeaux, de ses fleurs, de toutes ses pompes, lorsque, dans le deuil du vendredi-saint, on en a retiré le dieu qui l'habitait, ce reste d'existence achevait de s'éteindre. La tombe d'Alfred s'élevait près de la tour d'Euglantine, et le poëte terminait par un retour sur ses propres malheurs, en adressant un adieu à cette tombe, depuis longtemps vide et renversée.

A peu près dans le même temps qu'il travaillait à *Euglantine* et à ses *Fables politiques*, Victorin retoucha deux pièces d'un genre tout différent, *Un Songe de floréal an XII*, et *Lémor*. La première est une preuve éclatante de la supériorité de la véritable poésie sur la prose, par la masse d'idées qu'elle renferme. Pour s'en convaincre, qu'on essaie d'exposer en prose les idées réunies dans ces trois cents vers. Cent pages n'y suffiront pas, à moins qu'on ne puisse les écrire avec la plume de Tacite ou de Montesquieu ; mais cette prose tient beaucoup de la poésie, et c'est parce qu'elle exige un travail presque aussi soutenu sur la pensée, qu'elle parvient à des résultats analogues. Ce n'est qu'après avoir parcouru et reparcouru bien des fois la chaîne des idées intermédiaires, que dans cette prose, comme dans la poésie, on parvient à la remplacer par une tournure, un mouvement singulier et saisissant qui en donne, comme par instinct, la perception à notre esprit. Encore la poésie a-t-elle toujours pour cela plus de ressources. Peut-être cependant Victorin, dans cette pièce, a-t-il quelquefois un peu trop compté sur ces moyens si puissants. Quoique le mouvement, le ton, l'accent de chacun de ces passages soient bien exactement ceux qui devaient produire ce qu'il supprime, et que ce qu'il supprime pouvait seul produire, certains lecteurs, même éclairés, pourront n'avoir pas assez de promptitude dans la pensée pour le suivre sans quelque hésitation ; peut-être

tout ne sera-t-il pas pour eux parfaitement clair, au moins au premier coup d'œil. C'est, du reste, un reproche qu'on fait aussi à la prose de Tacite et de Montesquieu. Dans *Lémor*, au contraire, on trouve la même concision, sans que jamais personne puisse y remarquer la moindre obscurité. Ce petit poëme, qui avait déjà tant gagné dans l'intervalle de la première à la seconde édition qu'en donna l'auteur dans sa jeunesse, a gagné bien plus encore dans les dernières corrections [1].

Victorin Fabre revint à Paris [2] vers la fin de 1821 ; mais combien tout y était changé ! Semblable à ces orages qui, en détruisant la moisson, ravagent et empoisonnent la terre, l'invasion avait jeté dans tous les esprits une perturbation qu'on aurait prise pour l'œuvre de plusieurs siècles. Paris se faisait encore appeler la capitale du monde civilisé; mais qu'y trouvait-on, au fond? En politique, plus de parti national; d'un côté, les hommes de l'émigration, qui, ne pouvant, à leur grand regret, recon-

[1] Outre les poésies que je viens de passer en revue, plusieurs personnes m'ont cité une satire d'environ deux cents vers contre Napoléon, pièce très-remarquable, s'il faut les en croire, et si j'en juge d'après les fragments que se rappelle encore M. Cosnard-Lebel, à qui Victorin Fabre l'avait récitée deux ou trois fois vers 1813. J'ignore si Auguste la connaissait; il ne m'en a jamais parlé, et elle ne se trouve pas dans les papiers de l'auteur. Il est probable qu'il ne l'a jamais écrite, non plus que ses épigrammes les plus sanglantes, dont j'ignorerais l'existence, sans les souvenirs de M. Hippolyte Champanhet, qui m'ont été souvent d'un grand secours dans la rédaction de cette Notice.

[2] En revenant à Paris, Victorin Fabre avait eu l'idée de faire imprimer, sous forme de lettre, un court exposé de ses malheurs, pour l'envoyer à ses amis, étonnés de sa longue absence, dont ils ignoraient la cause. L'un d'eux, M. F....t, à qui il avait communiqué son manuscrit, le détourna de cette publication. Si Paris était encore tel que vous l'avez laissé, lui disait-il, j'approuverais beaucoup votre idée; je serais certain que l'impression que j'ai ressentie serait partagée par tous vos lecteurs; mais tout est changé parmi nous. Avec les habitudes littéraires et politiques qu'on s'est faites, les hommes sages doivent éviter de parler d'eux-mêmes, à moins d'une évidente nécessité. Victorin Fabre se rendit aux raisons de M. F....t, et n'imprima point sa lettre. On la trouvera à la suite de cette Notice. Voyez la note *m*.

struire l'ancien régime, s'empressaient d'adapter à leur taille le système de l'empire, c'est-à-dire de s'approprier tout ce qu'il renfermait d'odieux et de bas, sans toucher à ce qu'il avait de grand ; de l'autre, les familiers d'un prince du sang, qui ne combattaient les premiers que pour prendre leur place, leur arracher les cartes des mains et jouer le même jeu : en d'autres termes, deux entreprises rivales qui se disputaient la France à abrutir et à ruiner, deux maisons avec un chef et des associés différents, mais avec le même système d'exploitation.

Entre ces deux partis, Victorin ne pouvait pas hésiter ; il devait dire, et il dit à l'instant : *Ni l'un ni l'autre*.

La littérature était aussi avilie que la politique. Des écrivains justement révérés, tels que MM. Garat, de Tracy, Daunou, Alexis Dumesnil[1], Thurot, Laromiguière, etc., vivaient encore, mais ils étaient isolés; ils ne voyaient personne se ranger ni autour d'eux, ni à leur suite : pareils à ces vieux drapeaux tricolores qui, cachés au sein de nos foyers, y rappelaient en vain les souvenirs de notre gloire, tandis que l'étendard de l'invasion guidait dans nos murs nos bataillons asservis. Ce qu'on appelait encore les lettres françaises était divisé en deux camps, ou plutôt en deux bazars. Dans l'un se trouvaient les marchands en littérature, qui, sans vocation, sans études, décidés par le hasard, par l'offre d'un premier salaire, se faisaient *hommes de lettres*, comme on se fait procureur, corsaire ou cordonnier[2]; dans l'autre s'entassaient les industriels en fidélité

[1] Toute cette génération d'écrivains patriotes est aujourd'hui éteinte, à l'exception de M. Alexis Dumesnil, qui continue à défendre la morale et la liberté avec plus de talent et de courage que d'espoir.

[2] Ces messieurs n'y mettaient même pas tant de façon. S'ils avaient voulu grossoyer, tirer l'alène ou écumer les mers, ils se fussent certainement mis en apprentissage. Mais ils abordaient le plus difficile des arts et la plus importante de toutes les magistratures plus lestement qu'on n'a jamais pris le plus humble des métiers.

ou en libéralisme, qui faisaient des livres, comme on écrivait jadis des placets, pour avoir des places. Au milieu, quelques hommes aussi vils et plus coupables s'entendaient pour conduire, par l'appât de l'or, ces deux troupeaux affamés vers un même but, la confusion de toutes les idées, la destruction de toutes les doctrines françaises, la perversion du sentiment et du langage national, seuls moyens de perpétuer la conquête physique et d'assurer l'œuvre de la sainte-alliance.

Au lieu de venir en aide à la politique expirante, une pareille *littérature* ne pouvait qu'achever de l'empoisonner. Et le moyen qu'un homme seul s'opposât à tant d'efforts réunis, soutenus par l'influence du pouvoir, les trames d'une conjuration de palais, et les secours de la sainte-alliance? Plus cette tâche était difficile, plus elle aurait souri à Victorin à d'autres époques de sa vie, peut-être même encore dans les deux premières années qu'il passa à Nimes; mais le chagrin et les inquiétudes avaient beaucoup affaibli sa santé; le retour dans l'air brumeux et humide de Paris après six ans de séjour dans le midi l'avait encore altérée: il ne se sentait plus la force nécessaire pour soutenir avec succès une telle lutte. Sa modestie était devenue excessive; sa tête, parvenue à toute sa maturité et riche de tant d'études, lui présentait sans cesse des plans d'ouvrages vastes comme ses connaissances et hardis comme sa pensée; d'un autre côté, son goût exquis, rendu d'une sévérité extrême par la longue méditation de toutes les ressources et de toutes les exigences de l'art, lui faisait remettre à un autre temps la réalisation de ce qu'il avait conçu de plus beau. Ses amis le pressaient de publier au moins des ouvrages déjà prêts. Mais quand on lui parlait de ses *Fables*, il répondait qu'il en avait d'autres dans la tête qui lui semblaient nécessaires pour compléter l'effet qu'il se proposait de produire par ce recueil. Si on l'engageait à donner une nouvelle édition de

ses anciens écrits, dont le succès avait été si brillant, mais qui étaient presque ignorés de la génération nouvelle, attendu que, depuis dix ans, on n'en trouvait plus chez les libraires, d'autres obstacles se présentaient encore à lui. Il renonçait, quoique avec peine, à les retoucher, mais il aurait voulu y joindre des notes, particulièrement *à son Tableau littéraire de la France au XVIIIe siècle.*

Quoique dans l'examen de cet âge célèbre il eût, malgré sa jeunesse, envisagé beaucoup d'objets d'une manière toute neuve, quoiqu'on y remarquât beaucoup de vues qui lui appartenaient en propre et dont la justesse égalait la profondeur, il n'avait pu cependant à vingt-quatre ans apprécier sur tous les points tant de travaux et de génies divers, tant de doctrines et de systèmes, absolument comme il le faisait à trente-six. Outre que la force de sa pensée s'était encore accrue (car, comme on l'a dit, le propre du génie est de croître toujours), en poussant plus avant ses investigations sur la politique et sur l'histoire, il avait aperçu, sur plusieurs parties de sa route, les erreurs ou l'insuffisance de ses devanciers. Certainement il n'aurait pu mieux caractériser le style de Montesquieu, mieux juger *les Lettres persanes*, ni surtout la *Grandeur des Romains*, dont l'analyse semblerait de Montesquieu lui-même ; mais l'auteur des *Recherches sur les principes de la société civile* aurait eu beaucoup à ajouter à son jugement de *l'Esprit des lois*, non pas certes sur les beautés qu'il avait peintes d'une manière si caractéristique et si grande, mais sur les hommes, et sur les imperfections, dont il n'avait pu en 1809 se rendre un compte aussi exact et aussi complet. Jamais le genre de talent et l'influence de J.-J. Rousseau n'avaient été appréciés avec autant de précision et de bonheur; il avait même indiqué l'erreur du philosophe dans son point de départ en politique, et l'insuffisance de ses connaissances positives.

Pour Voltaire, on sait quelle sensation produisit le mor-

ceau qui lui est consacré, et l'admiration que l'auteur y montre était juste. Dans un ouvrage de ce genre, il eût été peu convenable de combattre les erreurs échappées à un si grand génie. C'était assez d'indiquer comme l'a fait Victorin Fabre ce que la *Henriade* et la *Pucelle* laissent à désirer, l'une en proportions réellement épiques, en richesse de couleurs, en éloquence ; l'autre en délicatesse et en dignité. Un point seulement paraissait demander des restrictions, ou plutôt des explications, des développements. En parlant de la nouvelle école historique fondée par l'auteur *du Siècle de Louis XIV* et de *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Victorin semble y voir non-seulement une création, mais un perfectionnement : on pourrait induire de ses paroles qu'il trouvait cette école préférable à celle des grands historiens de l'antiquité. Telle n'était point son opinion. La manière de Voltaire et de ses élèves lui semblait ingénieusement adaptée aux dispositions des hommes qui, déchus de leurs droits de citoyens, n'intervenaient dans la direction de leurs affaires que par des épigrammes ou des dissertations ; Thucydide et Tacite lui paraissaient au contraire le manuel de leurs compatriotes, qui voulaient et pouvaient servir leur pays dans le sénat, sur la place publique ou dans les camps.

Quant aux auteurs d'un ordre plus ou moins inférieur qu'on a désignés, avec Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Buffon, sous le nom *de philosophes du XVIII[e] siècle*, et que bien des gens regardent comme les égaux de ces grands hommes, ou du moins comme leurs dignes lieutenants, Victorin Fabre aurait désiré montrer ce que leurs doctrines avaient d'exagéré, d'incomplet et par conséquent d'inexact ; mais porter le doigt sur leurs défauts dans un moment où ils étaient harcelés par le parti de l'étranger, c'eût été, en découvrant le côté faible de la place, risquer d'y faire pénétrer l'ennemi, au lieu de porter à la réparer.

Tels sont les motifs qui l'empêchèrent de réimprimer ses ouvrages.

Ce fut alors qu'il écrivit les Dialogues de *Festus, de Jean de Souabe* et d'*Agnès d'Autriche*, productions originales où l'esprit philosophique réunit si habilement les traits les plus saillants d'un caractère et d'une époque, et où les expressions les plus pittoresques relèvent ces traits avec tant d'énergie, et donnent au tableau tant de vie et de mouvement. Ce fut alors aussi qu'il commença l'*Histoire de la formation des républiques suisses*; mais il l'interrompit bientôt pour travailler exclusivement à son grand ouvrage sur les *Principes de la société civile*, dont il avait conçu l'idée il y avait quinze ou seize ans, et dont le plan s'était étendu, perfectionné, dans une longue suite d'études, et à mesure que son talent s'agrandissait et se perfectionnait lui-même.

Cet ouvrage est peut-être le plus vaste, le plus gigantesque qui ait jamais été entrepris. En effet, suivant la chaîne de toutes les idées sociales, depuis son premier anneau à la réunion de quelques familles en tribu sauvage, jusqu'aux empires les plus avancés en civilisation, épiant la naissance de toutes les institutions et les causes de leur naissance, leurs progrès et les causes de leurs progrès, leur chute et les causes de leur chute, ne donnant rien aux systèmes, ne marchant qu'appuyé sur des observations bien constatées, Victorin Fabre se proposait de faire sortir de *l'expérience des peuples* une politique immuable comme les lois de la nature, éternelle comme la vérité, une politique qui marchât de front, pour la certitude des maximes, avec les sciences les plus positives, puisqu'elle devait être aussi une science d'observation.

Tel qu'il l'avait conçu, tel que le temps seul lui a manqué pour l'écrire, c'eût été le plus étonnant, le plus utile des livres. On aurait trouvé là, tracée avec l'imagination de Platon et l'énergie de Bossuet, cette admirable histoire

du genre humain, divisé d'abord en familles éparses, plus tard en misérables peuplades, passant plus tard encore de l'état sauvage à la barbarie, s'avançant ainsi lentement vers la civilisation, donnant chez les deux grands peuples antiques la mesure de la hauteur où peut atteindre sa noble nature; puis tout à coup on l'aurait vu déchoir, retomber jusqu'à la barbarie, et enfin remonter de nouveau vers la civilisation, vers une civilisation nouvelle, non plus restreinte et locale comme les droits de la cité, mais universelle comme les droits des hommes, non plus guidée par les dieux d'une ville ou d'un peuple, mais par le Dieu de l'univers. On eût compris pourquoi cette civilisation plus morale, plus grande que l'ancienne, était aussi plus difficile à perfectionner; et les peuples, impatients de cette perfection, mais incertains de la route qui doit les y conduire, auraient pu, éclairés de cette lumière nouvelle, mieux diriger leurs efforts, et rapprocher le terme de leur course.

Tel qu'il est, cet ouvrage me paraît encore le plus grand monument élevé à la science politique. En le lisant, l'homme instruit, que tant de systèmes différents, opposés, avaient laissé dans le doute et dans une obscurité pénible, verra ce voile se déchirer devant lui; il touchera du doigt les erreurs des publicistes les plus habiles, et les causes de ces erreurs. Sur les objets les plus importants à la destinée des nations, une foule de vérités entièrement neuves apparaîtront avec le plus évident degré de démonstration. A la place d'opinions plus ou moins probables, source éternelle de disputes, s'élèvera une véritable *science* dont ce livre sera le code immortel.

Il n'est pas une seule des innombrables questions qu'il agite, je veux dire une seule des questions qui intéressent l'humanité, sur laquelle, après avoir dissipé un nuage, il ne répande un jour éclatant. On sent que je ne puis ni ne dois

analyser ici un ouvrage de cette nature; quelques lignes cependant me semblent indispensables pour en donner une idée.

Le plus grand nombre de mes lecteurs ont regretté comme moi, en lisant Jean-Jacques, l'heureux âge où les hommes, en paix entre eux et avec l'univers entier, trouvaient sans travail, au sein d'une nature prodigue, tout ce qui pouvait satisfaire et flatter leurs goûts simples et bornés. Malheureusement, ce n'était là qu'un rêve dont il faut faire le sacrifice. M. Fabre nous prouve que l'imagination la plus ardente et la plus féconde, le génie même le plus vaste et le plus profond, ne peuvent tenir lieu de l'inexorable logique des faits. La terre n'a pas toujours été ce que seraient nos campagnes laissées quelque temps sans culture. La civilisation change autant le globe que ses habitants. Presque partout le sol est stérile ; ses productions spontanées ne peuvent, même dans les climats les plus favorisés, qu'apporter un secours passager et insuffisant contre la faim. Les hommes, avant de devenir agriculteurs, ont donc été forcés de demander leur nourriture à la pêche et surtout à la chasse, partant de se réunir, soit pour se défendre contre les bêtes féroces, soit pour rendre leurs chasses plus productives, en d'autres termes, pour *manger et n'être pas mangés*. Mais à quelle époque remonte cette réunion commandée par la nature et la nécessité ? A la même époque évidemment que la réunion des abeilles et des castors.

Nous voici déjà loin du système de Rousseau, nous allons nous en éloigner davantage. Il y a, pour les peuples, différents états sauvages et différents états de civilisation ; mais il n'y a point pour l'homme d'état de nature, ou plutôt l'état de nature pour l'homme est chacun de ces divers échelons qu'il parcourt successivement. C'est dans l'instinct et le besoin de sociabilité, l'instinct et la puissance de perfectibilité, qui sont les deux attributs les

plus incontestables de notre haute et noble nature, qu'il faut chercher le principe de toute civilisation; il n'en est point d'autre.

Une question plus importante encore, parce qu'elle touche plus immédiatement au bonheur du genre humain, l'immortalité de l'âme, me paraît avoir trouvé dans le livre de Victorin Fabre un degré de démonstration que j'ai vainement cherché ailleurs. Ce n'est pas de raisonnements métaphysiques, toujours contestés et toujours contestables, qu'il la fait ressortir; il la puise dans la nature, dans le cœur, il l'arrache des entrailles mêmes de l'homme, si je puis ainsi parler. « Au-dessus de toutes les croyances humaines, dit-il, partout flottantes dans l'incertitude, partout sujettes à l'interprétation ou au changement, s'élèvent partout, et toujours les mêmes, le cri de l'instinct, la voix de la raison; sur quelque point du globe qu'on aborde, sur quelque rive sauvage qu'on soit jeté par la tempête, quelque langue polie ou barbare que l'on entende parler, on y trouve ces mots, qui appartiennent à la langue du genre humain : Dieu tout-puissant, âme immortelle. »

Selon la plupart des historiens, des voyageurs, des philosophes, il y aurait eu des peuples entièrement dépourvus d'idées religieuses, des nations qui adoraient des objets inanimés, des cultes publics reconnaissant une foule de divinités rivales: à chaque page de leurs livres on trouve les mots d'athéisme, de panthéisme, de polythéisme, d'idolâtrie. Victorin Fabre démontre, par une étude plus exacte des progrès de la civilisation, que ces écrivains ont été dans l'erreur; que les divers peuples de la terre n'ont jamais reconnu qu'un seul Dieu, auteur de toutes choses, n'attribuant à ce qu'on a cru leurs divinités subalternes d'autre puissance que celle que nous attribuons à nos saints.

Que n'a-t-on pas dit sur l'origine de la guerre et sur son influence pernicieuse? Nous trouvons chez tous nos philo-

sophes que la guerre, née de l'ambition et du besoin des conquêtes, est un fléau qui partout a empêché ou retardé les progrès de la civilisation. Eh bien ! sur ce point encore l'autorité des faits se trouve en opposition avec l'opinion générale. Il a dû arriver, et il est arrivé, que des tribus ont été troublées dans leurs pêches ou dans leurs chasses, par des tribus voisines, et qu'il a fallu résister, sous peine de mourir de faim. Voilà, selon Victorin Fabre, l'origine de la guerre; en voici les résultats.

Les tribus faibles cherchèrent à augmenter leur nombre pour augmenter leurs forces; de là les alliances et la réunion des tribus en peuplades. La guerre, exaltant toutes les forces du caractère et de l'imagination, fit naître le désir des actions d'éclat et de leurs récompenses. Le guerrier qui avait sauvé tous les autres, et qui, pour les sauver, s'était fait obéir, leur révéla à la fois la nécessité de leur obéissance et l'utilité de son commandement. Ils se rangèrent sous sa conduite après la guerre comme pendant le combat : de là les premières notions de subordination et d'ordre social [1].

[1] Les lecteurs peu réfléchis, mais de bonne foi, me sauront quelque gré de rapporter ici une anecdote qui peut leur épargner une duperie et une injustice. Le jour où Victorin Fabre avait exposé à l'Athénée l'Influence de la guerre dans le *premier état social*, un homme qui probablement n'était pas en France pendant que le professeur se distinguait aux premiers rangs de l'opposition des lettres, disait après la séance à M. Devèze : « M. Victorin Fabre a débuté sous l'empire. Alors brillait dans tout son éclat notre gloire militaire; elle aura ébloui son imagination encore jeune et déjà puissante. » M. Devèze prit dans sa bibliothèque une brochure, et il lut : *Ces hommes que l'histoire a flétris du nom de conquérants, insensés qui osent croire à la gloire du crime*, etc. Cet écrit, ajouta-t-il, porte la date de 1805, et il est signé en toutes lettres de M. Victorin Fabre. Quand M. Devèze raconta cette petite scène, Victorin sourit : « Oui, dit-il, dans mon *Éloge de Boileau*. Ce morceau, que j'avais oublié, n'est au fond qu'une déclamation de jeune homme; mais enfin ce n'était point une déclamation à la mode. Ceux qui disaient en la lisant pour lors : C'est un écervelé, un imprudent ! sont les mêmes qui, comptant aujourd'hui pour rien la vertu, même la vertu militaire, crient d'un côté : Industrie; de l'autre : légitimité. Dieu les secoure, avec

L'homme n'avait possédé jusque-là que sa personne ; il commença à posséder ses armes, qu'il transmit à ses enfants. Ainsi s'ouvrit la route, encore longue à parcourir, qui devait conduire au véritable droit de propriété.

On a dit aussi que la guerre avait fait naître l'anthropophagie. Victorin Fabre prouve qu'elle l'a fait cesser, et que son premier bienfait a été « de retirer les hommes d'une condition pire que celle des corbeaux et des vautours....... Ce qu'il y a de bien certain, dit-il, c'est qu'on ne trouve aujourd'hui sur aucun point de la terre, existantes à la fois, chez aucun peuple ou peuplade, ïourten, clan ou tribu, la guerre et l'anthropophagie telle que nous l'avons définie. Il en reste seulement (et certes, c'est bien assez !) ce que des hordes sauvages nomment le festin des guerriers [1], ce que des peuples barbares ont nommé des sacrifices, époque d'une civilisation plus avancée, où les hommes sont encore féroces, mais où il n'y a plus que les dieux d'anthropophages.

« Ces festins des guerriers semblent être pour les sauvages ce qu'étaient pour les Étrusques les combats des gladiateurs, pour les Crétois leurs fêtes guerrières, la plus importante partie de l'éducation nationale.....

« ..... Qu'est-ce donc qui détruit enfin cet usage ? qu'est-ce qui le remplace ? l'esclavage domestique.

« Il vient un temps où les peuples chasseurs s'aperçoivent que, dans la saison où le gibier abonde, il y a moins de profit et de prudence à égorger sur-le-champ l'animal

leur légitimité et leur industrie ! ni les uns ni les autres ne savent où ils vont, mais je vois bien où ils nous mènent.

1 Faire endurer au prisonnier les outrages et les tortures les plus inouïes ; lui couper l'un après l'autre les membres dont la privation n'entraîne pas immédiatement la mort ; les jeter dans une chaudière, en boire le bouillon et les manger en sa présence, voilà ce que les sauvages appellent le *festin des guerriers*. Le point d'honneur national consiste chez eux à supporter stoïquement ces horribles supplices.

qu'on a pris en vie, qu'à le garder et à le nourrir pour l'égorger au besoin. Alors on a des troupeaux, et l'on veut avoir des pasteurs ; car le préjugé défend de considérer comme digne d'un homme libre toute autre occupation que la chasse et la guerre. Comme l'animal fait prisonnier, qu'on tuait auparavant et qu'on réduit à l'esclavage, l'homme fait prisonnier, et qu'on tuait aussi, devient aussi esclave et gardien d'esclaves.

« L'homme, comme l'animal, n'avait été jusqu'alors qu'une proie; l'homme, comme l'animal, devient pour lors une propriété ; on a éprouvé que son travail avait plus de valeur que sa chair, et, au lieu de le manger, on le possède. »

Ainsi l'esclavage domestique a détruit l'anthropophagie ; il a été détruit et remplacé à son tour par la féodalité et l'esclavage de la glèbe, qui avait paru devoir affermir et perpétuer la servitude chez toutes les nations modernes, et dont le résultat, quelque étonnant que cela paraisse, a été le retour de l'Europe à la liberté.

Que si de la guerre je passais à la famille, à la propriété, à l'égalité, à la liberté, au droit des gens, je montrerais encore et toujours que, de faits connus, mais mal appréciés, Victorin Fabre a tiré des conséquences entièrement neuves et d'une incontestable justesse.

Interrogez les voyageurs, par exemple, les historiens, les publicistes, tous vous diront que, chez les sauvages « les femmes sont esclaves, et, ajoutent la plupart, *bêtes de somme*. Ils fondent cette assertion sur les travaux des Indiennes, obligées de couper le bois de chauffage, de faire les chaussures, de porter le bagage et les provisions, quand elles accompagnent leurs maris... et quelquefois d'élever les cabanes. » Or, ces travaux, qui nous paraissent si pénibles, ne sont, à proprement parler, y compris celui de porte-faix, que des ouvrages de femmes, eu égard aux fatigues et aux

dangers sans mesure des hommes dans leurs chasses et dans leurs guerres. Ensuite, ce n'est point un règlement de servitude qui y oblige les Indiennes, mais une loi plus obligatoire encore, la nécessité. Les Indiennes, d'ailleurs, sont si peu les esclaves, c'est-à-dire la *propriété de leurs maris*, qu'elles peuvent les quitter quand bon leur semble, et passer de l'un à l'autre aussi souvent qu'il leur plaît. « Le divorce, autorisé par la législation de presque tous les anciens peuples, est un évident témoignage de l'universalité de cette coutume, qu'on trouve encore aujourd'hui, non pas chez deux, chez vingt peuplades sauvages, mais chez toutes celles de l'ancien et du nouveau continent. »

On s'est également trompé quand on a écrit que la polygamie, dont on trouve partout des exemples, avait été générale. Pour se convaincre qu'elle n'a pu l'être nulle part, il suffit de réfléchir que les *individus des deux sexes naissent partout en nombre à peu près égal.*

L'horrible coutume chez quelques sauvages de tuer son père vieux ou infirme, que les uns attribuaient à l'instinct de la barbarie, d'autres à un sentiment erroné de piété filiale, est encore expliquée par Victorin Fabre d'une manière plus conforme au cœur et à l'intelligence de l'homme. Elle prend, selon lui, sa source dans la loi des lois, la nécessité. On conçoit en effet que se débarrasser des vieillards et des infirmes soit une condition de vie ou de mort pour de faibles peuplades continuellement engagées dans des guerres de surprise ou d'extermination. « Or, dès l'instant qu'une coutume devient indispensable, elle s'établit, le préjugé la consacre, et si quelqu'un hésite à la suivre, tous finissent par la respecter. Celle-ci a tous les caractères d'une cérémonie religieuse et d'une fête domestique : c'est le père qui demande son *changement de climat;* si le fils a lui-même un enfant au moment où il vient de frapper, il lui dit : « Je « suis bon pour toi, cher enfant, comme mon père l'a été

« pour moi : je lui devais, et un jour tu me devras, ce grand « service. » Et puis l'immortalité de l'âme n'est pas, chez les Indiens comme chez nous, « un point de doctrine philosophique, ou une opinion dogmatique imposée par l'éducation ; c'est une croyance d'instinct qui a toute la certitude, toute la réalité des choses matérielles et qui tombent sous le témoignage des sens. Ils croient à l'existence de cet autre climat où le vieillard retrouve sa jeunesse, et l'infirme sa vigueur, comme un habitant de Paris croit à l'existence de l'Amérique. » Ce qui étonne, c'est que « parmi ces hommes où les pères meurent de la main de leurs fils, on trouve, plus peut-être que chez aucun autre peuple, cette vénération profonde pour la sagesse des vieillards, qui, par la respectueuse attention qu'elle assure aux leçons de l'expérience, supplée à l'absence des monuments et de tous les autres moyens d'instruction ; cet attachement pour la terre sainte où reposent les ossements paternels, qui a concouru plus que tout le reste à porter les peuplades errantes à prendre des demeures fixes, première et indispensable condition de tout progrès social; enfin ce culte des ancêtres qui perpétue dans l'enfance des sociétes l'empire des traditions et des coutumes, première source des lois. »

Les Recherches sur les principes de la société civile se composent de deux parties principales, dont l'une est presque entièrement terminée, dont l'autre, qui l'était aussi dans la tête de l'auteur, n'a été écrite que par fragments.

Pour parvenir à lier ces fragments, Auguste Fabre, dont la santé, depuis longtemps minée par la maladie, venait d'éprouver coup sur coup deux nouvelles et terribles secousses[1], trouva encore dans l'énergie de son amour fraternel la force d'entreprendre et de poursuivre, pendant plusieurs années, des études préparatoires si nombreuses et si vastes, qu'elles

[1] La mort de son père, immédiatement suivie d'une maladie incurable de sa sœur.

auraient absorbé la vie la plus longue et la mieux remplie. Nul doute que si la sienne eût été moins abrégée, l'édifice dont Victorin avait élevé le péristyle ne fût sorti majestueux de ses échafaudages. Mais la mort le surprit au moment où il venait d'ajouter aux immenses matériaux qu'il avait trouvés d'autres matériaux immenses et tellement homogènes, qu'il est aujourd'hui impossible de dire où s'est arrêtée l'œuvre de l'auteur, où commence le travail du continuateur. Ce dernier trouvait pour lui-même dans l'analogie de son écriture avec celle de son frère une insurmontable difficulté à fixer la ligne de démarcation. Aussi, me recommanda-t-il expressément d'en avertir le public, car tel était son culte pour la gloire de Victorin, que l'idée qu'on pût lui attribuer une seule ligne écrite par un autre se présentait à son esprit comme une profanation.

Il mourut, laissant éparpillés sur des tables, sur divers meubles, et jusque sur les siéges qui garnissaient son appartement, plus de dix volumes d'études, de recherches, de matériaux et d'ébauches plus ou moins avancées, en feuilles volantes dont pas une seule n'était numérotée, et la plupart d'une écriture presque illisible[1]. Encore cette masse de papiers subit-elle, avant de m'être remise, l'inévitable confusion d'un minutieux inventaire auquel prenaient part cinq personnes.

Tel est le labyrinthe dans lequel j'ai dû m'engager, et qui pour moi, comme pour tout le monde, aurait été sans issue, si je n'avais eu pour m'y guider, de loin à loin, le souvenir de mes conversations avec Auguste Fabre, et

1 Victorin, et surtout Auguste Fabre, écrivaient très-lisiblement; mais l'habitude qu'ils avaient l'un et l'autre de corriger quelquefois sans effacer, et de faire ainsi après coup plusieurs versions de la même phrase, en plaçant cinq ou six synonymes au-dessus ou au-dessous de chaque mot, rend leur écriture toujours très-difficile à lire, et cette difficulté est encore augmentée par l'obligation où l'on est de choisir continuellement entre les variantes.

quelques indications qu'il me donna dans les derniers jours de sa maladie. Comme on le voit, ma tâche était rude. Ne me serai-je jamais trompé dans le classement de tant d'idées? Ne me sera-t-il point arrivé de prendre de simples matériaux pour des fragments de l'ouvrage? Je ne saurais l'affirmer, car, pour m'en assurer complétement il aurait fallu remonter à toutes les sources où avaient puisé les deux auteurs, en d'autres termes, analyser, non plus seulement tous leurs manuscrits, mais plusieurs milliers de volumes; or, cette difficulté, déjà immense, serait devenue quelquefois insurmontable, car il s'en faut que j'aie trouvé l'indication de tous les ouvrages consultés. Combien donc que mon travail soit imparfait, j'ai quelque droit à l'indulgence du public, ne fût-ce que pour ne m'être pas découragé.

Il ne faudrait pas cependant que l'on supposât, d'après ces détails, qu'Auguste Fabre manquait d'ordre. Il en avait au contraire beaucoup. Mais il ne devait pas, dans une œuvre de longue haleine, commencer par assigner une place fixe à des matériaux qui pouvaient en changer vingt fois pendant le cours de la composition. De là une confusion apparente dans ses papiers, confusion même réelle pour un tiers, mais qui n'en était pas une pour lui. Quant à Victorin, sa manière de travailler n'explique que trop comment une grande partie de ses travaux se trouve perdue.

Dans ses premières méditations sur un sujet, il s'assurait d'abord s'il avait quelques nouvelles recherches à faire, et, dans ce cas, il déterminait les ouvrages ou les documents qui pouvaient lui fournir des secours. Puis, il les lisait, les étudiait avec soin, et prenait de nombreuses notes. Une fois cette reconnaissance faite, une fois certain de posséder de son sujet tout ce qu'on en avait vu avant lui, il méditait de nouveau pour l'approfondir, pour en faire sortir des vérités qui lui appartinssent en propre,

pour y saisir des aperçus encore ignorés : semblable à ces ingénieurs qui, après avoir consulté ceux dont le travail s'est arrêté à la surface du sol, s'enfoncent dans ses profondeurs pour y trouver de nouvelles richesses. A ce travail d'exploration succédait celui de disposition ; il assurait son plan dans toutes ses parties, et ne se mettait en route que lorsqu'il pouvait dire comme Mithridate :

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Alors il se promenait à grands pas dans son cabinet, laissant ses idées, rassemblées et disposées avec ordre, s'unir plus intimement entre elles et se colorer peu à peu. Quelquefois il restait assez longtemps sans rien trouver qui lui convînt, sa pensée lui paraissant sans mouvement et son expression sans couleur. Tout à coup l'inspiration se faisait sentir ; elle s'annonçait d'ordinaire par une légère sueur ; dès ce moment, avec une facilité surprenante, il composait et corrigeait en même temps ; il choisissait entre dix, vingt leçons, sans en écrire une seule, et ne se reposait que quand un morceau, quelquefois très-long, était, non pas jeté, mais terminé. Un mouvement fébrile se marquait alors dans ses yeux et dans sa voix. C'est cet instant de la création qu'il a si bien peint dans ce passage de l'*Eloge de La Bruyère :* « L'imagination, fécondée par une longue méditation, fermente sourdement, s'échauffe, et tout à coup se passionne et s'enflamme. On sent l'approche du dieu. Toutes ces idées successives, qu'on avait lentement amassées, on les reçoit simultanément ; un travail secret les a disposées : on les voit comme dans un tableau dont le dessin est tracé ; comme on les voit, on les peint : on avait conçu, l'on enfante. »

Le lendemain, il commençait par redire le morceau commencé la veille, y faisait parfois quelques nouvelles corrections, attendait et préparait de la sorte l'inspiration, et

poursuivait son travail. Il a composé et corrigé ainsi de mémoire la plupart de ses ouvrages, qu'il écrivait ensuite pour les recorriger, il est vrai, mais qui, sur cette première copie, étaient déjà plus travaillés que ne le sont ceux des auteurs qui composent la plume à la main[1]. Sa méthode est incontestablement la meilleure, non-seulement parce que l'agitation du corps augmente l'activité de l'esprit, suivant la remarque de Jean-Jacques, *ma tête ne va qu'avec mes pieds*, mais encore, et surtout, parce que l'esprit, n'étant pas obligé de ralentir sa marche sur celle de la plume, peut se livrer à toute la rapidité de l'impulsion qu'il a reçue, et parvient au but sans se refroidir. Mais cette méthode exige beaucoup de force physique, une mémoire imperturbable, une faculté d'attention prodigieuse, et un temps que la destinée mesure quelquefois avec trop de rigueur[2].

Dans l'été de 1822, l'administration de l'Athénée de Paris engagea Victorin Fabre à reparaître dans sa chaire. Il se détermina à y faire un cours sur le sujet du grand ouvrage dont je viens de parler.

Plein de ses idées, et possédant tous les secrets de

[1] Il est des moments où je serais tenté de croire à une sorte de fatalité. Vers le 20 mai 1831, Auguste Fabre, sous l'influence d'un secret pressentiment, tourmentait son frère pour qu'il écrivît la seconde partie de son ouvrage. Celui ci alléguait sa mauvaise santé et la fatigue d'un si long travail. J'apprenais alors la sténographie dans mes instants de loisir. Je n'étais certainement pas habile, mais enfin j'écrivais déjà en *notes* quatre ou cinq fois plus vite que par le procédé ordinaire. C'était tout ce qu'il fallait pour suivre la parole d'un véritable orateur. J'offris mon concours à Victorin. Il fut charmé de l'idée et l'accueillit avec d'autant plus d'empressement, qu'il voyait dans cette copie la meilleure étude de style que je pusse faire, et une nouvelle occasion de me donner des conseils. Tout était convenu, les heures fixées; il mourut presque subitement le jour même où nous devions commencer.

[2] Je n'ai pas besoin de dire que Victorin Fabre n'appliquait cette méthode qu'à la poésie ou à la haute éloquence. La plupart des articles qu'il a donnés à la *Revue philosophique*, à l'ancien *Mercure*, à la *Semaine* et à la *Tribune*, étaient au contraire généralement écrits au courant de la plume, et plusieurs de ceux qui furent le plus remarqués étaient le fruit d'une matinée.

l'art d'écrire, il traça en peu de temps l'introduction de cet immense travail. Ce fut l'objet de sa première leçon, qui fut vivement applaudie, mais sans exciter l'enthousiasme qu'avait produit douze ans auparavant son cours littéraire dans la même enceinte. Le public qui fréquentait l'Athénée n'était plus le même. Sans doute il s'y trouvait la plupart des hommes qui honoraient encore la France ; mais au milieu de tout ce qui les entourait, ils avaient l'air d'étrangers, ou plutôt des nobles débris d'un autre âge, d'une autre civilisation. Il était aisé de prévoir que la masse des auditeurs applaudirait le moindre trait d'esprit qui aurait rapport aux discussions politiques du moment, au procès pendant entre l'opposition et les ministres; qu'elle applaudirait même quelquefois de généreux sentiments rendus avec éloquence, mais qu'elle laisserait passer sans les comprendre les résultats les plus lumineux en histoire et en législation, les réunions d'idées les plus fortes, les plus éclatantes beautés de style.

Cependant le professeur excita les vives émotions qui manifestent le pouvoir de l'éloquence, notamment dans une leçon improvisée, où, après avoir cherché s'il y a des droits naturels, peignant la tyrannie des pachas turcs, il réfuta avec une foudroyante énergie les sophismes du congrès de Vérone, et prouva la justice de l'insurrection grecque avec la fierté d'un Tsavellas et la véhémence d'un Démosthène; et plus tard encore, dans sa dernière leçon, lorsque, remettant sous les yeux de ses auditeurs le partage de la Pologne et la coalition de Pilnitz, reportant dans les cœurs le serrement qu'y causa la marche de l'Europe sur toutes nos frontières et le son lugubre du tocsin, renouvelant l'horreur, la colère, l'indignation d'une époque terrible, il fit sortir de ces impressions diverses l'élan d'orgueil et de joie dans lequel la France de 89 s'écria tout entière :

Le jour de gloire est arrivé!

Mais, excepté ces deux effets pour ainsi dire électriques, et quelques autres de ce genre qu'un grand orateur pouvait seul produire même sur un tel public, ce ne fut qu'une impression ordinaire. Et pourtant quelle différence pour la hardiesse du plan, la profondeur des vues, entre ce cours de 1822 et celui de 1810! Les journaux, il est vrai, rendirent un éclatant hommage au talent qu'avait déployé Victorin Fabre; mais déjà la presse, dans les mains des doctrinaires, était si déchue de sa noble mission, qu'elle avait perdu toute autorité auprès des gens éclairés. Ses éloges, devenus presque toujours une monnaie courante prodiguée à l'intrigue par l'esprit de coterie, n'étaient plus que bien rarement la constatation de légitimes succès. C'est le motif qui m'empêche de citer les articles, très-remarquables d'ailleurs, qui parurent dans plusieurs feuilles.

D'autres travaux, notamment la révision du poëme *la Calédonie*, que publiait alors Auguste Fabre, empêchèrent Victorin de continuer son cours. L'administration de l'Athénée, affligée de cette interruption, lui demanda d'en dédommager ses auditeurs, en relisant, dans la même chaire, les leçons d'éloquence qui avaient obtenu tant de succès en 1810 et 1811. Victorin refusa[1], mais il se chargea de prononcer le discours d'ouverture à la rentrée des cours. Cet ouvrage, dont les pensées, tout aussi profondes, mais plus générales que celles des Leçons sur les *Principes de la société civile*, demandaient moins de connaissances politiques pour être complétement saisies, parut mieux senti par le public. Non-seulement il fut applaudi plusieurs fois avec enthousiasme, mais il produisit d'un bout à l'autre une vive sensation. Pendant trois mois, l'administration de l'Athénée pressa l'auteur de le faire imprimer; M. Boissy

[1] Les regrets que les administrateurs de l'Athénée éprouvèrent de ce refus sont consignés dans leur rapport de 1825.

d'Anglas, qui la présidait, lui écrivit plusieurs fois dans ce but; mais Victorin ne s'occupait que du poëme de son frere.

Quelques mois après la publication de ce poëme, Auguste engagea Victorin à fonder un recueil périodique dans lequel la vérité, la justice, les sages et nobles doctrines repoussées de partout, pussent trouver un asile. Victorin résista longtemps. Il prévoyait combien il serait difficile de réussir sans intrigue dans un projet dont la réussite devait être mortelle pour tant d'intrigants. Cependant il finit par se décider, et la *Semaine* parut. Les quatre volumes qu'elle forme, et dont la moitié au moins est de Victorin et d'Auguste, sont très-certainement le meilleur ouvrage de ce genre qui existe[1].

Cette publication, à laquelle Victorin Fabre venait de consacrer, outre ses veilles, une partie notable de sa modeste fortune, avait achevé, comme on va le voir, de briser son avenir, en exaspérant encore l'Académie contre lui.

L'éloquent panégyriste de Fontenelle et de Suger, l'historien de la Grèce et des Pharaons, M. Garat, n'avait pas eu de peine à se consoler du glorieux ostracisme qui l'avait banni de la classe des lettres, en même temps que Bonaparte était exilé de la classe des sciences et David de la classe des beaux-arts. Il n'avait fait que sourire à la maladresse d'un gouvernement assez stupide pour montrer, par une seule ordonnance, qu'il regardait comme ses ennemis tout ce que la patrie comptait de plus illustre dans toutes les carrières de la gloire. Mais il ne pouvait concevoir que l'Académie ne s'empressât pas d'appeler Victorin Fabre dans son sein. Il ne songeait nullement combien cette Académie, peuplée depuis quelques années des hommes que Victorin avait autrefois vaincus en faisant

[1] J'ai reproduit plusieurs articles des deux frères dans les *Mélanges* qui terminent le recueil de leurs œuvres.

ses premières armes, et qui, pendant son absence et l'occupation étrangère, s'étaient élevés, à l'aide d'une double congrégation et de trois polices, sur les tombes de Parny, de Saint-Pierre, de Ginguené, de Maury, de Millevoye, devait redouter un grand talent et un noble caractère. Il avait pressé plusieurs fois Victorin de se présenter. Victorin lui avait répondu : Vous savez qu'à vingt-cinq ans j'ai refusé une nomination que vous et vos amis croyiez certaine; maintenant que j'ai quarante ans, il ne me conviendrait point de me présenter pour être refusé; et, malgré tout ce que vous pouvez en penser, je le serais. J'aurais pour moi tout ce qui reste de l'Institut national, sauf un ou deux hommes qui n'ont jamais d'opinion sans l'approbation de la police; toute la nouvelle Académie serait contre moi, pour deux bonnes raisons : j'aime la France et le français. M. Garat ne se tint pas pour battu ; il parla à plusieurs de ses anciens confrères, et sur leurs réponses favorables, mais qui cependant laissaient entrevoir des difficultés à cause des opinions politiques, il engagea vivement Victorin à faire quelques visites, à voir au moins M*** M***.

Victorin Fabre ne tenait nullement au titre d'académicien, mais il commençait à n'être plus jeune, sa santé était altérée; avec un public qui, peu sûr de son jugement, aimait mieux s'en rapporter à des titres, une place à l'Académie pouvait donner plus d'influence; enfin, et ce fut la raison déterminante pour lui, son père, que pendant sa première jeunesse il avait comblé d'ineffables joies par tant et de si étonnants succès, son père, qui depuis longtemps ne voyait rien arriver d'heureux à ses fils, apprendrait sans doute avec plaisir cette nomination : il se résolut donc avec répugnance à suivre les conseils de M. Garat; mais il ne les suivit pas longtemps.

Quelques jours après, son frère lui ayant écrit pour lui

demander où en étaient ses démarches, il lui fit la réponse suivante, qui peint admirablement l'élévation de son caractère et les petites passions de l'époque :

« Il n'y faut plus penser. Je voyais bien que ces gens-là, ne pouvant faire de la littérature, et s'imaginant peut-être faire de la politique, étaient divisés en deux camps ; que chaque parti avait son candidat choisi, non sur des ouvrages, mais sur des opinions, et que, comme il n'y avait point de parti patriote, je ne pouvais, ni ne voulais, ni ne devais être le candidat d'aucun. C'est encore bien pis, M. Garat ayant parlé de moi à des académiciens des deux bords. Vous m'avez fait faire une folie, et les plus courtes folies sont les meilleures.

« Je suis allé chez M. R., pour lui parler de ta pièce[1] ; comme M. Garat l'avait vu l'autre jour, il m'a parlé, lui, de l'Académie. Il m'a dit qu'il fallait que j'y arrivasse par les royalistes. J'ai eu beau répondre que je ne voyais pas ce qu'avaient de commun avec le royalisme *la langue et la littérature française de l'Institut national... impérial... et royal* ; il a répété que je devais arriver par les royalistes, et m'a engagé à aller quelquefois à ses mercredis, où je trouverais MM. A..., Lac..., etc., etc., lesquels auraient grand plaisir à me voir. Tu sais que, d'un autre côté, M. Garat me conseille d'aller aux vendredis de M. D... Cette position ne peut me convenir. Si l'on n'avait voulu qu'un homme d'honneur, ayant de la littérature, les choses auraient pu s'arranger. Les deux partis veulent un candidat ; qu'ils en cherchent un autre. Être à la fois de la société R... et de la société D... serait pour moi le supplice le plus insupportable, quand il n'y aurait que le tourment d'entendre décrier *ici* ceux que j'irais visiter *là*... Ensuite, quand je me fâcherais chez les uns en prenant la défense des autres

[1] Sa tragédie d'*Irène*, dont la mise en scène était empêchée par la censure.

(et il me serait impossible de faire différemment), on serait peut-être assez vil pour répandre que *je fais les deux mains*, ce qui serait mille fois pis que de passer pour un *transfuge*. Si quelque chose de ce qui se dirait ou se projetterait chez les uns venait à transpirer, et passait jusqu'aux autres, on serait porté à soupçonner celui qui les fréquenterait tous également. La malveillance et l'impertinence pourraient y trouver matière à je ne sais quels bruits dont je ne supporterais pas le plus léger indice sans en venir à l'*ultima ratio*.

« Un parti pardonnera de *flatter* le chef du parti opposé, principalement s'il est très-élevé en dignité et en puissance, roi surtout. Aucun de ses membres ne pardonnera qu'on voie seulement les hommes de ce parti opposé qui se trouvent placés tout près de lui, et comme des rivaux.

« Tu me rappelles qu'autrefois j'ai été lié avec des académiciens de la droite et de la gauche. Peux-tu ne pas voir que cela prouve en faveur de mon opinion? D'abord les temps sont bien changés : on avait encore alors l'idée de l'homme de lettres.

« Maintenant on sait qu'il n'y a plus de littérature, que nos prétendus écrivains, au lieu de se réunir pour causer de leur art, de leurs travaux, pour échanger des conseils et des lumières, ne se rassemblent que pour intriguer. D'ailleurs, je n'ai plus des hommes comme M. de Parny, M. Suard, surtout M. Ginguené, pour répondre aux gens qui, en disant (comme Arnault, par exemple), *Il voit ce misérable Maury*, croyaient faire le procès à un transfuge de la philosophie : « Il fait bien, très-bien. Faut-il que des « hommes que rapprochent les mêmes études, les mêmes « talents, soient séparés par des opinions politiques? Et « puis, Monsieur, même à l'assemblée Constituante, l'abbé « Maury soutenait des doctrines bien plus favorables à la « liberté que celles du gouvernement que vous ne cessez

« d'encenser. C'est, d'ailleurs, Son Éminence qui est venue « le voir; fallait-il que le jeune auteur repoussât le vieil « athlète qui venant le féliciter de ses succès, montrait tant « d'estime à son talent? » En second lieu, souviens-toi combien, même alors, cela finit par me nuire. Quoique Chénier parût être le mieux du monde avec le cardinal, quoique, disait-on, il n'y eût plus de partis, tu sais que ce fut ce qui amena par degrés le partage du prix dans le concours du *Dix-Huitième Siècle*, le jugement des prix décennaux, et tout le reste.

«Une autre chose à mettre dans la balance, c'est que je ne puis m'empêcher d'être *d'un revêche* intolérable chez les gens que je n'approuve pas; et voilà ce qui m'attendrait chez *les uns* comme chez *les autres*. L'attitude de pétitionnaire ne me va pas non plus, et ce défaut seul gâterait tout. Je le répète, j'ai eu tort de laisser M. Garat en dire un seul mot. Jusqu'ici ma position est excellente. Par grand bonheur, mais non sans peine, je n'ai rien été, *je ne suis rien, pas même académicien*. Je veux continuer ainsi. N'en parlons plus. »

Je suis heureux de pouvoir rapporter à ce sujet un trait de M. de Laromiguière, aussi honorable pour cet écrivain distingué que flatteur pour Victorin Fabre. Deux membres de l'Académie étant allés proposer au savant professeur de devenir leur confrère, il leur répondit : L'état de ma santé ne me permet pas d'accepter. Mais il est un homme qu'on s'afflige, pour l'honneur de l'Académie, de ne pas voir dans son sein ; allez de ce pas lui porter la proposition que je suis obligé de refuser. M. de Laromiguière n'eut besoin de prononcer aucun nom; les visiteurs nommèrent eux-mêmes Victorin Fabre ; mais ils se gardèrent bien de suivre ce noble conseil.

Ainsi les usages de l'Académie, l'opinion des académiciens, le jugement du public, exprimé de la manière la

plus énergique par les hommes les plus éminents dans les lettres, tout démontrait à ces Messieurs qu'à chaque nomination ils frustraient Victorin Fabre d'une place qui lui était due.

Je sais bien que le public, d'abord indigné de voir un corps établi et payé des deniers des contribuables *pour maintenir la pureté de la langue et du goût*, a fini par ne plus prendre au sérieux ni les choix de l'Académie, ni l'Académie elle-même, lorsqu'il l'a vue appeler de préférence dans son sein précisément les corrupteurs de la langue et du goût. Mais ce n'en est pas moins un très-grand malheur. Et puis, pour rendre la question plus claire en la dégageant de ce qu'elle renferme de plus grave, si on ne veut voir dans la place d'académicien que le faible traitement de 15 à 1800 francs qui y est attaché, quel nom donner à l'acte qui prive de ce traitement celui à qui il est dû? N'est-il pas évident que les Immortels qui, soit pour plaire à un ministre, soit pour s'assurer une place ou un bout de ruban rouge, font un choix indigne, se rendent coupables de ce que partout ailleurs qu'à l'Académie on appelle un vol, qui peut être quelquefois un assassinat?

Débarrassé de ces idées de candidature académique, Victorin Fabre se remit à son grand ouvrage. Parmi les fragments qu'il en écrivit alors, se trouvent le morceau sur Homère et la peinture du passage de l'Europe féodale à l'Europe civilisée. C'est principalement sur ces deux morceaux qu'on pourra juger son talent parvenu à toute sa hauteur. Je laisse le soin de les apprécier et de les classer à ceux qu'un naturel privilégié et une étude approfondie, constante, des chefs-d'œuvre de Démosthènes, de Tacite, de Bossuet, ont mis à même de sentir la valeur d'un ouvrage où la profondeur des vues, la nouveauté et la grandeur des pensées, leur progression lumineuse, se joignent, pour élever et enchanter nos âmes, à la rapide souplesse des

mouvements, à l'éclat des images, à la pénétrante lucidité de l'expression; d'un ouvrage enfin dont le style, souvent plus hardi que la poésie la plus élevée, reste cependant toujours fidèle au génie de la prose.

Oh! que Victorin Fabre n'a-t-il continué alors ce travail! L'ouvrage serait peut-être achevé. Mais nous étions aux premiers jours de 1827; une loi absurdement atroce menaçait d'étouffer en France cette liberté de la presse qui, après avoir répandu tant de doctrines funestes, pouvait seule les détruire et guérir le mal qu'elle avait fait. Le danger était pressant. Victorin Fabre laissa son livre, et, pour la première fois, donna des articles au *Journal des Débats*, qui avait alors le plus d'influence, et permettait la plus libre manifestation des idées de liberté. Le premier article qu'il y fit insérer, et dans lequel il résumait l'histoire de toute la législation sur la presse, et des effets de cette législation sous les différents règnes, produisit une vive sensation. Le ministre de la justice, M. de Peyronnet, monta trois fois à la tribune pour le combattre, mais ne put pas le réfuter. Après avoir contribué à faire tomber ce projet ignoble sous l'animadversion et le mépris public, Victorin Fabre rendit, dans le même journal, un service peut-être non moins important.

La faction doctrinaire, marchant constamment à son but de brouiller toutes les idées, pour dénaturer tous les sentiments nationaux, tous les principes patriotiques, avait travaillé dix ans à faire une renommée colossale à un romancier anglais mille fois inférieur à Richardson, à Fielding, à Goldsmith, mais bien digne de sa tendresse, puisqu'à sa qualité d'étranger il joignait le titre encore plus sacré de pamphlétaire aux ordres de l'aristocratie bretonne pour déchirer la France et tout ce qui faisait sa gloire ou sa prospérité. Le dévergondage avait été poussé au point d'imprimer que ce romancier était le créateur d'une nouvelle

manière d'écrire l'histoire, supérieure et à la manière de Tacite, et à celle de Voltaire et de Roberston. Un académicien, professeur à la faculté des lettres, s'était assez méprisé lui-même, avait assez méprisé son auditoire, pour oser dire que *le roman de l'abbé était plus vrai que l'histoire*, et son auditoire avait montré par son impassibilité qu'il méritait ce mépris.

De bons jeunes gens, même bien intentionnés, même patriotes, mais indignement trompés par des écrivains, par des journaux en qui ils avaient si malheureusement mis leur confiance, allaient répétant l'apothéose d'un romancier implacable et perfide ennemi de tout ce qui était français, de tout ce qui était patriotique et généreux. Au milieu de ce concert d'éloges, le créateur de la nouvelle école historique publiait *l'Histoire de Napoléon Bonaparte et de la Révolution française*. Tout était préparé pour que les plus monstrueuses falsifications des actes d'un grand peuple pendant dix ans, pour que les plus impudentes calomnies contre toute la partie de la nation restée française, fussent accueillies comme la règle de tous les jugements, comme le verdict de la postérité. Qui oserait, pensait-on, accuser de mensonge l'histoire écrite par un homme dont les romans mêmes sont plus vrais que l'histoire?

Victorin sent toute l'influence que peut avoir l'opinion émise par *les Débats*. Il demande l'ouvrage à M. Bertin, et il en commence l'analyse avec une modération quelquefois extrême, mais toujours accablante. L'éditeur s'alarme d'une justice si puissamment répressive. Il était ami de M. Bertin, il lui écrit, il écrit à Victorin Fabre; les frais de l'édition sont énormes; sa fortune peut dépendre du succès. Victorin, qui n'a jamais su causer la moindre peine à qui que ce soit sans en éprouver autant lui-même, s'afflige des craintes du libraire. Mais l'honneur de la France, mais l'intérêt de la raison publique sont en jeu; tout ce qu'il

peut faire pour l'éditeur est de chercher ce qui peut rendre curieux ce mauvais livre, en lui ôtant tout danger [1]. Il continue son examen ; il montre dans ce prétendu historien si supérieur à Voltaire et même à Tacite, le défaut absolu de composition et d'art, le défaut absolu de recherches et de critique, le peu de portée des vues, la faiblesse et la fausseté des aperçus, et dans la pensée comme dans l'expression, toutes les habitudes mesquines ou grotesques d'un romancier de mauvais goût ; il rétablit les faits, il venge Napoléon Bonaparte, il venge surtout le peuple français, nos héroïques armées républicaines, la Constituante, la Convention, et jusqu'aux ultra-montagnards qu'il abhorrait, car, dans sa verve de calomnie, sir Walter avait fait un tour de force, il avait calomnié même les ultra-montagnards.

Riche, en littérature comme en politique, d'idées, de vues entièrement neuves qu'il ne devait qu'à ses méditations et à son tact exquis, Victorin se proposait de donner une suite d'articles où il réfuterait quelques opinions fausses généralement répandues sur plusieurs de nos grands écrivains. Ce fut ce qu'il fit avec beaucoup de succès pour La Fontaine. Il prouva jusqu'à l'évidence que le talent naturel n'avait pas suffi à ce grand poëte pour produire les chefs-d'œuvre que nous admirons ; que La Fontaine avait dû y joindre les plus longs, les plus constants, les plus laborieux efforts. En même temps que c'était rendre service aux jeunes écrivains, à qui on ne saurait trop démontrer que sans le travail le plus opiniâtre, les plus heureuses dispositions n'aboutissent à rien de grand, c'était à coup sûr rehausser ou du moins affermir la gloire de La Fontaine. Cependant il se trouva un homme qui osa présenter l'auteur de l'article comme le

[1] L'idée est aussi ingénieuse que juste : c'est de lire Walter Scott pour y trouver le résumé des mensonges, des injures, des calomnies dictées contre la nation française par les scribes de Pitt, pour y connaître la manière dont ce ministre faisait présenter les événements à ses dupes de Londres et d'Édimbourg.

détracteur du fabuliste. Du reste, on sera peu surpris du degré de simplicité que cette accusation suppose, quand on saura que cet homme avait la bonhomie de prendre le style de Victorin Fabre et sa science littéraire pour le style et la science de M. l'académicien Féletz, à qui il attribuait l'article.

Sur ces entrefaites, M. de Martignac ayant remplacé M. de Villèle au ministère, le *Journal des Débats* cessa de faire de l'opposition, et Victorin n'y envoya plus d'articles.

Dès l'automne il s'était senti plus souffrant, ses digestions étaient devenues pénibles, et des maux de tête presque continuels le fatiguaient beaucoup. Il continuait à travailler, mais il fallait pour cela toute la force, toute l'énergie de son caractère. Le 28 février 1828, il fut forcé de s'aliter. A l'état de l'estomac considérablement aggravé, se joignaient un catarrhe des plus violents et une grande prostration de forces. Il y eut au printemps une convalescence apparente ; les médecins ne voyaient aucune gravité dans cette maladie. Victorin ne partageait pas leur confiance. Il disait souvent : « Ce catarrhe, ou plutôt cet engorgement subit qui remplit ma poitrine, finira par me jouer un mauvais tour. »

Vers la mi-mars, une société d'industriels à la tête desquels se trouvait M. Elie-Ascension Montgolfier, s'occupait de la fondation d'un nouveau journal. La direction en fut proposée à Victorin Fabre, qui, ne pouvant la prendre, à cause de l'état de sa santé, détermina son frère à s'en charger. Dans cette circonstance comme lors de la création de la *Semaine*, MM. Fabre ne virent qu'un devoir patriotique à remplir : ils y consacrèrent avec toutes leurs veilles une partie notable de leur patrimoine, et, avec cet abandon trop ordinaire aux gens de lettres, si souvent dupes et toujours incorrigibles, ils signèrent l'acte de société sans même l'avoir lu. Cette faute eut les suites les plus désastreuses.

Victorin fit le prospectus de la *Tribune des Départements*.

Ce morceau, qu'on a regardé avec raison comme un modèle de ce genre difficile d'écrits, donna la plus haute idée du journal. Le but que MM. Fabre avaient voulu atteindre par *la Semaine*, était devenu bien plus difficile en 1829. Les cinq années de mystifications qui s'étaient écoulées depuis avaient rendu la duperie d'une grande partie du public presque irrémédiable. Mais un journal quotidien a une tout autre puissance qu'un recueil de tous les huit jours : cette considération les détermina.

D'ailleurs une circonstance paraissait favorable : l'engouement des journaux libéraux pour le ministère Martignac commençait à ouvrir les yeux sur ces faiseurs d'opposition si sévères pour les personnes, si traitables pour les principes. Malgré beaucoup d'obstacles, *la Tribune* avançait. Il se formait autour d'elle, à Paris, un noyau d'hommes désintéressés et énergiques ; dans les provinces, quelques citoyens se ralliaient aussi à ses principes. Les doctrines de l'invasion, attaquées habilement et dans la littérature et dans la politique proprement dite, perdaient chaque jour quelques-unes de leurs dupes. La chute de ces doctrines aurait ramené à une juste appréciation des hommes; bien des masques seraient tombés, et tout porte à croire que si *la Tribune* avait paru sans interruption du 8 juin 1829 au 26 juillet 1830, la révolution faite par le peuple eût tourné au profit et à la gloire de la France.

Mais M. Montgolfier résolut tout à coup de détruire ce qu'il avait le premier songé à élever. Il avait inséré dans l'acte une clause portant que du moment où on aurait dépensé vingt pour cent des sommes souscrites, la société serait dissoute de droit, sur la demande d'un seul actionnaire. Qu'on juge de la surprise et de l'indignation de MM. Fabre, qui avaient signé de confiance. On leur avait fait arracher des hommes de lettres, parmi lesquels se trouvaient des écrivains du plus grand mérite, à leurs travaux, à leurs habi-

tudes, à leurs projets ; on leur avait fait donner leur nom et leur talent à une entreprise, y attirer leurs amis, et puis, il suffisait de la volonté d'un marchand pour tout compromettre, pour tout détruire! Victorin, accoutumé à être traité avec les plus grands égards même par les premiers personnages du gouvernement qui ne l'aimaient pas, ne pouvait pas concevoir qu'on eût osé se jouer ainsi de lui.

La Tribune des Départements cessa de paraître le 31 octobre. Mais elle avait laissé dans le pays de profondes racines. Un noyau de jeunes patriotes appartenant pour la plupart aux écoles de droit, de médecine, se réunirent[1] et se cotisèrent pour relever la feuille nationale. MM. Fabre, de leur côté, firent une nouvelle brèche à leur patrimoine, et *la Tribune* reparut le 30 avril 1830. Mais les démarches sans nombre qu'il lui avait fallu faire, les fatigues qui en étaient résultées pendant un hiver rigoureux, avaient considérablement aggravé la maladie de Victorin. Ceux qui l'ont vu à cette époque descendre péniblement l'escalier de son appartement, appuyé sur l'épaule de son frère, se faire porter dans une voiture, s'en faire descendre, mettre un quart d'heure à monter chez les personnes qu'il visitait, et faire ainsi cinq ou six visites dans la même journée, ceux-là seuls peuvent avoir une idée de son courage et de l'ardeur de son patriotisme. Et cette fatigue physique n'était encore rien auprès des mécomptes et du dégoût qu'il éprouvait dans la plupart de ses tentatives. Que de tristes expériences il fit à cette époque, et combien il regrettait de n'être pas riche! Qu'il lui eût été doux de pouvoir se passer de tant de patriotes jusqu'à la bourse!

La Tribune reconstituée, Victorin Fabre s'était remis au lit, d'où il ne devait presque plus sortir que pour descendre dans la tombe, lorsque le coup de foudre de 1830, en ré-

[1] Plusieurs de ces réunions eurent lieu chez M. Morrhéri, alors étudiant en médecine, aujourd'hui l'un des plus habiles médecins de la Bretagne.

vélant la puissance de l'opinion publique, vint rappeler aux dynasties, trop disposées à l'oublier, que l'intrigue et la corruption n'ont qu'un temps; que l'impopularité porte des fruits quelquefois tardifs mais toujours certains; que plus les sentiments d'une nation sont comprimés, plus près ils sont d'éclater dans toute leur violence, et de précipiter du trône le monarque assez insensé pour les méconnaître, ou assez criminel pour vouloir les étouffer.

L'un des chagrins les plus vifs de Victorin Fabre fut de ne pouvoir pas contribuer de son bras à cette révolution de juillet qui commençait sous de si heureux auspices. Ceux qui l'ont vu pendant l'action, sentaient dans toutes ses paroles, lisaient dans tous ses traits, et son anxiété sur le destin de son pays, et l'amer regret de se trouver, en de telles circonstances, hors d'état d'agir autrement que par des conseils.

Le 28 il n'y pouvait plus tenir; ces décharges de mousqueterie qu'il avait entendues la veille et dont il attendait à tout moment le retour, ces apprêts d'une véritable insurrection qu'on lui racontait, rendaient son inaction insupportable. Il voulut se faire porter en chaise au milieu du peuple, et on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que cela était impraticable; que les barricades, sur lesquelles comptaient surtout les insurgés, arrêteraient les porteurs presque à chaque instant; que d'ailleurs il n'y avait pas de corps organisés assez considérables pour que l'influence de la parole ou d'une habile direction pût être marquée, et que ce serait en quelque sorte une guerre de tirailleurs sur tous les points. Il ne cessait de représenter combien il serait fâcheux pour la cause de la liberté que des excès souillassent les efforts de ses défenseurs, et, ne pouvant se faire entendre des combattants, il recommanda à son frère de leur donner pour mot d'ordre cette maxime de Jean-Jacques : *Hommes : soyez humains ! c'est votre premier devoir !*

Sa joie fut vive lorsque, le 29, il revit ce frère portant à sa boutonnière les couleurs dont il avait paré son berceau ; mais son enthousiasme fut au comble quand il apprit de lui que la maxime sainte qu'il avait rappelée avait été suivie d'une manière admirable ; que le peuple, si méconnu, avait montré autant d'humanité que de courage, de probité que d'énergie ; que la victoire, en un mot, était pure de tout excès.

Tranquille sur Paris, sa sollicitude se porta sur les départements, où des violences étaient à craindre. Il chercha à les prévenir par l'article suivant qu'il envoya à *la Tribune* :

« *Hommes, soyez humains : c'est votre premier devoir.*

J.-J. ROUSSEAU. *Émile.*

« Voilà ce qui s'est trouvé au fond des cœurs de cent mille citoyens, combattant armés ou sans armes, tour à tour mitraillés ou vainqueurs, pendant trois nuits et trois jours. Rien d'égal, sous beaucoup de rapports, à ces héroïques journées ; mais ce qui en fait surtout un spectacle et une gloire entièrement à part, c'est ce respect du malheur, cette religion de l'humanité dans les rangs de tout un peuple. Nous ne rappellerons pas ce qui s'est fait chez d'autres nations dans des circonstances moins terribles et surtout moins irritantes ; nous nous garderons d'exhumer, même en image, nos épouvantables discordes dans les siècles de la monarchie absolue. Qui pourrait y jeter un regard sans frémir et sans rougir ? Mais, dans les premiers temps même de notre révolution, les plus beaux triomphes populaires ont été souillés par des excès. Maintenant le peuple seul a tout fait, et cette révolution nouvelle, faite par lui sous la mitraille, s'est accomplie comme une œuvre non-seulement de justice, mais de générosité. Dès le premier jour, il s'est posé la question : *Ou la ligne cédera, ou nous mourrons tous* ; et même avant d'être vainqueur, il n'a eu pour ses adversaires, ou désarmés par lui, ou restés blessés

en son pouvoir, que des consolations et des secours. Ne résulte-t-il pas de cette différence entre ce qui se fit il y a quarante ans et ce qui s'est fait hier, que c'est surtout dans le peuple qu'un progrès moral s'est effectué?

« Voilà l'exemple le plus noble, le plus dignement français que la capitale ait jamais donné à toute la France. Que la France entière s'en montre digne! que les propriétés comme les personnes soient sacrées! qu'aucun excès, aucune vengeance ne vienne, par la plus horrible des profanations, mêler une souillure, ou du moins donner un démenti à ce sang si généreux, et qui a coulé si pur pour la nation tout entière! La lâcheté n'est pas française, donc la cruauté ne peut l'être : les lâches seuls sont cruels. Français! vous fûtes vingt ans l'effroi du monde, qui avait menacé votre indépendance; vous devez maintenant au monde de le consoler et de l'instruire; qu'il voie, en fixant sur vous ses regards, tout ce que des âmes libres renferment de grandeur et de générosité! »

Dans le numéro du 30 juillet, la *Tribune* avait prononcé pour la première fois le mot *république*. Victorin Fabre n'approuva pas cette déclaration ; il en signala l'imprudence à son frère, et lui reprocha l'amertume de plusieurs de ses articles. « Que le 29 juillet, lui disait-il, tu te fusses rendu avec tes amis armés à l'Hôtel-de-Ville, et que tu y eusses fait adopter le gouvernement républicain, à la bonne heure ; mais, dans le bureau d'un journal, il ne faut pas afficher une opinion contre laquelle la majorité se prononce. Tout ce que nous pouvons, c'est de demander qu'une poignée d'hommes ne se mette pas aux lieu et place de la nation ; d'exiger qu'on consulte le vœu national légalement émis. » Il envoya, en même temps, à la *Tribune* l'article ci-après, qui parut dans le numéro du 2 août, et que je reproduis ici comme l'expression fidèle de ses opinions.

DU VOEU NATIONAL ÉGALEMENT ÉMIS.

« Je crois connaître les sentiments de tous nos confrères de la *Tribune*. Ils ont prouvé qu'ils comptaient la vie pour rien, dès qu'il s'agissait d'humanité et de patrie. Toutefois, avec les mêmes SENTIMENTS, on peut différer dans les *vues*. Je n'impose les miennes à personne; mais l'honneur, mais le devoir exige que je les expose *comme miennes*.

« Dans les graves questions qui s'agitent, que faut-il? Remonter d'abord aux principes. En principe, d'où vient le pouvoir de quatre cent trente Français élus? des quatre-vingt mille Français qui les élisent. Et le pouvoir, je veux dire la force et le droit de ces quatre-vingt mille électeurs, quelle est sa source non exprimée, mais réelle? c'est la force, c'est le droit de trente-deux millions de citoyens, ce sont les droits de la nation, et c'est la force nationale. On trouve donc que dans la forme donnée à notre gouvernement en 1814, comme dans toutes les autres, il est du moins supposé, par la fiction représentative, que, suivant la maxime universelle, l'axiome de tous les publicistes accrédités, *la loi doit être l'expression de la volonté générale*.

« Si la volonté générale doit se reconnaître dans la loi, combien ne faut-il pas plus encore qu'elle se trouve et se *montre* dans tout ce qui tient à la *Constitution*, loi des lois? — Un grand nombre de nos députés, ou, si l'on veut, de nos élus, ont signé, il y a quinze ans, une *déclaration* qui porte : « Le gouvernement de la France doit réunir le vœu « de la majorité, *légalement émis*..... » Ce qu'ils déclaraient alors, n'est-ce pas ce qu'ils peuvent faire de plus juste, de plus sage et de seul légitime?

« Les circonstances l'exigent comme les principes, et l'*extérieur* comme l'*intérieur*. D'un côté, pour qu'on craigne et respecte une nation, il faut qu'on la voie susceptible de tout hasarder pour un gouvernement qu'elle peut être ap-

pelée à défendre; et n'a-t-on pas vu l'enthousiasme des peuples environner, au jour du danger, toute forme de gouvernement qu'ils ont pu croire s'être donnée?

« Ce qu'on aurait dû faire toujours importe surtout aujourd'hui que l'héroïsme et le sang du peuple ont tout conquis pour tout sauver. Il vient d'arracher à une proscription imminente la plupart des anciens et des nouveaux élus ; voudraient-ils fermer l'oreille à la voix de leurs libérateurs? voudraient-ils se montrer sourds au cri de ce sang qui les sauve ou les délivre? Non ; ce monstrueux pouvoir constituant, que les citoyens ont brisé dans la main royale, ne peut passer dans aucune autre main. S'il était offert à la chambre des députés, dont les pouvoirs ne sont pas encore vérifiés, elle le repousserait, n'en doutons pas, avec une noble et généreuse terreur. Il faudra donc en revenir au vœu national *légalement* émis. C'est le seul cri de salut et d'honneur après les grandes mais terribles journées du 27, du 28 et du 29 juillet. Ceux qui ne le croiront pas peuvent me combattre avec bonne foi, sans cesser d'être à mes yeux de bons citoyens; mais je leur demande franchement la même permission que je leur accorde. »

Les 221 n'éprouvèrent pas cette *noble et généreuse terreur*. Celle qu'ils avaient éprouvée, s'était dissipée avec les vapeurs de la poudre. Après la victoire, ils se trouvèrent les héros du combat qu'ils n'avaient pu empêcher, et le lendemain ils se déclaraient pouvoir constituant. Quant au peuple qui les laissa faire, il mérita de recevoir, pour prix de son sang, de nouveaux fers et de la honte. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

J'ai eu occasion de dire ailleurs [1] de Victorin Fabre : « Si jamais homme ne porta plus loin l'attachement invariable à la liberté et l'amour des sacrifices qu'elle impose,

[1] Dans la *France littéraire*, livrais. d'avril 1832. Notice sur Victorin Fabre.

jamais homme ne fut plus scrupuleux sur les moyens de l'établir, ne poussa plus loin le culte de l'humanité, le respect religieux de tous les droits. » Je dois ajouter ici que les trois expressions, civilisation, politique, morale, n'exprimaient pour lui qu'une seule et même idée. « La civilisation, a-t-il dit, est pour les nations en corps précisément ce que l'éducation est pour les individus. Ses effets tendent chez un peuple, comme ceux de l'éducation chez un particulier, à faire dominer dans l'homme, sur l'être purement physique, l'être intelligent et moral. Le perfectionnement de la société n'est et ne peut être autre chose que le développement naturel de ce qu'il y a de généreux et de grand dans le cœur et l'esprit humain [1]. » Ces principes formaient la base de son caractère, et il les appliquait dans toutes les circonstances de sa vie. Jamais la sainteté du but ne justifiait à ses yeux, je ne dis pas des moyens odieux, mais peu nobles. Avant de proposer une mesure politique, il n'examinait pas seulement si elle était juste et bonne en elle-même, mais si elle ne pouvait blesser en rien le sens moral des peuples. C'est ainsi que, partisan zélé de la république, parce qu'il était idolâtre de la liberté et de la dignité humaine, il blâmait ceux qui, après 1830, cherchaient à établir par la violence cette forme de gouvernement pour laquelle la nation ne lui paraissait pas mûre. Les peuples, disait-il, ont seuls le droit de choisir et de s'imposer un mode de gouvernement; mais le meilleur serait le plus tyrannique de tous, s'il n'avait pas pour lui l'assentiment du plus grand nombre. On doit éclairer les majorités qui s'égarent, on n'a pas le droit de leur faire violence.

Persuadé que la terreur avait détruit la république et l'avait rendue pour longtemps impossible, il jugeait néanmoins cette crise passagère avec une rectitude d'esprit

[1] *Recherches sur les principes de la société civile.*

et un sentiment de justice qu'on rencontre bien rarement chez des adversaires politiques. S'il ne trouvait pas de termes pour exprimer l'horreur que lui inspiraient plusieurs actes de la Convention, personne n'admirait plus que lui tout ce qu'elle a fait de grand.

« En même temps, et ici je laisse parler son frère [1], en même temps qu'il abhorrait le système, il avait pour les individus qui s'y étaient associés des sentiments différents, selon les motifs qui les avaient déterminés. Il méprisait ceux que la crainte des dangers personnels fit agir contre leur conscience ; il plaignait ceux que leur exaspération aveugla sur des mesures qu'ils crurent nécessaires ; il rendait justice aux vertus, aux talents de plusieurs ; il a été l'ami de quelques-uns ; il gardait toute son indignation pour ceux dont les calculs froidement atroces poursuivaient, au travers du sang français, l'or de d'Orléans, de Pitt, ou le fantôme d'un trône sur lequel ils comptaient s'asseoir, quand ils auraient achevé la ruine des républicains. Il établissait les distinctions les plus tranchées entre tels montagnards et tels autres. Il s'est élevé plusieurs fois contre cette légèreté coupable qui accuse un grand nombre d'hommes en masse de tous les événements aussi en masse. « Comment, disait-il, les esprits justes et les cœurs droits « n'ont-ils pas tous et toujours reculé d'horreur devant « ces sortes d'inculpations nécessairement calomnieuses? « Ignorent-ils que, si l'honneur est plus que la vie, par « cela même la calomnie est plus aussi que l'assassinat? »

« Et même quant au système, il suffisait qu'il eût été conçu, ou, du moins, exécuté par des Français, qu'on ne pût pas l'effacer de notre histoire, pour que le patriotisme de Victorin Fabre cherchât tout ce qui pouvait, non certes l'excuser, mais l'expliquer et en atténuer l'impression. On

[1] *Révolution de 1830*. Discours préliminaire.

trouvera dans la collection de ses œuvres un passage où, présentant une grande idée avec ce talent oratoire qui en double l'énergie, il nous fait voir, dans l'ensemble des circonstances où nous nous trouvions alors, *une position unique depuis l'existence du globe et de la race humaine*; il nous montre, au milieu des armées de l'Europe qui se pressent à l'entour, les trente-quatre mille lieues carrées de la France et ses vingt-cinq millions d'habitants, comme une place assiégée et rejetée hors des lois, hors de l'administration et des règles communes; il trouve la cause de ce que cette époque présente d'extraordinaire en crimes comme en vertus dans *la fièvre du danger qui abat les âmes faibles, donne aux âmes fortes et généreuses une élévation calme et divine, aux âmes fortes et atroces une infernale agitation.....*

« ..... Il est des hommes qui ne reconnaissent la fermeté politique qu'à des mesures cruelles et àde sanglantes exécutions. Ces gens-là inspiraient à Victorin Fabre une horreur mêlée de pitié. La fermeté, pour lui, consistait à affronter tous les périls, toutes les résistances, sans colère comme sans crainte, à ne laisser ni aux injustices de la fortune, ni aux crimes des hommes, le pouvoir d'influencer ses jugements par l'irritation de son cœur, à résister au peuple qui s'égare, aux amis à qui la fureur donne le transport au cerveau, comme au tyran qui menace, à l'étranger qui mitraille. Engager la lutte contre l'invasion sous les murs de Lille, et, si le sort refuse toujours la victoire, rompre, de défaites en défaites, jusqu'aux remparts de Saint-Jean-de Luz; là, combattre encore, et, si on est encore vaincu, mourir : telle était à ses yeux la fermeté du militaire. Celle du politique lui paraissait commander plus encore. Il ne la trouvait entière que dans l'homme qui sait, avant d'entrer dans une entreprise, marquer d'une manière irrévocable la route qu'il suivra, les moyens qu'il adopte et ceux qu'il repousse; se tenir invariablement sur cette ligne

tracée d'avance, quelques passions qui grondent autour de lui ou dans son sein pour l'en faire dévier ; et si un parti, dans sa démence, si même le peuple, dans son erreur, prétend aller à la liberté hors du sentier de la justice, s'opposer au flot populaire, le repousser ou périr.

« Voilà quelle était, suivant lui, la véritable fermeté, celle qui produit le salut des nations. »

Mais les opinions de Victorin Fabre m'ont entraîné trop loin ; je reviens à sa vie.

La place de directeur des Archives venait d'être rendue à M. Daunou. Cet homme, aussi supérieur par le caractère que par les talents, aurait pu, comme tant d'autres, jouir en paix du cumul ; cela ne pouvait lui convenir. Décidé à donner sa démission de professeur d'histoire et de morale au collége de France, il fit avertir Victorin Fabre quelque temps avant d'annoncer sa détermination, afin que celui-ci, qu'il désirait avoir pour successeur, pût préparer d'avance et faire à loisir ses démarches. Victorin ne profita point de cette bienveillante attention. Malade, préoccupé de l'état de la France, préoccupé de la *Tribune*, qu'il était loin d'approuver toujours, mais à laquelle il s'intéressait vivement, et parce que son frère la dirigeait, et parce qu'il y avait attiré les hommes les plus recommandables, et surtout par les services envers l'esprit public qu'il en avait espérés et qu'il en espérait encore, il ne s'occupa nullement de mettre à profit l'avis de M. Daunou. Plus tard, lorsque la démission fut connue, plusieurs hommes de lettres, plusieurs jeunes gens distingués le pressèrent de se mettre sur les rangs. Ils lui représentèrent que c'était un devoir envers son pays ; que cette chaire, la plus importante de toutes celles du haut enseignement, ne pouvait être bien remplie que par lui ; qu'ayant approfondi toutes les histoires, en les considérant toujours sous le

point de vue moral et politique, il n'aurait, pour rendre un service immense, qu'à exposer, sans nouvelles préparations, le résultat de ses longues recherches; que des idées saines sur les plus importants objets, répandues avec le charme de sa parole dans l'élite de la jeunese française, pouvaient influer puissamment sur les destinées de la France et de la civilisation.

Vaincu par ces sollicitations, Victorin consentit à se mettre sur les rangs. Mais ses démarches se bornèrent à une lettre qu'il écrivit à M. de Sacy, administrateur du collége de France; et, au grand étonnement de tout le monde, elles n'eurent aucun succès. Nous ne pouvons rien pour M. Fabre, aurait dit M. de Montalivet, alors ministre : son frère est le rédacteur en chef de la *Tribune*. Certes, il fallait toute l'élasticité de conscience d'un ministre de notre temps pour repousser un homme par rancune de ce qu'on pouvait appeler les torts d'un autre homme, et punir toute la jeunesse française de ces prétendus torts. Cet incroyable motif fut très-sensible à Victorin Fabre. Il n'avait vu M. de Montalivet qu'enfant, et ne le connaissait pas; mais il conservait à la mémoire du père un tendre attachement qu'il reportait sur le fils. Il ne pouvait, sans amertume, rapprocher ce déni de justice des dispositions bienveillantes du ministre de Napoléon, qui avait annoncé hautement que le jour même où l'oraison funèbre du maréchal Bessières aurait été prononcée, il présenterait à la signature de l'Empereur une ordonnance portant création au collége de France d'une chaire d'éloquence française, et nomination de M. Victorin Fabre à cette chaire créée pour lui. La comparaison de ce qu'un Montalivet lui préparait de son propre mouvement, avant qu'il eût trente ans, avant qu'il eût produit la plus faible moitié de ses titres, avec ce qu'un autre Montalivet lui refusait à quarante-cinq ans, après tant de travaux, l'affligeait, surtout en lui montrant com-

bien la France était déchue, même de cet état qui, sous Napoléon, lui serrait le cœur.

J'ai dit que Victorin Fabre aimait sa patrie comme sa famille, avec l'enthousiasme d'une âme de feu. Heureux ou malheureux, les événements politiques produisaient sur lui une impression qui réagissait sur tout son organisme. La révolution de juillet, en réveillant ses espérances, avait ranimé ses forces; la contre-revolutton du 7 août le replongea dans l'abattement moral et physique. J'invoque ici le témoignage de tous ceux qui l'ont connu. Il n'en est aucun qui ne dise que la direction imprimée aux affaires publiques n'ait contribué à abréger ses jours. Ils se souviennent encore de l'étonnante sagacité et de la véhémence avec lesquelles il signalait l'issue honteuse et terrible de la route où l'on s'engageait alors. Une partie de ses prévisions s'est réalisée; Dieu veuille que l'autre ne se réalise jamais! Mais j'entends toujours retentir à mon oreille ce cri déchirant qui terminait toutes ses conversations sur la politique : *Ils nous couvrent de boue, les misérables! J'en mourrai!*

Au printemps de 1831, le médecin lui ordonna de sortir en voiture, une ou deux fois par semaine, espérant rendre ainsi un peu de ressort à l'estomac, qui ne fonctionnait presque plus. Cet espoir paraissait se réaliser, lorsqu'un bain froid, prescrit mal à propos, développa si subitement et avec tant de violence l'engorgement qu'il éprouvait dans la poitrine, que tous les secours devinrent inutiles. Il expira au bout de quelques heures, recommandant à son frère ses *opinions.*

Victorin Fabre s'était cru plus oublié qu'il ne l'était. Sa mort produisit une vive sensation. Des personnes qui ne l'avaient pas vu depuis quinze ans furent frappées de cette nouvelle, comme si elles n'avaient pas cessé de le fréquenter tous les jours. De jeunes patriotes, appartenant pour la

plupart aux écoles, et dont quelques-uns ne l'avaient pas connu personnellement, voulurent le voir, au moins une fois, avant que ses traits fussent pour toujours couverts du linceul.

Quoique, dans son trouble, Auguste Fabre n'eût pas envoyé de billets à la moitié des connaissances de son frère, quoiqu'il eût retardé d'un jour l'annonce de sa mort dans les journaux, afin de pouvoir l'écrire à son père, et qu'il eût indiqué une heure peu convenable pour la cérémonie funèbre, Victorin fut suivi jusqu'au champ de repos par un cortége de plusieurs centaines de citoyens, parmi lesquels on remarquait les gens de lettres les plus distingués, plusieurs hommes d'État de l'empire et un grand nombre d'étrangers illustres.

La taille de Victorin Fabre n'était pas élevée; elle n'atteignait pas tout à fait cinq pieds deux pouces; mais elle avait cette élégance et cette exactitude des proportions qui donnent de la grâce à tous les mouvements. Sa tête n'était pas d'une beauté parfaitement régulière; mais la force de la pensée et l'élévation du caractère, peintes avec tant d'énergie sur son front, la vivacité qui brillait dans ses yeux, sans nuire à la profondeur et au calme du regard, la finesse qui sur sa bouche, loin d'annoncer la malignité, semblait ne donner qu'un attrait de plus à la bonté et à la douceur; son teint, l'un des plus brillants qu'on ait pu voir, et qui s'est conservé tel jusqu'à la veille de sa mort, en faisaient ce qu'on appelle dans le monde une tête charmante, en même temps que ce que les physiognomonistes nomment un beau modèle à étudier. Ses manières avaient la dignité élégante et simple qui annonce à la fois l'homme aimable et l'homme supérieur.

[1] Plusieurs d'entre eux demandèrent à l'ensevelir eux-mêmes. J'eus l'honneur de partager ce douloureux soin avec M. Danton, et M. Toussaint Bravard, alors étudiant en médecine, aujourd'hui médecin à Sauxillanges (Puy-de-Dôme).

Il me serait impossible de donner une idée de sa voix à ceux qui ne l'ont pas entendue. Aucune, je crois, n'a eu plus de puissance pour exprimer et pour réveiller tous les sentiments nobles et doux. M. Michelot, du Théâtre-Français, qui, en 1806 et 1807, lui donna des leçons de déclamation, fut très-frappé de cette voix si sonore et si souple, si forte et si caressante. Victorin Fabre n'a jamais lu avec beaucoup d'art, et cependant il a quelquefois produit dans ses lectures des effets prodigieux, dus autant au charme de son organe qu'à la beauté de ses vers. Ses amis se souviennent, entre autres, d'une séance de la société Philotechnique où [1] il lut un fragment du poëme de *Félime*. Le fragment était remarquable et très-dramatique; mais on a vu des morceaux plus beaux encore laisser les auditeurs presque froids. Celui-ci ne fut pas bien lu, du moins c'était l'opinion d'habiles lecteurs, tels que Luce de Lancival, Lachabaussière, etc., et cependant les larmes, les exclamations, les trépignements, éclatèrent dans tout l'auditoire; on vit un moment dans la salle d'une Académie tous les grands effets du théâtre. Aussi M. de Lachabaussière disait-il à l'auteur en sortant : « Vous n'avez pas bien lu, mais votre morceau est pathétique, et surtout vous avez une voix à remuer les rochers. » Je ne doute point que toutes les personnes qui l'ont un peu intimement connu, et qui sont douées de quelque sensibilité, n'entendent souvent encore retentir à leur oreille quelques-uns de ses accents, qui descendaient si avant dans le cœur, comme elles ont certainement devant les yeux quelques-uns de ses regards si pénétrants qui ajoutaient tant à l'éloquence de ses paroles.

Sa conversation charmait également les hommes les plus réfléchis et les femmes du monde. Ce bonheur de

[1] C'était en 1808.

l'à-propos, que donne la réunion d'un esprit vif et d'un tact exquis, ne l'abandonnait jamais. La mémoire la plus ornée et la plus sûre mettait sans cesse à sa disposition tout ce qui pouvait enrichir ses discours, et le sentiment des convenances ne prenait jamais de ces richesses que ce qui devait rendre la causerie plus agréable, sans la rendre moins naturelle et moins simple. Fontanes et Chénier passaient pour les deux hommes de lettres de leur temps qui brillaient le plus dans la conversation. Victorin Fabre l'a souvent emporté sur eux par les qualités mêmes qui les distinguaient, je veux dire la tournure piquante des idées et la fécondité de la mémoire, et il leur était habituellement bien supérieur par le naturel et les mots de sentiment, Fontanes montrant quelquefois de la sécheresse et Chénier de la roideur. Tel est du moins le jugement qu'ont porté beaucoup de personnes qui les connaissaient tous trois, entre autres Palissot, cité lui-même pour l'agrément de sa conversation et très-lié avec Chénier. Que de fois j'ai entendu les amis de Victorin Fabre dire en sortant de chez lui : *Si l'on avait sténographié sa conversation, ce serait l'un des meilleurs livres.* Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais conversation ne put être plus utile à ceux qui étaient capables d'en profiter. Il avait sur presque tous les sujets des idées neuves et fécondes, et il les exposait dans un ordre si lumineux, qu'après l'avoir bien écouté on pouvait, en quelque sorte, s'en servir avec la même facilité que si on les eût trouvées soi-même, ou qu'on se les fût rendues propres par une longue méditation. D'un autre côté, il avait tout lu, tout approfondi, et, avec un goût parfait, il avait retenu de chaque auteur tout ce qui était digne de souvenir. Souvent, disait Auguste, il m'est arrivé de lire un ouvrage après l'en avoir entendu parler. Cette lecture ne m'apprenait rien. Je ne rencontrais pas un fait, une pensée, une expression digne de remar-

que, que je ne connusse déjà par ce qu'il m'en avait dit. Quelques minutes passées à l'écouter m'avaient plus servi que deux ou trois jours d'étude. On conçoit qu'un gouvernement intéressé à empêcher les développements de la raison publique ait écarté un tel homme des grandes chaires de l'enseignement national ; mais ce doit être un sujet d'éternels regrets pour la jeunesse française et pour tous les hommes qui aiment leur pays. Quel empire n'aurait pas exercé un professeur de cet ordre, qui se serait occupé dans ses leçons, non de ses succès, mais des progrès de ses jeunes auditeurs? Ils l'auraient vu cherchant parmi eux le talent, pour le guider, le caractère pour l'affermir, oublier ses travaux afin de diriger leurs essais, jouir plus qu'eux des triomphes que ses conseils leur auraient procurés, et pleurer de joie si dans le nombre il en avait découvert un capable de devenir son rival ou son supérieur.

Cette générosité d'âme, qui le portait à s'oublier soi-même pour ne voir que le bien qu'il voulait faire, secondée par cette puissance d'improvisation, par ces expressions brûlantes dont un sentiment profond colorait toujours sa pensée ; ces tours inattendus, ces mouvements toujours nouveaux, toujours rapides, qui, par de continuelles secousses, donnant à l'esprit de ses auditeurs quelque chose de l'activité du sien, ôtaient à l'attention toute fatigue et en faisaient un plaisir, lui auraient assuré, dans les assemblées nationales, une prépondérance incontestable. Il était né pour les grandes discussions politiques. Il le sentait; il a dit souvent : « On ne saura jamais ce que je puis faire, si je ne suis pas dans une assemblée. » Tous ses amis partageaient cette opinion[1]. Interrogez-les, tous vous diront :

[1] L'impression qu'il produisait était si vive, que ses paroles se gravaient dans la mémoire d'une manière ineffaçable. Je l'ai souvent éprouvé, et M. Cosnard-Lebel m'a répété, après plus de quinze ans, des phrases entières avec une grande partie de l'accent et des gestes qui l'avaient si fortement frappé. M. Armand

Non, ses pages les plus éloquentes ne sont pas dans ses écrits. Que ne l'avez-vous entendu lorsqu'un noble sentiment venait agiter son âme ! Que ne l'avez-vous entendu parler des Espagnols ou des Polonais massacrés, du crime des misérables qui emploient l'or d'une nation à la corrompre, ou de ce que pourraient les gouvernements pour la grandeur morale des hommes ! Alors vous sauriez combien il était éloquent.

Quant aux qualités de son cœur, je n'essaierai pas même d'en parler. Je ne trouverais pas d'expressions pour peindre la sublimité de son dévouement à sa famille et à sa patrie ; je me permettrai seulement une remarque : *Il n'y a point de grand homme pour son valet de chambre*, a-t-on dit. Cette maxime est généralement juste. Il est bien peu d'hommes qui n'aient besoin, pour être grands, de quelque effort. Du moment où l'effort cesse, leur grandeur s'affaisse et disparaît. Chez Victorin Fabre, c'était l'opposé. Tout ce qu'il y a de plus élevé dans le caractère lui était si naturel que plus son âme se montrait à nu et sans apprêt, plus il excitait la vénération. On raconte que le vieux Crillon, qui était regardé comme *le brave des braves*, fut réveillé au milieu de la nuit par le duc de Guise et d'autres jeunes seigneurs, accourant pour lui annoncer que la ville de Marseille, confiée à sa garde, était surprise, que les Espagnols pénétraient dans les murs, Crillon, sans montrer le moindre trouble, se lève, s'arme, et va sortir. Ils lui apprennent alors que l'avis est faux, qu'ils ont voulu voir par eux-mêmes son intrépidité, dont on parlait tant. « Jeune homme, dit Crillon au duc, ne joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien ; si tu m'avais trouvé faible, je te donnerais de mon poignard dans le cœur. » *Le brave des braves* croyait donc

Marrast me disait aussi, il y a quelque temps, que jamais homme peut-être n'avait possédé au même degré la puissance d'émouvoir.

à la possibilité pour lui d'être lâche un moment. Eh bien! pendant des années, plusieurs amis de Victorin Fabre sont venus à tous les instants du jour, au milieu des circonstances les plus graves, ou les plus douloureuses dans tous les états de souffrance et de faiblesse par lesquels il a passé, faire, sans le vouloir, sur son âme, en lui parlant des choses les plus importantes, une expérience analogue à celle de Guise sur Crillon. Qu'ils disent s'ils ont trouvé un seul instant où cette grande âme ne fût pas à toute sa hauteur, s'ils ont entendu une parole, vu un mouvement, surpris une détermination qui ne fût pas un modèle.

Maintenant tout autre que moi chercherait à fixer la place que Victorin Fabre doit occuper dans les lettres. Je ne m'occuperai pas précisément de cette recherche, mais je dois soumettre quelques observations à ceux qui désireraient s'y livrer. Le morceau des dieux de la Grèce dans les *Embellissements de Paris* n'est-il pas, comme disait Fontanes, *de la plus belle épopée antique?* L'orage d'*Euglantine* n'a-t-il pas au suprême degré cette pureté d'images et cette *curiosa felicitas verborum* qui caractérisent Horace? Le recueil des *Fables* n'offre-t-il pas des modèles de presque tous les genres de poésies? La peinture des guerres civiles et le morceau sur la Béotie dans l'*Eloge de Montaigne*, le morceau sur l'Égypte, le premier armement de la France dans l'*Oraison funèbre de Bessières*, le fragment sur Homère, le tableau du christianisme, etc., ne sont-ils pas de la prose la plus élevée? Victorin Fabre fut donc un habile poëte et un habile écrivain en prose[1]. De qui peut-on en dire autant, si l'on excepte Voltaire[2]? Victorin Fabre mérite donc, je ne dirai pas seule-

[1] Le cardinal Maury lui écrivait le 11 décembre 1811 : « Personne ne me surpassera jamais en admiration pour votre grand talent *pour la poésie comme pour l'éloquence*, et en zèle pour la gloire que votre renommée assure au pays où vous êtes né. »

[2] Encore la prose de Voltaire, admirable par l'élégante lucidité du style, par

ment une place très-élevée dans notre littérature, mais une place à part. On trouve des fautes dans presque tous nos grands écrivains[1], et ces fautes sont d'autant plus fâ-

la justesse des pensées, le nombre et le bonheur des rapprochements ingénieux, n'est-elle nullement ce qu'on appelle de la prose élevée, colorée, n'est-elle nullement la prose des grands orateurs : aussi est-ce de très-bonne foi qu'il estimait peu le style de J.-J. Rousseau, tandis que de très-bonne foi aussi Buffon ne voyait dans les plus beaux vers que de la prose gâtée. Duclos disait : « C'est beau comme de la prose. » Et J.-J. Rousseau lui-même, quoiqu'il eût écrit des vers médiocres pour se former à bien écrire en prose, répondait à un jeune poëte qui lui avait soumis l'une de ses pièces : « Voila de beaux vers, monsieur, mais tâchez de vous élever jusqu'à la belle prose. »

[1] Sans parler de Bossuet, qui emploie souvent des tournures incorrectes, voyez le chef-d'œuvre de Montesquieu, celui de J.-J. Rousseau, celui de Thomas. Je lis, dans la *Grandeur des Romains*, page 321 : *Il* vit combien *il* était nécessaire qu'*il* s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple ; *il* alla au-devant de Néron, et le remercia de ce qu'*il* n'avait pas desespéré de la république.

Page 27. « Le gouvernement des Carthaginois était très-dur. *Ils* avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arrivèrent, *ils* furent regardés comme des libérateurs ; et si l'on fait attention aux sommes immenses qu'*il leur* en coûta pour soutenir une guerre où *ils* succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, etc., etc. »

Enfin, je vois, page 59, une de ces fautes grossières que nous trouvons dans tous les discours de chambre et dans tous les livres faits comme ces discours, mais qui confond dans un écrivain . « ... Si, après la seconde guerre punique, ou *celle contre* Antiochus. »

Dans l'*Émile* : Au lieu que l'autre, n'ayant que sa routine pour toute règle, est embarrassé sitôt qu'*on l'en sort*. »

« Leur usage n'est pas *si* important qu'on croit ; » pour *aussi* important Rousseau fait habituellement cette faute.

Dans l'*Essai sur les Éloges :*

« Dans la suite, il célèbre les vertus dont il avait été *le* témoin, » pour dont il avait été témoin.

« Il abattit ce qui ne paraissait pouvoir l'*être*, » pour *ne pouvoir être abattu*.

« Sous un règne où tout avait une certaine pompe, où le prince *en* imposait par la dignité, » pour *imposait*.

Je sais que des fautes bien autrement grossières sont passées dans les écrits de nos auteurs les plus à la mode ; j'ai même entendu des philosophes *éclectiques* s'écrier d'un air suffisant que posséder sa langue a fond est chose assez

[1] Édition de M. Villemain, 1819.

cheuses que légitimées, pour ainsi dire par des ouvrages dont tout ami des lettres doit faire une étude constante, elles peuvent souvent égarer. Dans Victorin Fabre je n'ai pas aperçu une seule incorrection. Outre l'exquise justesse de jugement qu'une telle pureté suppose, elle offre un avantage inappréciable en lui-même et qui suffirait seul pour placer cet auteur parmi les classiques.

Tant et de si heureuses qualités annonçaient sans nul doute une organisation d'élite; mais ce serait une erreur dangereuse que de les attribuer exclusivement à ces dons gratuits et rares de la nature. Non, il n'est point de terrain si fertile qu'il soit, pour porter de tels fruits sans une culture savante, laborieuse, opiniâtre. A vingt et un ans, Victorin Fabre avait déjà d'immenses études littéraires. Depuis sa sortie du collége (à quatorze ans), il avait constamment ajouté au travail du jour les travaux presque aussi longs de la nuit. La force de sa constitution et l'empire que son âme excerçait sur ses facultés physiques lui permettaient seize, dix-huit, quelquefois vingt heures d'une attention toujours fraîche, toujours puissante. Tous nos classiques, tous ceux de l'antiquité, relus et médités plusieurs fois par lui, sont couverts de notes, ou de signes qui lui tenaient lieu de notes[1]. Il savait tous ces

indifférente en soi, attendu que le *génie* se fait une langue à part, et qu'il ne s'agit pas des mots, mais des choses. Je ne leur demanderai pas comment les choses peuvent se trouver dans un livre autrement que par les mots, mais je me permettrai de leur faire observer que le dictateur Jules César qui, certes, allait assez sûrement au fond des choses, étudia toute sa vie ce qu'il appelait la science des mots, et qu'entre autres ouvrages remarquables surtout par l'élégance et l'exquise pureté d'élocution, il avait publié deux livres dédiés à Cicéron, sur l'analogie du langage, ou l'art de parler et d'écrire correctement. Ce fut par ces études constantes qu'il se forma une tête assez forte pour devenir le maître des *choses, rerum dominus*.

[1] Si j'étais sûr d'entrer toujours dans la pensée de ces notes, je pourrais en former le cours de littérature et de philosophie le plus vaste et le plus instructif.

ouvrages par cœur. En même temps qu'il explorait dans les grands écrivains des diverses nations tous les secrets et toutes les puissances de la pensée, il étudiait dans ceux de la France et dans les travaux de tous les grammairiens estimés, les règles, les délicatesses et le génie de notre idiome; il en cherchait l'origine dans les vieux auteurs qui préparèrent à Malherbe et à Pascal la gloire de le former. Sachant que rien n'est à négliger dans l'art de penser avec justesse et de rendre sa pensée avec précision, il descendait aux plus petits détails, il suivait dans leurs modifications successives la prononciation et l'orthographe, les conquêtes faites sur d'autres langues, les caprices de l'usage et du goût. Convaincu que rien n'est plus utile, pour entrer dans le secret du style des grands maîtres, que d'en copier les ouvrages, il avait copié la plupart des chefs-d'œuvre de notre langue[1]. J'ai encore écrits de sa main presque tout le théâtre de Racine, *la Profession de foi du vicaire savoyard*, une partie de l'*Héloïse* etc., etc. C'était ainsi que Démosthène avait copié huit fois de sa main l'histoire de Thucydide[2].

[1] Il avait la bonté non-seulement de me conseiller l'emploi de ce moyen, mais de me guider dans le choix des morceaux à copier. Huit jours avant sa mort il me remit un exemplaire de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, et il relisait lui-même cet ouvrage qu'on a trouvé sur son lit, sans doute pour m'en faire apercevoir les beautés, lorsque je serais revenu avec ma copie.

[2] Copier un ouvrage est l'épreuve la plus redoutable qu'on puisse lui faire subir. Tous ceux qui se sont occupés de critique littéraire l'auront certainement remarqué. Souvent après avoir choisi un morceau dans un livre dont on a désiré faire une citation favorable, après avoir lu et relu ce morceau avec la plus grande attention, on le croit assez bien écrit, on se met à le transcrire, dans son article, et bientôt on s'aperçoit d'expressions faibles ou de tournures languissantes, ou même de constructions peu conformes au génie de la langue. Autant cette espèce de lecture, environ soixante fois plus lente que la lecture ordinaire, fait apercevoir dans les chefs-d'œuvre de beautés jusque-là cachées dans le tissu du style, autant elle découvre dans les auteurs médiocres de défauts inaperçus. Eh bien! que le critique éclairé qui voudra être juste envers Victorin Fabre soumette à cette épreuve ceux de ses écrits qu'il voudra juger; ce sera leur plus beau triomphe. Je n'oserais citer ma propre expérience; mais Auguste l'a faite plusieurs fois; je crois lui avoir entendu dire que M. Thurot et M. de La-

Voilà les études auxquelles ne craignent pas de se vouer ceux qui, sentant la dignité de la mission de l'homme de lettres, aspirent à la remplir dans toute sa noble étendue, à se rendre capables de servir leur patrie, de l'instruire, de la guider, et d'obtenir du monde une reconnaissance qui se renouvelle de génération en génération, puisque des siècles encore après leur mort, il ne se passe pas un jour sans qu'ils répandent des bienfaits sur le genre humain [1].

Condorcet a dit avec raison de Voltaire, que *personne n'a possédé peut-être à un plus haut degré la justesse d'esprit*. On peut en dire autant de Victorin Fabre, avec cette différence, que Voltaire, se laissant entraîner trop souvent à l'extrême mobilité de son imagination, à l'irascibilité de son caractère, n'a pas toujours été guidé par cette justesse de son esprit; avec cette différence encore, qu'écrivant d'ordinaire d'après une première impression, son esprit, quelque juste qu'il fût, n'avait pu quelquefois saisir qu'un seul aspect des objets, et que cet aspect cessait d'être juste, parce qu'il n'était pas complet. Chez Victorin Fabre, au contraire, la mobilité d'impression n'a jamais nui à la netteté de l'idée, la vivacité des sentiments n'a jamais offusqué la raison, et la méditation est toujours venue compléter ses jugements en lui montrant, avec la même justesse, toutes les faces d'un sujet. C'était une de ces âmes où toutes les

romiguière l'avaient répétée, et que ce n'était qu'après avoir copié aussi les plus beaux passages de Bossuet, de Montesquieu, de J.-J. Rousseau, de Tacite, etc., qu'ils s'étaient rendu un compte exact des beautés de l'*Éloge* de Montaigne, et des morceaux sur *Homère* et sur le *Christianisme*.

[1] On ne voit pas faire de tels efforts à ceux qui prennent cette carrière comme un métier, pour monter dans un salon un succès de cabale, pour escamoter un prix ou une place à l'Académie, et de pensions en pensions, de sinécure en sinécure, se glisser enfin dans la Chambre où ils vendent plus cher aux ministres de mauvais discours qu'ils ne vendaient de mauvais livres aux libraires. Chacun son goût; mais quand il n'y a pas de statues pour les premiers t le plus profond mépris pour les seconds, il faut désespérer d'un peuple.

facultés, également puissantes, se trouvent constamment en équilibre, en harmonie. On a relevé dans Voltaire un grand nombre d'erreurs palpables; on y a remarqué des contradictions évidentes, on pourrait y en remarquer d'autres encore. Victorin Fabre, dans une vie qui n'a été que la moitié de celle de Voltaire, a agité autant d'idées que ce grand homme, et je ne crois pas que l'attention la plus minutieuse découvre dans ses écrits une contradiction, une erreur.

J'ajouterai, sans prétendre le moins du monde établir un parallèle, qu'outre tous les avantages que donnaient à Voltaire l'époque où il a vécu, les goûts studieux de la nation, des contemporains illustres, une longue vie et une grande fortune, il en a eu un autre qui est immense : son but fut de détruire, celui de Victorin Fabre de défendre et d'édifier.

Ce dernier aurait voulu conserver ce qu'il y avait de grand, d'utile, de généreux dans les sentiments, dans les idées de nos pères; il aurait voulu élever, sur les bases plus vastes et plus nobles du christianisme, ce qui manquait encore à la nouvelle civilisation, pour l'affermir avec la même perfection que la civilisation antique. Ce rôle était sans contredit plus difficile.

Du reste, à quelque rang qu'on place Victorin Fabre parmi nos écrivains, la France lui doit une affection particulière, car c'est incontestablement le plus patriote de tous. Depuis les premiers essais de sa jeunesse jusqu'aux lignes qu'il traçait d'une main tremblante sur son lit de mort, tous ses ouvrages portent l'empreinte de cet ardent amour du pays qui fut sa constante passion, qui, seul avec l'enthousiasme de la vertu, faisait encore battre son cœur quand, depuis longtemps, l'amour de la gloire n'en pouvait plus accélérer les mouvements. Chaque fois qu'il a trouvé, ou pu faire naître, l'occasion de rendre

un hommage à la France, on sent, à l'abondance, à la chaleur de son style, que le passage a été écrit d'effusion de cœur. Voyez, dans son *Eloge de Corneille*, le portrait des grands hommes du siècle de Louis; voyez, dans son *Tableau littéraire*, cette peinture si éloquente des hommages rendus par l'Europe entière à la prééminence de notre littérature; voyez, dans le même ouvrage, toute la péroraison brûlante d'un bout à l'autre d'enthousiasme national. Écoutez-le à l'Athénée : l'invasion a eu lieu; des traîtres, pour plaire aux conquérants et perpétuer notre dépendance, ont juré de détruire dans la nation tout sentiment d'orgueil national; ils exhortent les Français de la Constituante et du Consulat à chercher des modèles de liberté dans l'oligarchie féodale de l'Angleterre; ils traînent Racine aux pieds de Schiller; ils livrent tous les demi-dieux de la patrie en holocauste aux idoles difformes de tous les barbares qui nous ont vaincus. Victorin Fabre ne traite pas un sujet qui le mette à portée de répondre directement, mais, dès sa première leçon, il relève la statue de cette France si indignement insultée dans sa chute; il la replace sur son piédestal de huit siècles de gloire, qui n'a pu s'écrouler sous le canon de Waterloo.

« A différentes époques, dit-il, mais toujours dès les deux premières dynasties de ses rois, la France a embrassé, sinon dans ses limites, du moins dans sa domination, d'un côté, l'Italie elle-même et le nord de l'Espagne; de l'autre, les Pays-Bas, la Hollande, la Suisse, et celles des anciennes contrées germaniques dont se compose aujourd'hui l'Allemagne. Dès lors la France a été placée dans la civilisation moderne, comme sur une éminence, en spectacle à l'univers. Des royaumes florissants aujourd'hui, et depuis longtemps célèbres, n'ont cessé d'être inconnus qu'au jour où ils ont été conquis par la France. Comme si passer sous ses lois était entrer dans la carrière des nations, de cette

conquête a daté leur existence historique. Plus éclairée, même au temps de sa profonde ignorance, que ces nations dont elle triomphait[1], la France, en les sillonnant partout des traces fécondes de la gloire, qui, même dans ses ravages, sème souvent les bienfaits, n'avait pu y porter la guerre sans y laisser l'industrie : bien mêlé de beaucoup de mal sans doute, mais à coup sûr très-grand bien, et que n'auraient pu lui rendre ceux qui, dans la générosité des représailles, lui ont si bien rendu le mal. Pour tout renfermer dans un mot, la France a dominé ou gouverné, non-seulement sous les carlovingiens, mais sous les rois de la première race ; la France a possédé l'empire d'occident, avant d'en avoir le titre; la France a gouverné l'Europe à une époque où il n'y avait plus en Europe[2] un seul gouvernement qui ne fût au berceau. Dès ce temps il lui a été donné d'attacher les destinées des peuples à ses idées de guerre, de gloire, de politique et d'administration. L'origine des lois, des coutumes, des arts, le droit public de vingt nations est là, depuis huit ou dix siècles; c'est-à-dire l'histoire de la France a été dès lors pour vingt nations une histoire nationale; l'histoire de la France a été souvent, et à plusieurs égards, l'histoire même de l'Europe, l'histoire de la civilisation nouvelle qui a changé la face du monde, et fait ou promis un nouveau sort au genre humain. »

Ce cours ainsi commencé comment se termine-t-il? L'orateur vient de peindre la coalition des rois contre la révolution française, les efforts et le triomphe de la France, et il ajoute :

« Maintenant que le monde civilisé s'agite pour asseoir sur des bases certaines cette liberté légale, non moins utile aux trônes qu'aux nations, puisque, si d'un côté elle affranchit

[1] A l'exception de la seule Italie.
[2] L'empire romain de Constantinople excepté.

les peuples du joug pesant de l'arbitraire, de l'autre elle affranchit les rois de l'anarchique tyrannie des factions privilégiées, les regards de l'univers se tournent encore vers la France, avides de l'interroger, comme si dans le secret de son avenir reposait je ne sais quelle destinée européenne. Trop souvent les politiques modernes ne virent l'autorité que dans la puissance, la puissance que dans la force; je veux dire qu'ils ont réduit les moyens de régir les peuples à des sabres et à de l'or. Cette illusion funeste a séduit de très-grands hommes, et elle les a détruits. Au sein d'une mer lointaine, un rocher, et sur ce rocher une tombe récente, prouvent que le génie n'exempte pas de cette grande erreur, et que la raison publique la repousse. Après de si hautes leçons, il vient un temps où l'on doit chercher ce que peuvent les gouvernements pour la grandeur morale des peuples. Dans la noble tâche d'ennoblir le pouvoir en lui donnant pour alliée la dignité de l'espèce humaine, la France, n'en doutez point, se trouvera, comme toujours, placée sur cette éminence d'où on l'a vue si souvent guider les nations dans la route de leurs intérêts et de leur gloire. Il appartient à la France, et tôt ou tard il lui sera donné, de mûrir, dans les destinées du monde, les nobles fruits qu'y fit naître son soleil de quatre-vingt-neuf. »

Quel motif put porter Victorin Fabre à laisser son cours, à interrompre le grand ouvrage qui devait mettre le sceau à sa renommée, pour consacrer ses veilles et sa fortune à un recueil dont les articles, quelque remarquables qu'ils fussent, ne pouvaient ajouter à sa gloire? Rien autre chose assurément que la vue de s'opposer par des moyens plus prompts à ce torrent de doctrines anti-patriotiques, anti-nationales, que les partisans de l'étranger faisaient pénétrer de toutes parts. Pourquoi, malade, en proie à des souffrances continuelles, sacrifia-t-il plus tard le soin de sa vie à *la Tribune*? Parce que la *Tribune* était le seul asile des sentiments nationaux, des

souvenirs et des principes du patriotisme. Enfin, parcourez ses | *Pensées détachées*, presque toutes écrites dans les derniers mois de sa maladie, d'une écriture déformée et tremblante qui annonce la chute de ses forces physiques, tandis que les idées et le style prouvent la vigueur de son âme; lisez-en notamment les premiers numéros, et vous verrez que près de mourir, il était toujours occupé de cette patrie, qui semblait l'oublier pour ceux qui prenaient à tâche de la calomnier dans leurs écrits et de la déshonorer par leur conduite. Aussi, et cela est remarquable, un homme d'une opinion politique opposée à la sienne [1], qui l'a intimement connu depuis l'enfance, qui a été témoin de son dévouement inexprimable pour sa famille, a écrit de lui, le lendemain de sa mort et dans la première étreinte de l'affliction : *Fils et frère excellent, parent dévoué, ami sincère, il était peut-être encore meilleur Français, car il aimait sa partie jusqu'à l'idolâtrie.*

Ce patriotisme si ardent, si pur, si inflexible, que ni les séductions de l'empire ne purent éblouir, ni les menaces de la restauration ébranler, ni les petitesses du gouvernement actuel décourager, qui, plus encore que l'envie inspirée par ses talents, lui suscita mille tracasseries, mille injustices et le fit abreuver de toutes les sortes de dégoûts, ce patriotisme appelle et réunira sur sa tombe les hommages d'un peuple dont les lumières surent apprécier, dont l'admiration sut récompenser Corneille. Bossuet, Montesquieu et Voltaire ".

1 M. le baron de Rivière.

J. SABBATIER.

NOTES

DE LA VIE DE VICTORIN FABRE.

Note *a*, page 27.

A M. VICTORIN FABRE (de l'Ardèche),

agé de 19 ans.

1804.

Nature en moi mit tendresse de père,
Mais à mes vœux point de fils n'accorda.
J'en cherchais un : vers moi sa main guida
Jeune penseur, au cœur chaud et sincère.
Il me consulte, il goûte mes avis;
Instinct de gloire en m'écoutant l'anime ;
La gloire encor lui plaît moins que l'estime :
Il dit qu'il m'aime ; et j'ai trouvé mon fils.

Ginguené.

Je trouve, au sujet de ces vers, dans un brouillon de lettre de Victorin, les lignes suivantes, qu'on ne lira pas sans émotion :

« L'homme qui, par son caractère comme par son esprit, était de tous ceux que j'ai connus à Paris le plus sûr de son jugement sur les hommes, M. Ginguené, me remettait un jour des vers qu'il me faisait

l'honneur de m'adresser et que j'ai encore écrits de sa main. Je fus surtout touché de celui-ci :

La gloire encor lui plaît moins que l'estime.

« Je m'écriai, dans mon premier mouvement, que de toutes les personnes de ma famille j'étais celle qui méritait la sienne au moindre degré. Il se leva, m'embrassa ; des larmes roulaient dans ses yeux ; et il faut l'avoir connu pour savoir combien ces larmes étaient tendres. « Bon jeune homme, me dit-il, je le crois, d'après ce que vous m'avez raconté... et d'après ce que j'ai lu. Il me montra une lettre de mon père. Je ne sais quel compatriote de département m'était venu voir à Paris, et m'ayant trouvé toussant, moi qui ai la poitrine de fer de ma famille, était allé le dire à son retour. Mon père demandait à M. Ginguené de lui écrire si ma santé était menacée, ajoutant qu'il volerait à mon secours, etc. »

NOTE *b*, page 28.

AU MÊME.

1804.

Le bourg lointain qui vous vit naître,
Aux Muses inconnu peut-être,
Est par Hippocrate vanté :
On y boit, dit-on, la santé [1].
Près de son onde salutaire
Naîtra le laurier d'Apollon :
Oui, sur la carte littéraire
Vals un jour vous devra son nom.
Vos vers ont le feu de votre âge,

[1] Allusion aux eaux minérales de Vals. Par une singulière inconstance des choses humaines, la magnifique maison élevée par le père de Victorin Fabre, et témoin de tous les malheurs de sa famille, est devenue *l'hôtel de l'Europe*, où descendent les principaux personnages qui fréquentent ces eaux estimées. M. Casimir Durand, aujourd'hui propriétaire de l'hôtel, y fait élever un petit monument à la mémoire de ses infortunés cousins, dont il exécute les volontés dernières avec un dévouement digne des plus grands éloges.

Du premier âge des amours;
Et, bravant le moderne usage,
Votre prose facile et sage
A la raison parle toujours.
Ainsi sous la zone brûlante
Un jeune arbre aux vives couleurs
Devance la saison trop lente
Et mêle des fruits à ses fleurs.

PARNY.

NOTE *c*, page 32.

AU MÊME.

1805.

Quels sont ces cris mêlés de terreur et de joie?
Gloire, fils d'Apollon! par un sublime effort,
Ta main à l'implacable mort
Vient d'enlever son empire et sa proie.
Infortunés! le Rhône était votre tombeau :
Saisissant de la barque un débris tutélaire,
Dans le cours rapide de l'eau
Victorin cherche, atteint son jeune frère.
(Un frère! que ce nom retentit à nos cœurs!)
Cher enfant! quelle horrible image!
Le sang et la pâleur flétrissent son visage.
O mon frère, dit-il, sauve-toi, je me meurs!
Non, non, dit Victorin; non, soutiens ton courage;
Ne m'abandonne pas, je réponds de tes jours.
L'enfant se fie à cet heureux secours;
Il est sauvé! Tous deux s'embrassent au rivage.
Mais d'autres vont périr: Fabre vole vers eux,
Les guide, les délivre. O nouvelles alarmes!
Un père pour son fils invoque en vain les dieux!

Une mère, sa fille [1]... évènement affreux!
Hélas! on n'a donc pu leur donner que des larmes!
Ah! quittons ces cruels tableaux :
Fabre, tu les peindras; tes éloquents pinceaux
Traceront de ces faits une touchante histoire.
Le front ceint d'un laurier, doux signe de ta gloire,
Tu nous découvriras de ton cœur palpitant
Les angoisses, l'espoir, l'ivresse, le tourment.
Jeunes frères, à vous, oh! que je m'intéresse!
Dans ce gouffre profond, je vous vois, vous entends.
Quoi! ma femme, mon frère, et vous, mes chers enfants,
Vous n'avez pas épuisé ma tendresse!
Toi dont Parny vanta les talents séducteurs,
Fabre, de moi reçois un autre hommage :
A ton noble et rare courage
J'offre ces vers humides de mes pleurs.

LABLÉE.

NOTE d, page 33.

J'ai pensé que le lecteur serait bien aise de trouver ici à peu près le même sujet traité par Lucrèce, Voltaire et Victorin Fabre. Voici d'abord le célèbre morceau de Lucrèce [2], suivi de la traduction de Voltaire :

Sed nil dulcius est, benè quà munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena :
Despicere undè queas alios, passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ :
Certare ingenio : contendere nobilitate :
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages;
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,

[1] Au nombre des victimes se trouvaient une jeune dame, sa fille âgée de 12 ans et leur femme de chambre.

[2] *De Re nat.*, II, 7-13.

Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre;
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours!

Victorin, après avoir fait le portrait de l'homme de lettres qui vit au sein de la nature et de l'indépendance, poursuit ainsi :

. . . .
Loin, bien loin, sous ses pieds, un voile de nuages
Dérobe à ses regards ces flots tumultueux,
Ces écueils que la foudre éclaire de ses feux,
Cet océan sans ports, où gronde la tourmente,
Où de l'ambition suivant l'étoile errante,
Les crédules humains, frêles jouets du sort,
Sans voile et sans boussole, emportés loin du bord,
Se choquant dans la nuit, au milieu des orages,
L'un par l'autre brisés, confondent leurs naufrages.

« Il me semble, dit Ginguené après avoir comparé les trois morceaux, que, dans ce nouveau concours, si l'on peut parler de la sorte, M. Fabre a mérité la couronne, soit par le choix pittoresque des expressions : ces flots *tumultueux*, ces écueils que la foudre *éclaire* de ses feux, cet océan *sans ports où gronde la tourmente*, etc. ; soit par la nouveauté brillante des images, *où de l'ambition suivant l'étoile errante;* et soit enfin par la hardiesse de cette figure qui, transformant les mortels en vaisseaux battus de la tempête, nous les représente errants sur l'océan de la vie, *sans voile et sans boussole*, égarés loin du bord par l'étoile de l'ambition, et qui, *se choquant dans la nuit au milieu des orages, l'un par l'autre brisés, confondent leurs naufrages.* »

NOTE *e*, page 33.

« M. Victorin Fabre appuie de l'exemple de Voltaire ce qu'il a dit de l'influence d'une position indépendante sur le génie de l'homme de lettres; ce grand homme, éclipsé en quelque sorte à la cour des rois, ne reparut dans tout son éclat que lorsque, ayant brisé ses brillantes entraves, il se réfugia dans le sein de la nature et de la liberté.

Tel près de se répandre en largesses fécondes,
Aux murs où de la Saône il adopte les ondes,
Le Rhône impétueux, égaré dans son cours,
Semble au sein de la terre englouti pour toujours;
Mais bientôt, ramenant ses flots à la lumière,
Plus calme, il s'agrandit dans sa libre carrière,
Et court, bordé de fleurs, de fruits, de pampres verts,
Du tribut de son onde enorgueillir les mers.

Le mérite de cette belle comparaison n'est pas tout entier dans l'expression, qui ne saurait être cependant plus grande ni plus poétique; il est surtout dans la nouveauté. Après tant de comparaisons où les fleuves sont employés de mille manières, et à peu près tous avec des couleurs pareilles, il y a de la gloire à en avoir imaginé une absolument nouvelle, où le Rhône paraît d'une manière qui lui est propre, où le phénomène qui le distingue est si bien exprimé et si heureusement appliqué. L'un des membres de l'Institut qui a le plus de goût, et à qui son talent en poésie donne le plus le droit de juger les vers, dit avec beaucoup de justesse, lorsqu'il eut entendu cette comparaison : L'auteur a rajeuni les fleuves. (Ginguené, *Revue philosophique*.)

Note *f*, page 34.

« M. Fabre entre du premier pas dans la discussion; il la traite, sous le nom des deux célèbres rivaux, d'une manière qui n'en dément point l'idée, et l'on croirait volontiers y reconnaître avec leur philosophie quelque chose de leur tour d'esprit. Chacun d'eux a tour à tour l'avantage, comme cela devait être entre deux hommes si supérieurs. Ainsi, lorsque Voltaire peint les émotions généreuses qu'excite quelquefois le théâtre, les sentiments vertueux qu'il inspire, et que, citant à l'appui de son opinion les effets produits sur la scène par les tragédies sublimes de Corneille, il demande à son interlocuteur : A quoi donc se bornent, selon lui, les bienfaits d'un art

qui, par de simples jeux,
Fait de tant de vertus tout un peuple idolâtre?

« Rousseau répond :

A montrer la vertu comme un jeu de théâtre
Qu'ailleurs sans ridicule on ne peut transporter,
Et qu'il faut applaudir, mais non pas imiter.
Sans doute il est aisé, sur les bancs du parterre,
Honorant les vertus, et plaignant la misère,
D'acquitter ses devoirs envers l'humanité ;
Mais cherchez dans le sein de la société
Cette morale austère au théâtre applaudie !
Non ; l'on ne donne pas ici la comédie.
Pourquoi leur demander des vertus et des mœurs ?
Quel rôle ont-ils à faire? ils ne sont point acteurs.

« Si, au contraire, Rousseau, après avoir ainsi combattu les heureux effets qu'on attribue à la peinture de la vertu au théâtre, allègue le danger d'y peindre le crime, et

ces passions sanglantes
Qui d'un beau coloris, sur la scène éclatantes,
Ne s'y montrent aux yeux que pour les éblouir,
Et presque à leurs fureurs nous forcer d'obéir;
L'orgueil, l'ambition, la vengeance, la haine,
Et ces grands scélérats.....

« Voltaire répond aussitôt :

Leur mémoire inhumaine
Est offerte au théâtre ainsi qu'aux grands chemins
Sont exposés les cœurs de fameux assassins,
Pour imprimer au peuple un effroi salutaire.

« Cette pensée est aussi neuve qu'elle est forte et énergique; la vigueur simple de l'expression concourt à lui donner encore un plus grand effet, ce que nous remarquons seulement en passant, car il nous est impossible de nous arrêter sur les détails. Ainsi nous ne parlerons pas des ingénieuses saillies de Voltaire ou des sarcasmes de Rousseau semés avec esprit dans le Dialogue. Mais nous rapporterons seulement cette réponse du créateur de *Mahomet* à la plus forte objection qu'on puisse faire contre le théâtre, au reproche de montrer quelque-

fois le crime couronné par le succès. Quelle leçon morale peut-il nous donner quand le crime triomphe, quand la vertu

Voit contre elle le sort et le crime s'unir,
Quand tout, jusques au ciel, conspire à le punir.

La réponse est difficile sans doute. Voltaire n'en est pas embarrassé; il répond :

C'est lorsque la vertu, sur la scène trahie,
S'y montre dans le deuil et dans l'ignominie,
Que son triomphe éclate avec plus de grandeur;
C'est lorsqu'elle gémit sous le crime vainqueur
Qu'elle obtient sur le crime une pleine victoire.
Son triste abaissement en éclipse la gloire;
Même dans ses revers elle sait nous charmer;
Et c'est là qu'il est beau de nous la faire aimer!
Quand de succès, d'honneurs, de splendeur couronnee,
De bonheur et de gloire elle est environnée,
Le cœur le plus pervers embrasse la vertu.
Mais quand tout son bonheur, sous le crime abattu,
N'a laissé que des pleurs que son chagrin dévore,
Au théâtre on apprend à la chérir encore.
On sent qu'il est un charme aux malheurs vertueux;
Qu'il n'est point de bonheur pour le coupable heureux;
Que sa gloire est honteuse et son succès à craindre,
Et que dans son triomphe il est le plus à plaindre.

Cet effet du théâtre, et que lui seul produit,
D'une leçon sublime est le généreux fruit.
Quand parmi les mortels un sort illégitime
De ses prospérités a revêtu le crime,
Ses succès fastueux, sa pompe, sa grandeur,
Abusent nos regards d'une ombre de bonheur;
Quand d'iniques revers l'innocence opprimée
Dans un gouffre de maux nous paraît abimée,
Sa honte, ses tourments, ses affronts douloureux,
D'un mortel désespoir semblent frapper nos yeux :
Mais sur la scène, enfin, ce fortuné coupable,
Ce juste malheureux, et que le sort accable,
Forcés de nous ouvrir les replis de leurs cœurs,
Détrompent nos regards de ces tristes erreurs.
Nous lisons dans le cœur de la vertu souffrante
D'une secrète paix la douceur consolante;

Et dans le sein du crime un remords dévorant
Couvant le désespoir sous son calme apparent.

« Si Voltaire lui-même avait fait cette réponse, il est à croire qu'on l'eût trouvée très-digne de lui. Le *Dialogue* est toujours écrit avec autant de raison et d'esprit. Je désignerai cependant d'une manière plus particulière une belle analyse de *Zaïre*, suivie de la peinture aussi éloquente que poétique des effets que produisent au théâtre les *orages* et les *disgrâces* de l'amour, morceaux les plus brillants du *Dialogue*, mais trop longs pour être cités; et le morceau plus court où M. Fabre peint en vers élégants les effets du théâtre *sur le goût*, avec une justesse qui semblait n'appartenir qu'à la prose.

Dans le même article, le critique, après avoir analysé l'*Essai sur l'amour et sur son influence morale*, après avoir fait remarquer les idées importantes que ce court ouvrage renferme, ajoute : « On a pu juger du style de l'auteur par les citations que nous en avons faites. Un journal estimé a dit que M. Victorin Fabre paraissait *avoir fait du style de Rousseau une étude particulière et avoir souvent réussi à l'imiter*. Il est vrai de dire que son style est plein de mouvement et de sensibilité; qu'il a beaucoup de coloris, et que l'harmonie de ses périodes annonce le poëte dont l'oreille est familiarisée avec le *nombre poétique*. Il y a véritablement plusieurs rapports entre ce style et celui de l'éloquent philosophe de Genève, et il me semble que l'auteur du petit *Essai sur l'amour* n'est pas moins heureusement né pour l'éloquence que pour la poésie : sa prose a même quelque chose de plus fini que ses vers. »

NOTE *g*, page 47.

« M. Fabre, à peine entré dans sa vingt-troisième année, avait obtenu déjà d'autres succès. Cette nouvelle couronne académique a prouvé combien l'étude et l'exercice de l'art des vers avaient hâté les progrès de son talent dans le genre oratoire. Un tel début ne promet pas seulement, il montre un écrivain qui saura soutenir dans cette carrière la gloire de notre nation. Il me semble que le grand Cor-

neille n'avait pas encore été si bien loué [1]. On ne pouvait ni l'apprécier avec plus d'esprit et de goût, ni le célébrer avec plus de raison et d'éloquence. Cet éloge, qui s'est fait remarquer par des beautés du premier ordre, doit ranimer la vieille admiration des Français pour le créateur des *Horaces* et de *Cinna*. Notre littérature peut donc se féliciter d'avoir un orateur de plus en ce genre, où aucun peuple moderne n'est encore parvenu à nous égaler [2]. On n'ignore pas avec quelle satisfaction, on peut dire avec quel enthousiasme, cet éloge a été reçu par ses juges dans ce concours, où il n'y a pas eu de concurrents, et dont on raconte plusieurs circonstances si glorieuses pour l'orateur, qu'il n'en existait pas d'exemple. L'opinion publique, formée aussitôt que ce discours a paru, a pleinement consigné non-seulement le suffrage unanime des membres de l'Académie, mais la haute idée que chacun d'eux en avait donnée dans le monde, et que plusieurs avaient exprimée de manière à exciter la plus vive curiosité... L'Academie, en mettant au concours l'éloge de Corneille, ne s'était point dissimulé les difficultés d'un tel sujet. Traité par des écrivains justement célèbres, il semblait surtout que Voltaire l'eût épuisé. D'un autre côté, la beauté de ce sujet, devenu si difficile, commandait aux juges du concours une sévérité nécessaire. Ce n'était pas assez de faire mieux que les autres panégyristes de Corneille, il fallait faire un éloge qui fît honneur à Corneille lui-même, et l'Académie ne devait couronner l'éloge du génie le plus éminent peut-être que la France ait produit, que dans le cas où cet éloge le montrerait aux étrangers d'une manière digne de lui. Telles

[1] Comme on va le voir dans un passage de M. Garat, ce n'était pas seulement Gaillard, Bailly, Racine, en répondant à Thomas Corneille, reçu à l'Académie à la place de son frère, qui avaient déjà loué Corneille : c'était Voltaire, qui semblait avoir *épuisé le sujet*.

[2] Le cardinal Maury, *Essai sur l'Éloquence de la Chaire*, t. I, p. 416, de l'édition de 1810. Dans ce qui suit, le cardinal semble provoquer et prédire le choix que Napoléon fit plus tard de Victorin Fabre pour prononcer l'oraison funèbre de Bessières. « Cette lice, continue-t-il, n'est guère ouverte pour les gens de lettres que dans la seule route des concours académiques. Il est à desirer pour le talent de M. Victorin Fabre, qu'après s'y être signalé dès sa jeunesse, il puisse encore y briller d'un plus grand éclat quand le gouvernement aura rempli le vœu déjà décrété, mais auparavant si ardemment exprimé par M. Thomas, vers la fin de son *Essai sur les éloges*, en ouvrant une carrière plus étendue et plus magnifique à la haute éloquence, par les nouvelles solennités funèbres ou triomphales que nos orateurs auront désormais à célébrer en l'honneur des armées françaises dans le temple national de la Victoire.

étaient les intentions qu'avaient justement manifestées plusieurs membres de l'Académie. Il restait aux concurrents à franchir la carrière qui leur était ainsi prescrite. On pouvait composer l'*Éloge de Corneille* de l'analyse de son théâtre; mais alors on rebattait ce que tout le monde avait dit, et M. Victorin Fabre a prouvé que ce n'était pas là faire connaître Corneille. Pour être à la fois neuf, brillant et vrai, ferme, animé et profond, le jeune orateur a pris une route différente; il a osé traiter son sujet d'une manière qui demandait également une connaissance étendue de la littérature ancienne et de la nôtre, des théâtres grec, français, italien, espagnol, etc., des mœurs, des usages anciens et modernes, de l'histoire des passions et du cœur humain. Loin de succomber dans une pareille tentative, il a eu le bonheur de s'ouvrir une route nouvelle dans un genre où tout paraissait trouvé. Il est remarquable qu'un discours si bien accueilli par la première académie de l'Europe, soit dans toutes ses parties l'opposé de ce qu'on appelle un discours académique.

« L'orateur prend à sa naissance le talent de Corneille pour le montrer ensuite dans tous ses développements. Il prouve ce qu'aucun des panégyristes du grand homme n'avait même aperçu, qu'il a créé un nouveau système dramatique; il prouve que les Italiens et les Espagnols n'ont pu lui en fournir les éléments; il compare ce système à celui des Grecs; caractérise l'un et l'autre théâtre dans leurs rapports et dans leurs différences, et ajoute à la couronne de Corneille le plus brillant de ses fleurons, qu'on ne lui connaissait pas encore.

. . . .

. . . .

« Je dirai, en me bornant encore au rôle d'historien, que c'est le mérite d'une conception vaste et ferme, le bonheur des transitions, la variété des tours qui ne blesse jamais l'unité, la souplesse du talent qui suit tous les mouvements du sujet, enfin la progression d'intérêt que demande toute composition oratoire, qui paraissent avoir principalement frappé les meilleurs juges, et que c'est surtout, sans doute, ce qui a fait dire à l'Académie, dans son rapport lu en séance publique, que l'éloge couronné était un ouvrage d'un mérite supérieur.

. . . .

« En examinant les brillants essais de M. Victorin Fabre, nous avions

conçu des espérances qu'il a surpassées; nous avions annoncé des progrès que nous croyions alors devoir être moins rapides. Il n'en est pas de même cette fois. Je ne sais si l'on peut encore attendre des progrès du talent et de la raison qui ont produit et mûri l'*Éloge de Corneille*. Il est un point où le talent s'arrête; s'il obtient ensuite plus de succès, c'est qu'il se livre à de plus grandes compositions; il n'acquiert pas plus de force, il la développe davantage.

« On peut dire de l'esprit précoce et mûr de notre jeune orateur, ce que le Tasse a dit de la valeur de Renaud :

L'età precorse, e la speranza; e presti
Pareano i fior, quando n'usciro i frutti.

. . . .

« Ce théâtre où Corneille a peint les Romains de manière à expliquer la conquête du monde, nous parait un trait sublime; et l'on pourrait en citer plusieurs du même genre, où l'on retrouverait à mon avis la manière de Bossuet[1]. Ce mot est digne de Corneille, et on le croirait de Montesquieu[2].

« Le morceau de la première représentation du *Cid* a eu le succès qu'il méritait. Nous avons assisté à la séance solennelle de la classe de l'Institut où l'on fit la lecture de ce discours. Le public se prêta tout entier à l'illusion; un silence profond s'établit dans la salle; on se reportait en idée à l'époque où le *Cid* fut joué pour la première fois; on écoutait avidement; enfin il y eut un transport et un cri d'admiration en l'honneur de Corneille, et qui dut être aussi flatteur pour son jeune panégyriste que pour lui. L'impression était profonde: elle était générale; nous en sommes encore ému de souvenir quand nous la consignons ici[3].

« Personne, sans doute, ne s'est contenté de lire une fois ces belles pages où l'orateur nous peint ce qui dut se passer, ce qui se passa réellement à cette époque vraiment remarquable dans notre histoire, et nous donne en quelque manière une première représentation du *Cid*; prenons place avec nos ancêtres, heureux de nous trouver à portée d'un

[1] Garat, *Magasin encyclopédique*.
[2] Fontanes, *Revue encyclopédique*.
[3] François de Neufchâteau, *Esprit du grand Corneille*, publié en 1809, p. 107.

amateur, pour ne pas dire plus, aussi capable d'éclairer notre attention [1].

« Le cadre neuf, ingénieux, et pour ainsi dire théâtral où est placée, l'analyse du *Cid*, a été généralement applaudi, on peut même dire admiré. Le citer suffit pour prouver qu'il n'y a rien d'exagéré dans les éloges qu'on en a faits. . . . .

« En traitant un sujet où, comme on l'a fort bien observé, tout paraissait en quelque façon prévu par tout le monde, il fallait surtout l'envisager sous un point de vue nouveau. . . . .

« Il fallait, et cette condition n'était pas moins essentielle, non-seulement bien écrire, mais donner à son style l'élévation et la force, le nombre, l'harmonie, la noble hardiesse, qui constituent le style oratoire, s'élever enfin jusqu'au sublime, puisqu'on avait, non pas à examiner et à définir, mais à louer, à peindre, à présenter à l'admiration des hommes un des écrivains, un des poëtes les plus sublimes des temps modernes.... Le style oratoire français est parvenu au plus haut degré de perfection et de gloire ; il s'agit de l'y maintenir. C'est à cela que sont destinés les prix d'éloquence décernés par un corps littéraire à qui sont remis en dépôt les trésors de la langue et de la littérature françaises.

« ..... M. Victorin Fabre me paraît avoir rempli toutes ces conditions dans son *Éloge de Corneille.*

« N'y voit-on pas toutes les qualités qui constituent le style oratoire, qui le différencient des autres styles, jointes à l'élégance, à la pureté, à la clarté, qui doivent être communes à tous? Ne voit-on pas, en un mot, dans le tout ensemble plus de beautés réelles et solides qu'il n'en faut pour justifier le jugement que l'Académie a prononcé [2]. Un éloge bien fait donne au commun des hommes la meilleure leçon qu'ils puissent recevoir, celle d'admirer ce qui est beau, et de l'admirer avec connaissance de cause; les chefs-d'œuvre en général trouvent toujours des admirateurs; mais les perfections n'en sont dignement appréciées que par un bien petit nombre de connaisseurs. On dit qu'il y a des gens qui n'admirent point ; sans doute qu'ils ne le peuvent; c'est un plaisir, on serait presque tenté de dire un sens, qui leur est refusé. Ce n'est point pour ces gens-là que nous écrivons;

[1] M. de Boufflers, *Mercure de France*, novembre 1809.

[2] Ginguené, *Mercure de France*, n. du 11 mai 1808, t. XXXII. p. 296.

quant au reste, chacun admire à sa manière. Le grand nombre admire en gros; on est surpris, on est frappé d'un bel ensemble, souvent sans pouvoir s'en rendre plus de raison que d'une commotion électrique. D'autres, plus clairvoyants, ou seulement plus près regardants, admirent quelques détails qui leur ont fait une impression extraordinaire, et beaucoup en même temps seraient bien embarrassés de dire à quoi tenait cette impression, parce qu'ils connaissent l'art par ses effets, mais non encore par ses moyens. D'autres sont émus encore plus vivement; ils le sont aussi par d'autres détails qui avaient échappé aux derniers; ceux-là commencent à chercher à s'en rendre raison, ils entrevoient des combinaisons, des rapprochements, une trame cachée qui les étonne et qui les occupe; mais il reste d'ordinaire là-dessous une métaphysique inaccessible à leur méditation. Enfin arrivent, mais en petit nombre, en bien petit nombre, les vrais juges, qui sont en même temps les vrais admirateurs. Ceux-là suivent l'esprit dans son travail, et le génie dans son vol; ils cherchent, ils trouvent la raison de tout, et deviennent en quelque sorte les confidents de leur héros; mais, encore une fois, la troupe est peu nombreuse,

Pauci quos æquus amavit Jupiter;

et M. Victorin Fabre y paraît au premier rang... Il nous dévoile en peu de lignes la tragédie tout entière, et Melpomène pourrait dire de M. Fabre, comme Vénus de Praxitèle, où m'a-t-il vu [1]?

« Tous les genres d'esprit et de talent étincellent dans ce discours [2].

A M. VICTORIN FABRE,

sur son ÉLOGE DE CORNEILLE.

1808.

Corneille t'a prêté son sublime pinceau,
Fabre, quand tu l'as peint dans ce noble tableau
Où, longtemps exilé des yeux de Melpomène,

1 M. de Boufflers, *loc. cit.*
2 Garat, *Lettre à Ginguené.*

Tout à coup ce grand homme apparait sur la scène.
Lui-même est en spectacle aux regards des Français,
Orgueilleux de sa gloire et fier de ton succès.
Grand comme les héros enfants de son génie,
Comme Auguste à Cinna pardonnant à l'envie,
Et de rivaux obscurs bravant les attentats,
Souverain de la scène il rentre en ses États.
Son triomphe est le tien, le héraut de sa gloire
Doit s'asseoir avec lui sur son char de victoire.

DUMAREST-LAMOTHE,
Professeur de belles-lettres, à Grenoble.

STANCES AU MÊME,

SUR LE MÊME SUJET.

1808.

Oh ! qu'ils sont loin ces jours aux Muses toujours chers,
Où Thémis aux mortels donnait ses lois en vers,
Où l'on vit respecter par un vainqueur barbare
Comme un temple sacré la maison de Pindare,
Où Torquato devait, en triomphe porté,
Voler du Capitole à l'immortalité !...
Autre temps, autres goûts. Notre grand homme est Rhode ;
L'*Almanach des Gourmands* est l'ouvrage à la mode.
Un poëte autrefois comme un dieu révéré,
Fût-il même un Delille, aux brocards est livré,
Et le père immortel de Phèdre et de Monime,
S'il vivait parmi nous, garderait l'anonyme.
Croyez les saints du jour, dans leur journal dévot,
Tout Voltaire qu'il est, Voltaire n'est qu'un sot.
Bientôt ils oseront à ses veilles tragiques
De l'abbé Pellegrin préférer les cantiques.
Le Pinde se partage entre deux factions,
Et l'on n'y juge plus que les opinions.
Ainsi qu'au Paradis, maintenant au Parnasse
Un philosophe en vain sollicite une place.
Et toi qui, des partis méprisant les clameurs,

Calme, leur opposas tes écrits et tes mœurs,
Qui, nouveau Télémaque, oubliant ta jeunesse,
As quitté Calypso pour suivre la sagesse,
De tes nombreux succès tu serais pardonné
Quand les Muses trois fois t'ont déjà couronné,
Quand tu sais en louant un sublime génie
Associer ta gloire à sa gloire infinie,
Quand Corneille, vivant sous tes mâles pinceaux,
Nous apparaît encor plus grand que ses héros!
De l'admiration illusion touchante!
Profondément ému quand ta prose éloquente
Évoque sa grande ombre en ces murs révérés,
De sa présence auguste à jamais honorés,
Victorin, j'ai cru voir offrir par Melpomène
La tragique couronne au père de la scène,
Et lui-même applaudir, fier et reconnaissant,
Dans son panégyriste un grand homme naissant.

AUGUSTIN BLANCHET.

NOTE *h*, page 72.

MÉMOIRE DE M. PALISSOT

A M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Tout ce morceau serait curieux et utile à citer; mais je me borne aux passages qui ont rapport aux petits poëmes.

« ..... Le jury avait porté dans ses critiques sur les poëmes nationaux une sévérité moins bien entendue que celle de ses jugements sur la comédie, et qui nous semblait dégénérer quelquefois en injustice. Mais en n'accordant qu'une mention, il avait du moins distingué celui de tous ces poëmes qui est manifestement le meilleur. L'Académie accorda deux prix à des ouvrages qui, dans l'opinion que ses membres avaient précédemment énoncée, ne méritaient pas une mention. Cette partie de leurs jugements est celle qui cause le plus de scandale, parce que les juges, avant de s'entendre, se sont fait mutuellement de leurs reproches qui ont transpiré dans le public. Comme

il s'était formé deux partis qui portaient deux mauvais ouvrages, chacun accusait ses adversaires d'incapacité et de mauvaise foi. Chacun, en couronnant son protégé, voulait empêcher les autres de couronner le leur. Mais comme il y avait au concours un poëme infiniment supérieur, et que les personnes moins passionnées pouvaient se réunir en sa faveur, à l'exclusion des deux autres, les deux partis ont fait la paix, après un mois de débats, et chacun d'eux a voté pour l'ouvrage qu'il venait de traiter publiquement avec le plus profond mépris. Cependant, une fois la délibération prise, ceux qui avaient voté par penchant pour la *Peste de Marseille*, et par accommodement pour les *Tombeaux de Saint-Denis*, ont recommencé à dire qu'il était très-révoltant d'accorder une couronne aux *Tombeaux de Saint-Denis* à l'exclusion de la mort d'*Henri IV*; et réciproquement, ceux qui s'étaient déclarés pour les *Tombeaux de Saint-Denis* et ne se sont réunis qu'à leur corps défendant aux protecteurs de la *Peste de Marseille*, n'ont eu rien de plus pressé que de protester, en convenant qu'il y avait de la honte à couronner la *Peste de Marseille* aux dépens de la mort d'*Henri IV*. Ils pouvaient ajouter, et aux dépens des *Odes nationales* de M. Davrigny, qui sont d'un bien meilleur goût de style que les deux poëmes couronnés.

« Ces détails, déjà connus du public, ne peuvent produire qu'un effet honteux. Les juges ont voulu aussi se retrancher derrière de prétendues considérations politiques, qui ne pourraient produire qu'un effet plus malheureux encore, qu'il nous semble utile de prévenir. Dans de telles circonstances, un jugement si ridicule ne pourrait être adopté sans révolter beaucoup de monde, et nous ne doutons pas surtout qu'il ne parût insupportable dans quelques années d'ici. Le décret sur les prix décennaux porte que le désir de Sa Majesté est qu'on lui désigne les auteurs qui, dans tous les genres, honorent le plus les sciences ou la littérature. Nous croyons que ce désir de Sa Majesté sera bien mal rempli par les discussions de l'Académie, à les considérer en masse, et en particulier, par la décision qui place deux écrivains, dont l'un n'a fait que deux ou trois pièces fugitives, et l'autre que deux ou trois petits poëmes qui aient réussi, au-dessus du jeune homme qui a produit dans l'espace du concours plusieurs ouvrages en vers et en prose, tous couronnés du plus grand succès, tels que l'*Éloge de Corneille*, celui de *La Bruyère*, et enfin le poëme sur la mort d'Henri IV, dont un homme de lettres, connu par son impar-

tialité, a porté ce jugement, qu'après un mûr examen nous ne pouvons qu'adopter dans toutes ses parties :

« Il paraît difficile, a dit M. Ginguené dans le *Mercure de France*,
« de réunir dans un poëme de peu d'étendue plus de ces qualités que
« l'on veut trouver dans une grande épopée. Le fait historique est du
« plus haut intérêt. L'invention poétique est judicieusement choisie
« parmi toutes celles qu'on pouvait employer. Le sujet est pris
« d'assez haut pour qu'il y ait dans l'action une cause, un nœud et
« une fin, et qu'elle forme ainsi un tout complet, au lieu de ne paraître qu'un fragment. Les circonstances fournies par l'histoire sont
« habilement distribuées et liées naturellement avec celles qu'elle
« ne fait qu'indiquer. L'éloge du héros et l'expression des regrets que
« laisse sa perte sont placés à la fin sous une forme dramatique qui
« leur ôte toute apparence déclamatoire, et les rend en quelque sorte
« le complément nécessaire de l'action. Le style est noble, vif, animé,
« poétique, tel qu'il convient à l'épopée : tout y est en images; et,
« comme ce genre l'exige encore, les choses y sont plutôt peintes que
« simplement racontées. »

Note *i*, page 74.

Un journal du temps raconte ainsi cet épisode du cours de littérature :

« Certain journaliste s'était avisé d'imprimer que M. Lemercier, dont l'honnêteté n'est pas moins connue que le talent, avait désigné d'une manière satirique, dans sa première leçon, un de ses collègues à l'Athénée, M. Victorin Fabre, professeur d'éloquence. Le fait est que M. Lemercier s'était borné à peindre les inconvénients qui résultent en général pour un professeur de son trop de jeunesse ou de son grand âge. Justement surpris des intentions dont on l'avait gratifié, il a commencé par en témoigner tout son étonnement. Il n'avait pu, a-t-il dit, vouloir blesser un écrivain avec lequel *il n'a eu aucune relation, mais qu'il a applaudi comme tous les amis des lettres, lorsque ses différents ouvrages ont été lus dans les séances publiques de l'Académie.* Il n'avait pu méconnaître le mérite éminent d'un jeune auteur dont *les travaux font oublier l'âge, s'ils n'en reçoivent un nouvel éclat.* Il

n'ignorait point que Cicéron avait terminé sa carrière littéraire, dans un âge avancé, par son chef-d'œuvre du *Traité de l'Orateur*, et que Voltaire avait fait *OEdipe* à vingt ans. Ainsi on lui a *charitablement prêté une absurdité*, en lui faisant mesurer le talent sur l'âge, comme aussi quand on a prétendu qu'il pouvait confondre les prix de collège avec les couronnes décernées aux meilleurs ouvrages d'éloquence et de poésie par la classe de l'Institut qui représente l'Académie française. C'était uniquement pour lui-même, a-t-il ajouté, qu'il démentait ceux qui prenaient chez autrui des armes pour satisfaire *leurs jalousies ou leurs inimitiés particulières* aux dépens de son innocence.

« ... Nous sommes forcés d'abréger beaucoup tout ce morceau, dont notre mémoire ne nous a rappelé que quelques traits, mais où la noblesse des sentiments, unie à la vigueur du style, était rendue plus frappante encore par le ton de dignité avec lequel il a été prononcé. Aussi l'assemblée a-t-elle interrompu l'orateur à trois différentes reprises par de vifs applaudissements également honorables pour lui et pour l'écrivain qui était le sujet de son préambule. »

NOTE *j*, page 76.

M. Falaise de Verneuil, jeune écrivain qui donnait de grandes espérances, détruites par une mort prématurée, adressa à cette époque (1810) les stances suivantes à Victorin Fabre :

Cesse donc, Victorin, d'augmenter nos alarmes,
Cesse de nous troubler en charmant nos loisirs.
Veux-tu par des travaux, precurseurs de nos larmes,
En les multipliant, abreger nos plaisirs?

Rappelle dans ton sein les sources de la vie,
Et, te livrant alors à de nouveaux élans,
Tranquille, tu pourras encor braver l'envie
Qui te dispute en vain la palme des talents.

Ce monstre, en rugissant, suit toujours la victoire;
Mais plaignons le mortel qu'épargne sa fureur!

L'envie, en l'insultant, proclame notre gloire,
Et loin de l'effacer, elle accroît sa splendeur.

Ainsi le dieu du jour, par un nuage sombre,
Voit un moment ternir son front étincelant ;
Mais ses flèches de feu percent, dissipent l'ombre,
Et le dieu, toujours dieu, reparaît plus brillant.

Un grand homme vivant n'est qu'à demi célèbre ;
La mort le frappe-t-elle? On lui dresse un autel.
La mort fixe la gloire, et la pierre funèbre
Est le premier degré de son temple immortel.

Oui, le ciel, qui se plut à créer le génie,
Lui dit, en allumant le flambeau de ses jours :
Va charmer l'univers par ta noble harmonie,
Vis pour être envié, meurs pour vivre toujours.

Mais bien que le trépas désarme leur envie,
Pour l'honneur de ton âge et pour l'humanité,
Prolonge, Victorin, prolonge encor ta vie,
Retarde encor longtemps ton immortalité.

Ta muse nous promet de nouvelles merveilles;
Veux-tu que l'avenir en soit déshérité?
Repose-toi : le siècle, enrichi par tes veilles,
Te le demande au nom de la postérité.

Imite ce héros dont l'heureuse vaillance
Dans les champs d'Austerlitz conduisit nos guerriers,
Aux autels de l'amour il dépose sa lance.
On peut se reposer sur un lit de lauriers.

—

Note *k*, page 89.

Le marquis de Ximènes écrivit à M. Suard la lettre suivante sur le même sujet :

« Si je vous disais, cher doyen mon cadet, ce que vous savez mieux et plutôt que moi, et ce que je pense du prix mérité et non obtenu par M. Victorin Fabre, j'obtiendrais peut-être, une seconde fois, les éloges d'un nommé Salgues qui me fit l'honneur de louer, à son insu, un petit article de ma façon que vous aviez eu la complaisance d'insérer dans le *Publiciste* vers 1807.

« Voilà un long exorde pour quatre lignes. En lisant ce discours, on a lu tout Montaigne. On l'a lu dans la langue qu'il aurait parlée en 1812. On l'a lu tel qu'il n'aurait pas été permis à Descartes, à Bacon, à la Bruyère ni à Jean-Jacques d'écrire après lui.

Salut, reconnaissance, amitié et vénération.

18 auguste 1813.

Note *l*, page 100.

J'ai puisé les détails qui suivent, en les abrégeant beaucoup, dans le journal très-exact qu'Auguste Fabre a tenu de cette maladie, sur laquelle il se proposait d'écrire un volume. Mais j'avais à craindre de commettre quelque hérésie en réduisant plus de cent pages à trois, sur une science que je n'ai pas étudiée ; M. le docteur Caffe, écrivain aussi distingué que médecin habile, à qui j'ai soumis cette analyse pendant l'impression, a bien voulu l'examiner et y joindre deux notes non moins instructives qu'intéressantes à lire.

Le hasard voulut que la mort de madame Fabre, qui détermina la maladie de sa fille, arrivât précisément à l'époque du mois où les violentes émotions pouvaient être le plus funestes à la santé de cette jeune personne.

Les premiers symptômes semblent indiquer que la circulation du sang est arrêtée. Le système nerveux s'exaspère. A de simples troubles succèdent des convulsions longues et violentes, des douleurs atroces, des accidents tétaniques. La faiblesse qui ne tarde pas de s'y joindre les aggrave encore, et au bout d'un mois il n'y a plus moyen de combattre la faiblesse, car la déglutition est devenue impossible pendant des jours entiers. Tout à coup de légers mouvements annoncent que de nouveaux spasmes vont rendre à la malade des forces factices. Auguste, qui avait étudié la médecine, soulève un des bras de la malade, qui reste dans cette position, contre les lois de la pesanteur. Il croit reconnaître le signe caractéristique de la catalepsie. Il se penche sur l'estomac d'Amélie et la presse de questions. Elle répond. Encouragé par cette première épreuve, Auguste espère qu'elle pourra, comme les cataleptiques observés en 1788 par le docteur Petétin[1], voir l'intérieur de son corps. Il la questionne, et elle explique alors sa maladie, dont les médecins n'avaient encore qu'une idee imparfaite. L'affection n'était pas seulement nerveuse ; il n'y avait pas eu d'abord suppression, mais rétention. Le sang épanché dans l'utérus et retenu par le spasme s'y était accumulé et y avait formé un engorgement déjà durci par l'absorption de la partie la plus fluide. Les vaisseaux de l'organe étaient aussi engorgés; cependant ils conservaient encore une circulation incomplète et perturbée. Sur de nouvelles questions, la malade ne se borne pas à expliquer son état du moment, à dire ce qu'on aurait dû faire pour le prévenir, elle annonce ce qui doit suivre. Elle dit que dès le lendemain les spasmes, qui pour elle ne diffèrent du tetanos que par un léger mouvement des muscles de la face, se changeront, par la cessation de ce mouvement, en tétanos complet, qu'alors le danger sera imminent, mais qu'en employant les moyens qu'elle indique on ranimera ce mouvement et qu'on éloignera le danger. Pressée de trouver un moyen qui puisse la guérir, elle répond qu'elle y songera[2]

Les accidents sont si multipliés et si terribles que l'on n'oserait point

[1] Médecin distingué de Lyon, qui, au lieu de trouver l'abolition de tous les sens dans la catalepsie, la definissait : *le transport de tous les sens à l'épigastre.*

[2] Elle ne voulait pas ôter tout espoir à sa famille, mais elle avait dit à une de ses amies qu'en indiquant des moyens de la sauver des accidents les plus pressants, elle ne songeait qu'à prolonger ses souffrances pour donner à ses malheureux pa-

la quitter un seul instant, si l'exactitude minutieuse de toutes ses prévisions, chaque jour vérifiées, ne faisait compter sur des moments exempts de dangers. La nuit, quelques heures de somnolence ou plutôt de délai comateux, pendant lequel la moindre chose l'épouvante; le matin et la plus grande partie de la journée, roideur tétanique de tout le corps, excepté des muscles de la face, agités par un léger mouvement convulsif; plusieurs fois, le jour, ralentissement d'abord, bientôt cessation de ce mouvement et tétanos complet; le soir, accès de douleurs atroces dans l'abdomen, boules, convulsions, et ensuite catalepsie plus ou moins longue, enfin roideur tétanique comme le matin jusqu'au retour de la somnolence. Voilà comment se passent toutes ses journées dans ce qu'on appelle ses accès. C'est un espace d'abord de huit jours, suivi de quatre jours d'intervalle, parce que les accidents sont moins graves et qu'il y a des moments d'état naturel; ensuite, de onze jours, suivi d'un intervalle de huit. A cette époque, une méprise de la garde change cette proportion entre la longueur des intervalles et celle des accès. Dès qu'Amélie est revenue de cet état de catalepsie, elle dit que le prochain accès en deviendra beaucoup plus long, et l'intervalle plus court; que l'accès, s'il peut se terminer, durera dix-huit jours, que le neuvième, au soir, elle aura un tétanos terrible dont elle ne peut encore savoir l'issue; que, si elle en sort, elle aura à la suite une apoplexie sanguine, et qu'en rentrant en catalepsie, après l'apoplexie, elle dira la longueur de l'intervalle qui suivra. Le tétanos du neuvième jour ne céda qu'au bout de trois quarts d'heure à tous les moyens qu'elle avait indiqués; dès que la roideur cessa, se manifestèrent tous les symptômes d'une apoplexie sanguine complète et avancée. Ils cèdent à l'application des sangsues. Amélie revient en catalepsie, et quand on la voit comme ressuscitée, on a la douleur de l'entendre dire que l'intervalle ne sera que de quatre jours, et que dès lors les accès iront toujours en s'allongeant beaucoup plus que les moments de relâche. Lorsque cet accès est fini, elle annonce que le suivant sera de vingt-huit jours.

La justesse de ses prévisions étonne les médecins et paraît miraculeuse à toutes les personnes qui en voient l'accomplissement. Elle répond qu'il n'y a là rien de surnaturel, que ses prévisions sont du même

rents le temps de se remettre un peu de la mort de sa mère, avant de recevoir un nouveau coup.

genre que celles des médecins, mais plus sûres, parce que les médecins jugent d'après l'état des organes tels qu'ils se *l'imaginent*, tandis qu'elle en juge d'après l'état où elle *les voit* [1].

Enfin, car il faut abréger, voici, en deux mots, les résultats de cette singulière et terrible maladie. Au moment du premier accès cataleptique, la malade était parvenue à ce point d'adynamie où la faiblesse est mortelle. Depuis ce premier accès jusqu'à sa mort, il s'écoula dix-huit mois, pendant lesquels il lui fut appliqué plus de onze cents sangsues, et il se passa des mois où elle ne put rien prendre absolument de nourrissant, des mois où elle ne put avaler une goutte d'eau. Mais la vie factice qu'elle s'était donnée pour prolonger ses tourments pendant vingt et un mois était épuisée. Le 1er août 1817, sentant ses poumons se rompre et l'eau s'épancher dans la cavité de sa poitrine, elle dit à sa famille éplorée : *C'est fini* [2].

[1] Ce n'est pas dans l'intérieur de leur corps que peuvent voir les cataleptiques tel que nous y verrions avec nos yeux à l'état normal ; mais pour eux chaque organe traduit avec lucidité ses sensations, qui vont se refléter dans le cerveau, cet instrument matériel de la pensée. C'est donc mal à propos que l'on a donné au mot *voir* la signification commune, qu'on doit lui contester dans l'espèce. CAFFE.

[2] Les maladies qui appartiennent à la classe nombreuse et variée des névroses, tels que l'hystérie, la catalepsie, etc., quelles que soient les formes qu'elles affectent, malgré tout ce qu'il peut y avoir de protoïforme et d'insaisissable dans leur caractère, permettent toujours d'en apprécier quelques signes pathognomoniques qui suffisent pour asseoir solidement les bases d'un diagnostic et d'un traitement, en opposition formelle avec ce qui a été conseillé contre la maladie de Mlle Amélie Fabre. C'est ainsi que les ablations sanguines * doivent être sévèrement proscrites et remplacées par des toniques, pris dans la catégorie des amers, des ferrugineux, par l'usage des affusions froides, des bains de mer, des ventouses sur toute l'étendue des membres, par les frictions générales aromatiques et stimulantes, etc.

La guérison est enfin confirmée par l'auxiliaire d'une alimentation substantielle, réparatrice, aidée d'une bonne hygiène, par le séjour au milieu de l'air des montagnes, par les voyages, l'exercice de l'équitation, etc.

A l'âge de Mlle Amélie Fabre, en l'absence de lésions organiques, le retour à la santé ne pouvait être mis en doute, dès que l'on n'hésiterait pas à exécuter ce que j'indique ici trop sommairement, mais assez pour avertir de l'erreur fatale dans laquelle on est tombé.

Cette erreur fut la conséquence outrée d'un système que le génie de Broussais fit prévaloir pendant quelques années, mais qui devait mourir avant son auteur, car le bon sens de la médecine est dans l'exclusion de tout système. CAFFE.

* Onze cents sangsues appliquées en dix-huit mois de temps, ont dû enlever à cette jeune fille trente-cinq mille deux cents grammes de sang, ce qui fait environ soixante-six grammes par jour ; chaque sangsue provoquant une déperdition sanguine d'à peu près trente-deux grammes.

—

NOTE III, page 111.

Malgré l'inconvénient de revenir sur quelques faits déjà connus, la lettre ci-après respire d'un bout à l'autre une sensibilité si profonde, l'âme de Victorin Fabre s'y reflète d'une manière si touchante et si vraie, que j'aurais craint, en en supprimant un seul mot, de commettre une profanation. Mais je m'écarte ici pour la première fois du respect que j'ai toujours eu pour les moindres recommandations d'Auguste, car non-seulement je conserve des passages qu'il voulait supprimer, mais je laisse subsister les motifs qui le déterminaient à les supprimer. Pour montrer l'âme de Victorin dans toute sa sublimité, il ne me paraît nullement utile de laisser celle d'Auguste sous le voile dont sa tendresse fraternelle a voulu la couvrir. Ceux de mes lecteurs qui trouveraient ces détails oiseux prouveraient que leur cœur n'est pas accessible aux plus tendres affections. Elles furent portées à un tel degré chez les deux frères, que ces deux hommes, si scrupuleusement justes envers tout le monde, furent souvent, comme on va le voir, d'une grande injustice envers eux-memes. Du reste, c'était une vertu héréditaire dans leur famille, où il n'y eut jamais de luttes possibles que celles qui prennent leur source dans l'abnégation personnelle et le culte des généreux sentiments.

A MES AMIS.

« Il y aura bientôt sept ans que, séparé de la plupart d'entre vous, j'en ai reçu les plus touchants témoignages d'intérêt, sans pouvoir répondre à aucun. Je dois à votre amitié des éclaircissements que je ne me sens pas la force de vous donner d'une voix tranquille. Plus vous mettriez d'obligeance et de sensibilité dans vos questions, moins il me serait possible de conserver du calme dans mes réponses. Après bien des hésitations, j'ai pris le parti de vous adresser ces lignes, qui, écrites pour vous seuls, ne se trouveront qu'en des mains dignes des souvenirs qu'elles rappellent, et ne deviendront jamais, puisque je vous les confie, l'aliment d'une vaine curiosité.

« Vous savez ce que ma famille était pour moi. Tout semblait me garantir la durée du bonheur que j'en recevais. On ne voit point de complexions plus saines, de meilleurs tempéraments; j'étais le seul

dont la santé avait reçu quelque atteinte, et je nourrissais l'espérance de n'avoir à pleurer aucun de ceux qui m'étaient si chers.

« Telle était encore ma confiance dans la destinée, lorsque, après cinq ans d'absence, je me retrouvai, en 1811, auprès d'un père et d'une mère dont le moindre bienfait envers moi était la vie heureuse qu'ils m'avaient donnée [1]. Tout ce que les affections les plus tendres et les plus saintes peuvent répandre de douceur sur chaque moment de l'existence, prêter d'intérêt et de charme aux moindres détails de chaque jour, je l'avais toujours éprouvé ; je croyais l'avoir épuisé au milieu d'eux ; mais cette fois, mon bonheur me paraissait s'y multiplier. Mes sœurs, que j'avais laissées toutes fort jeunes, et les deux dernières encore enfants, élevées toujours sous les yeux et sous la direction de leur mère, s'étaient montrées capables d'apprendre d'elle à lui ressembler. Personne ne les vit à cette époque sans porter à leurs dignes parents une envie mêlée de bénédictions. Le mariage de l'aînée avec M. Charles de Lavalette, qui se fit l'hiver suivant, parut devoir ajouter encore à tant de bonheur. Après une année entière d'enchantement, nous revînmes à Paris, mon frère et moi, fondant sur cette union

« [1] Je leur devais, vous le savez, tout ce qui m'avait concilié votre attachement et votre estime. Que de fois je vous ai dit, quand l'expression plus vive ou plus touchante de vos sentiments pour moi me causait plus d'émotion : *Ah ! si vous les connaissiez !... Que sentiriez-vous donc pour eux ?...* C'était l'aveu d'un jugement nourri, pendant toute ma vie, par une expérience de tous les jours. S'il m'est parfois arrivé, dans le monde, de faire quelque comparaison à mon avantage, il m'arrivait sans cesse le contraire dans ma famille. J'y trouvais réunies toutes les qualités dont je ne possédais pas une seule ; et celles mêmes que j'avais cru posséder, je les voyais m'échapper en quelque sorte quand je venais à comparer ce qui était en moi avec ce qui était autour de moi, et j'étais conduit à m'expliquer que je n'en avais que l'ombre ou l'imitation affaiblie. Entre toutes les personnes capables de se faire une opinion, et qui nous ont tous également connus, je suis très-sûr qu'on n'en trouverait pas une seule qui ne rendît témoignage à la justice comme à la sincérité de cet aveu, et qui ne l'ait prévenu *. »

* Je supprimerai sans doute cette note, où Victorin est horriblement injuste envers lui. Tout ce qu'il dit de mon père, de ma mère, de mes sœurs, est exact ; ce n'est pas le fruit de l'exaltation de la douleur, c'est le jugement de la raison la plus forte et la plus droite ; l'expression, au lieu d'être exagérée, est même faible, car où trouver des expressions pour peindre de pareilles âmes ? Mais où en trouver aussi pour peindre celle de Victorin ? C'était l'âme, le caractère, la grâce de ma mère, avec tout ce que pouvaient ajouter à ce naturel surhumain trente ans passés uniquement à perfectionner son caractère et sa raison. Un motif de plus pour ôter cette note, c'est qu'elle pourrait tendre à infirmer mes paroles lorsque je dis de moi (a) avec toute justice, ce que Victorin dit ici si injustement de lui. AUG. FABRE.

(a) Dans le discours préliminaire de la *Révolution de 1830*.

de douces et longues espérances. Elle a duré dix-sept mois. Les suites d'une première couche, ou plutôt le chagrin que ma sœur éprouva de la mort de son enfant, nous ôta celle qui, aux yeux de mes sœurs, était le modèle des filles, et dont ma mère m'écrivait comme du modèle des femmes. Ce fut le 19 juin 1813. Ce jour-là ma famille fit sa première perte, et fut perdue [1].

« Vous vîtes mon frère dépérir avec une rapidité d'autant plus effrayante que son tempérament et son caractère étaient plus forts. A peine commençait-il à m'inspirer moins de craintes, qu'une autre de mes sœurs tomba malade, sans qu'on osât nous l'écrire, tant qu'il y eut espoir de guérison. C'était elle dont les lettres, et l'exemple, qui nous fit à tous beaucoup de bien, avaient le plus contribué à me rendre l'espérance de voir mon frère recouvrer la santé. Trop affligée de nos regrets pour ne pas maîtriser les siens, on n'en connut la violence qu'en voyant qu'ils la faisaient mourir. Elle avait dix-neuf ans, et réunissait tous les dons.

« Après cette nouvelle perte, si voisine de la première, quand j'espérais enfin de revoir nos infortunés parents, quand mon frère se retrouvait en état de partir, il resta, parce que j'étais aussi devenu malade; et des soins tels que lui seul est capable d'en donner [2] me conservèrent pour d'autres larmes. Au bout d'un an de souffrances, je le suivis; et, une fois dans les lieux d'où nous étaient venues toutes nos douleurs, nous commençâmes à respirer avec courage. Ma mère vivait encore [3]. On ne pouvait être près d'elle longtemps faible ni malheureux.

« [1] La famille de ma sœur n'a pas été la seule où sa mort ait amené d'autres pertes. Son beau-père, M. de Lavalette, que je n'ai jamais vu près d'elle sans l'expression d'un enthousiasme qui tenait de la vénération, dit, au moment de cette mort, et dit à ma mère, qui avait l'étonnant courage de s'efforcer de le consoler : *Madame, c'est inutile; je sens que j'en mourrai.* Cet homme, robuste encore, se mit au lit peu de temps après, et ne s'en releva plus. »

[2] Mettre tout au plus : *et ses soins me conservèrent*, etc. AUGUSTE FABRE.

[3] « Dans aucun temps je n'ai tenté de donner à personne une idée de ma mère * autrement qu'en témoignant les sentiments qu'elle m'inspirait. Je n'aurais point trouvé d'expressions ; et, dans la sincérité de mon cœur, je suis persuadé qu'il n'y en a pas. Celles de bonté, de force et de grandeur d'âme, ne signifieraient rien pour moi. C'est la manière dont son âme, son caractère, son esprit étaient bons,

* Il avait voulu la peindre sous les traits d'Emma, dans la *Tour d'Euglantine ;* mais il y renonça bientôt, les plus riches couleurs de l'imagination lui paraissant ternes à côté de la réalité. J. S.

« Aux précautions sans nombre qu'elle avait prises, soit pour ménager nos craintes, soit pour adoucir nos regrets ou nous donner la force de les supporter, si nous l'avions moins connue, nous aurions cru, mon frère et moi, qu'elle n'avait été occupée que de nous, qui étions à cent cinquante lieues d'elle. A ce que nous racontèrent plus tard, tantôt nos sœurs, tantôt mon père, nous eussions dit qu'elle n'avait songé qu'à celui ou à celle qui nous parlait. Et cependant il n'y avait pas eu dans ses journées une heure qui n'eût été pour la maladie de ses filles. Souvent, après sept nuits de suite passées debout, sans que ni le zèle des domestiques qu'elle avait formés, ni l'affection des parents et des amis qui s'efforçaient de la remplacer, eussent pu l'engager à prendre un seul moment de repos, elle ordonnait, voyait, faisait tout. Il n'y a rien là toutefois qu'on ne conçoive sans surprise. Une extrême bonté de cœur, développant une extrême force de caractère, peut tendre ainsi tous les ressorts d'une organisation naturellement robuste, et, multipliant les fatigues, paraître aussi multiplier les moments. Mais si rien de bon et de fort avait pu n'être pas naturel à ma mère, comment aurais-je cru jamais qu'on l'eût vue maîtriser à ce point une organisation si prodigieusement sensible? Même dans ces heures terribles où de simples connaissances n'avaient pu soutenir le spectacle des pertes qu'elle allait faire, ou qu'elle avait déjà faites, et *s'étaient senti défaillir*, ma mère avait été là avec la même liberté de pensée et de mémoire, la même activité d'attention : ni son regard ne s'était troublé, ni ses genoux n'avaient fléchi, en présence de la maladie, de l'agonie, de la sépulture; toujours la même pour ses enfants, depuis leur premier sourire jusqu'après leur dernier soupir.

« Quels que fussent nos regrets, aucun de nous n'a jamais eu la pen-

dont ils étaient forts et élevés, qu'il faudrait que je rendisse, pour me comprendre moi-même. Je n'y parviendrais jamais.

« Il ne me serait pas moins impossible de faire concevoir ce qu'était le bonheur que ma mère répandait autour d'elle ; et il faudrait, pour l'essayer, entrer dans tous les détails de la vie domestique. Ce que je puis dire du moins, comme le simple souvenir d'une impression personnelle, c'est que sa voix, son regard, l'expression de sa physionomie, ses paroles douces au cœur et grandes à l'âme, se faisaient entendre au-dedans de vous, comme les inspirations d'une nature meilleure. Un ascendant, ou plutôt une douceur toute-puissante, vous amenait, par degrés, à une manière d'être et de sentir qui, donnant même aux affections les plus vives et les plus tendres plus d'énergie encore et de vivacité, y mêlait cependant un calme, un sentiment d'harmonie et de permanence, comme si tant de bonheur avait toujours été le même, et devait l'être toujours. »

sse qu'ils égalaient ceux de ma mère; et cependant aucun de nous n'a douté que si elle avait pu, nous ôtant nos douleurs, les ajouter toutes à la sienne, elle aurait été soulagée. Je ne saurais rendre l'impression que produisaient, à la longue, les témoignages involontaires qui trahissaient, chaque jour, tant de générosité, ou plutôt, un héroïsme si tendre. Mais si personne a jamais éprouvé ce que signifie l'expression — se sentir relever par une main divine, — nous l'éprouvâmes, mon frère et moi, depuis le 7 mai 1815 jusqu'au 25 octobre.

« Ma mère, qui, l'un des soirs précédents, s'était mouillé légèrement les pieds, éprouva, ce jour-là, les premières atteintes d'un rhumatisme aigu. Elle en souffrait depuis trois jours, sans que les médecins voulussent admettre la possibilité qu'il se portât sur aucun organe. Le soir encore ils ne lui voyaient qu'une maladie très-douloureuse, mais courte, mais surtout sans apparence d'un danger, même à venir. Le lendemain, le transport de l'humeur rhumatismale à la tête amène une apoplexie... A peine avions-nous eu quelques heures de crainte! Mais aucune circonstance n'était capable d'ajouter à une telle perte; elle fut sentie comme un malheur par ceux même qu'on disait, qu'on croyait indifférents. A quelque époque, et de quelque manière qu'un coup si affreux fût tombé sur ma famille, il l'aurait également écrasée. Notre destinee voulut que ce fût précisément l'époque du mois où la santé de ma plus jeune sœur, qui n'avait pas encore quinze ans, devait en être plus particulièrement altérée. Ce ne fut d'abord qu'une indisposition des plus communes, legère même pour un tempérament beaucoup moins fort. Mais on se trompa dans le traitement; et, en moins de trois mois, cette indisposition, la première qu'elle eût éprouvée, avait dégénéré en accès de catalepsie, accompagnés d'accidents dont la violence et la réunion étaient, assure-t-on, sans exemple; qui ne laissaient plus, ni jour ni nuit, un seul instant sans souffrances inexprimables, sans danger mortel imminent. Ce fut alors que ma malheureuse sœur, prévoyant, aux distances les plus éloignées, avec la précision des moindres détails, les nouveaux symptômes et les nouveaux dangers dont sa maladie devait se compliquer toujours plus, trouva seule les moyens, non d'en arrêter les progrès, il n'était déjà plus temps, mais d'en éloigner le terme, qu'elle pressentait avec certitude, et qu'elle annonça dès lors comme inévitable. Elle mourut après avoir, pendant dix-huit mois encore, prolongé, par pitié pour nous, ses atroces douleurs et l'extrême dépérissement où elles l'avaient

jetée, bien au delà de toutes les limites dans lesquelles la science et l'observation avaient, dit-on, renfermé la possibilité de vivre. Il n'y avait peut-être pas eu un jour, dans cette maladie de vingt-et un mois, qui n'eût ajouté quelque chose aux plus nobles idées que ma faiblesse avait pu se former jusqu'alors des hautes qualités de l'âme et de l'esprit humains. Celle qui avait su vivre, souffrir et mourir ainsi, n'était pas, le jour de sa mort, parvenue à la moitié de sa dix-septième année.

« Des personnes étrangères à sa famille ont pu dire qu'elle avait toujours montré *un esprit et une raison inconcevables, une élévation de sentiments et un courage à confondre* d'étonnement. Mais ni son père, ni sa sœur, ni ses frères, n'oublieront jamais ce qu'ils ont vu, au point de s'imaginer que des paroles peuvent le rendre. Quant à l'impression que j'en ai reçue et gardée, elle est telle, depuis plus de cinq ans, que, quand je voyais ma sœur, toujours le dernier souffle sur les lèvres, déchirée par de mortelles douleurs, et le reste de ma famille destiné, selon toute apparence, à la suivre de près au tombeau, si j'avais pu lui rendre et leur rendre la vie, la santé, le repos, l'avenir, au prix d'une seule des qualités de l'âme, de l'esprit ou du caractère qu'elle avait déployées et conservées durant tout le cours de cette terrible maladie, jamais je n'aurais eu le courage d'y consentir, et même encore aujourd'hui, pourrais-je la faire revivre, je n'y consentirais pas davantage au même prix.

« Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis cette perte, la quatrième que nous eussions faite en quatre années, que nos parents, nos amis, effrayés qu'un temps si court n'eût laissé d'une famille où la mort ni la maladie n'étaient entrés auparavant, *qu'une moitié, disaient-ils, qui ne peut vivre sans l'autre*[1], commencèrent à réunir

« [1] J'avais cru ne vous donner que le plus court, le plus simple *énoncé* des malheurs de ma famille. Je savais que c'était assez pour vous expliquer comment, plongé, replongé sans relâche en de telles douleurs, j'avais pu, malgré l'intérêt et la sensibilité que vous m'en aviez témoignés, paraître oublier, pendant des années, ceux qui, en réalité, m'étaient devenus plus chers par ces mêmes témoignages que j'avais reçus sans y répondre.

« Dans cette persuasion, j'avais commencé avec tant de sécheresse, que je n'ai pu m'empêcher ensuite d'ajouter, même au bas de la page, telle idée, tel souvenir que je n'avais ni l'espace ni le temps d'exprimer comme j'aurais voulu, mais qu'il m'était doux, en ce moment-là, de confier à l'estime et à l'amitié. Maintenant je viens de relire une lettre que je vous demande la permission de transcrire en partie, comme une des preuves nombreuses que je pourrais vous donner de la manière dont tous

tous les moyens de persuasion pour nous engager à fuir; comme si quitter un moment le théâtre de nos malheurs, c'eût été en rompre la chaîne. Ils représentèrent à chacun de nous ce parti comme le seul qui pût sauver la vie des trois autres. Des parents que nous avions à

ceux qui ont été à portée de voir et d'apprécier l'étendue de nos pertes ont considéré nos regrets. En déplorant l'état d'affliction et d'anéantissement qui leur faisait craindre pour nous, et leur donnait, d'ailleurs, presque autant de peines que de chagrin, ils ne pouvaient s'empêcher de le juger trop justifié. Après de telles pertes, éprouvées tout à coup et coup sur coup, ils trouvaient quelque force d'âme à n'être que désolés. Persuadés qu'aucun de nous ne pourrait y résister longtemps, ils nous plaignaient, en secret, comme les restes d'une famille qui va nécessairement s'éteindre.

« La lettre dont je vais vous faire part m'a été montrée et donnée pendant notre séjour à Nîmes. Celui qui l'a écrite (M. Ulfrein de Rivière) est un parent et un ami; mais, avec la plus noble manière de sentir, loin d'avoir une imagination prompte à se passionner, c'est ce qu'on nomme dans le monde un caractère froid, pesant tout au poids d'une raison éclairée, et inaccessible aux surprises de l'enthousiasme. S'il s'agissait de livrer sa lettre au public, j'attendrais d'en avoir reçu l'autorisation formelle; mais ce qu'il m'a dit, il y a près de trois ans, en me la remettant lui-même, suffit pour m'autoriser à vous en communiquer un extrait, certain que s'il éprouvait quelque répugnance à y consentir, ce serait uniquement dans la crainte que cette lettre, écrite à sa digne mère, qui connaissait si bien la mienne et ma sœur, en devenant commune à des personnes qui n'ont connu ni l'une ni l'autre, pût leur en donner une idée trop imparfaite, trop éloignée de ses souvenirs et des sentiments qu'il conserve à leur mémoire. »

Vals, le 6 juillet 1816.

« Nous sommes arrivés hier matin, chère maman, sans accident et sans fatigue. « Mais j'ai trouvé nos bons parents dans une position encore plus triste que nous ne « l'imaginions..... Amélie, en me témoignant sa sensibilité de ce que tu avais fait « pour elle, m'a dit qu'il y avait dans les consultations des médecins des choses qui « auraient pu dans le temps lui faire le plus grand bien. Son opinion à cet égard doit « être comptée pour beaucoup, et peut-être pour tout, puisqu'il est très-vrai qu'à « dater des premiers accès de catalepsie qu'elle a eus, elle a annoncé exactement « tout le reste de sa maladie, et qu'elle se fait vivre, au grand étonnement des « médecins, depuis plusieurs mois, par des palliatifs qu'elle a trouvés elle-même. « J'ai saisi l'occasion de lui parler au moment où Suzon* était seule avec moi dans « la chambre, pendant un de ses intervalles de catalepsie; car maintenant c'est le « seul temps où elle ait la force de parler, et, hier au soir, dans l'état ordinaire, « elle ne pouvait donner d'autre signe de vie qu'un mouvement léger des lèvres « qui n'amenait pas même des sons inarticulés. Nous avons causé quelques instants « sans qu'elle parût fatiguée de la conversation; et j'ai cru démêler qu'elle s'était « vouée à tant de souffrances si cruelles et si longues, pour que ses parents eussent « avant sa mort, qu'elle persiste à regarder comme certaine, le temps de revenir « de l'accablement où les a jetés celle de ma cousine**. J'ai eu beau insister, elle

* La fille de chambre.

** Ma mère.

Nimes étant venus nous chercher au commencement de l'automne suivant (1817), mon père se décida à partir, dans l'espoir que leur amitié, leurs soins, devenus plus touchants et plus tendres à mesure que nous devenions plus à plaindre, finiraient par nous faire autant de bien qu'ils nous inspiraient de reconnaissance. Nous le suivions sans partager son espoir. Ce devait être un voyage de quelques mois. Mais ma sœur, la seule qui m'est restée des quatre que j'avais retrouvées si brillantes de santé en 1811, fut, dans très-peu de temps, hors d'état de pouvoir refaire la route; et quand elle commença de se rétablir, mon frère, à son tour, ne le pouvait plus. A des insomnies et des vomissements continuels s'était jointe une maladie de la circulation, annoncée par des battements de la cœliaque, d'abord passagers, puis constants, et, dès lors, accompagnés de palpitations de cœur qui l'ont retenu au lit quinze mois, et forcé, plus de dix-huit, à ne pas quitter la chambre. Chaque jour, chaque heure était à crain-

« m'a toujours dit qu'on ne pouvait plus que *prolonger sa maladie ;* mais elle « me le disait d'un ton à ce que, si je n'avais entendu que l'expression de sa « voix sans les paroles, j'aurais cru qu'elle m'annonçait sa guérison. J'avoue que « je n'avais pas eu jusqu'ici l'idée complète de la force d'âme; celle de son esprit « n'est pas moins surprenante; et tout cela, dans sa position désespérée, avec « son même air de bonté et de modestie qu'elle avait quand tu étais à Vals.... « Euphémie et ses frères ont la même idée; et elle ajoute à leur tendresse pour la « pauvre Amélie quelque chose de sacré. Ils ont pour elle une admiration et un « respect qu'on trouve d'abord excessifs, mais qu'on finit par partager. Je ne te « cacherai pas, puisque tu veux tout savoir, que chacun d'eux m'a paru plus ou « moins malade, et que, sans les soins qu'il faut qu'ils donnent, ils seraient dans « un état à en exiger eux-mêmes, les forces factices qui les soutiennent venant à « leur manquer. Mais dans le fond, je puis te dire avec vérité, que je les ai trouvés « peu changés sous ce rapport depuis mon autre voyage, chose inexplicable quand « on songe à la vie qu'ils mènent depuis si longtemps, n'ayant de repos ni jour « ni nuit, dans des transes continuelles, et supportant des fatigues excessives. « Quoiqu'il y ait auprès d'Amélie deux gardes-malades de veille chaque nuit, à « tout instant on entend ouvrir soit la porte d'Euphémie, soit celle d'Auguste ou « de Victorin; à chaque accident, on les voit d'abord paraître tous les trois comme « s'ils ne se couchaient jamais, et j'ai su qu'Euphémie et Auguste ne se déshabil- « laient plus depuis six à sept mois. Que deviendront-ils à un nouveau malheur? « que pourrons-nous encore pour eux? etc., etc. »

« Le reste, c'est-à-dire quelques lignes, traitait d'affaires très-importantes, très-pressantes, abandonnées par l'auteur de cette lettre, dès l'instant où il avait cru qu'un voyage assez long et très-pénible pourrait nous être de quelque utilité. Depuis la mort de ma mère, c'était la seconde fois, et ce ne fut pas la dernière. J'ai trouvé dans son noble cœur le dévouement d'un ami et l'affection d'un frère, qu'il trouvera toujours dans le mien. »

dre. Je ne m'éloignais plus sans trembler. Durant la plus courte absence pouvait survenir un étouffement mortel.

« Il serait inutile de chercher à concevoir, lorsqu'on ne l'a pas éprouvé, ce qu'une telle situation a d'horrible. Mais elle n'était plus nouvelle pour moi, depuis les premiers temps qui suivirent la mort de ma mère; car la maladie d'Amélie présentait, non pas seulement un danger imminent, mais la réunion de dangers sans nombre et de toutes les minutes, qui ne laissaient plus d'espoir. Aussi est-ce dès cette époque qu'il m'a été presque toujours impossible de répondre autrement que par une émotion dont vous ne pouviez rien savoir, même aux touchants témoignages (qui me sont tous exactement parvenus) de la part que vous aviez prise à des malheurs et à une position qui m'ôtaient jusqu'au pouvoir de vous les faire mieux connaître.

« Il est tel d'entre vous pour qui j'ai commencé, vingt fois peut-être, un billet qui n'a pas été achevé : il me manquait des yeux, le temps, le courage et presque la volonté, car j'en éprouvais à la fois le désir et la crainte. A l'époque de nos premiers malheurs, votre sensibilité m'avait été douce et salutaire. Mais la mesure était passée. Je sentais que notre commerce vous serait inutilement pénible.

« Lorsque ensuite mon frère a éprouvé du mieux dans sa maladie, ce mieux, d'abord lent et incertain, a même été parfois rétrograde. Il m'est longtemps arrivé de voir renaître mes craintes au moment où je commençais de compter assez sur nos espérances pour vouloir vous les confier. Je n'ai su où j'en étais et ce que je pourrais vous annoncer qu'à l'époque, peu éloignée, où j'ai vu enfin mon frère soutenir l'épreuve de la voiture ; et dès lors il a été décidé que, l'air de Paris étant plus favorable à son rétablissement que celui de nos provinces méridionales, quelles que pussent être la difficulté et les fatigues du voyage, nous reviendrions prochainement.

« Je vais sentir des vides parmi vous. Combien me furent chers tous ceux, et par-dessus tous un[1] de ceux que je n'y trouverai plus ! Je les ai laissés mourir sans avoir reçu un souvenir de moi, qui ne les oubliai jamais. Mais quand j'aurais cru mon âme épuisée par la douleur, leur perte m'a fait retrouver des larmes. J'ai gardé à leur mémoire, comme à chacun de vous, tous les sentiments que vous m'avez connus, que

[1] M. Ginguené.

rien ne peut affaiblir, puisqu'ils ont conservé toute leur force après tant et de tels malheurs, mais que je n'essaierai point d'exprimer dans ces lignes tracées à la hâte, après un voyage pénible, suivi, dès le lendemain de mon arrivée, d'une indisposition grave pour une santé altérée depuis longtemps. »

A Paris, ce décembre 1821.

NOTE *n*, page 168.

PORTRAIT DE VICTORIN FABRE,

EXTRAIT

DES PENSÉES, OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS MORALES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, DE M. AUGUSTE DE LABOUISSE ;

Troisième édition, 1810; tome II, p. 112.

« A peine débarqué de sa province, et plein d'admiration ponr nos grands maîtres, Théophraste, désireux de se rendre illustre en les célébrant, s'annonce dans les lettres par l'hommage oratoire qu'il rend à l'un d'eux. Les critiques, les gens du monde, comme les gens de lettres, s'empressent à lui témoigner une extrême bienveillance; ils vont même pour lui au delà de la justice. Ils louent unanimement la précoce maturité de son esprit : Théophraste a dix-neuf ans. Peu de temps après, on le voit, aux nouveaux jeux olympiques, obtenir nne nouvelle couronne, et s'essayer à la fois dans la poésie didactique et dans la philosophie morale; mais sa réputation naissante n'effraie que ses jeunes émules : ses aînés de gloire aiment mieux le louer comme un disciple que de le combattre comme un rival. Ils ne croient pas encore nécessaire de s'armer de son âge contre sa renommée. Cependant, menacés déjà de son avenir, ils se mettent prudemment sur la défensive. Bientôt un nouveau triomphe, en montrant le talent, la souplesse, l'éloquence, la variété du génie de Théophraste (car le mot propre m'échappe), les force à s'avouer qu'il marche leur égal. Ceux qui croyaient être ses maîtres, s'étonnent de se voir atteints et

même surpassés. Ils ne s'en consolent un peu qu'en apprenant qu'on attribue, si ce n'est à leur plume, du moins à leurs conseils, les livres qu'il laisse paraître. L'envie se hasarde à l'insinuer sans le dire, le public le repète sans le croire, les amis de l'auteur, sans le réfuter. Ils demandent quelle sera la plume officieuse qui aura tracé au bout de vingt ans l'histoire à laquelle Théophraste a consacré ses plus longues veilles et qui doit être le travail de sa vie? sur quelle lyre étrangère il aura modulé ses chants, qui doivent, s'il faut les en croire, remettre en honneur un genre qu'a fait tomber dans le décri le barbarisme pindarique; et enfin, qu'elle âme passionnée aura répandu tous les feux de l'amour dans ses poésies érotiques, où il a embelli l'élégie ancienne et agrandi la moderne en les réunissant? Ils le demandent, et on leur répond que Théophraste est encore bien jeune. Excité par ces paroles ineptes et par son talent, Théophraste achève en secret de nouveaux ouvrages; il les publie, et cette fois, on n'en fait hommage à personne : il s'était surpassé. L'envie se tait; elle attend le moment de prendre sa revanche. Elle n'ose plus dire. C'est un jeune homme; *et, en effet, Théophraste a vingt-quatre ans!* »

« Sous l'empire, disait M. le général de Dammartin, Victorin Fabre refusait toutes les places, parce que le gouvernement ne marchait pas dans sa ligne. *C'est un homme qui a toujours mis ses opinions en opposition avec ses intérêts.* »

FIN DES NOTES DE LA VIE DE VICTORIN FABRE.

FABLES.

FABLES.

FABLE I.

—

L'ASSIGNAT.

Dix mille francs sortis, sur papier fin,
Des presses de la république,
Sous le nom d'assignat courant de main en main,
Rencontrent un doublon : « Oh çà! médaille antique,
Dis-moi quel est ton prix? Tu vaux ton pesant d'or?
Tudieu! c'est être bien habile!
Je vaux le mien cent fois cent mille,
Et mille fois cent mille encor. »
— « Ami, dit le doublon, salut et déférence

A ta valeur de par la loi!
Je cède, et ne saurais entrer en concurrence
Avec un trésor tel que toi;
Mais il est entre nous quelque autre différence...
Ma valeur est dans mon aloi. »
— « Ton aloi? préjugé gothique!
Distinction des rangs, que messieurs des métaux
Ont perdue, à jamais, sous le niveau civique!
Le papier d'Annonay, les lingots du Mexique,
Naissent frères et sont égaux. »

Comme il parlait encor, citoyen Rafle approche,
Et, ployant l'orateur, l'empoche.
Citoyen Rafle était fournisseur-bonne-main,
Qui s'en allait chez le voisin
Marchander fort joli parterre.
Marché fait, l'assignat est le prix du jardin.
On le déploie. Il se croit dans sa terre.
« Oh, dit-il, se gonflant soudain
D'orgueil, plus encore de joie,
Attendez un peu! que je voie.
Ma foi, charmant séjour! douces fleurs, doux gazons,
Petit vivier, petits poissons,
Pont chinois, aubépine au bout de cette haie,
Charmilles.... de haute futaie,
Ruisselet bordé d'arbrisseaux,
Jets d'eau, coteaux, petits berceaux,
Sans oublier petits oiseaux,
Tout cela c'est mon prix, c'est de moi qu'on le paie!
Tout ce qu'on voit ici n'est rien que ma monnaie!
Oh! donc, si vous valez autant que nous valons,
Messieurs les ci-devants, formez vos bataillons;

Coalisez-vous tous, et m'attaquez en piles,
Ducats, roubles, florins, carolus et doublons!
Phalange de Xercès, voici mes Thermopyles :
On verra si nous reculons! »
« Français! que vos aïeux étaient donc imbéciles
De se laisser conter que l'image des rois
Donnait au cuivre, à l'or, souvent léger de poids,
Le privilége oligarchique
De représenter seuls la fortune publique!
Et pourquoi, s'il vous plait, cet oubli de nos droits?
Pourquoi? pour ces belles chimères
Et de *titre* et d'*aloi*, qu'ils font sonner encor.
Oh! l'on est bien guéri de ces erreurs grossières!
La monnaie en plein vent croit dans les chenevières!
Didot, en majuscule, imprime le trésor!...
Et voilà ce que peut le progrès des lumières[1]!

Depuis ce beau discours, maint décret ajoutant
A nos pistoles nominales,
A grossi sans mesure, et sans argent comptant,
Ce trésor imprimé, léger représentant
Des richesses nationales.
Notre riche assignat s'est appauvri d'autant.
Il baisse à la décade, au jour, à la minute,
Et se croit au zénith de sa valeur sans fin.

[1] A coup sûr, notre assignat fait la part des lumières trop belle. Il oublie la nécessité d'entretenir quatorze armées, qui cependant (ne l'oublions pas, car c'est un prodige dans l'histoire) savaient alors manquer de pain, en conquérant des provinces.

S'il y avait dans ce qu'il dit, et même dans ce qu'il rappelle, quelque chose dont il fallût faire honneur au *progrès des lumières*, ou mieux encore de l'industrie, ce serait, à n'en pas douter, l'habileté des presses anglaises à battre aussi monnaie de France.

Quand on eut la faveur, c'est au bruit de sa chute
Qu'on s'aperçoit de son déclin.
Notre assignat l'apprit un beau matin.
Comment donc? direz-vous. Comment? à la toilette
De Florville, qu'on coiffe à la Caracalla.
Florville, en souriant, lit son titre, et le jette,
Disant au coiffeur : prends cela.
Le coiffeur tend la main. « Holà!
C'est méprise, toupet;... c'est démence complète.
Ouais! dix mille francs pour une barbe faite!
Pour des cheveux bouclés, dix mille francs! Voilà
Ce que gagne un jeune homme à se friser la tête!
Il est fou. Je te crois un garçon trop honnête
Pour abuser de son malheur.
Dix mille francs, bon Dieu! dix coups de peigne! Arrête!
C'est le prix d'un mouchard, autrefois grand seigneur!
C'est le jardin d'un fournisseur!
C'est le schall d'une actrice après mainte conquête!
C'est!... » Par l'ordre du jour écartant sa requête,
De prompts ciseaux coupent en deux
Notre ex-dix-mille-francs, qui, sur de blonds cheveux,
Serré du fer qui tord, et du doigt qui frisotte,
Commence à se douter de sa juste valeur...
Hélas! ce n'était point pour payer le coiffeur,
Mais pour faire une papillote.

Dieux fétiches du peuple, idoles des soldats,
Grands pontifes de la couronne,
Vous tous qui vous croyez la valeur qu'on vous donne,
Souvenez-vous des assignats.

FABLE II.

LE MENDIANT.

Oh, ces gens sont à peindre! A l'entour du gâteau,
Ils ont la dent sur le qui-vive;
La griffe aussi, Dieu sait! point de mangeur nouveau
Sans mainte égratignure ; et pourtant s'il arrive
Qu'on se tienne à l'écart, malheur à vous! la peau
Ne suffit plus; leur ongle en veut à la chair vive.
« Voyez-vous ce brouillon qui prend la liberté
« D'être à jeun tandis que je dîne!

« Vraiment! à nos festins faire le dégoûté!
« Ce Pythagore-là me semble avoir la mine
« De me taxer d'avidité!
« C'est quelque factieux? » Un voisin charitable
Répond : «Lui? c'est un fou.» — «Tant de sobriété... »
« Sot orgueil! » dit un autre. — «Oui, mais orgueil traitable,
Réplique un tiers dîneur, pour vaincre son dégoût.
« A ce petit Caton qu'on cède le haut bout;
« Il sera le premier à table. »
Messieurs, bon appétit, mais un peu d'équité.
Quoi donc! ne pas venir, en ce lieu de plaisance,
Aux dépens de l'État, boire à votre santé,
Est-ce esprit de révolte? est-ce orgueil, ou démence?
Non; je sais de quel prix est souvent acheté
Le potage des rois; et partant j'imagine
Qu'on peut, sans être un fou, ni même un révolté,
Se contenter de sa cuisine.
En me voyant passer, quelqu'un dira : Voici
Celui qui fait carême en ce carnaval-ci!
— « Pauvre sot! » — Je n'ai goût qu'au pain de ma farine.
— «Tant pis; mais taisez-vous, le monde n'en croit rien.»
« Le modèle du siècle est ce dogue de bien
Qui sur son collier faisait lire :
« *Je suis le chien d'un duc*; *monsieur veuillez me dire*
De qui donc vous êtes le chien [1]? »
— Je ne suis le chien de personne.
Quel scandale! Un ministre, à ce mot qui l'étonne,
S'écrie : « Oh, l'insolent! » — Insolent qui n'est rien?

[1] C'est l'inscription de Pope, *on the collar of a dog to the Prince of Wales :*

I am his higness' dog at Kew;
Pray, tell me, sir, whose dog are you?

Ah, monseigneur ! Votre Excellence,
Pour le bien de l'empire, hélas ! et pour le sien,
Puisse-t-elle, au plus vite, avoir cette insolence !
Composons cependant : au dogue grand et fort,
Je dois respect et déférence :
Je veux m'acquitter ; et, d'abord,
Je lui tire ma révérence.
Que si l'on me surprend à garder le chapeau
Devant le moindre mâtineau,
On fustige mon imprudence.
Que pour tant de bassets si gras, si bien nourris,
On m'oublie, et qu'on ne me donne
Os de pigeon ni de perdrix ;
Rien de plus juste ; j'y souscris :
Je ne suis le chien de personne.

Ces vers, de vieille date, et si bien oubliés
Qu'ils pouvaient faire envie à mes vers publiés,
Qui me les remémore ? et quelle bonne tête
M'a fait toucher au doigt qu'ils étaient d'une bête ?
— « Qui ? vraiment ! ce rimeur sobre, et content de peu,
Affichant que son nom doit vivre autant que Dieu,
Mais à qui l'estomac dit que pour son génie
L'état des pensions est le livre de vie ? »
— Pas du tout. — « Eh ! qui donc ? » — Un gueux, mais du commun ;
Mendiant qui jamais n'a fait de vers à jeun,
Gras, et fier comme un duc de ses droits à l'aumône,
Et qui demande un sou comme on réclame un trône.
« Un sou ? quand la jeunesse au bout de tes longs bras
Met quatre francs par jour ! Travaille, et tu vivras. »
— « Oh, je ne vis pas mal ! Regardez. » — « La paresse
Profite, c'est tout simple, et la misère engraisse.

Mais peux-tu digérer, à tes quatre repas,
Les mépris...? » — « Refusez, dit-il, n'insultez pas!
Vous autres qui, là-haut, inscrits sur le grand-livre,
Avez reçu du ciel la vie, et de quoi vivre,
Vous extravaguez tous : à vous permis; penser
Est inutile au riche; il n'a qu'à dépenser :
Ce qui manque à l'esprit on le prend dans la bourse.
Moi, sans bourse, l'esprit est ma seule ressource;
Je pense : et, dussiez-vous penser au même prix,
Raisonnons; rendez-moi compte de vos mépris.
Je vis sur le public. Ainsi vivent bien d'autres!
Ces autres qui sont-ils? ceux que vous et les vôtres
Abordez chapeau bas,... ceux dont le droit commun
Est de puiser ensemble au gousset de chacun.
Répondez, quel prélat peut dire à son chapitre
L'arbre de son verger où se cueille la mitre?
Quel vieux oncle du pape avait dans son trésor,
Et, par bon testament, lui légua trois clefs d'or?
Quel prince, ou quel ministre, ainsi qu'un ver-à-soie,
A filé le ruban dont l'azur fait sa joie?
Qui, pour tout dire enfin, vit de ses revenus?
Quelque électeur, honteux de l'être à cent écus!
Quelque vieux sans-culotte, ou quelque incorrigible,
Qui s'est cru jacobin, se voyant éligible!
Tous gens pauvres de tête et de cœur, oubliant
Qu'on sera toujours gueux, si l'on n'est mendiant!
D'où vient qu'à juste titre, en bonne compagnie,
Le nom d'indépendant est un nom d'avanie;
Et que les mieux rentés ont la démangeaison
De tendre aussi la main, pour être du bon ton. »

« A Rome..... Eh oui, riez d'un savant qui mendie!

C'est du neuf!... Pour savant, sans pousser l'ironie,
Je le suis : dans Quimper, un docte ignorantin
Voulait en bas-breton m'enseigner le latin.
De tout quoi m'est resté, comme chose certaine,
Que dans ces temps fameux et de Rome et d'Athène,
Quand le peuple donnait la pourpre et les faisceaux,
Grands seigneurs (*proceres*), pontifes, généraux,
Mendiaient, comme moi, sur la place publique.
Oh, nous sommes déchus de la franchise antique!
Mais au palais Condé la France, tous les ans,
De neuf cent millions dote ses mendiants.
C'est peu : j'espérais plus du progrès des lumières![1]
L'Angleterre, avant nous savante en ces matières,
Divisant son aumône en taxe, pension,
Liste.... » — Arrête insolent! — « Eh, qu'importe le nom?
Qu'importe, quand mon sang à plein canal circule,
Qu'on nomme ses canaux, veine, artère ou veinule?
Pour en finir, l'aumône est au corps social
Ce qu'est un chyle pur dans le corps animal.
Ce chyle dont vingt sucs font un suc homogène,
Qui, filtré par le cœur, va, rougi d'oxygène,
Rendre au poumon le feu qu'il apporte au cerveau,
Monsieur, c'est ce budget, chyle à jamais nouveau,
Qui, trainant dans son cours et moisson et vendange,
S'en va, de poche en poche, en verser le mélange;
Dispense, à filets d'or, leur tribut nourrissant;
Et, partout bien reçu, s'élève et redescend
Du vilain au monarque, et du monarque au cuistre.
Le premier mendiant du roi, c'est le ministre;

[1] On voit, par le chiffre actuel du budget, que le *progrès des lumières* a porté ses fruits. J. S.

Le premier mendiant du royaume... » — Tais-toi!

Il rit sous cape, et file en se moquant de moi.
De moi!.. Suivez sa trace, Argus de la police!
Je voudrais voir mon drôle aux mains de la justice,
Et monsieur Marchangy, par un trait éloquent,
Me venger, au parquet, de ce discours piquant.

—

FABLE III.

—

LE SERIN.

Mon cher Solon à boule blanche,
Nos lois, depuis vingt ans, émanent de tes doigts.
Dis-nous donc quelles lois tu nous tiens dans la manche.
Dois-tu, vingt ans encore, au bout des douze mois,
Refaire nos devoirs, redéfaire nos droits,
Et, redressant toujours l'État qui toujours penche,
A ce jeu de bascule, où se perdent les rois,
Encor vingt ans, prendre vingt fois

Contre toi-même ta revanche?..
Tu n'en sais rien. Parbleu! je m'en serais douté.
Quand (de nos jours!) on eut, vingt ans, l'agilité
D'être fidèle à tout le monde,
Je n'exige pas qu'on réponde
De l'excès de mobilité
Où peut conduire enfin tant de fidélité!
Laissant donc l'avenir, souffre que je m'éclaire
Sur le présent : dis-moi si je dois, pour te plaire,
Interpréter ton *vœu royal*
D'après ton *vote impérial*,
Ou ton *suffrage consulaire*.
— « Bonsoir : chez le ministre un rendez-vous donné... »
— Oui, vraiment! j'oubliais, c'est l'heure du diné!
N'importe, heureux convive, un moment d'abstinence :
Et, tandis qu'au Faubourg on te met le couvert,
Écoute ce récit, dont tu peux, au dessert,
Égayer Sa grave Excellence.

Un bon petit serin, comme un autre Mozart
Précoce, et dont la voix devançait le plumage,
Pendant le cours d'étude exigé pour son art,
Avait trois fois changé de maître, et non de cage.
L'an quatre de la liberté,
Chez un abbé jureur, pondu dans un collége,
D'un violon assermenté
Il avait appris le solfége.
Du collége au château, par l'heureux privilége
Que donne un grand talent, quelquefois invité,
L'an premier, qui suivit l'an quatre [1],

[1] Par la proclamation de *la république*, en *l'an quatre de la liberté*.

Un jeune Vendéen, flûte de qualité,
Par ses nobles fredons l'instruisit à combattre
Les accords de l'égalité.
O coup du sort! la guerre éclate; et de la guerre
Atteint dans son château, par un siége emporté,
Notre Amphion jonquille, avant qu'il eût porté
Sur son épaule droite un mousquet d'Angleterre,
Fait prisonnier, devint l'élève d'un hussard,
Trompette sans-culotte, et basson montagnard.

Un peu léger d'esprit, l'oiseau, des trois écoles
Dont il avait sucé les principes divers,
Brouillant dans son cerveau le chant et les paroles,
Confondit dans ses chants la musique et les vers :
Si bien que dans ses vers comme dans sa musique,
Quand la tierce disait *la loi*,
La quinte répondait *le roi*,
Et l'octave *la république*.
Honneur au peuple souverain!
Allait, en voltigeant sur son bec infidelle,
Heurter *Pleure ta honte, ô nation rebelle!*
Périsse l'anarchie! y croisait le refrain
Un Français doit vivre pour elle ;
Et quand pour achever, comme tel qui sifflait,
Ce *concerto* d'un goût moderne,
Vrai royaliste pur, son larynx gazouillait
Vive Henri quatre!... à la lanterne!
Lui venait, sur la langue, étrangler le couplet.

Si cet oiseau, dont la manie
Fut de tout chanter à la fois,
Au lieu de nos chansons, avait appris nos lois,

C'eût été la même harmonie.

Adieu; je crains d'avoir trop longtemps arrêté
Ton appétit : qu'il vole où ton devoir l'appelle :
Et si tu veux, du fait que je t'ai récité,
Déduire à ton profit une moralité
Qui plaise à monseigneur et lui prouve ton zèle,
Dis-lui que pour avoir un repas combiné
En grand homme, un festin de génie, ordonné
Avec tout l'art diplomatique,
Et dont le chyle fortuné
Ramène au centre, après diné,
L'estomac le plus excentrique [1];
Loin du sage Buffet, lieutenant du Conseil,
Où l'argile de Sèvre étale l'appareil
De sa friande politique,
Il écarte son singe, à l'imiter enclin...
Je craindrais que son singe, à mon serin semblable,
(Voyant tout ramener au centre) un beau matin,
Lui servit en un plat tous les plats de sa table.
Ce serait un mauvais festin!

[1] *Les hommes excentriques* sont, comme on sait, une alliance de mots tout à la fois allemande et royale. Un juste scrupule m'oblige de *rendre à César ce qui appartient à César.*

FABLE IV.

LE CANON ET LA SERINETTE.

Devine qui pourra : le pape était encore
En ville... je veux dire, au pavillon de Flore.
Il suffit ; je tairai l'année et la saison.
Tout juste au pont tournant, certaine serinette,
 Qui déménageait en charrette,
Rencontra sur sa route un ancien compagnon
 De son ;
Vieux canon montagnard, et qui sur sa culasse

Faisait lire aux badauds : *Vivre libre ou mourir!*
A cette inscription courait la populace ;
Et serinette d'accourir.
« Eh, bonjour! quel bonheur de te trouver en place!
Je t'ai cru, comme moi, réformé; l'on me casse.
Pourtant, s'il m'en souvient, nous avons débuté
Le même jour ici ; j'eus douze ans l'autre été.
Pour une cantatrice on me trouve vieillotte :
Bref, l'on incarcère ma voix.
Si je fais, par hasard, cinq notes dans six mois,
Chacun se prend à rire, et dit que je radote. »
— « Et que leur chantez-vous? » — « Ce que je leur chantais;
Tu sais, la Marseillaise, et le bon patriote,
Français! brisez vos fers... Qu'en dis-tu, sans-culotte?
Est-ce donc que je radotais ? »
— « Non pas alors. » — « Alors?. .mais c'est note pour note,
Comme c'était! » — « Tant pis! » — « Comment donc? entonner
Même chant qu'autrefois serait-ce?... » — « Détonner. »
— « Oh! dis-moi, railles-tu? rêvé-je? ou si je veille?
Dans tous les cas, mon cher, je t'ai bien écouté ;
Pour compris, pas un mot : les tyrans m'ont ôté
La voix, mais je croyais qu'on m'eût laissé l'oreille. »
— « Pauvre enfant, qu'elle est drôle! il faut lui pardonner;
Je vois bien qu'elle dort depuis la république!
Sa candeur intéresse : on devrait lui donner
Un nouveau maître de musique.
Justement en voilà. Tenez, ma bonne sœur,
Écoutez cet orgue qui passe :
. . . .
V'là c'que c'est que d'avoir du cœur [1]...

[1] V. les journaux ou les orgues du temps.

Retenez son refrain, je vous promets sa place :
Vous serez des serins le petit moniteur. »

La pauvre cantatrice, encor mal éveillée,
Dans sa maison d'arrêt s'était un peu rouillée.
Elle fait de son mieux, tourne, quoique à l'envers,
Puis retourne; et voilà mainte touche branlante
    Qui d'une vieille dent sifflante
Sur le cylindre accroche un bout de ses vieux airs :
Chaque tuyau gazouille, et la pauvrette crie :
    Qui veut affranchir l'univers
    Doit commencer par sa patrie.
— « Vraiment! nous voilà bien remise à l'unisson!
Gronda l'ex-sans-culotte : êtes-vous sourde ou folle?
Ne vous ai-je point dit que, par bonne raison,
Pour ne pas détonner, il faut changer de ton?
Nous croyez-vous ici dansant la carmagnole? »
Cela fut dit bien haut. La chanteuse, un moment,
En eut par tout le corps certain frémissement
    Qui lui fit perdre la parole.
Puis, avec un soupir qu'elle étouffe : « Ah, pardon,
    Monseigneur ! je craindrais... je tremble
    D'en dire trop, mais il me semble
Que vous-même grondez de la même façon
Dont vous grondiez jadis quand nous fêtions ensemble
    L'Être suprême et la raison.
    Ceci soit dit sans vous déplaire :
Je puis m'être trompée. » — « Oh, que non pas, ma chère!
Mais suis-je, comme vous, un diseur de chansons?
Non! les notes ici ne font rien à l'affaire;
Et ce qu'on prise en moi ce ne sont pas mes sons.
Fêtes de la raison et de l'Être suprême,

Oubliez ces gens-là, *ceux qui sont morts sont morts.*
La nation refait son thème.
Je garde mes boulets; vous, changez vos accords ·
Car l'on tue aujourd'hui comme on tuait alors,
Mais on ne chante plus de même. »

Puis, qu'ils viennent encor ces ennemis des lois,
Dire que le canon se trompe comme un autre!
Le canon se tromper? c'est la raison des rois!...
Quelquefois aussi c'est la nôtre.
Je suis de sa doctrine en cette occasion :
Sa leçon de musique, et vous pouvez m'en croire,
Mérite quelque attention.
Son dernier mot surtout m'a remis en mémoire
Nombre de ces beaux jours où l'on croit franchement
Reconstruire un État comme un vieux bâtiment.
Il en faut : sans cela que deviendrait l'histoire?
Aussi pas de regrets; tout fruit vient dans son temps.
En tous lieux, *la patrie*, habile, folle, ou sage,
Ou dévote ou guerrière, a de certains amants
Dont le goût dédaigneux insulte à ses vieux ans,
Et lui fait regretter la fraicheur du bel âge.
Il lui faudrait le bain qui rajeunit Œson.
Pour mieux la rajeunir, ainsi que de raison,
On vous lui fend la gorge [1], ouvrant un beau passage
Au philtre : plus de ride, on lui porte au visage

[1] Ce fut précisément ce qu'on fit à Œson, avec un peu plus de succès qu'à ce pauvre Pélias :

............Stricto Medea recludit
Ense senis jugulum, veteremque exire cruorem
Passa, replet succis, etc.

V. Ovide, liv. 7.

Le sabre ; sur ses cheveux blancs
Qui d'ici, qui de là se jette :
Et, vive Dieu ! notre sans-dents
Se trouve, en un clin d'œil, une jeune poulette.
Pour former les oiseaux de son nouveau printemps,
On accorde à la hâte, et l'on met à l'ouvrage,
Deux souffleurs divers de ramage,
Serinette et canon. A leurs concerts touchants
Madame achève sa toilette.
Force rubans, peu d'étiquette,
Surtout écharpe neuve. On lui met sur le front,
Que sais-je ? un beau croissant ? deux clefs ? un diadème ?
Un casque ? un petit chapeau rond ?
Un bonnet rouge ?.. tout de même :
Casque, bonnet, tiare et croissant, tout est bon :
Et ce serait un capuchon
S'il plaisait à la baïonnette,
Sévère arbitre du bon ton.
On nomme tout cela faire un tour d'omelette :
Passe-temps un peu cher pour ce modeste nom !
Payons les œufs cassés. Puis, réforme complète !
Réforme ? — Oui. — L'on va donc enclouer le canon ?
— Non.
— Et quoi ? — Changer la serinette.

FABLE V.

LES LIÈVRES PÈRE ET FILS.

« Puisque enfin Dieu le veut, souffrez qu'on le maudisse!
Tyran qui pouvait tout, et qui s'est tout permis... »
—«Silence!»—«Il est tombé!»—«Crains qu'il ne rebondisse!
— « Jamais! notre bon roi voit tous ses ennemis
A...»—«Silence!»—«à ses pieds.»—«Crains que le pied lui glis
Mon fils, dans notre siècle, il faut, pour faire bien,
Approuver tout un peu; mais louer beaucoup?... rien. »

Où donc ai-je entendu ce colloque exemplaire?
Serait-ce au Luxembourg, sous l'horloge, au parvis
Notre-Dame? Non pas, c'était sur la fougère,
A Montreuil, que causaient, comme on cause à Paris,
Au coin du petit bois, deux lièvres, père et fils;
L'un, jeune conseiller, l'autre, vieux doctrinaire.
Les avis du vieux lièvre étaient de bons avis;
J'en conviens : pourquoi donc les ai-je mal suivis?
Pourquoi? demandez à mon père;
C'est sa faute. Mon père, en s'interrogeant bien,
Vous dira : « Demandez; ce fut le tort du mien :
Et le mien, comme moi, d'humeur trop volontaire,
Comme moi s'en plaignait, rejetant sur le sien
De cette infirmité la coulpe héréditaire.
Pardon, messieurs; n'a pas qui voudrait le profit
D'être race de lièvre : il plut au ciel nous faire
Une bile rebelle au flegme qu'il leur fit.
Et si, quand l'honneur parle, il lui fallait se taire,
Un seul mot retenu nous donnerait l'ictère. »

Eh bien, hommes prudents qui me montriez au doigt,
Demandez-vous encor quelle mouche me pique?
Vous qui savez si bien vivre, sachez qu'on doit,
Par raison physiologique,
Ajuster son régime à son tempérament,
A son mal sa thérapeutique.
Ce qui ferait chez vous bon chyle assurément,
Chez moi serait erreur d'hygiène pratique.
Si pourtant je me trompe, et qu'un engorgement
Soit preuve de bon jugement;
Si pour devenir sage il faut être splénique;
Enfin, si pour bien vivre il convient se tuer,

Dites; et, condamnant ma rate à s'obstruer,
Du Journal de Paris j'avale la logique.
Mais, sur l'heure, j'envoie au chevalier Portal,
Pour qu'au premier symptôme il combatte le mal,
Et prévienne la fièvre hectique.

FABLE VI.

LE LOUP ET LE RENARD.

LE LOUP.

Qui? moi! que je survive à cette ignominie?...
Un peuple, pour ses droits, à vaincre condamné,
De forêts en forêts chassant la tyrannie,
De victoire en victoire est lui-même traîné
Dans les fers!... Oui! j'ai vu le lion couronné!

LE RENARD.

J'ai vu l'éléphant détrôné,
Sa race dans l'exil!.. sacrilége patrie!

Était-ce donc le terme à ton impiété?
Non ; tu combats la royauté
Sans tache... et tu la veux flétrie!
Elle devient pour toi l'illégitimité.

LE LOUP.

O toi, qui des héros m'as ouvert la carrière,
Pour qui, dans vingt combats, noblement écorché,
Je n'ai jamais dormi dans ma peau tout entière!
Liberté! déesse guerrière,
Seul prix digne d'un sang pour ta cause épanché!
Puisse le mien, sur la poussière
De tous les champs d'honneur qu'il arrosa pour toi,
Tracer ma honte, et contre moi
Soulever de mépris toute âme libre et fière,
Si, réprouvant ma gloire, et traître à mes exploits,
De ma dernière dent, à mon heure dernière,
Je ne combats encore en invoquant tes droits!

LE RENARD.

O race antique de nos rois!
Toi pour qui, si longtemps, aux rives étrangères
J'allai, souvent à jeun, errant de bois en bois,
Invoquer le Dieu de nos pères!
Puisse au fond de mon cœur, par l'opprobre glacé,
Se corrompre le sang de mes nobles ancêtres,
Si, priant pour un trône où le crime est placé,
J'ose appeler le ciel dans le parti des traîtres!...
Le ciel! seul allié par les armes laissé
A l'auguste infortune, au pur sang de mes maîtres!

LE LOUP.

On dit que, de leur temps, un renard patelin

Savait accumuler d'assez gros bénéfices.

LE RENARD.

On voit que, de nos jours, le peuple souverain
De certains loups hargneux paya cher les services.

LE LOUP.

Périsse le tyran qui détrône la loi!

LE RENARD.

Meure l'usurpateur du sceptre de mon roi!

LE LOUP.

Qu'il craigne de César les trente-deux blessures [1]!

LE RENARD.

Des chiens de Jésabel qu'il souffre les morsures!

LE LOUP.

Mais s'il veut, comme on croit, vous rendre les dindons...

LE RENARD.

S'il va, comme on le dit, te livrer les moutons...

LE LOUP.

Moi!... c'est à l'éléphant que je faisais la guerre :
Si l'on règne, ce n'est pas lui!

LE RENARD.

Moi?... c'est la royauté qui me fut toujours chère :
La royauté triomphe... et j'en serai l'appui!

[1] Suétone n'en compte que vingt-trois : notre loup jacobin avait sans doute appris son histoire de César dans***

LE LOUP.

J'entends autour de nous s'attrouper la canaille :
On chante dans le bois.

LE RENARD.

On va faire ripaille.

LE LOUP.

Vois ce poulet !

LE RENARD.

Vois ce cochon !

CHŒUR DE LOUPS ET DE RENARDS.

« Vive, vive le roi lion,
Qui nous baille de la volaille!
Vive, vive le roi lion,
Qui nous baille du saucisson [1]*! »*

[1] Voyez les journaux du temps : vous y trouverez mot pour mot, au changement près du nom propre, ce délicat et noble refrain, qui, chanté sous mes fenêtres, me mit d'assez mauvaise humeur pour me faire écrire ces vers.

FABLE VII.

LA FLEUR, ZÉPHIRE ET SON RIVAL.

Zéphire et le fumier se disputaient le cœur
    D'une bonne petite fleur
    Qui n'avait jamais eu d'épines.
Zéphire dit : « C'est moi qu'appelle son souris :
Mon souffle, qui lui donne un si frais coloris,
Est sa vie, et.....» — «Tout beau ! dit l'autre, tu badines?
On ne vit pas de l'air. Elle te fait des mines;
Tu lui donnes du vent : mais moi, je la nourris;
    Et je la tiens par les racines. »

Vraiment, dignes rivaux, c'est pour vous grand honneur!
Mais on dit qu'une belle à la vôtre pareille
Est au bal : moi, j'y cours. Quel est ce beau danseur
Qui présente la main à la jeune merveille,
Et qu'on refuse avec faveur?
C'est le doux zéphyr de la veille.
Et ce gros financier, qui lui parle à l'oreille?
Le fumier qui nourrit la fleur.

—

FABLE VIII.

LE BŒUF APIS.

Toujours orgueil sans frein suivit grandeur sans bornes.
De bœuf devenu dieu, le mugissant Apis,
A peine le front ceint de couronnes d'épis,
Oublia, le premier, ses cornes.
Aux vapeurs de l'encens couché sur des tapis,
Il se disait tout haut : « Mais c'est bien véritable !
Pour croire à ma divinité,
Il suffit de voir mon étable ;

Et je fus longtemps dieu, sans m'en être douté.
Longtemps?... et si c'était de toute éternité?
Peste! dans ce cas-là, c'est chose regrettable,
Ayant un lot si profitable,
D'en avoir si tard profité;
Et j'ai fait à ma dignité,
En couchant sur la paille, une injure notable!
Mieux vaut tard que jamais : Memphis s'est acquitté;
J'habite un séjour délectable;
Je fais mieux, je broute dans l'or :
Et si quelque étourdi, pour trancher du capable,
De ma divine essence osait douter encor,
Je l'en convaincrais à ma table. »
Sous la table, à ce mot, sortant d'un petit coin,
Une voix l'interrompt et dit : « J'en suis témoin,
Oui, votre crèche est d'or autant qu'on le peut être,
Dieu puissant! Mais dans l'or que mangez-vous? du foin :
Autant vaudrait retourner paître! »

Ainsi parla quelqu'un qui, peut-être à son tour,
Allait, devenant dieu [1], perdre sa bonne tête;
Mais qui, n'étant encor qu'un rat jusqu'à ce jour,
Raisonnait sainement de tout, comme une bête.

[1] Le lecteur sait, peut-être il croit, que chez les Égyptiens il n'y avait pas un animal qui ne pût être en sa vie ce qu'un empereur romain devenait après sa mort. Quoique le chat fût à Memphis sacré et inviolable, si bien qu'on y déchirait sur l'heure, et traînait en lambeaux dans les rues, son meurtrier même involontaire, comme Diodore *l'a vu*; il n'est pas moins certain que le rat y avait aussi ses jours de fête. Mais quand le rat devenait dieu, que faisait-on du dieu chat? Il semblerait, j'en conviens, qu'on dût en faire le diable. Cependant sur ce point-ci je n'ose rien affirmer: on ne sait pas que Diodore l'ait vu, ni que Bossuet l'ait cru; les grandes autorités manquent.

FABLE IX.

LE DROMADAIRE.

Puisqu'il est dans l'histoire un cheval consulaire [1],
Césars qui de nos jours, comme Caligula,
Distribuez ces honneurs-là,
Qu'un chameau sénateur serait bien votre affaire!

O le coursier commode et doux!

[1] *Consulaire?* non pas; mais à peu de chose près, *consul désigné.* Voy. Suétone.

Jamais dans ses naseaux le feu de la colère,
Jamais le pied lançant des coups;
Toujours courbette et soin de plaire.
Voulez-vous l'étriller, le sangler? voulez-vous
Le tondre? il vous reçoit en ployant les genoux,
Comme tout bon sujet doit faire.
Si vous l'accablez de fardeaux,
Il pose deux genoux en terre,
Et n'en fait que mieux le gros dos.
N'allez à Franconi, ce grand homme qu'Homère
Eût nommé, comme *Hector*, le *dompteur de chevaux*,
Demander par quel art, inconnu du vulgaire,
Vous lancer d'un pied leste, et tomber à propos,
Sur ce dos vraiment exemplaire.
Montez, descendez à loisir :
Genoux ployés, le dromadaire
S'abaisse à votre bon plaisir;
L'étrier n'est pas nécessaire.
En plat pays voyage-t-on
Sur l'animal génuflexible,
Craindre le mors aux dents serait hors de saison :
Du bon cheval troyen il a l'humeur paisible;
Docile, même à jeun, aux ordres du licou;
Vif et léger, quoique docile!
Est-ce tout? non; la route, un moment difficile,
Offre-t-elle une roche, un ravin? son genou
Ploie encor; son pied glisse... on se casse le cou.

C'est donc parfois un mal que le genou fléchisse?
Souplesse à la rotule est faiblesse au jarret!
Oh bien! si la fortune, aux paresseux propice,
Fait monter aux honneurs...—Qui?— Moi, votre valet;

Priez, mon cher lecteur, priez Dieu qu'il bénisse
Ma route; à mon coursier qu'il donne, s'il lui plaît,
Des genoux de chameau... mais des pieds de mulet.
Si c'est trop demander, s'il faut que je choisisse,
Chameau, mon bel ami, le chemin est bien dur!
J'ai regret aux genoux souples... mais un pied sûr
Me convient mieux qu'un pied qui glisse.

—

FABLE X.

LE SERPENT.

Quelle lune est-ce donc qu'il a fait ce matin?
Mon jardinier accourt, pressé que je me lève :
« Miracle! criait-il; le diable est au jardin,
Monsieur, vous m'en croirez, car il m'a pris pour Ève.
Ce n'est pas, après tout, qu'Ève m'ait ressemblé :
J'ai la barbe un peu noire, et le teint fort hâlé.
Mais parfois l'on se trompe; et, ce n'est point un rêve,
Tout comme je vous parle, un serpent m'a parlé. »

— « Et qu'a dit le serpent? » — « C'est un écervelé
Qui vous fait un duel pour une réprimande!
Je lui disais : Mon cher, mal vit qui ne s'amende :
Tu feras triste fin. Passe d'être mordant
Pour peu qu'on soit mordu : choux pour rave ; c'est l'ordre.
Passe (bien entendu quand on a bonne dent),
De mordre le premier, pour la gloire de mordre ;
Car c'est guerre offensive : or il est évident
Que sans guerre offensive on n'aurait jamais guerre.
Tout va bien jusque-là : mais vois-tu, mon garçon,
C'est d'un mauvais esprit d'employer le poison :
Le droit des gens s'oppose à ces façons de faire :
Et monsieur te dira qu'une loi d'Angleterre,
Si tôt qu'un chevalier de la sorte a failli,
Dans un grand pot-au-feu le fait cuire à l'eau claire.
Si tu passes la mer, tu seras donc bouilli. »
Mon drôle, à ce discours vous prit cet air honnête
Qui dit tout clair aux gens : il ne sait ce qu'il dit.
Moi donc, qui me crois bien son égal en esprit,
Le voyant oublier, dans notre tête-à-tête,
A l'image de Dieu ce que doit une bête,
Par un grand coup de poing je voulais qu'il l'apprît ;
Et je courais du geste appuyer ma harangue,
Lorsque en sifflant dardée au-devant de ma main,
Une fourche à trois dents, qui lui sort de la langue
Force mon coup de poing à rebrousser chemin.
« Qui t'arrête, dit-il, bon homme? » — « Eh! ton venin,
Lui dis-je. » — « Ah, t'y voilà ! va donc sur tes charmilles,
Sans crainte de poison, écraser des chenilles. »
« Entendez-vous cela, monsieur? » — « Oui, c'est fort clair :
Talent d'empoisonneur a parfois son mérite.
Si tu prends celui-ci, je conçois, à ton air,

Qu'on le fera bouillir, sans qu'il passe la mer.
Mais, en attendant la marmite,
Ce grand coup de poing qu'il évite
Lui rendra son venin plus cher. »

Oh, que de beaux serpents, à qui venin profite,
Qu'en vain le cri public donne aux chaudrons d'enfer,
S'ils n'étaient que chenille, y descendraient plus vite!

—

FABLE XI.

L'HOMME DES DESTINÉES[1].

« . . . Telle est ma volonté, que tel soit le destin.
Des flammes et du fer ! qu'on brûle et qu'on immole. »
Il disait : et, la flamme et le fer à la main,
Vingt mille bras, aidés par cent foudres d'airain,
Forçant la destinée à subir sa parole,
Sur des remparts brisés lui frayaient un chemin.

[1] Locution italienne, et point du tout néologisme *révolutionnaire.*

Pourquoi détourner le visage?
Est-ce le temps des pleurs? craignez-vous que vos yeux
Rencontrent sur ses pas la vapeur du carnage?
Non; voici l'encens pur qui s'élève en nuage :
Le vainqueur prépare des jeux.
Il invite le ciel à ces fêtes royales.
Le sourire à la bouche, et le monde à ses piés,
Le voilà sur son char. Ses pompes triomphales
Évoquent des vaincus les mânes effrayés;
Et, troublant leur repos par un dernier outrage,
Une seconde fois, il renverse en image
Ces remparts foudroyés.
Un insecte rampait sur le char de victoire.
Ébloui de l'éclat dont brillait le héros,
Il sentit dans son cœur l'aiguillon de la gloire,
Et, jaloux Thémistocle, en perdit le repos.
« Quels honneurs, disait-il! c'est le dieu de la guerre!
Le monde, à ses genoux, l'adore avec effroi.
Il n'a plus de rivaux. Plus? ah, si j'étais roi!
Je voudrais... Je le veux. Le vainqueur de la terre
Est un rival digne de moi.
Guerrier superbe! un mot. A nous deux la querelle!
L'univers, moi vivant, n'est pas encore à toi.
En combat singulier voici que je t'appelle! »
Il dit, vibre son dard, pique. — Le lendemain,
Le chant des morts succède à l'hymne des batailles :
Et le plomb du cercueil, le lin des funérailles,
Voilà tout ce qui reste au nouveau Saladin [1].

[1] Quel était ce *jaloux Thémistocle*, qui n'a pu, même par son triomphe, laisser son nom à la postérité? Quoi qu'on ait publié, de nos jours, à la gloire de la *tarentule*, je ne lui accorderais pas

aisément un venin de ce mérite. Ce ne doit pas être, non plus, la *furie infernale* de Linné, (*furia infernalis*) ; d'abord, parce que cette furie est un ver, du genre des vers intestins, et qu'il s'agit d'un insecte ; en second lieu, parce que la vive douleur, et la prompte mort qu'elle cause, ne sont point l'effet de sa piqûre, mais de sa présence dans la plaie, qui guérit dès qu'on parvient à l'en faire sortir. Qu'était, encore un coup, ce terrible insecte qui n'était rien de tout cela ? Peut-être le *solipuga*, animalcule ainsi nommé, dit Saumaise, *parce que sa piqûre a tant de violence, qu'on le croirait tout entier piqûre* (*ut totum videatur esse punctura*) ; le *salpuga* d'Isidore de Séville, *serpens quæ non videtur* ; enfin le *solpuga* de Pline. Si cette conjecture est fondée, il en résulte une indication importante ; c'est qu'heureusement le lieu de la scène n'est point en Europe, mais en Afrique, *citra Cynomolgos Æthiopas*, non loin de ces vastes contrées conquises, suivant les anciens, par les solpuges et les scorpions, qui en avaient banni la race des hommes. On ne trouve, en effet, que dans ces pays-là des héros si venimeux et des insectes si héroïques.

P. S. Comme je relisais ceci, après un certain temps, j'ai été beaucoup plus frappé, je l'avoue, des paroles rappelées dans le dernier vers de cette pièce, et que Saladin, à son lit de mort, fit crier par son esclave. Il m'est revenu à l'esprit un grand nombre de mots élevés. Ces mots-là n'étaient pas tous des César et des Alexandre ; il y en avait des Djengulzkhan et des Timur. Je dois donc enfin avouer qu'après tout, ces grands conquérants sont ceux qui trouvent les grandes pensées.

FABLE XII.

LE CENTAURE.

« J'ai dit blanc, je dis noir : j'eus tort ; donc, j'ai raison.
N'est-ce pas s'expliquer très-pertinemment ? » — Non :
Mais c'est être à la mode. Oh, si se contredire,
Ayant mal raisonné, fait qu'on raisonne bien,
Vive Dieu ! mon concitoyen ;
Sa providence veille au bon sens de l'empire,
Et pour être infaillible il ne vous manque rien !
— « Quoi donc ? me nirez-vous cet adage ancien :

Le contraire du faux c'est le vrai ? » — Bel adage !
Les esprits de travers, qui se gourment entre eux,
Avec le sens commun s'en accordent-ils mieux?
— « Mais enfin, selon vous, quelle règle plus sage
La raison ?..: » — La raison? meuble de grand usage!
Lorgnette d'Opéra qui, dans un tour de main,
De Ligier fait Atlas, et de Saint-Prix un nain!
Que dis-je? est-ce à ta main qu'obéit ta lorgnette,
Bon homme? tourne-t-elle au gré de tes cinq doigts?
Hélas ! pauvre marionnette!
La fortune toujours te place la lunette;
Tu vois l'objet décroitre ou grossir à son choix.
Ceci posé, mon cher, vois-tu ce que tu vois?
Y vois-tu? ta raison qu'est-elle? la fortune.
Viendrais-tu d'avaler ta fiole dans la lune,
Un roi, sans garde et sans trésor,
Que sera-t-il pour toi? Nabuchodonosor,
De Dieu devenu bœuf. — « Argument bien étrange !
Un général vaincu devient-il caporal ? »
— Pas toujours : en Floride on le scalpe et le mange.
Ailleurs, du télégraphe a-t-on vu le signal?
Rival d'Amphitryon devient Crispin rival
De son maitre... Oh, messieurs ! je ne prends pas le change:
Jupiter dinait bien, et Crispin soupe mal :
Quand sa table a changé, votre lorgnette change.
D'en avoir fait un dieu la fortune se venge.
Lisez : de vos arrêts voici l'original.

Un centaure beau comme un ange,
Chevelure d'Athys, barbe naissante, œil bleu,
A mi-buste caché par la moisson nouvelle,
S'offre aux yeux d'une nymphe : « Oh, bel homme ! dit-elle.

Bel homme? Hé, sotte! non; ce regard plein de feu,
Ce front de Jupiter te dément, et décèle
L'Olympe... oui, de l'encens, des hymnes! C'est un dieu!»
Hélas! promis à peine à la céleste troupe,
L'imprudent se retourne; il laisse voir sa croupe,
Ses fanons, ses sabots. Adieu l'Olympe, adieu
Les hymnes et l'encens! voilà le dieu qui trotte.
La nymphe à ce tour-là se trouve encor plus sotte.
J'avais tort; jugeons-mieux, dit-elle :... oh, l'animal!
Un, deux, trois, quatre pieds... des crins... c'est un cheval!
Pas de doute, à ce coup, la bête est bien nommée. »

Trois fois se contredire, et trois fois juger mal!...
C'était pourtant la Renommée.

O vous donc qu'Oromaze, et parfois son rival,
Met à la tête d'une armée,
D'une flotte ou d'un peuple, il n'importe; amiral,
Chef guerrier, roi despote, ou prince libéral,
Qu'attend la Renommée au bout de la carrière,
En avant! Soyez dieu! gardez de reculer.
Si la nymphe, un moment, vous toise par derrière [1],
Vous savez de quel nom le dieu va s'appeler.

[1] VAR. L'encens brûle! en avant! gardez de reculer!
Si la nymphe jamais vous toise par derrière, etc.

FABLE XIII.

L'ÉPÉE DE SKIRNER.

Frey...—De qui parlez-vous?—D'un dieu. Ce fut longtemps
Frey qui fit dans le Nord la pluie et le beau temps [1].
Il fit, de plus, une sottise.
(Ce dieu ressemblait fort aux peuples de nos jours.)
Il livra son épée... et, s'il faut qu'on le dise,
Au messager de ses amours,

[1] Il guidait le soleil, et assemblait les nuées.

A Skirner, bon coureur, léger de vaillantise[1].
C'était pour le Mercure un fort joli cadeau!
L'épée intelligente, et faite à la bataille,
D'elle-même y courait, frappait, sur le carreau
Vous jetait une armée, et rentrait au fourreau.
Certes! ce glaive-là convenait à la taille
D'un héros paresseux! le combat se gagnait
 Sans lui fatiguer le poignet.
Le bon Skirner à peine en fut propriétaire
Qu'il se connut un cœur né pour vaincre la terre.
« La terre? non, parbleu! vaincre la terre? ah, fi!
C'est bon pour le dieu Thor[2]: moi, je porte un défi
Aux enfers... accourez, géants de la gelée[3]! »
Ils accourent : énorme, effroyable mêlée
De lances et d'épieux, qui, se dressant dans l'air,
 Vont percer le crâne d'Ymer[4]!

[1] On trouve dans l'*Edda* (de Snorro Sturleson), que le dieu Frey, amoureux d'une jeune fille nommée Gerde, pria son confident Skirner d'employer tout au monde pour la gagner. Skirner exigea pour récompense l'épée du dieu, *qui faisait d'elle-même un grand carnage dès que son possesseur le lui ordonnait.* Lorsque *les mauvais génies viendront combattre les dieux, Frey regrettera son épée.* On voit que si la fable est de mon invention, les acteurs, et le plus important de tous, l'Épée, de même que son rare talent, sont pour le moins historiques.

[2] *Thor est le plus fort des dieux et des hommes.* EDDA. Il lançait la foudre.

[3] *Avant toutes choses...* Les fleuves des enfers formèrent plusieurs couches de vapeurs gelées. Un souffle de chaleur se répandit : elles se fondirent en gouttes; et de ces gouttes naquit Ymer, père de la race des géants, nommés, à cause de leur origine, *les géants de la gelée.* Les fils de Bore tuèrent Ymer. Ils formèrent de son corps la terre; de son crâne, la voûte du ciel, etc. (Voyez l'abrégé de l'*Edda,* dans le second volume de l'histoire de Danemark.)

[4] Note précédente.

Skirner, à cet aspect, la voix entrecoupée,
En reculant, s'écrie : « En avant ! » Son épée
S'élance : pas un coup qui n'achève un trépas.
Vous eussiez vu soudain, sur les plaines sanglantes
Sur les flots, les rochers, qui tremblaient du fracas,
Voler en tournoyant, ou bondir en éclats,
Les jambes et les troncs et les têtes hurlantes.
Skirner, juge des coups, sans avancer d'un pas,
Bras croisés, s'enivrait de carnage et de gloire.
Le carnage fut grand, mais le succès fut prompt.
« J'ai vaincu ! dit Skirner, en s'essuyant le front :
Plus d'ennemis ! » Alors, sur le champ de victoire,
Intrépide, il s'assied ; et d'un œil sans effroi
Affrontant ces grands corps étendus devant soi,
Ces armes, ce sang noir dont la terre est trempée :
« Voyez pourtant, dit-il ! ma gloire est bien à moi :
Je ne la dois qu'à mon épée ! »

Skirner était modeste et vaillant comme un roi.

FABLE XIV.

LA CHENILLE.

Tout est prévention. Aux yeux du vermisseau,
L'oiseau le plus joli, qui chante comme un ange,
Est un diable incarné. Pourquoi cela? l'oiseau
Fait du ver ce qu'à jeun le loup fait de l'agneau;
Car tout mange ici-bas : toutefois, chose étrange!
Chacun trouve à redire à celui qui le mange.

« Quoi! ces tigres à plume engloutiront tout sec,

En un festin, dix fourmilières?
Pour un déjeuner froid, des nations entières
Leur passent par le bec!
Mais, loin que le soleil recule à leurs rapines,
Le ciel leur donne asile!... Et puis, chantez matines!
Comment donc échapper? en gardant la maison?
C'est bien dit, qui le peut : heureux le limaçon
D'avoir un bon chez soi! mais moi, qui suis la fille
D'un prolétaire, et n'ai pour toit, sous l'horizon,
Que l'ombre d'une feuille, et feuille de charmille,
Que faire, hélas!... bâtir? Moi! que je sois maçon?
Sans truelle? Jamais castor de ma famille,
Dans l'art des bâtiments m'a-t-il donné leçon? »
C'est ainsi que, de peur, raisonnait la chenille.
La peur ouvre l'esprit, et forme la raison.
Si bien que, de fil en aiguille,
La peureuse devint fileuse, de façon
Qu'elle s'ourdit une coquille.

A quelque temps de là, quand la jeune saison
Fit aux plantes pousser tige et feuilles nouvelles,
Une douce chaleur, échauffant sa prison,
Fait pousser à l'insecte une trompe et deux ailes ·
La chenille sort papillon.
C'est son tour de monter à la voûte éternelle.
« Vive Dieu! m'y voilà! je suis oiseau, dit-elle
En s'élevant dans l'air tout comme un oisillon!
Mais que vois-je là-bas? de quelle trace impure
Cette canaille immonde outrage la verdure!
C'est peu qu'en vrais Janots, ces petits maraudeurs
Coupent leurs blés en herbe, et dessèchent les fleurs
Dans les boutons rongés avant l'âge d'éclore :

Leur morsure, au rameau privé de ses couleurs,
Laisse un venin qui le dévore !
Et voilà ce qu'un rustre ose nommer mes sœurs !
Des chenilles? un ver qui rampe et que décore
Le beau titre d'empoisonneur?
L'aimable parenté pour un oiseau d'honneur !...
Qui ? moi ! de ces propos subir l'ignominie !
A cette race, objet de haine et d'avanie,
Permettre qu'on allie et ma race et mes mœurs ?
Non, je dois, dans leur source, arrêter ces noirceurs.
Je le dois à mon sang, à moi. Qu'un prompt supplice,
Étouffant le soupçon, avant qu'il ne grandisse,
Nous venge... et de l'esprit m'ôte ces vers rongeurs !

« Tirer le bien du mal est sagesse profonde.
Donc si, faisant mon bec, Dieu l'eût daigné pourvoir
D'un ébène assez dur pour être échenilloir,
Avant qu'il soit midi, j'échenillais le monde.
Vains regrets ! les manger surpasse mon pouvoir.
Dénonçons-les?... fi donc ! ce terme de police
Jetterait sur mon zèle un nuage trop noir !
Les *révéler* vaux mieux ; c'est devoir en justice :
Cela met en crédit; et je pourrai me voir,
Comme tel qu'à ce prix l'écarlate décore,
Procureur général de Pomone et de Flore.
Peste ! la bonne idée ! A ce brillant espoir
Hâtons-nous de lâcher la bonde :
Et livrons (puisque ainsi l'on parvient dans le monde),
Cette vermine à ses mangeurs. »

Cela dit, aux oiseaux l'insecte vole : « Frères !
Nous tous, que le destin établit les vengeurs

Des divinités bocagères,
Pour remplir ces devoirs imposés à nos pères,
Unissons nos talents; le succès est certain :
De tout être qui rampe il faut faire une fin.
Vous avez le bec fort, j'ai les ailes légères
Et, ce qui vaut mieux, le nez fin.
Suivez-moi ; de longtemps je connais le chemin :
Il n'est rameaux, buissons, ni feuilles potagères,
Où l'ennemi... Vraiment! je ne sais pas pourquoi
Je me trouve savant dans ces sortes d'affaires!
Fut-il rien de commun entre un insecte et moi?
N'importe! hors des rangs je me place en vedette :
Vous suivez au pas, sans trompette.
Le combat n'étant qu'un festin,
La guerre est bonne à faire, et sera bientôt faite.
A moi l'adresse, à vous la gloire et le butin! »

A peine il achevait, une honnête hirondelle
Pousse au nez du mouchard éclat de rire [1], et dit :
« Ma foi, monsieur l'oiseau, votre plume est fort belle!
J'y vois la pourpre et l'or, et c'est, sans contredit,
Chose utile à savoir qu'un insecte en guenille,
Dès qu'il revêt la pourpre, est aigle que Dieu fit.
C'est un fort bon tailleur, vraiment, qui vous habille.
Votre maître de langue a son mérite aussi.
Vous vous mettez fort bien; vous parlez, Dieu merci,
Mieux encor! je rends grâce à ce zèle exemplaire;

[1] *Éclat de rire...* Cette expression est due au souvenir de l'élégie de Gray : c'est son *twittering*, de TO TWITTER, rire au nez de *quelqu'un*. Il suffit d'avoir entendu l'hirondelle pour juger combien l'expression anglaise, très-exacte quant au sens, est heureuse d'harmonie

On n'y sent point l'aigreur d'un nouveau converti.
Bien plus, l'honnête emploi que vous prétendez faire
(Noblement, dis-je, et non pour l'appât d'un salaire)
Rend témoignage au sang dont vous êtes sorti.
Contre tout ce qui rampe, ou rampa sur la terre,
Votre indignation m'engage à l'imiter.
L'avis est profitable... et j'en veux profiter.
Venez! qu'on vous présente à ma jeune famille.
Un bec naissant va rendre à votre éclat subit
Ce qu'on lui doit... Infâme! eh, qu'importe l'habit,
Quand le cœur est toujours chenille! »

—

FABLE XV.

—

LE PEUPLE ABEILLE, OU CHARLEMAGNE LE BREF.

Mes amis, Gulliver ne vous a pas tout dit.
Comme il était homme d'esprit,
Il ménageait son auditoire :
On ne trouve dans son récit
Que la moitié de son histoire;
Tout juste ce qu'on pouvait croire.
Le reste fut laissé dans un vieux manuscrit.
Que j'ai lu ; de cette lecture

Il me vient un beau trait au moment où j'écris.
C'est un souvenir d'aventure;
Assez net cependant : mais croyez, je vous jure,
Que le fait s'est passé loin, bien loin de Paris.

Besoin est-il que je vous remémore
De Lilliput l'empire glorieux,
Ses grands, son roi, monarque égal aux dieux?
Ce n'est point là de ces gens qu'on ignore.
Eh! qui de vous n'a point devant les yeux
Son institut modeste et studieux,
Et son sénat bien plus modeste encore,
Et moins bavard? Répandue en tous lieux,
Leur gloire est là qui les offre en exemple
A l'univers : l'univers les contemple
Avec respect; et l'Europe fait mieux.
Mais leurs voisins dont ici je hasarde
Un trait d'histoire, ont été, Dieu merci,
Bien moins connus. Or, vous saurez aussi
Que pour les voir il faut qu'on y regarde
D'un peu plus près. Oui, mes bons Parisiens,
C'étaient Géants que ces Lilliputiens,
C'étaient Géants, Encelades insignes.
Comme par pieds on se mesure ici,
Ils se toisaient par pouces; mais voici
D'autres héros qui se toisent par lignes.
Le manuscrit cite un de leurs *statuts*,
Article deux : « A trois lignes et plus
On est reçu grenadier de la garde. »

D'ailleurs la race est belle : on ne trouve chez eux
Point de bossus, pas un cagneux.

On n'y boite que par mégarde.
Quiconque en ce climat n'est pas déjà très-vieux
Joint à bon pied, bon œil, teint frais, bouche vermeille.
Le pays est fertile, on y vit à merveille.
Quant au gouvernement, c'est sans comparaison
Le meilleur pour ce peuple abeille;
Abeille, moins de taille encor que de raison :
Comme l'abeille, adroit et né pour l'industrie,
Patriote par vanité,
Connaissant un chez soi plutôt qu'une patrie;
Comme l'abeille aussi par un souffle emporté,
Comme elle, fait pour la victoire
Bien plus que pour la liberté :
Son rival en légèreté,
Peut-être il le serait en gloire,
Si le savant Hubert écrivait son histoire,
Et si Virgile l'eût chanté.

FABLE XVI.

—

LA COUPE.

La liqueur fraiche et pétillante
Au cristal, couronné de fleurs,
D'une aurore douce et brillante
Prête le sourire et les pleurs.
Buvez : la joie et les douleurs
Sont des hochets. —

Buvez encore :

Pour vous le monde se colore
Comme ce globe passager
Qu'au bout du chalumeau léger
Un peu de savon fait éclore.
C'est passé!

Dieux! quel feu soudain
Luit dans ta prunelle égarée!
Jeune homme, je vois dans ta main
La coupe... d'Armide... ou d'Atrée.
Cesse!

Il redouble; et la liqueur
Porte dans son âme insensée
Cette fièvre de la pensée
Que suit la démence du cœur:
Gloire, voluptés, tyrannie;
Vertige, frisson, insomnie,
Et quand le délire est passé,
Sur son front des gouttes brûlantes,
Dans ses yeux l'espoir effacé;
Sur ses mains, des taches sanglantes....
Jette la coupe!

Il n'est plus temps.
Déjà circulent dans ses sens
Les glaces de la léthargie.
Comme il était, dans ses fureurs,
L'esclave de son énergie,
Il l'est de sa faiblesse; il plie
Le genou devant ses terreurs.
D'une bouche avide et flétrie,

Il presse, il presse avec effort
La coupe glissante et tarie.
Elle échappe; il touche la lie,
Voit le monde fuir.... et s'endort.

Coupe, qui ne souris qu'au bord,
Oh! toujours!.. ou jamais remplie!

FABLE XVII.

LE RENARD ET LE CHIEN[1].

Faut-il, pour ménager un brigand chatouilleux,
Flatter le tigre et l'ours, même dans l'apologue?

[1] Cette fable est l'une de celles que l'auteur se proposait de revoir. Les marges du manuscrit sont couvertes de variantes, et d'idées à développer. On y lit entre autres :

Si l'honnête homme n'est qu'un fou,
Ah! monseigneur, combien vous devez être sage!
. . . .
N'allez pas répéter ce trait, mon cher lecteur,
Je ne vous le dis qu'à l'oreille. . .
Quand je pince un renard, est-ce à vous de crier! etc.

J. S.

Ou si nosseigneurs tels et tels
Veulent se reconnaître aux sept péchés mortels,
Faut-il brûler le Décalogue?
Je peins les animaux : est-ce ma faute à moi
Si ces gens-là souvent ressemblent à leur roi?
Ce singe vous déplaît... — Un singe! — Est-ce le vôtre?
Je l'ignorais, j'ai peint la bassesse d'un autre.
—Ce portrait est hideux! — Pourquoi donc vous y voir?
Ce n'est pas moi, c'est vous qui tenez le miroir.
—Voilà mes traits, mon port...—Monsieur, qui vous oblige...
— Cette figure-là... — C'est un singe, vous dis-je.
Composons cependant, vous pouvez l'adopter;
Quiconque la réclame a dû la mériter.

Un chien demi-mouton, vrai chien de bergerie,
Jeune, et ne sachant rien des choses de la vie,
S'était, d'une touchante et naïve amitié
Épris pour un renard plus savant de moitié.
A son jeune Pylade, un jour, en tête-à-tête,
Le Nestor des terriers, la patte sur le cœur,
D'un ton plus doux que miel tint ce discours honnête :
Mon ami, qu'il est dur pour des gens pleins d'honneur
D'entendre les humains (que les dieux leur pardonnent!)
Crier sur vos pas au voleur!
Car voilà le nom qu'ils nous donnent.
Sans doute parmi nous on trouve des coquins
Comme il en est chez vous, surtout chez les humains.
Cependant (et l'aveu ne m'en est point pénible),
Bien qu'à cette heure encore, et je suis déjà vieux,
Ce prodige inouï n'ait point frappé mes yeux,
Il n'est pas, je crois, impossible
Qu'il existe, en un siècle, un honnête homme ou deux.

Pour moi, je ne veux point que de la calomnie
Le souffle se glissant dans votre souvenir,
Quand je ne serai plus puisse un moment ternir
Aux yeux de mon ami l'image de ma vie.
Je vous ouvre mon cœur sans crainte et sans détour :
Lisez; vous me rendrez justice.
Vous savez que ma langue ignore l'artifice :
Foi de renard, l'honneur m'est plus cher que le jour.

Qu'un discours vertueux, où la franchise abonde,
Gagne sans peine un cœur bien né!
Le chien dans son ami vit un prédestiné.
Ceci plut au renard, et doubla sa faconde;
L'ami lui débitant les plus beaux traits du monde
Sur la morale et sur l'honneur,
Il s'arrête en sursaut, dresse l'oreille, écoute :
Dieux cléments! qu'est ceci? quel fracas sur la route!
Sauve qui peut, je vois la meute et le chasseur! »
« Arrête, dit le chien, oh! la bonne méprise!
Quelle meute! un âne, un panier,
Puis la fillette du fermier
S'en allant au marché vendre sa marchandise.
Marchandise, Dieu sait! De vieux coqs dits chapons,
Peut-être aussi quelques dindons
Que Lisette a nourris de sa main charitable!
Lisette! est-ce un chasseur aux renards formidable? »
Le renard s'effarouche : ouais! Qu'est-ce donc? je voi
Dans ce regard malin où tend la raillerie.
Eh! mon petit monsieur, dites-moi, je vous prie,
S'il est rien de commun entre Lisette et moi,
Entre ses coqs et ma cuisine?
Est-ce à ses dépens que je dine? »

« Quel soupçon, dit le chien ; d'où vient ce grand courroux?
Chaque mot que j'ai dit était, je vous assure,
Fort innocent pour moi; que ne l'est-il pour vous?
Pourquoi vous en faire une injure?
Non, mon ami, je sais ta conduite, et je croi
L'agneau nouveau sevré moins innocent que toi. »
« Plait-il? dit le renard, hérissé de colère;
L'agneau nouveau sevré! belle comparaison! »
Sa dent grince, et sa patte égratigne la terre.
« Oh! je vous vois venir : vous m'en ferez raison,
Vil calomniateur... Quoi! parce que son maître
L'autre soir, ce dit-on, a perdu quelque agneau,
J'en serai responsable! Ai-je soin du troupeau?
Est-ce moi qui le mène paître?
Oh! le plaisant reproche! et s'il perdait un veau?
S'il le perdait, vraiment! au dire de ce traître,
Je l'aurais écorché, moi, je l'aurais rôti.
Je suis donc un brigand? Vous en avez menti. »
« Oui, tu l'es, dit le chien : ce soin de te défendre
T'accuse, et malgré moi vient de te déceler;
C'est ton crime qui parle en me faisant parler.
Vieux coquin! si j'avais un gibet pour te pendre!
Mais tu n'y perdras guère, et je vais t'étrangler.

Il n'alla point chercher une corde à la ville.
Mais au cou du larron, dents sur poil, le voilà,
Patte d'ici, patte de là,
Qui lui tord le sifflet, songeant : « si l'imbécile
D'un mot dit sans dessein n'eût fait son délateur,
Je le tiendrais encor pour un renard d'honneur. »

FABLE XVIII.

LE FAUCON ET LE MILAN.

Gentilhomme faucon, veneur de bonne race,
Chassait pour un baron, grand coureur de gibier;
Vivant sous même toit, quelqu'un né pour la chasse,
Regardait ce faucon comme un gâte-métier.
Ce quelqu'un-là, milan, et prisonnier de guerre,
Etait, il faut le dire, un scandaleux corsaire;
Pillard plein de talent, mais qui, sans foi ni loi,

N'avait à bien piller d'appétit que pour soi.
Mauvais exemple au moins, et mauvais caractère!
Comme on espérait peu d'obtenir que sa serre,
Trop fidèle à son estomac,
Devînt lige du havre-sac
De monsieur le baron, monsieur dans sa volière
Vous l'avait fait griller : chacun l'y venait voir.
Le faucon vient un jour, met le bec au parloir,
Et dit : « Quel coup du sort! A l'ombre de ces grilles,
Vivre comme un serin dans un couvent de filles!
Toi, milan? toi! l'Hector des phalanges de l'air!
Tu me peins Bajazet dans sa cage de fer [1].
Mais comme lui captif, crois-tu que la victoire
Infidèle un moment, pour jamais t'a quitté?
Non, non, vive la liberté!
On te rend les combats : c'est te rendre à la gloire.
Tu peux, on me l'a dit, fléchir ton Tamerlan!
Pour cela que faut-il? chasser.... mais pour sa bouche;
Et devenir faucon pour être encor milan.
Ventrebleu! tant d'honneur n'a-t-il rien qui te touche?»
Le milan répond : « Frère, entre mangeurs de gens,
Dupe est celui qui dissimule.
Puisque Dieu l'a voulu, nous sommes deux brigands.
Mais je ne veux pas être un brigand ridicule.
Le seigneur Tamerlan me propose aujourd'hui
Quoi? de manger pour moi, quand je tûrai pour lui?

[1] Tout le monde connaît les paroles si grandes, quoique si dures, qu'adressa l'heureux Tamerlan à cet infortuné qu'il voulait (dit-on, car le fait est peu croyable), laisser vivre avec tant d'inhumanité : « Il faut convenir que le ciel fait bien peu de cas des empires, puisqu'il les donne à un vilain borgne comme toi, et à un misérable boiteux comme moi! »

Non, de par mon bec! non, je me ferais scrupule
De plumer mon prochain pour la broche d'autrui.
Tels meurtres, tels repas : s'il en est que réclame
Le gésier d'un baron, qu'il en charge son âme ! »
— Qu'entends-je? un philosophe eût parlé comme toi!
Dit l'honnête faucon, qui recula d'effroi;
Faut-il que l'égoïsme à ce point te possède!
Dieu clément ! ne plumer, n'égorger que pour soi!
C'est-il permis? non, non; le ciel veut qu'on s'entr'aide.
Si je chasse pour un baron,
Il chasse pour un duc, qui chasse pour des princes,
Qui chassent pour des rois; rois qui chassent, dit-on,
Pour l'énorme appétit d'un chasseur de provinces
Qui se nomme empereur [1]. Excepté ce larron,
Rois, princes, ducs et moi, tout le monde est faucon.
Lui seul n'a que pour lui son grand bec et ses pinces. »
« Vive Dieu! ton sermon m'a touché jusqu'au cœur,
Répliqua le milan. Si j'étais empereur,
Je mangerais les rois; si j'étais roi, les princes;
Prince, les ducs; duc, les barons : j'ai peur
Que si j'étais baron.. — Eh bien! quoi? — Sans reproche,
Ami faucon, le pourvoyeur,

[1] On voit par ce trait que la scène doit être chez un baron du saint-empire. Il semble aussi qu'on pourrait en fixer l'époque au temps de Charles-Quint, lorsque, après la journée de Pavie, l'Europe, alarmée d'imaginer un système de domination là où elle n'avait vu d'abord que des victoires, parut craindre que l'empereur ne parvînt à la monarchie universelle. Ceci posé, le titre de rois se trouverait, dans les vers précédents, pour celui de vice-rois, et aussi de princes souverains, c'est-à-dire d'électeurs, dont plusieurs sont, en effet, devenus rois, en chassant pour un plus grand chasseur qu'eux. Mais cette explication changerait la date; car ce n'était pas Charles-Quint qui faisait ses faucons rois.

Suivrait, pour mon souper, les perdrix à la broche.
Le ciel veut qu'on s'entr'aide. — O gibier de prison!
Si la grille te plaît, donne-t'en à cœur joie.
Adieu, cuistre. — Adieu donc, gentilhomme de proie!
Va chercher le rôti de monsieur le baron,
Pour que monsieur le duc à ses princes l'envoie! »

Ce milan, dans sa cage, avait pris de l'humeur :
C'était, je vous l'avoue, une méchante langue.
Patience! Un préfet m'apprend qu'un sénateur,
Pour réfuter ce drôle, au Luxembourg harangue :
Bonsoir donc; la *morale* au prochain *Moniteur*.

—

FABLE XIX.

LA ROSE.

Rose que l'aube a fait éclore,
Et qu'épanouit le matin,
Ici je reviendrai demain :
Demain te reverrai-je encore?

La tulipe aux vives couleurs,
Qui se contente d'être belle,

Vivra longtemps : reine des fleurs,
Pourquoi ne pas vivre autant qu'elle ?

Ah ! jeune imprudente ! pourquoi,
Sur l'aile des zéphyrs errante,
Vois-je ta poussière odorante,
Que tu prodigues loin de toi?

Retiens ton haleine embaumée ;
Chasse les zéphyrs importuns .
Pense que la fleur parfumée
S'évapore dans ses parfums.

« Oui, répond la rose, j'y pense :
Mais regarde ce ciel d'azur!
Veux-tu qu'en vain il me dispense
Un jour si doux, un air si pur?

Au jour si doux qui me colore,
A l'air pur qui me fait fleurir,
Laisse-moi, pendant une aurore,
Donner mes parfums et mourir. »

FABLE XX.

LES ÉCHOS.

Le doux sommeil fuyait le monarque des bois;
Ou s'il dormait, soudain de lamentables voix
L'éveillaient en sursaut : sa garde vigilante
Faisait en vain la ronde, et du tympan royal
Ne pouvait écarter leur approche insolente :
    Bref, les nuits se passaient fort mal.
Dans l'antre inviolable et les grottes voisines,
On cherche, on cherche encore, et l'on ne trouve rien.

« Bon! le prince dormira bien. »
Pas du tout : les voix clandestines
Reviennent avec l'ombre et le soir revenus,
Dire au nouveau Macbeth : Tu ne dormiras plus.
« Oh! je redormirai, corbleu! c'est du grimoire.
Pour me le débrouiller qu'on me fasse venir
Ce vieux ermite, à robe noire,
Qui des secrets du ciel aime à nous prévenir,
Même avant le combat raconte la victoire,
Et, comme nous lisons le passé dans l'histoire,
Lit dans un songe l'avenir. »
L'ours arriva. « Seigneur, pour expliquer vos songes...
— Mes songes, dit le roi, puisses-tu m'en donner!
Jusque-là trêve à leurs mensonges;
C'est du vrai qu'il faut deviner.
Voici le fait : sitôt que la clarté nous laisse,
Je soupe et je me couche. Une voix jette un cri :
—J'ai faim!—«Jeûne et tais-toi!» Ma paupière s'abaisse.
Autre voix : — Pauvre enfant! combien il a maigri!...
Tyran, que sous ton règne il est dur d'être mère!
— Maigri? va-t'en au diable engraisser loin d'ici,
Et me laisse dormir, pour que j'engraisse aussi!
Vain espoir! sans respect, au moins pour ma colère,
De la plaine et des bois tous les sons affligés,
Tous les accents plaintifs, me viennent à l'oreille
Redemander des fils, des époux égorgés.
Plût au ciel avec eux vous avoir tous mangés,
Coquins, dont la plainte m'éveille!
Je dormirais alors!... Mais leurs cris acharnés,
Prolongeant du sommeil les refus obstinés,
M'amènent tout bâillant à l'aurore vermeille!
Ce n'est le tout, mon cher, que de ne dormir pas :

Ces plaintes sont embarrassantes;
Et le ton désolé de ces voix gémissantes
A quelque chose enfin dont mon courage est las.
La nuit me parait longue.... Ote-moi d'embarras;
Fais-moi connaître les coupables
Qu'on ne voit ni ne touche, et qu'on entend si bien!
Rends-les visibles et palpables;
Je les rendrai muets. — Sire, je n'en crois rien,
Répond l'ermite avec franchise :
Votre pouvoir est grand, mais il a peu de prise
Sur ceux que vous voulez empêcher de parler.
— Pour qu'ils ne parlent plus je les fais étrangler!
— Sire, ce ne sont pas de ces gens qu'on étrangle :
Et... Mais ceci demande une explication
De physique. Grand Prince, écoutez-moi; le son,
Frappant contre un obstacle, aussitôt forme un angle,
Et réfléchi... — Tudieu! s'écria le lion,
Laisse là ta physique, et viens à mon affaire.
Je veux dormir; je n'ai que faire
D'un angle de réflection!
— Voilà pourtant tout le mystère.
De la plaine et des monts répétant les sanglots,
Dans cet antre sacré, chaque nuit, des échos,
De nos nuits de douleur vous rendent tributaire.
Sire, on ne peut forcer les échos à se taire :
Mais on peut de la plainte affranchir ses sujets.
Rendez-nous le sommeil, vous dormirez en paix. »

L'ermite parlait mieux qu'un livre
Par Desr****** censuré.
Le roi de ce docteur fourré
Suivit-il les conseils? et voudrez-vous les suivre,

Vous, rois, dont l'oreiller n'est point dans les forêts?
J'en doute. Au fond de vos palais,
Vous n'avez pas d'écho qui vienne à votre oreille
Imposer le tribut de la douleur qui veille.
S'il en est au dehors, dont l'indiscrétion
Vous blesse, plus heureux, plus forts qu'un roi lion,
Vous pouvez étrangler cet écho qui vous gêne;
Mettre un livre aux pilons, un auteur à Vincenne.
Un?... trente : mais enfin tiendrez-vous en prison
Tous les échos? faut-il écrouer l'horizon?
Non, vraiment, croyez-moi, ce serait trop d'affaires
Pour vos pilons et vos cachots.

Princes, qui voulez du repos,
Craignez les cris vengeurs des publiques misères :
Ces cris ont toujours des échos.

—

FABLE XXI.

LE RENNE ET LE LYNX.

Comment? je n'en sais rien, mais le fait arriva
L'an dernier, en Afrique : un renne s'y trouva
Près d'un lynx : « Eh, bon Dieu ! des ombres éternelles
On pourra donc venir au séjour des vivants !
S'écria l'Africain aux luisantes prunelles.
Nous viens-tu de Minos apporter des nouvelles?
Car tu fus, de bon compte, au calcul des savants,
La moitié de ta vie un damné véritable.

Aux enfants de Léda [1] tout Lapon est semblable :
L'année, en ton pays, a six grands mois d'enfer. »

« L'enfer, à votre avis, c'est donc les nuits d'hiver,
Dit le renne? Corbleu ! si j'ai vu le Tartare,
C'est quand j'ai mis le pied dans ce climat barbare.
Air brûlant! sable rouge! hommes noirs!.. ah! mon cher,
Quels hommes! quel teint effroyable!
Chaque face d'Afrique est le portrait d'un diable;
Et le roi de Cabende est le vrai Lucifer! »

[1] Les Dioscures, qui passaient alternativement six mois de l'année dans les enfers. — Du reste, la nuit de six mois, qui révolte si fort notre savant d'Afrique, se borne, en réalité, à un espace de temps bien moins long, puisque le crépuscule qui précède le lever du soleil, et celui qui suit son coucher, durent, l'un et l'autre, sous les pôles, à peu près deux mois : en tout, quatre mois de crépuscule. Il y a, de plus, comme on sait très-bien, dans chacun des deux mois qui restent, quinze jours de lune, ce qui, en définitive, réduit à un mois, ou plutôt à deux quinzaines, l'obscurité complète de la nuit.

FABLE XXII.

—

L'URNE DES LOIS.

Ce matin, quand l'aurore à midi m'éveillait,
Sous mon bonnet de nuit j'ai trouvé ce billet :
« *Le Ténare, ce huit décembre.*
Arrivé sur ces bords d'où l'on ne revient pas,
J'apprends que les enfers y tiennent leurs états ;
Et cours dans la tribune à la seconde chambre.
« *La clôture!* » On procède au scrutin ; et je vois
Des ombres de Solons, par des ombres de lois,

De vingt peuples régir les ombres,
A la pluralité des doigts.
Mais chaque doigt dans l'urne à peine a mis les droits
Et les devoirs des rives sombres,
Droits et devoirs, de l'urne échappent à la fois;
Et chacun des votants court rattraper sa voix
Qui fuit sur le parquet au gré des vents rapides......
« Voilà, dit le public, l'image des subsides
Qu'ils nous ont votés l'autre mois!.... »
« Paix, dit l'huissier, paix donc! » Le président: « Je crois
Le vase un peu fêlé : tournez sur ses flancs vides,
Tournez, huissier, l'urne des lois! »
O méprise!... c'était l'urne des Danaïdes.

J'allais quoique Français, trouvant le cas nouveau,
A la barbe des morts, me permettre d'en rire,
Quand, le vase à la main, un plaisant du bureau,
Me regardant, se prit à dire :
Qu'on l'emporte chez Rondonneau [1]!
Je me levai sur l'heure, et je pris mon chapeau. »

[1] Où se trouve, comme on sait, la collection des droits et des devoirs *échappés* depuis quelque trente ans de nos urnes législatives. Celle où les cinquante filles de Danaüs puisent sans cesse les flots qui s'en écoulent sans cesse, est représentée sur les *antiques* par des vases de formes différentes, mais tous évidemment propres au même usage, puisqu'ils sont tous également sans fond.

—

FABLE XXIII.

L'ORAGE.

Plus de jour. Le soleil abandonne aux éclairs
Le ciel qui s'abaisse et qui gronde.
Du ciel, brûlant et noir, les feux, la grêle, l'onde,
Frappent les champs, les prés et les ombrages verts.
Partout les ravines hurlantes,
Dans les ruisseaux fangeux, roulant d'impurs bouillons;
Partout les vents fougueux, dont les noirs tourbillons
Sifflent, en tournoyant, sur les forêts sifflantes.

Mais le ciel s'éclaircit. De ses lueurs brillantes
Il entr'ouvre la nuit qui cachait les sillons.
Et, tandis qu'un jour pur, rallumant ses rayons,
Découvre à nos regards des plaines déchirées
Où le fleuve a rongé l'espoir du moissonneur,
Plus loin, sur ces coteaux, des vapeurs azurées
Avertissent nos yeux que l'humide fraîcheur
Rend aux vignes désaltérées
La séve, et ce nectar qu'une active chaleur
Doit mûrir, à son tour, dans les grappes dorées.

Frappé de ce contraste, un sage agriculteur
Cherchait à s'expliquer si l'ange des tempêtes
Tient le courroux des cieux suspendu sur nos têtes;
Ou si dans ses bienfaits, le Dieu de l'univers,
Servi par le tonnerre, et la grêle, et les ondes,
Mesure à sa bonté les tempêtes fécondes :
Si des feux de l'orage il épure les airs.

Plus certains de leur fait, dans la forêt prochaine,
De bons pourceaux bien gras, à plat ventre embourbés,
Tranchaient la question, en broyant d'un gros chêne
Les fruits sous la grêle tombés.
Un d'eux, qui du voisin entendit le langage,
S'écria : « Pauvre sot! si tu veux de l'orage
Voir la cause et l'effet, regarde entre mes dents.
Oui, mon ami, le ciel a créé ce tapage
Pour secouer ce chêne, et nous donner ces glands. »

Entre nous, j'en connais de ces mauvais plaisants,
Couverts de boue? Oh! non; dans un riche équipage
Distribuant la boue à nous autres passants,

Suivis de grands laquais ; et pourtant dont l'idée
Est qu'on n'a vu trente ans d'orage et de combats,
Les trônes dans leur chute entraînant les États,
L'Europe de sang inondée,
Que pour leur donner la glandée.

FABLE XXIV.

LE CHEF-D'ŒUVRE DES DIEUX.

Profitant du hasard, qui rarement assemble
L'aigle, le chat-huant, la sole et le chamois,
Tous quatre au bord des mers, comme eût fait autrefois
Pythagore ou Platon, s'entretenaient ensemble
Des dieux, du monde et de ses lois.
Chacun d'interroger son voisin d'aventure :
« Cher hibou, que vois-tu dans ta vieille masure?
— Cher aigle, que dit-on dans les plaines des cieux?

— Chamois, mon bel ami, toi que dans les hauts lieux
Visita le savant Saussure,
Dis-nous quelle est ici notre température? »
Puis d'écouter... et d'applaudir.
Ainsi, sans ergotisme, et partant sans injure,
Ils s'éclairaient l'un l'autre; et si bien, je vous jure,
Qu'ils se flattaient d'approfondir
Tous les secrets de la nature,
Quand l'un d'eux s'écria : « Quel est donc à nos yeux,
Dans cette vaste architecture
Qu'on nomme l'univers, le chef-d'œuvre des dieux? »
L'aigle dit : « Le soleil qui dore un ciel sans voiles. »
Le hibou : « La clarté d'une nuit sans étoiles;
Attendu qu'au soleil l'œil fatigue sans fruit,
Et que, pour y bien voir, la belle heure est minuit. »
« Deux prodiges, c'est vrai! s'écria d'un ton leste
Le chamois : oui, messieurs, la nuit comme le jour,
L'un et l'autre a du bon; chacun vient à son tour;
La concurrence est manifeste.
Il n'en est pas ainsi de mon chef-d'œuvre à moi.
Votre jour, votre nuit, et leurs teintes sans nombre,
Qu'est-ce, au fond? la lumière et l'ombre;
Nos glaciers, le tableau. Tableau divin!... ma foi.
De ce plat monde-ci le Mont-Blanc est le roi.
Devant lui tout s'abaisse. Eh! commère la sole,
Qu'en dis-tu? c'est ton tour. » La sole dit : « Quel drôle!
Et comme il est coiffé de ses glaçons sans pairs!
Es-tu plongeur, beau sire? Aux royaumes amers
Descends; tu trouveras tes rochers, tes montagnes[1].

[1] On sait, par les observations faites au moyen de la sonde, que les parties du globe cachées sous les différentes mers (et c'est au

Mais moi, si je me guinde à tes brillants déserts,
Y trouverai-je aussi nos humides campagnes!
L'Océan est, lui seul, dans ce vaste univers,
Un monde; et, vive Dieu, le plus joli du monde! »
On ne s'accordait point. De la plaine profonde
Le chamois goûterait les rochers; et des mers
Il ne voudrait ôter que l'onde.
La sole à son niveau mettrait le Mont-Envers.
L'aigle trouve la nuit bonne pour les enfers:
L'ombre donne la fièvre.—Et le soleil, la peste,
Dit le hibou.—Non...—Si... » L'on jure, l'on conteste;
Chacun jette sur l'autre un regard de travers;
Quand arrive un quidam qui les siffle à la ronde.
Quidam? non, grand seigneur, qui pour venir au monde
Nous avait coûté cher, car sa race, dit-on,
Remontait au serpent Python.
Chacun, sans balancer, le reconnut pour juge:
« S'il plait à monseigneur, il nous instruira mieux.
C'est à lui de nommer le chef-d'œuvre des dieux.
— Messieurs, très-volontiers, dit-il: c'est le déluge. »

moins la moitié de la superficie totale), offrent aux races nombreuses qui les habitent, des aspects semblables à ceux que présente la surface des terres que nous habitons: des plaines, des rochers, des vallons, des collines, de hautes montagnes, dont quelques-unes élèvent leur sommet au-dessus des eaux, et, devenues visibles pour nous, forment ce que nous nommons des îles.

FABLE XXV.

LE NARCISSE ET LA ROSE.

Devenu fleur, le beau Narcisse
Disait à la reine des fleurs :
« Changer de forme et de couleurs,
Comme j'ai fait, c'est un caprice
A la Jupin. Le dieu des cœurs
Au roi des dieux souvent impose
La même loi : métempsycose.
Jupiter, cygne par amour,

Comme par amour je suis plante,
Redevint dieu; donc, un beau jour
Je redeviens homme, et m'en vante!
— Oh, répond la rose, un moment!
Jupiter cygne est un amant
Trop volage pour toujours l'être.
Son feu lui passe. Un bon festin
Aisément fait cesser la faim
Qu'un bon appétit a fait naitre.
C'est un caprice à la Jupin.
Mais toi, plus constant, et pour cause,
Si l'amour fit ton changement,
Mon cher, je ne vois pas comment
Finirait ta métamorphose. »
Elle dit vrai : jusqu'à ce jour
Narcisse, amoureux de Narcisse,
Est resté fleur. D'un tel amour
L'inconstance n'est pas le vice.

FABLE XXVI.

LE DISCOURS D'OUVERTURE.

J'ai lu qu'un voyageur, dans je ne sais quel bois,
Vit les représentants des singes de l'Afrique,
Par appel nominal, assujettir les noix
A des droits réunis. Le manuscrit indique
Que pour rendre l'impôt classique,
On avait mis en grec la mesure et les poids.
« Ce grec m'aurait surpris, si la première fois,
Dit l'auteur, qu'un billet acheté, non sans peine,

M'ouvrit une tribune à la Chambre africaine[1],
Je n'avais vu, lecteur, tout comme je vous vois,
Un magistrat à la romaine ;
Un consul, qui, d'un ton très-significatif,
Ouvrit la session par ce discours logique :
« Citoyens députés au corps législatif,
« Qui dit loi dit raison et volonté publique.
« Ainsi donc, pour faire des lois,
« A moi la volonté, la raison, les ressources
« De la parole. A vous, des doigts ; et, dans vos doigts,
« Le pouvoir de lier vos droits,
« Le droit de délier vos bourses. »

Le voyageur trop sage, et d'un cœur trop anglais,
Pour être, à nos dépens, à demi véridique,
Ajoute : « Ce discours fut fait en bon français,
Et l'on y répondit : Vive la république ! »

De cette preuve sans réplique
Il conclut donc, et conclut bien,
Qu'avec quelque magot, Lycurgue domestique,
Qui d'un homme d'État, notre maître et le sien,
Avait appris la politique,
Droits du singe et du citoyen
Ont passé d'Europe en Afrique.

[1] Il est à regretter que le manuscrit ne renferme ni description ni dessin de ces tribunes, qui s'ouvrent, par billets, au milieu d'une forêt d'Afrique. Étaient-elles ménagées dans le tronc creusé des vieux arbres qui bordaient, dit-il, l'enceinte de la salle des députés ? je l'ignore, et ne pourrais fournir sur ce point intéressant que de vaines conjectures.

FABLE XXVII.

LE CHEVAL A RONCEVAUX.

Livrés par Ganelon au fer du Sarrasin,
Venaient de succomber les vainqueurs de l'Espagne.
Un bon petit cheval qui, pour toute campagne,
Avait porté le sac de la ferme au moulin,
Passe au champ de bataille, y trouve un sien cousin
Couché parmi les pairs qui suivaient Charlemagne,
Et dit : « Nous et Roland avons même destin ! »

FABLE XXVIII.

LE PROCUREUR DEVENU VIEUX.

Mon ami, c'est bien vrai, le temps est un voleur!
Moi, qui pour les filous suis sans miséricorde,
S'il est jamais pendu, je veux serrer la corde,
Disait un vieux podagre, autrefois procureur.
Oui, depuis beaux vingt ans, ce drôle-là me pille.
J'avais deux pieds jadis, et marchais sans béquille.

Dans les nœuds de la goutte, il me les prit; si bien
Que, de deux pieds, l'un boite, et l'autre ne fait rien.

Certain jour de Saint-Jean-l'Apôtre,
L'œil droit suivit les pieds, l'œil gauche suivit l'autre.
Bon prétexte pour grossoyer!
Bref, je me faisais lire, et dictais sans papier.
Pour cela passe encore : en cédant l'écritoire
Je m'étais réservé l'usufruit du dossier...
Beau songe! la Noël m'emporta la mémoire,
La Trinité, l'oreille; et, partant, mon métier
Tout entier.

Dieu sauveur! eh, comment donc faire?
La nappe reste mise, et j'ai lâché le sac!
Ah, mon cher! on devrait perdre son estomac
Du moment qu'on perd son salaire!
Je n'eus pas ce bonheur : j'ai gardé bonne dent.

Donc, ayant réformé la taxe et l'honoraire,
Un remplaçant m'est nécessaire.
Saurais-tu quelque emploi... qu'on pût faire, s'entend,
Sans mémoire, sans yeux, sans jambe et sans oreille,
Et qui rapportât du comptant?
Il me conviendrait à merveille!
— Oui vraiment! j'en sais un : et ce poste d'honneur...
— Je n'entends pas.—Tant mieux! je vais crier; écoute :
Le temps, dont tu te plains, travaille à ta grandeur.
Depuis ces beaux vingt ans, de faveur en faveur,
Aux grandes dignités il t'a frayé la route.
— Comment? dit le vieux chicaneur,

C'est donc en me rendant aveugle et sourd?—Sans doute.
Quand tu seras muet, fais-toi législateur. »

Messieurs, voilà le fait : quant à la conséquence,
Avant de l'en tirer, permettez que j'y pense :
Souvent le difficile est l'avis au lecteur.

Ne pas entendre et n'y voir goutte
Est un double talent qui n'a rien qu'on redoute;
J'en conviens. Sans envie, et la main sur le cœur,
C'est un titre, à mon sens, d'une grande valeur,
Si je l'estime ce qu'il coûte.
Qui l'acquiert a pour lui collége et sénateurs[1] :
Et le temps, qui le donne, est le grand électeur
De l'Empire; c'est vrai : c'est donc un grand mérite
Chez nous? oh, oui! Mais dire à nos ambitieux
De s'ôter l'oreille et les yeux,
Afin de l'acquérir plus vite,
Je n'ose... Allons, parbleu! le dessein en est pris :
Je cours au président de nos pères conscrits,
Je lui pose le cas. Son Excellence hésite;
Puis, répond : L'aspirant, sans doute, est jeune ou vieux.
Vieux? c'est un grand malheur si le bon homme évite
Quelque titre pareil : jeune? eh, par tous les dieux[2]!
Qu'il prenne soixante ans[3] : le reste vient ensuite.

[1] On se souvient peut-être qu'à l'époque où ces vers furent écrits, les colléges électoraux élisaient des candidats à la législature, parmi lesquels le sénat conservateur choisissait les membres du corps législatif. — Singulière phrase! mais ce n'est pas ma faute, si toutes les expressions y semblent mises à contre-sens. (Note ajoutée.)

[2] On dit qu'un sénateur prudent ne jure jamais par un seul.

[3] Terme moyen, à peu près, de l'âge des membres qui composent

Mais que si de fortune, ou par un don des cieux,
Il arrive que l'œil ou l'oreille le quitte,
Un peu plus tôt, c'est bien : qu'il vienne, attendant mieux,
Mettre chez mon portier sa carte de visite.

une assemblée peu nombreuse, où l'on ne peut être admis qu'après avoir fait quaraute ans preuve du talent de vivre.

FABLE XXIX.

L'ESPRIT DE JUSTICE.

Un roi, le plus juste des rois,
Pour avoir fait, la nuit, un meurtre dans la rue,
Livrant sa tête auguste à la rigueur des lois,
Fit décapiter sa statue[1].

[1] Ceci est une fable historique. Ce plus juste des rois est, je présume, Alphonse, surnommé, à si juste titre, le Grand Justicier.

FABLE XXX.

—

L'AGE D'OR.

MIL SEPT CENT QUATRE-VINGT-NEUF.

Merveille! le monde est changé :
Point d'abus, pas un préjugé.
L'âge d'or qui renaît!

UN FRANÇAIS.

Et quand?

MIL SEPT CENT QUATRE-VINGT-TREIZE.

C'est chose faite.

LE FRANÇAIS.

C'est donc en assignats qu'on paye au siècle d'or!

L'AN HUIT.

Oui, vous avez raison, tout n'est pas fait encor:
Il nous faut un Janus[1]; la conséquence est nette.

MIL HUIT CENT QUATRE[2].

Le voilà.

LE FRANÇAIS.

Grand merci! — Cessez, tambour, trompette;
Instruments d'un siècle brutal,
Cédez aux chants de Timarette.
Voyez comme on m'écoute!.. O Janus sans égal,
De votre siècle d'or que la paix est parfaite!
Tircis, au flageolet défiant son rival,
Ne craint plus qu'en mousquet on change sa houlette.
De la Seine au Volga, du Rhône au Sénégal,
On n'entend plus que la musette
S'unir aux doux refrains d'un combat pastoral!

[1] Autrement *Saturne*, qui, chassé du ciel par Jupiter, régna sur les peuples du Latium. Ce règne fut, comme on sait, l'*âge d'or.* Il fallait que ce Janus, qu'on représente à deux faces, fût meilleur roi qu'il n'était bon père. On n'a pas oublié Vergniaud rappelant, à la tribune, ce qu'il faisait de ses enfants.

[2] On a laissé ici les dates, parce qu'elles font partie nécessaire de la pièce. Cette drôlerie fut la suite d'une conversation que j'eus, en 1806, avec un homme d'esprit et même de caractère, qui, *par amour de la paix*, avait voté, comme des millions d'autres, pour que *le gouvernement de la République fût confié à un empereur.* — De là les féconds chefs-d'œuvre du *sénat conservateur*, ou l'âge d'or par sénatus-consultes, et les Russes à Paris.

FABLE XXXI.

LE VASE PERSAN.

En Perse, m'a-t-on dit, sous les voûtes sacrées
Où repose le roi des rois,
Au coucher du monarque, un vase de son choix
Avait seul les grandes entrées.
Il le méritait bien : sur ses flancs azurés
Par les feux du saphir, la perle blanchissante,
La topaze aux rayons dorés,
Et l'hyacinthe rougissante,

Sujet, sous votre règne, à des terreurs iniques,
A des oreilles de héros
Pour braver le récit des morsures antiques.
Il n'est point de loups historiques
Dont il n'aime à grossir les fameux coups de dents;
Et, d'un culte intrépide, il prodigue l'encens
Aux dogues des temps héroïques.
Traité vous-même, un jour, comme ces grands rivaux,
Vous serez, ô mon roi! pour prix de vos conquêtes,
Le Jupiter tonnant des poltrons et des sots.
Gens heureux qui de vos tempêtes
N'entendront plus que les échos!»

FABLE XXXIII.

—

LE CHIEN ET LE FAUCON.

Pour avoir mis à mal une femme de bien
(Licence qui jamais ne demeure impunie!),
Un Anglais chevalier, d'autres disent vaurien,
    Se vit, en cour de baronnie,
Jugé suivant les lois, qui l'en punirent bien.
Le baron, *l'affligeant de glaive et d'avanie,*
Ordonna de couper, tant qu'il n'y restât rien,
Le bec à son faucon et la queue à son chien.

Or donc, le jour venu de la cérémonie,
Comme chien et faucon allaient de compagnie
Porter sur le billot cette queue et ce bec,
Un d'eux, ce fut le chien : « Quelle dent la justice
A-t-elle contre nous?... Est-ce pour toi du grec?
La belle dont l'honneur veut qu'on nous raccourcisse,
Est-ce quelque Léda, dont le tendre caprice
Te traite en Jupiter? Parle, maitre fripon,
T'a-t-elle rendu cygne? — Autant que son chapon!
Et m'eût-on condamné si j'avais été cygne?
Le glaive de la loi se méprend-il ainsi?
Monsieur le chevalier, seul Jupiter ici,
En aura-t-il le bec abrégé d'une ligne?
Verra-t-on à son crime un canif ébrécher
Ce qu'à ton innocence un couteau va trancher?
Non, en droit comme en fait, c'est à nous que s'applique
La peine : ainsi le veut la morale publique.
Certes! cette morale est en si beau chemin
Que si notre gourmand se donne la colique,
Tu verras que son médecin
Nous fera prendre l'émétique.
Pour Dieu! si vos péchés nous portent ce profit,
Messieurs les chevaliers, prenez soin de vos âmes!
De par saint Luc, laissez les femmes
Et les becs comme Dieu les fit!
Je ne sais trop quelles sentences
Vous garde, à nos périls, le confessionnal :
Mais grand merci du tribunal
Qui m'inflige vos pénitences!
Le baron, m'a-t-on dit, juge comme un larron ;
Appelez-en au prince, et consignez l'amende.
Appeler du couteau? Le sage appel! Croit-on

Qu'un édit faisant droit à ma juste demande,
Ce qu'un baron me coupe un prince me le rende?
Non; mais à l'épervier de monsieur le baron
Le prince, je parie, ôtera l'éperon,
Avec censure et réprimande !..
Crois-moi, toute justice est, si Dieu ne l'amende,
Justice en baronnie: et pour nous je n'y vois
Remède aucun, sinon la corde, et qu'on les pende.
Mais la corde obéit aux lois
Que l'homme fit: et voilà comme
Envers qui n'est pas homme, oubli de tous les droits
Est devenu le droit de l'homme.
Ayant seul des gibets, il règne. — Donc, tu crois
Que la potence fait les rois?
Dit le Chien: c'est erreur; mais quoi qu'il en puisse être,
Tu trouveras partout comme à ce tribunal
Qui devant le billot fatal,
Pour la honte d'autrui, nous force à comparaître,
Ce privilége partial,
Cette inégalité que l'ordre social,
Ou que son désordre fait naître,
Non entre l'homme et l'animal,
Mais entre l'esclave et le maître,
Le suzerain et le vassal.
L'espèce n'y fait rien, ami, tu peux m'en croire.
J'ai passé ma jeunesse avec les beaux esprits;
Et quand au chevalier on enseigna l'histoire,
Couché sous son fauteuil, ce fut moi qui l'appris.
Sans vouloir te punir de mon trop de mémoire,
Et me perdre avec toi chez les Assyriens,
Scythes, Mèdes, Persans et Babyloniens,
Gens fameux, gens couverts d'une immortelle gloire,

Peu connus aujourd'hui des faucons et des chiens,
Sans quitter notre Europe, hélas! que Dieu confonde!
Sans sortir de l'Europe, en exemples féconde,
Je puis d'un grand exemple y trouver le secours.
Il fut, aux bords du Tibre, en de plus heureux jours,
Un peuple, devant qui tous les peuples du monde
Étaient, dans les combats, ce que pour vous, faucons,
Pourrait être un vol de pigeons;
Peuple savant en droit, au point que par vengeance,
La terre, qu'il pillait, prit sa jurisprudence;
Peuple riche, et surtout peuple libre! Si bien
Qu'il avait pour un citoyen,
Trente esclaves, acquis par de notables sommes,
Attendu que vingt bœufs n'y valaient que cent hommes;
Peuple digne, en un mot, d'être connu de toi,
Et que sa fortune royale
A fait nommer le Peuple-Roi.
C'est le peuple romain. Si dans sa capitale
Advient qu'une matrone a reçu quelque échec
En sa pudeur, faut-il que ma queue en pâtisse?
Ton bec doit-il tomber lorsque le pied lui glisse?
Non, non! Pour satisfaire à son mari lésé,
Ses esclaves sont là, qui vont par la torture,
Au prix d'une rotule, ou d'un poignet brisé,
Prendre part en justice, à sa douce aventure.
Au bout d'un temps, rotule et poignet disloqué,
Tout guérit; on travaille; on se fait vieux... Une ile
Est au milieu du Tibre, où l'esclave embarqué
S'en va mourir de faim comme bouche inutile.
Mais je vois sur ton cou tes plumes se dresser,
Et ton grand bec ouvert semble me menacer.
Comment, dis-tu, comment veut-on qu'oiseau de proie

Entende sans frémir ces horreurs, et les croie?
Que si tout n'est pas faux dans ce conte inhumain,
Rome seule... » Eh, mon cher, le monde fut romain,
Il l'est encor. Veux-tu, puisque je suis en route,
Courir plus loin? Allons, pour éclaircir ton doute,
Allons... où tu voudras... en Afrique? à Benin?
A Benin, lorsque un maître a, d'un coup de massue,
Qui ne saigne pas, mais qui tue,
Sans bruit et sans balafre, assommé son voisin,
Sur l'heure à son esclave il remet le gourdin;
La garde est avertie; on bat l'appel; mon brave
Livre l'esclave au juge; et le juge soudain
Fait rompre les os à l'esclave,
Attendu que les lois n'ont jamais, à Benin,
Différé d'un seul jour la mort d'un assassin.
Tu le vois, pour servir quand le sort nous fit naître,
C'est dur, mais, fallût-il vingt fois, pour un sot maître,
Voir sa queue ou son bec raccourcis sans raison,
Mieux vaut encore, je présume,
Être esclave, chien ou faucon,
Qu'être esclave à deux pieds, sans plume.

—

FABLE XXXIV.

DANAÉ.

Ovide, chez les morts fait lecteur de la reine,
    Disait à la reine des morts :
« Du seigneur Jupiter sans doute aux sombres bords
    On vous conta mainte fredaine.
Combien? cent? bagatelle! il n'est pas de semaine
Où, changeant de costume, aux moins célestes corps
Du suzerain des cieux l'âme ne se promène :
Voir sa divinité poisson, reptile, oiseau,

Est trop commun pour qu'on en cause :
Quelque nouveau plaisir qu'en amour se propose
Le dieu, quelque animal nouveau
Fait pour lui les frais de la chose.
Le roi des Immortels, qui de tout bien dispose,
Ne s'est pas oublié ; car le secret est beau
D'une telle métempsycose !
Je vous en citerai, si c'est votre désir,
Des transmigrations d'assez mauvais exemple ;
J'en ai fait un recueil très-ample[1] :
Votre Majesté peut choisir :
« *Jupiter dauphin...* — Quel supplice !
Jupiter dragon... — Quel caprice !
Jupiter taureau... — Quel plaisir !...
Et sa bergère ? — Io, que Junon fit génisse.
— Fi ! c'est donc mariage ? Ah, tournez le feuillet ! »
Il tourne, et lit d'un ton un peu froid, mais qui plait :
« La jeune plante où commence d'éclore
Le frais bouton qui promet une fleur,
Et qu'un jaloux mais prudent amateur,
Sous le cristal, loin du zéphyr trompeur,
Tient renfermée en vestale de Flore,
C'est Danaé, qu'un vieux père, chagrin
De son œil tendre et de son souris fin,
Dans une tour de fonte la plus dure,
Tient sous la clef d'une chaste serrure.
Céleste éclair fendit le toit d'airain.
Il plut de l'or : elle en fut courtisée... »
Reine, c'était chose bien avisée
Que cette pluie ; et j'ai vu mainte fleur

[1] Les Métamorphoses.

S'épanouir à si douce rosée.
La reine alors : « Continuez, lecteur :
Enfin voici, dit-elle, un stratagème
Digne d'un roi qui sait gagner un cœur :
Car c'est ainsi, mon zélé serviteur,
Que tout bon prince est aimé pour soi-même. »

—

FABLE XXXV.

—

LA VOIX DU BARDE.

« Guide mes pas, chasseur du Glentivar. »
« —Où?—Dans ce bois.—Qu'y cherches-tu?—Slivar :
« Je vais combattre ; il chante la victoire.
« — Vois ce tombeau. — Montre-moi mon chemin.
« Dans le tombeau ne descend pas la gloire !
« — Ce bouclier, sur le rocher voisin,
« Ce cor... — Vieillard ! j'aurai vaincu demain ;
« Je reviendrai; tu diras cette histoire.

« —Prête ce fer. —Il sied mal à ta main :
« Ma lance pèse. — Écoute ! » Sur l'airain
Du bouclier, le vieux chasseur balance
Le fer pesant. Le coup tombe. Une voix
Sort du rocher, redit le coup de lance,
Et pour jamais s'enfonce dans le bois.

« Pourquoi ce bruit? — Jeune homme! c'est la gloire,
« La voix du Barde. Au tombeau que tu vois
« Slivar repose; et l'oreille des rois
« N'entendra plus l'écho de la victoire. »

———

FABLE XXXVI.

—

L'ILE DE TIMOR.

Soldats, pour qui ces chants? que proclament ces fêtes?
— « L'empire. » — Un empereur?.. une noblesse encor?..
Soldats! vous embarquez pour l'île de Timor.
Là, comme ici, l'honneur est d'abattre des têtes.
Un noble, qui les tranche, emporte ses conquêtes;
Et, sur son toit pointu, tout au bout d'un long pieu,
Il en repaît sa gloire autant qu'il plaît à Dieu.
Mais tout crâne ennemi qu'un vilain met par terre,

Le roi, qui le réclame, en est propriétaire.
Il va de la couronne enrichir le trésor...
Soldats! vous embarquez pour l'ile de Timor[1].

[1] Voyez Dampier. Du reste, ce célèbre voyageur n'attribue les usages dont je parle qu'aux nobles et au roi de Cupang. — Que fait donc le roi de Cupang de tous ces crânes dévolus aux magasins de l'Etat? je l'ignore. Le roi de Juda en ferait *le pavé de deux* autres *palais aussi grands que le parc Saint-James*, comme ceux qu'a vus Lamb, à ce qu'il dit.

FABLE XXXVII.

—

L'ORME ET L'ORANGER.

Exhale tes parfums aux pieds de ma grandeur,
Dit l'orme à l'oranger : je suis arbre; et l'arbuste
Doit m'encenser. Je suis robuste,
Et je ne fleuris point; c'est le droit du seigneur :
Mais enfin je pourrais m'étonner que personne
Ose de la nature accepter une fleur
Qu'elle refuse à ma couronne.
Bref, on me dit stérile; et je pourrais encor

Demander de quel droit mon vassal fructifie.
De ces mille bras nus, dont la vigueur défie
L'orage, et que jamais ne gêne un vain trésor,
Je pourrais sur ton front briser tes globes d'or :
Je pourrais... mais j'ai l'âme bonne;
Encense-moi, je te pardonne.

L'arbuste alors s'incline, et du matin au soir,
Aux pieds de Sa Hautesse, adroit thuriféraire,
N'a feuille, fleur ni fruit qui ne soit encensoir.
L'orme : « Je suis content : il connaît son devoir.
Écoute, heureux féal! ton zèle m'a su plaire :
Bénis ton sort, je veux, pour mes menus plaisirs,
Assurer ton repos : ma droite tutélaire
S'étend sur toi ; répète : *Un Dieu fit mes loisirs*[1]. »
A ce touchant espoir notre oranger crédule,
Se prosterna de cœur, et jura par Hercule,
Que si jamais, plus riche, il avait des troupeaux,
Le plus gras, le plus blanc de ses jeunes agneaux,
Serait pour les autels du Dieu, son seul asile.
L'asile cependant s'épaissit : des ormeaux
L'*Auguste*, chaque jour, en bontés plus fertile,
Sur la tête de son *Virgile*,
Jette branche sur branche, et rameaux sur rameaux ;
Et, le plaçant, dit-il, à l'ombre de ses ailes,
Lui fait un avant goût des ombres éternelles.
Le dais, qui le défend de la grêle et des nuits,
Au gré de monseigneur, lui donne ou lui retire
L'air que son feuillage respire,
Le rayon qui dore ses fruits.

[1] *O Melibœe! Deus nobis hæc otia fecit.*
Virgile, 1re églogue.

Au gré de monseigneur, déjà l'aube recule ;
    Déjà grandit le crépuscule :
    Bientôt, les soleils font leur tour
Sans percer d'aucun trait cet abat-jour énorme :
    Plus de clarté que pour la forme.
La rosée avait fui, la lumière eut son tour :
Le jour et la chaleur, cette fille du jour,
Disent à l'oranger : « Attendez-moi sous l'orme ! »

    O très-gracieux protecteur !
Votre Stérilité se connaît en salaire !
Si jamais, sur le front d'un vassal téméraire,
    Ces fruits d'insolente saveur,
    Ont mérité votre colère,
    Laissez agir votre faveur !
Elle agit : plus de fruits ; une insipide fleur :
Plus de fleurs ; une feuille éphémère et mourante :
    Et sur les rameaux sans chaleur,
    A peine un reste de couleur,
Faible et dernier effort de la séve odorante.

« Je crois qu'il n'est pas bien, dit l'orme ; sa pâleur
Est mauvais signe : en vain je lui sauve la grêle ;
Le serein est pour lui la foudre : il est si frêle !
    Allons ! sauvons-le du serein. »
    Pas de retard : il met la main
A l'œuvre ; et, pour garder le mourant de dommage,
De ses ombres sur lui redouble l'épaisseur :
    Tant et si bien que leur noirceur
Devint pour l'oranger celle du noir rivage.
    Je le plains : mais du voisinage
Les arbres, moins humains, et raillant de bon cœur

Le pourvoyeur d'encens et le donneur d'ombrages,
Les nommaient d'un ton ricaneur :
Le poëte et le grand seigneur.

Si, comme moi, le Tasse, instruit dans leur langage,
Au sortir de Sainte-Anne eût ouï ces caquets,
Il aurait mieux que moi saisi leur persiflage.
Mais aurait-il aimé leurs malins sobriquets?

Fuyez l'orme, dirai-je à l'oranger qui pense;
Mais ne l'accusez pas. A moins d'être insensé,
Qui ne s'élèverait pour prendre la défense
De la stérilité, donnant à qui l'encense
Le même droit d'être encensé?
Jamais arrêt plus juste a-t-il mieux balancé
Le service et la récompense?

FABLE XXXVIII.

LE NÈGRE ET LE POURCEAU.

Un nègre, à Loango, fit un dieu d'une orange[1].
Un pourceau la mangea. « Quoi! tu manges mon Dieu,
Sacrilége animal? dit le nègre. — Et parbleu!
Dit le pourceau, pourquoi fais-tu des dieux qu'on mange?»

[1] Tout le monde sait comment et de quoi les nègres font leurs *dieux fétiches*. Il ne faudrait cependant pas en conclure qu'ils n'ont point d'idée d'une divinité suprême.

FABLE XXXIX.

LE CHIEN PENDU.

Le chirurgien Tranche, adroit praticien
En matière expérimentale,
Allait pour le profit de l'art et pour le sien,
A l'aide du scalpel, consulter un gros chien
Sur la vie organique et la vie animale.
Le mâtin, franc bulot, qui prisait comme rien
La science, et l'honneur d'être utile, au moyen
De l'incision cruciale,

Prend son temps, et d'un saut fait au chirurgien
Certaine incision dentale
Qui n'était pas du tout dans les règles de l'art.
L'opérateur mourut. Voilà mon chien pendard
En cour de parlement : témoins ouïs, sentence
Qui le condamne à la potence.
Le chien ne souffla mot, mais l'avocat du chien,
Pour gagner son argent, criait : «Miséricorde!
Se peut-il que les lois placent un citoyen
Entre l'exécuteur et le chirurgien,
Entre le scalpel et la corde!
S'il se refuse à mordre, il sera pourfendu;
On le suspend pour peu qu'il morde!
Faut-il être incisé pour n'être pas pendu?»
Un sage magistrat, ce discours entendu,
Vint à se demander, par excès de prudence,
Après le jugement rendu,
Si mener pendre un chien pour s'être défendu
Pouvait se faire en conscience.
Il douta. Sur ce doute informant un peu tard,
Monsieur le conseiller ouvre plus d'un volume:
Fouille vingt fois le Code et vingt fois la Coutume,
Pour y trouver un chien passible de la hart.

———

FABLE XL.

—

LE BUISSON.

Au sommet du coteau buisson rampe… et domine.
Chêne au front vert s'élève au flanc de la colline.
«Qui végète à mes pieds? dit le buisson; là-bas
Quel jeune ambitieux, si fier de ses longs bras
Se dresse? C'est un chêne; on le dit grand; sans doute
Il aspire à m'atteindre! Eh bien, mon brave, en route!
Monte, branche tendue et rameaux déployés.
Qu'on élève sa tête au niveau de mes pieds!

J'y consens. Le trajet sera long; mais qu'importe?
Les jours de tes pareils se comptent par cent ans.
Prends-en mille; grandis, chemine... et je t'attends. »

Il n'aurait pas, je gage, attendu si longtemps.
Mais il n'attendit pas. Une bise un peu forte,
Grand orage pour lui, le soulève et l'emporte
Au pied du chêne. « Ah! monseigneur!
Quelle épouvantable culbute !
—Mon ami, répond-il, toujours sur la hauteur,
Aux caprices du vent notre gloire est en butte.
Rude épreuve! Satan tombé du ciel, l'auteur
Qu'on siffle, un favori qu'on fait ambassadeur,
N'a jamais eu l'esprit si troublé de sa chute.
Si j'ai le même sort, j'eus le même défaut :
On se croit le plus grand quand on est le plus haut. »

FABLE XLI.

—

LE POULAIN ET LE CHEVAL.

Un jeune poulain, franc novice,
Disait un jour aux animaux :
« Messieurs, l'homme n'a pas un vice
Dont le juste ciel ne punisse
Quelqu'un de ses humbles vassaux.
C'est peu qu'à bien courir (si vous êtes chevaux),

Sa paresse, que Dieu maudisse!
Épargne ses souliers en usant vos sabots;
Et qu'il gagne par l'exercice,
A la sueur de votre dos,
Un embonpoint qui vous maigrisse :
Si vous êtes mulets, c'est peu que de fardeaux
Vous accable son avarice ;
Et qu'aux heures du soir, pour hâter son repos,
Du coucher du soleil son fouet vous avertisse,
D'un ton à vous rompre les os :
Moutons? ce sera peu qu'au retour du solstice,
Chaque année, il vous fauche avec de longs ciseaux,
Et que votre dépouille habille les fuseaux,
Pour que de fin louviers son luxe se vêtisse :
Poulets? c'est même encor trop peu que pour son croc
Sa gourmandise vous choisisse;
Et vous rognant la crête avant qu'elle grandisse,
Vous borne, en vous ôtant le talent d'être coq,
Au plaisir d'engraisser pour un second service :
Il faut de plus (qu'il pèche ou qu'il se convertisse),
Satisfaire pour lui le prêtre ou le bourreau :
Son crime nous traîne au supplice,
Et son remords au sacrifice.
Qui croirait que la loi fit trancher en son lieu,
Le bec à son faucon[1]? Le sang de sa génisse
Doit-il laver son âme? Est-ce raison qu'il puisse
Avec la chair d'un bœuf graisser la patte à Dieu?
Sabre d'or ! c'est abus d'effroyable injustice!
— Abus, dit un cheval, vieux tuteur du poulain ;
Mais contre l'injustice où trouver un refuge,

[1] Voyez les notes de la fable intitulée *le Chien et le Faucon*, p. 303.

Si Dieu même, y donnant la main,
Pour les péchés du genre humain
Nous noya tous par un déluge?

L'arrêt est dur; mais l'homme est notre souverain,
Nous sommes ses sujets..... Et voilà comme on juge! »

FABLE XLII.

LA RÉCOLTE DE L'ABYSSIN.

Sous un roi libéral, chaque nègre abyssin
D'un champ, tout à loisir, peut soigner la culture.
Il peut semer, sarcler. Puis, sa récolte mûre,
Un bon plaisir du roi la donne à son voisin[1].
Larcin ! dit un journal, outré que la censure
Coupe ses blés. Larcin? l'expression est dure:
Le roi d'Abyssinie y verrait une injure.
C'est loi d'exception, mais ce n'est pas larcin.

[1] Voyez Le Grand, 5e dissertation.

FABLE XLIII.

LE MIROIR DE LA CHOUETTE.

Lunettes sur le nez, front chauve, une chouette,
Du moment qu'il faisait assez nuit pour y voir,
Jusqu'au réveil de l'alouette,
Lisait le grand Albert, sorcier d'un grand savoir.
Des anneaux constellés elle apprit le pouvoir,
Et la vertu de la baguette.
Enfin, à la faveur d'un beau minuit bien noir,
Pour éclairer son siècle, elle fit un miroir

Merveilleux et philosophique.
Le monde entier s'y peint sous l'aspect véridique
Qu'il prend à de bons yeux pour qui la clarté fuit
A l'aurore, et revient au retour de la nuit.
Jugez si la glace est fidèle!
Je m'en rapporte à vous, philosophes de cour.
Elle vous rend un merle aussi noir que le jour;
La blancheur de la nuit passe à la tourterelle.
— Oh! le joli miroir! comment le nomme-t-on?
— Chez les chouettes? la raison.

—

FABLE XLIV.

—

LES CHANTS DE L'AGE D'OR.

Il fut, dit-on, un siècle où le jeune univers,
N'ayant, on le voit bien , que les goûts de l'enfance,
Aima la liberté, la paix et les bons vers.
Puis, qu'on nous vienne encor nier son innocence!
Oh! qu'innocent fut-il, si de l'or et des fers
Il ne sut pas prévoir la prochaine alliance,
Et nomma siècle d'or ses jours d'indépendance!
En ces jours peu connus, tous les mortels... j'entends

Tous les êtres divers dont le commun partage
Est la mort, que la vie amène en peu de temps,
Avec même candeur, ayant même langage,
Se parlaient sans le trucheman[1]
Du Phrygien Ésope ou de l'Hindou Lockman.
Aucun n'était encore animal de dommage
Le vautour au pigeon ne causait point d'effroi;
L'oie, aux yeux du renard, ne pondait que pour soi;
Le tigre ignorait le carnage,
Et le lion n'était pas roi.
L'homme même, eh ! que puis-je ajouter davantage?
L'homme, ignorant comme eux l'injustice et l'outrage,
Donnait, à leur exemple, un démenti formel
A la fraternité de Caïn et d'Abel.
Gens heureux! que d'amours en leurs grottes secrètes!
Que de jeux innocents à l'ombre des vergers!
Que d'innocents combats livrés par des musettes!
Tous les bergers étaient poëtes,
Tous les loups à demi-bergers.

Un jour, donc, deux rivaux, dont la voix pastorale
Égalait en douceur la flûte du Ménale
(J'appelle l'un Sylvandre, et l'autre Lycidas),
Chantaient, l'un sa Phillis, l'autre son Amarille.
Je redirai leurs chants; mais vous verrez plus bas
Combien j'ai dû gâter le charme de leur style[2].

[1] On écrit aussi *truchement*, mais l'autre manière d'écrire est plus conforme à l'étymologie.

[2] VAR. Je redirai leurs chants, mais ne les sifflez pas.
Du siècle pastoral souffrez au moins le style.

AUTRE VAR. Je vais dire leurs chants... qu'on n'applaudira pas.
L'âge d'or a vieilli, mais de tous ses appas,
Pour notre âge de fer, le plus fade est son style.

LYCIDAS.

As-tu vu se poser le rayon du matin
Sur un lis qu'en naissant le matin fit éclore?

SYLVANDRE.

As-tu vu se jouer sur les pleurs de l'aurore
Des premiers feux du jour le sourire incertain?

LYCIDAS.

Un regard d'Amarille est plus brillant encore.

SYLVANDRE.

Un coup d'œil de Phillis plus doux et plus serein.

LYCIDAS.

A l'aspect d'Amarille, un cœur longtemps sauvage,
Même avant d'y penser, s'ouvre aux tendres amours.

SYLVANDRE.

Quand on aime Phillis on y pense toujours;
Chaque fois qu'on y pense on l'aime davantage.

LYCIDAS.

Quiconque d'Amarille a pu s'entretenir
Trouve un charme aux douleurs dont son âme est blessée.

SYLVANDRE.

Celui qui de Phillis occupe sa pensée
De tout autre bonheur perdra le souvenir.

LYCIDAS.

Écoute ce ruisseau dont la voix fugitive
Répète en murmurant : Je parfume la rive.
Ruisseau, qui t'a donné tes suaves odeurs?
Les roses? Non, dit-il, ce ne sont pas les roses.
L'autre jour, Amarille, à l'heure des chaleurs,
Effleura mon cristal de ses lèvres mi-closes :
Mes flots, depuis ce jour, ont l'haleine des fleurs.

SYLVANDRE.

Regarde sur ce myrte, au bout de cette allée,
La mouche d'un or pur et de pourpre étoilée.
Mouche, qui t'a donné tes brillantes couleurs?
Le soleil? Non, dit-elle; au sein de la vallée,
Sur mes plus humbles sœurs, cet astre radieux
Brille comme sur moi : j'étais noire comme elles.
Mais un jour, de Phillis je contemplais les yeux :
Elle laissa sur moi tomber leurs étincelles :
Depuis, la pourpre et l'or éclatent sur mes ailes.

LYCIDAS.

Amarille est de glace à mes tendres ardeurs;
Mais elle fuit Mœris... Serait-ce un doux présage?
Est-ce faveur pour moi d'obtenir ses froideurs?
Je ne sais; mais en vain j'accuse ses rigueurs :
Je ne saurais souffrir qu'un rival les partage.

SYLVANDRE.

C'est aux vœux de Phillis à régler mes souhaits :
Tout est plaisir pour moi dans ce qui peut lui plaire...

Mais s'il est un rival que son âme préfère,
Puissé-je lui cacher, déguisant mes regrets,
La cause de ma mort, pour quelle vive en paix!

LYCIDAS.

Veut-on que j'expire sans peine?
Que ma mort d'Amarille assure le bonheur.

SYLVANDRE.

Que j'épargne à Phillis une heure de douleur,
Je consens... si je puis... de vivre avec sa haine.

De ces tendres rivaux tels furent les accords.
Jeunes et beaux pasteurs, dans la forêt prochaine,
Corydon et Tircis partageaient leurs transports.
« O regret! disaient-ils, ô divines amantes,
Qui d'un charme céleste animez leurs concerts!
Ne faut-il vous connaître, hélas! que par les vers
Qu'inspirent vos beautés charmantes?
Mais ces chantres si purs, dont nous sommes jaloux,
Ces bergers, ces amants plus fortunés que nous,
Ces Daphnis dont la voix, qu'inspire votre image,
Enseigne aux nymphes du bocage
Des feux si délicats, des sentiments si doux,
Qui sont-ils?... » A ces mots, entr'ouvrant le feuillage,
Ils regardent. — C'étaient deux loups [1].

[1] La portée de plusieurs des fables de Victorin Fabre ne peut être bien sentie que quand on a lu son grand ouvrage sur la société civile. Les *Chants de l'âge d'or* sont de ce nombre. Un lecteur très-instruit, réellement éclairé, mais ne connaissant que les publicistes qui ont écrit avant Victorin, ne verra dans cette pièce, du moins au

premier coup d'œil, qu'un tour de force exécuté avec une grâce charmante par un prodigieux talent, qu'une sorte de gageure poétique. Combien il en jugera différemment, quand la peinture des peuples pasteurs aura remplacé par des idées vraies les folles images de la vie pastorale que tant d'écrivains lui avaient données. Il saisira alors toute la grandeur de cette accablante plaisanterie; il verra le poëte achever le travail du publiciste, et peut-être même frapper le but d'un trait plus ineffaçable encore.

J. S.

FABLE XLV.

—

LES DEUX SORCIERS.

Deux sorciers, s'il en fut, francs lourdauds, maladroits;
Du reste, ayant tous deux le diable au bout des doigts,
Furent, un jour, conduits au parlement de Dôle.
L'un et l'autre, dit-on, avaient appris leur rôle
De Garnier, qu'Astaroth, cause de leur écrou,
Pour manger les enfants changeait en loup-garou[1].

[1] Ce fut en 1574 qu'un arrêt du parlement de Dôle condamna au

On jugea qu'à l'enfer ayant donné leurs âmes,
Leurs corps devaient, sur terre, être donnés aux flammes.
L'évêque, bon chrétien, par un coup de hasard,
Se souvint, à propos, de son saint Agobard[1];
Et, priant de surseoir à la peine susdite,
Interjeta, pour eux, appel à l'eau bénite.
Sage épreuve! on remplit deux cuves où du ciel
Le juste arrêt descend avec l'onde et le sel :
Et la foule pieuse accourt pour voir la mine
Qu'a le malin esprit dans la sainte piscine.
Chacun des appelants, lié, pour ce bain froid,
La main droite au pied gauche, et la gauche au pied droit,
Est, comme un goupillon, à la voix magistrale
Du président, plongé dans sa cuve lustrale.
L'un enfonce. « Il se noie? — Oui. — Bon! il est sorcier.
Dieu, s'il ne l'était pas, voudrait-il le noyer? »
Dit un juge. Et la foule : « Il est bien raisonnable
Que l'eau sainte engloutisse un prophète du diable. »
L'autre surnage. « Eh, bien! — Impossible à noyer!
Sur l'eau, comme une orange, il flotte! — Il est sorcier!
Quel homme, si l'enfer ne lui tient la courroie,
Est, pieds et poings liés, dans l'eau, sans qu'il se noie[2]?

feu Gilles Garnier, serviteur du diable Astaroth, qui le changeait en loup-garou pour dévorer les petits garçons. Peut-être, en bonne justice, aurais-je dû néanmoins adjuger mes *deux sorciers* au zèle du parlement de Bordeaux, qui en fit brûler six cents dans une année. Quant à de *certains magiciens d'Allemagne*, c'est-à-dire aux premiers marchands qui apportèrent en France des livres imprimés, on sait que ce point de fait concerne le parlement de Paris.

[1] Saint Agobard sauva du supplice, où la populace les traînait, des étrangers *tombés des nues* (c'est-à-dire que le Diable avait fait tomber du ciel), *avec l'intention d'enlever la récolte.*

[2] On a cherché à expliquer par la physiologie ce qu'on avait pris

— J'ai toujours dit qu'au diable il devrait son salut,
Répond le président. Le seigneur Belzébut
Témoigne, en le sauvant, qu'à bon droit condamnée,
L'âme de ce gueux-ci fut son âme damnée.
Il a fait, le devin, qui dut prévoir son cas,
Pacte avec le Mauvais, pour ne se noyer pas.
En dépit de la cour ce pacte obligatoire
L'a retenu sur l'eau. Je déclare notoire
Dans ce coup du démon, le jugement de Dieu.
Qu'on le brûle : l'enfer ne sauve pas du feu. »
On procède. Et la foule : « Il est bien raisonnable
Que l'eau sainte repousse un prophète du diable. »

si longtemps pour un miracle de l'enfer. Je ne dirai pas qu'on ait complétement réussi ; mais du moins n'y a-t-il plus de doute sur la possibilité du fait. Il n'y en aurait même aucun sur son extrême fréquence, si l'on prenait à la lettre les observations d'un médecin provençal, qui a noyé dans quatre volumes sur l'eau de poulet, et sur les bains, une découverte connue, depuis, et sans doute avant Arétée.

FABLE XLVI.

L'ÉCU D'OR.

C'était dans le bon temps; au peuple corvéable
D'un lapin de jachère on enseignait le prix[1] :
Et par de sages lois l'Europe avait appris
Ce que vaut un chevreuil sur une bonne table.

[1] Louis XVI est le premier de nos rois qui l'ait méconnu, dans l'édit de 1776, qui permet aux laboureurs de tuer les lapins (dans leurs champs) sans être envoyés aux galères.

Alors vivait un prince habile, et de la loi
Suivant toujours l'esprit, sans violer la lettre...
Qui promet son pareil pourra bien dépromettre.
Même pour le bon temps, c'était un très-bon roi.

Il chassait : et voilà, dans la forêt royale,
Chiens, piqueurs et valets, tout son monde arrêté.
Tout ce monde criait : « Scandale ! »
Qu'était-ce ? un criminel de lèse-majesté !
« Qu'a-t-il tué ? le cerf est-il dix-cors ? la bête
N'était-elle qu'un cerf à sa seconde tête ? »
Qu'importe ? on l'a surpris le bras ensanglanté :
On le conduit au roi. « Noble ? décapité,
Dit le prince : vilain ? qu'on le pende ou l'assomme.
— Je suis noble. — Tranchez ! et qu'on sonne du cor.
— Mais ce n'est pas un cerf !... — Ce serait moins encor
Qu'un lièvre...—Excusez-moi, sire, ce n'est qu'un homme !
— Va donc !... mais, de ce pas dépose l'écu d'or[1]. »

[1] On pourrait mettre encore au bas de cette fable : *historique*, note devenue fréquente sur les pages de roman. Ce récit n'est, en effet, que l'esprit des lois de certains siècles, présenté comme en action pour le faire mieux saisir. Jusqu'au règne de Frédéric III, un noble danois qui tuait un roturier en était quitte pour déposer *un écu d'or* sur le cadavre. Frédéric voulut et ne put abolir ce privilége commode. Il prit alors un détour, ordonnant qu'un roturier pourrait aussi tuer un noble en déposant *deux écus*.

FABLE XLVII.

LE CERF.

Voilà le cerf lancé par la meute. « J'enrage
D'avoir la tête armée, et de montrer le dos !
Oh ! qu'avec ce long bois, né pour faire un héros,
Quelque peu de valeur, qui m'en permît l'usage,
Aurait poussé bien à propos !
Je les éventrerais *si j'avais du courage*[1]. »
A défaut de courage, il confie à la peur

[1] Hémistiche de Sosie.

Sa défense; il cherche à la course
Son repos : oubliant que faiblesse de cœur,
Qui d'un pied léger fait ressource,
Au nez des assaillants laisse certaine odeur
Qui de leur pied rapide aiguillonne l'ardeur.
Inutiles détours d'une fuite rusée!
En vain la feuille, en vain l'herbe, même arrosée
Des vapeurs du matin, conserve sous ses pas
Et la fraîcheur et la rosée;
Vainement il l'effleure, et ne la foule pas :
Sur la feuille encor fraîche, et l'herbe encor fleurie,
Le moindre vent qui souffle, à la meute portant
Son fumet de poltronnerie,
Il la rappelle, en l'évitant.
Cependant tout son corps tremble, son flanc s'abaisse;
De sa sifflante haleine il presse
Les muscles harassés de son sein haletant :
Sa vitesse épuisant sa force, chaque instant
La force manque à sa vitesse :
Chaque danger qu'il fuit le laisse
Plus faible et moins agile au danger qui l'attend.
Pauvre cerf! il se tue... Arrête! — « Oh, non! la guerre
Me poursuit! je l'éloigne, et ne puis l'éviter. »
Qu'attends-tu donc pour l'affronter?
Ce qu'il attend? d'être par terre.
Commençant de combattre au moment qu'il s'abat,
Quand le jarret lui manque, il a recours aux armes.
Mais le temps est passé de charger en soldat :
Il succombe, et donne des larmes
A sa force perdue, en fuyant le combat.

Serait-ce ton image, habile homme d'État,

Qui marchandes la paix, et crois qu'un potentat
Repousse le canon en chargeant le grand-livre?
Un contrat garantit cette paix qu'on te livre.
Dis-moi quel tribunal garantit ce contrat.
Nomme-moi l'heureux bagne où d'utiles galères
Attendent le héros dont le *stellionat*,
Ayant vendu la paix, la remet aux enchères.
Abrégeons : montre-moi la fourche où de la hart
Le nœud coulant attend la gorge
Du pacificateur, qui, bien payé, m'égorge,
Ma bourse d'une main, et dans l'autre un poignard.
Montre-moi son gibet, dis-je; ou, sans plus débattre,
Je pose en fait qu'à mes dépens,
Éviter le combat c'est dire en cerf : J'attends
D'être par terre pour combattre.

FABLE XLVIII.

LA RÉVOLTE DU PACHA.

Prince Tigre, pacha sous sultan Léopard,
Se révolte ; et voici, fin vizir, le Renard,
Qui fait parler la Renommée :
« Lundi : *Quelques mutins* suivent un furieux.
Mardi : Tous les excès souillent sa faible *armée*.
Mercredi : Vive Dieu ! *sa mort* est confirmée.
Jeudi : *L'on s'est battu :* le roi *se porte au mieux*.
Vendredi :... » Le vizir se joint aux factieux.

Samedi, Léopard détale.
Dimanche, grand couvert dans la forêt royale.

Avis donc aux sultans, car voici, jour par jour,
Chaque nom du pacha dans les gueules de cour.
Lundi, tout le lundi, c'était un misérable.
Mardi, ce fut un révolté.
Mercredi... s'il est mort, c'est un traître exécrable.
Jeudi, c'est un héros qu'on a trop irrité;
Vendredi, le vengeur des droits de la cité;
Et samedi, Sa Majesté.
Dimanche, le vizir ne parlait, à sa table,
Que de sa légitimité.

—

FABLE XLIX.

LA CHOUETTE ET LE VER LUISANT.

Dame chouette au ver luisant :
« Bonsoir ! quelle heure est-ce à présent ?
— Minuit. — C'est votre heure ! — La vôtre !
— Le jour vous met sous l'éteignoir.
— Il vous aveugle : un vaut bien l'autre.
— Vous êtes d'un brillant, ce soir !...
— Demain, gare le pot au noir !...
— Vous avez, sous cette ombre obscure,

L'éclat de l'étoile qui luit !
— Vous avez, à ce qu'on assure,
L'œil fort bon, tant que la nuit dure !
— Priez Dieu qu'il soit toujours nuit !
— C'est votre affaire. — C'est la vôtre !
— Vous y voyez quand le jour fuit.
— Et vous êtes vu : l'un vaut l'autre. »

—

FABLE L.

—

LA PROPOSITION DE PAIX.

Deux vautours s'étant fait la guerre,
Magnanime, quoique lassé,
Le vainqueur au vaincu blessé
Disait : « La paix t'est nécessaire :
Mon frère, pour avoir la paix,

Livre-moi ton bec et ta serre.
Nous recommencerons après[1]. »

[1] Ces paroles de paix entre vautours ne peuvent être, on le sent bien, qu'une sanglante ironie : le dernier vers le marque assez. Mais dans la bouche de gens qui peuvent *se livrer le bec et la serre*, je les maintiens d'une naïveté historique, à la franchise d'expression près.

FABLE LI.

L'AIGUILLE ET LE BALANCIER.

Dans le palais de Médicis...
Attendez... Non, du Directoire...
Bah! du Sénat, depuis l'an dix...
Du Sénat? Ah ! pauvre mémoire!
On te laisse à la porte en arrivant ici.

Oh bien ! sans ton secours je vais conter l'histoire.
Que de héros voudraient qu'on fît la leur ainsi !

Me croirez-vous, lecteur ? dans cet antre d'Éole
Il est... « Des outres ? » —Non, vraiment, une boussole.
Vous demandez pourquoi : je le demande aussi,
Car l'aiguille est sûre et fidelle.
La pauvre aiguille, un jour, vit s'agiter près d'elle,
Sous un cadran tout neuf, un adroit balancier.
D'abord d'être surprise, et puis de s'écrier :
« Mais repose, avance ou recule !
Beau voisin, mon ami, quel emploi ridicule !
Passer deux fois, en deux instants,
De la droite à la gauche, et revenir à droite !
Es-tu chargé, dis-moi, par cette marche adroite,
De mener les vaisseaux sur les écueils flottants ?
— Si flotter est un tort faut-il qu'on me l'impute ?
Oh ! dit-il, vois plutôt ; je vais comme le temps,
Et j'obéis à la minute.
— Mon bon ami, je te plains fort :
Tu dois bien fatiguer ! — Pas du tout. Le ressort
Donne le mouvement. Ce n'est pas moi qu'il lasse !
Je vais où l'on me pousse, et c'est toujours ma place.
— Peste ! le sot volant ! » A ce trait familier,
Survient je ne sais qui, dont la voix excellente,
Du haut de l'escalier, s'écrie : « Ah ! l'insolente !
— Moi ? dit-elle : je parle à ce bon balancier.
Si mon discours le pince, est-ce à vous de crier ?

Quand on frappe sur sa bascule,
Monseigneur, par hasard, se croit-il l'écolier
Dont la main reçoit la férule ?

Il va du nord au sud, revient du sud au nord,
Disant que c'est certain ressort
Qui le pousse ! Eh bien ! la prudence
Manque à ce ressort-là... Mais, peut-être j'ai tort,
Car ce bel instrument n'a guère l'apparence
D'être fait pour mener les pilotes au port. »

FABLE LII.

LE CHEVAL ET LE LION.

Sorti de vingt tournois sans vider les arçons,
Certain preux, œil vif et crins blonds,
D'un redresseur de torts ayant bien l'encolure,
Se vantait d'avoir fait la guerre sous Dunois.
Au siége d'Orléans, il fut blessé, je crois ;
Sans parler de mainte écorchure.
Bien qu'il boitât un peu depuis cette blessure,
Il était leste encor ; nul jarret de héros

A trotter par monts et par vaux
N'avait meilleure grâce; et la chronique assure
Que nul n'a mieux *dormi le harnais sur le dos.*
C'était l'Amadis des chevaux;
Aussi le nommait-on Fleur de chevalerie:
D'ailleurs, coursier d'office, et Normand de patrie.

Ce nouveau *Bride-d'Or*, toujours franc du collier,
Quittait souvent le râtelier
Pour la gloire; et courait aux belles aventures.
Un jour donc, qu'au travers de je ne sais quel bois,
A l'immortalité cherchant de nouveaux droits,
Il galope en espoir vers les races futures,
Voilà sur son chemin, grand et fort comme trois,
Un lion... ce n'est pas, en paroisse normande,
De ces rencontres qu'on attende!
Aussi le palefroi, je le dis sans détour,
Quoique sa valeur fût bien grande,
Savant comme il était, se souvint en ce jour
De la forêt Brocéliande,
Et se crut un moment près du Val-sans-Retour [1].
Comme il levait le pied, pour tromper l'embuscade,
Le lion pacifique, après un bon dîné,
Lui dit: « Touche là, camarade!
Eh! que te voilà beau! frais caparaçonné,
Selle neuve! et tout ça qui tinte sur la selle!...
Qu'est-ce donc?.. ici?.. là?.. » — « Le gantelet, le cor. »
— « Et ceci? » — « L'éperon : au costume fidelle,
Rarement chevalier sort sans l'éperon d'or.
Mes pères le chaussaient.. ou faisaient mieux encor:

[1] Voyez le *Méliadus*.

Tous furent chevaliers, si j'ai bonne mémoire. »
— « Tes pères chevaliers? dit le lion, tant mieux!
J'aime, après le repas, les récits curieux:
Tu me conteras leur histoire. »
— « Soit, » dit l'heureux coursier, qui d'aïeux en aïeux,
La bride sur le cou, marche droit aux croisades.
Il s'embarque. Sa race a bu l'eau du Jourdain;
Et, sous Ptolémaïs, applique trois ruades
Au flanc droit du cheval que montait Saladin.
Cela fait, de l'Afrique aux rochers de l'Espagne
Il grimpe, maudissant le traître Sarrasin:
Il meurt à Roncevaux, pour servir Charlemagne;
Pour servir Mérovée, il renaît en Champagne;
Du terrible Attila partage le butin,
Prend pour son lot un picotin;
Va faire, sous Clovis, ses guerres d'Allemagne;
Et se jette d'un saut dans l'empire romain.
« Nous y fûmes logés aux grandes écuries.
Quel honneur!... un plus grand nous était destiné :
Une chaise curule est dans nos armoiries;
Et mon centième aïeul fut consul désigné.
Vous connaissez l'histoire[1].» — «Et même un peu la fable,
Repartit le lion : mais si les empereurs
Se plaisent aux consuls formés dans leur étable,
Ou si Caligula manquait de sénateurs,
Ce n'est pas le point qui me touche.

[1] C'est de l'histoire, en effet, quelque difficulté qu'un lion puisse trouver à y croire. Le digne empereur Caïus s'était mis en fantaisie d'inscrire le nom d'*Incitatus* dans les fastes consulaires. Mais, par un coup du sort et de quelques épées, on le fit dieu, sans lui laisser le temps de faire son cheval consul. Voyez Suétone.

Dites-moi, ce consul, de qui vous êtes né,
Avait-il, comme vous, une bride à la bouche? »

A cette question, le cheval étonné
Se récrie... « Ignorer à ce point l'étiquette!
Eh, bon Dieu! pour qui donc la bride est-elle faite?
La bride est l'ornement qui pare un noble cou:
Le poitrail des vilains est né pour le licou.
Dieu préserve mon sang d'une telle disgrâce!
Un licou? des consuls! un licou dans la race
De très-noble, très-haute et puissante jument
Qui fut grand électeur, disposa d'un empire!
Écoutez attentivement;
Hérodote est garant de ce que je vais dire.
En Perse, après Smerdis, six satrapes rivaux,
Avec un droit égal, réclament la couronne.
Ce ne sont pas les grands, les mages, les héros,
C'est mon aïeule qui la donne.
Une jument hennit, et fait un roi des rois!
Cela ne s'est vu qu'une fois! »
— « Peut-être. Mais enfin ce hennissant arbitre,
Qui, ce semble, aurait dû prendre chez les chevaux
Un roi qui, pour régner, souffrît un pareil titre,
Avait, ainsi que vous, la selle sur le dos? »
— « Et quoi donc, s'il vous plaît? Ce n'est pas, je présume,
Le bât? est-ce la barde? une barde! ah! vraiment!
Pour entrer au conseil le bel ajustement!
Jamais grand dignitaire en fit-il son costume?
Chez nos seigneurs lions serait-ce la coutume?
Non, si vous-même, un jour, docile à l'étrier,
La selle sur le dos... » — « Propos de râtelier!
S'écria le lion; l'insolence est nouvelle!

Oh donc! prenez conseil de messieurs les chevaux,
Vous verrez que les gens n'ont la gueule et le dos
Que pour mâcher la bride, et clocher sous la selle!...
Je t'ai laissé complaisamment
Parer ton écusson des faisceaux consulaires:
Je veux bien qu'une cour, digne orgueil de tes pères,
Pour se donner un roi, consulte une jument:
Ce ne sont pas là mes affaires;
Je n'élis point les rois. Mais si de me seller
Au plus puissant monarque il vient la fantaisie,
Qu'il essaye! Oh! jamais celui-là, sur ma vie,
Ne te fera consul... car je vais l'étrangler.
Je vois dans tes regards percer la raillerie.
Tu grommelles, je pense, et crains d'articuler
Certain mot de ménagerie.
Eh bien, oui; sous le nombre on pourra m'accabler,
Me charger de liens, mais non pas me sangler!
Moi captif, toi valet! même alors, je te prie,
Rien peut-il m'avilir jusqu'à te ressembler?
Je serai dans la loge et toi dans l'écurie.»

FIN DES FABLES.

LÉMOR.

Je crois utile de rappeler ici que *Lémor* n'est pas du tout une imitation *ossianique*, mais une simple *étude* ayant pour but de prouver que la mythologie d'Ossian peut agrandir le domaine de la poésie, sans qu'il soit inévitable de tomber dans les défauts reprochés par le goût aux compositions erses ou galliques.

J'imprime ce petit poëme d'après la copie qu'en a laissée Auguste Fabre, en tête de laquelle on lit la note suivante :

« Cette pièce ayant été imprimée plusieurs fois d'une manière très-fautive, on la réimprimera telle que je l'écris ici, si je n'ai pas le temps de mieux faire. » J. S.

LÉMOR,

CHANT GALLIQUE.

Des sommets bruyants de Walgonde,
L'orage prend sa course au milieu des éclairs :
Sur les forêts d'Arven, tremblantes dans les airs,
Il s'avance ; la foudre gronde,
Sillonne les rochers de feux étincelants,
Et disperse en éclats les branches terrassées,

Les têtes fracassées
Des chênes rompus et brûlants.

Tel jadis s'élançait dans les champs de la gloire
Lémor, jeune, et déjà trahi par la victoire.
Le glaive insatiable a moissonné ses rangs :
Aux plaines de Morven, sur ses guerriers mourants
L'haleine du Midi promène la poussière ;
Le débris de leurs dards hérisse la bruyère,
Et leur sang a rougi l'écume des torrents.

Un lion, des forêts la gloire et l'épouvante,
Qu'a frappé dans le flanc la flèche du chasseur,
Terrible, hérissant sa crinière mouvante,
Cherche des bois obscurs la profonde épaisseur :
Là, seul, couché dans l'ombre, et couvant sa fureur,
Le front souillé de poudre, et la gueule écumante,
Les yeux d'un feu sombre couverts,
Il regarde sa plaie encor fraiche et fumante,
Et du bruit de sa rage il fatigue les airs.

C'est Lémor. Tout sanglant d'un carnage inutile,
Son bras n'a pu sauver ni venger ses héros.
Seul, vaincu, mais debout; frappé, mais immobile,
De l'armée ennemie il arrête les flots.
Les vainqueurs étonnés respectent sa vaillance :
Il cherchait le trépas; il trouve la clémence.
Menacé du pardon par l'étranger offert,
Il fuit; et sur les bords de l'Océan désert,
Où le courroux des flots répondait à sa rage,
Dans le creux d'un rocher par la brume couvert
Il court ensevelir son désespoir sauvage.



Mais dans sa fuite même, accablé de douleur,
Sa plainte menaçante insultait au vainqueur.

Seul, sur la rive au loin retentissante,
De son ami Fédor entend la voix :
Fédor accourt. Sa harpe gémissante
N'ose qu'à peine exhaler sous ses doigts
De la douleur la note languissante.
Jadis ses chants, digne prix dęs exploits,
Avaient l'éclat dont brille aux yeux des rois
Jeunes encor, mais nés pour la victoire,
Le souvenir des héros d'autrefois.
Lémor n'est plus au midi de sa gloire :
Et c'est en vain que les mâles accords
Viennent du barde inviter la mémoire.
La noble lyre a perdu ses transports.
Lémor n'est plus au midi de sa gloire.
« Son œil est sombre, et son regard brûlant, »
Disait le barde. Et sa voix, mesurée
Comme le bruit d'un ruisseau faible et lent,
Qui du sommeil prolonge la durée,
Prélude enfin à cet hymne plus doux,
Qui tant de fois des fantômes jaloux
Loin de Lémor a chassé les présages,
Calmé ses sens allumés de courroux,
Et de ses nuits apaisé les orages.
Barde sacré ! si tel est ton pouvoir,
De cet œil sombre écarte les nuages :
Chante ! et tandis que l'étoile du soir
Rend la fraîcheur à la terre embrasée,
De l'harmonie épanche la rosée...
Est-il un chant contre le désespoir ?

Il chante : la corde soupire,
Et fait gémir la lyre d'or ;
L'écho du rocher qu'elle inspire
S'unit à la voix de Fédor ;
Et l'écho, la voix et la lyre
Charment l'oreille de Lémor.

Son âme, de fureurs brûlante,
S'ouvre à l'oubli de ses malheurs ;
De son sang la course plus lente
Cesse d'irriter ses douleurs ;
Et sur la harpe consolante
Ses yeux laissent tomber des pleurs.

Alors des champs de l'air, où montait l'harmonie,
Les fantômes du soir s'abaissent lentement.
Au sommet du rocher, leur foule réunie
Mêle aux accords du barde un sourd gémissement.

Du nuage qui s'ouvre, une Ombre
Sur le front de Lémor accourait se pencher :
Mais aux yeux de Lémor elle a voulu cacher
Sa blessure... Et, rentrant dans le nuage sombre,
Le nuage entr'ouvert a fui loin du rocher.

LÉMOR.

« Fédor ! la connais-tu, cette Ombre ensanglantée ?
C'est l'ami de Lémor, c'est Selgar. Et c'est moi...
Moi ! que dis-je?... Mon sang s'est arrêté d'effroi,
Et ma voix sur mon cœur retombe épouvantée !
Regarde, vois ses flancs ouverts,
Sa tête meurtrie et livide...

Vois cette main, Fédor! Ah! depuis trois hivers,
Cette main de son sang est encor tout humide!
Expirant sous mes coups, je le revois toujours,
Et le jour de sa mort vient pour moi tous les jours.
Hélas! depuis ce temps, pour mon âme accablée,
La gloire est sans ivresse, et l'amour sans douceur.
Quand la nuit de son voile a couvert la vallée,
Que le calme descend de la voûte étoilée,
Que dans le bois muet repose le chasseur,
Quand tout dort sur la terre, une voix désolée,
La voix de mon ami crie au fond de mon cœur!
Je veille, et de mes yeux coulent des larmes vaines. »

Ainsi parlait Lémor. Il s'arrête, et d'horreur
Un long frémissement circule dans ses veines.
Son front pâlit; ses mains tombèrent de douleur.
Mais de son âme enfin surmontant la terreur,
Dans le sein d'un ami, confident de ses peines,
Il épanche en ces mots sa plainte et son malheur :

« Charmantes fleurs que Luta vit éclore,
Morna si fière, et la douce Iona,
De la beauté se disputaient encore
Le prix si cher, et que ma main donna.

« Choisi pour juge, orgueilleuse Morna,
De ton souris la trompeuse finesse,
De tes cheveux l'ondoyante souplesse,
Et de tes yeux les humides éclairs,
Furent en vain à mes regards offerts.
Tendre Iona! ta pudeur rougissante,
Et de ton sein la neige éblouissante,

Et de ta bouche ouverte au doux souris,
Le frais contour, la rose fleurissante
Ravit Lémor, de tes beautés épris;
A tes beautés Lémor donna le prix.

« Le prix, moi-même, et ma flamme naissante,
En un moment tout fut à tes genoux :
Le juge tombe aux pieds de son amante.
Tu souriais... et ton regard plus doux,
Et ce souris d'amour et d'innocence,
Et ta rougeur, et même ton silence,
En ce moment tout nommait ton époux.

« Morna frémit ; de honte et de courroux
Son front pâlit, ses yeux étincelèrent :
De ses cheveux ses regards se voilèrent.
Elle s'enfuit. Mais le dépit rongeur
Resta cinq nuits plongé dans sa blessure ;
Et de son âme, où s'enfonçait l'injure,
Après cinq jours tira ce cri vengeur :

« Selgar, ô toi Selgar, que j'aime seul au monde !
Trop longtemps j'ai caché mon insulte profonde
A ton bras que j'implore, et qui doit me venger.
Ce cœur plein de ta gloire, on osa l'outrager.
Ton amante a souffert le mépris et l'offense.
Choisis : mais donne-moi la mort ou la vengeance. »
— « Vengeance ! dit Selgar, vengeance !... Ton affront ?... »
— « Pèse encor sur mon âme et fait rougir mon front. »
— « Ton ennemi ? » — « Sa bouche est ouverte au mensonge,
Son œil est faux.. » — « Son nom ? » — « Vole ! plonge et replonge
Dans le sein de Lémor ton glaive dévorant,

Ou Morna va rouler dans les flots du torrent. »
— « Lémor? lui!... Sais-tu donc que le jour où la lance
Remplaça dans ma main le roseau de l'enfance,
Sur la coupe où son sang fumait avec le mien,
Nos flèches ont croisé le nœud de l'alliance?
Je l'appelai mon frère, il me nomma le sien.
Cherche, Morna, cherche une autre vengeance! »

« Morna, durant trois jours attachée à ses pas,
Fatigua le héros de plaintes et de larmes.
Enfin, avec horreur se couvrant de ses armes,
Résolu de chercher ma lance et le trépas :
« Je combattrai, dit-il, cours préparer ma tombe! »
— « Que dis-tu? le tombeau ne serait pas pour lui?
Mon vengeur... » — « Que Selgar te venge ou qu'il succombe,
Adieu, Morna; du sang nous sépare aujourd'hui. »

« Dans les champs de Silur nos lances éclatèrent;
Nos glaives se heurtèrent.
Nos glaives cependant évitaient de blesser.
Rapides, mais toujours à l'amitié fidelles,
En s'éloignant du sein qu'ils craignent de percer,
Ils font jaillir dans l'air de vaines étincelles,
De nos casques à peine effleurent le cimier,
Ou tombent sans offense au bord du bouclier. »

« Morna, le front superbe, à ce combat présente,
S'indignait de nos coups et de ma mort trop lente.
Sur ses lèvres bientôt naît le sourire amer :
« Jeune homme! ton bras faible agite en vain le fer,
Dit-elle; pour combattre attends que les années
Affermissent tes mains, à languir condamnées.

Attends : mais aujourd'hui cède aux coups de Lémor.
Pour toi son bouclier est le roc de Malmor.
Cède, aimable chasseur ! fuis !... et sur la fougère
Tu vaincras le chevreuil ou la biche légère. »

« Comme un brûlant acier qui lui perce le flanc,
Ces mots ont de Selgar pénétré la grande âme :
Son front pâle rougit d'une soudaine flamme :
Il pleure. Et d'un regard qui demande du sang :
« Défends-toi, me dit-il ; oppose ton épée ;
Ennemi de Morna, frappe ton ennemi ! »
Il court, frappe : le fer, dans sa main affermi,
Tranche mon bouclier ; ma cuirasse est coupée ;
Mon sang coule... « O Morna, je ne t'ai point trompée ;
Regarde !... » Il dit, s'élance, et, découvrant son sein,
Sur la pointe du glaive en arrêt dans ma main...
Il tombe. Son aspect cessa d'être farouche.
Les mots de l'amitié revinrent sur sa bouche.
Mais leur son était faible et tremblant à la fois :
La perte de son sang ralentissait sa voix.
Sa voix meurt ; et son œil d'où la clarté s'envole,
De sa bouche expirante achève les adieux...
Ah ! je l'entends toujours, sa dernière parole !
Toujours son œil mourant resta devant mes yeux ! »

« Depuis ce coup, ma main, que son crime intimide...
Malheureuse est la main de Lémor fratricide !
Un ennemi sans gloire a traversé les flots :
J'ai combattu. Le sort a trahi mes héros.
Leurs mânes gémissants ont accusé mon crime.
Du forfait de son prince innocente victime,
A peine un faible reste a fui dans les déserts.

L'étranger peuplera nos villes solitaires ;
Nos femmes, nos enfants, languissent dans ses fers :
Il s'est assis vainqueur au tombeau de mes pères !
Et l'insolent orgueil des harpes étrangères
Dans mon palais sanglant insulte à mes revers.
Ma gloire est morte ! et moi, dans ce rocher sauvage,
Je mêlerai ma plainte au murmure des vents,
Jusqu'au temps où mon Ombre, en son épais nuage,
Dérobera ma honte aux regards des vivants.

« Et toi, belle Iona, belle et toujours chérie,
En vain tes yeux charmants, de regrets consumés,
Sur l'herbe de la plaine encor rouge et flétrie,
Cherchent au loin mes pas dans le sang imprimés...
Tu m'attends, l'œil en pleurs ! Pleure, et cesse d'attendre ! »

Il s'arrête et gémit. Ce souvenir si tendre
Calme de ses transports la sauvage fureur.
Il embrasse en pleurant l'ami de son malheur.
« Fédor, dit-il, témoin de ces larmes cruelles,
A mon fils grandissant sous le joug du vainqueur,
Garde-toi de porter les armes paternelles ;
J'ai fui ! » Son cœur se serre ; et sa bouche, à ces mots,
Se refuse à la plainte, et se ferme aux sanglots.

Cinq fois, depuis ce jour, l'étoile radieuse
Avait blanchi les flots de paisibles lueurs ,
Et la fraicheur des flots, l'ombre silencieuse,
N'avaient point de Lémor assoupi les douleurs.
Mais la sixième nuit, à l'heure où sur les fleurs
Descend, légère et douce, une humide rosée,
Le repos descendit dans son âme apaisée :

Calme, il ferma les yeux sur le sein de Fédor.
Il ne les rouvrit point à l'aube matinale;
Et quand de ses vapeurs la mer occidentale
Du soleil affaibli voila le disque d'or,
Sa paupière immobile était fermée encor.

Sous le chêne vieilli, près des vagues profondes,
Maintenant il repose, il dort au bruit des ondes ;
Et souvent le nocher qui vogue sur ces mers,
A travers le nuage et la brume des airs,
Aperçoit, au penchant de la côte rustique,
La pierre de sa tombe, et sur la pierre antique
Sa lance et son carquois par la ronce couverts.

PIÈCES DE CONCOURS.

Le *Discours sur l'indépendance de l'homme de lettres* obtint l'accessit au jugement de la classe de la langue et de la littérature (l'Académie française), le 2 janvier 1806.

Cette pièce n'est pas tout à fait telle qu'elle fut envoyée au concours. On a vu que l'auteur en avait retranché, *par ordre*, quatorze vers dont l'Académie s'était montrée scandalisée. J'ai été assez heureux pour retrouver ces quatorze vers, que je donne en note, page 376.

En revoyant son ouvrage depuis, Victorin Fabre en a supprimé huit vers, et il en avait effacé douze autres qu'il se proposait de remplacer par une transition. Le temps de la faire lui ayant manqué, j'ai dû sur ce point rétablir le texte primitif.

J. S.

DISCOURS

EN VERS

SUR

L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

Pro re pauca loquar.
VIRG. *Æneid.* Lib. IV.

Soit que de la raison interprétant les lois,
Dans l'esprit des mortels tu consacres ses droits;
Soit que la revêtant d'images plus chéries,
Tu l'amènes au cœur par des routes fleuries,
Philosophe ou poëte, épris des doctes sœurs,
Veux-tu jouir en paix de leurs chastes faveurs?

Vis libre, indépendant, seul maître de ton âme.
Loin d'un monde servile entretiens cette flamme,
Ce feu de liberté, dont les nobles élans
Font les mâles vertus, les sublimes talents.
Forme-lui dans ton âme une secrète enceinte.
Si d'un souffle étranger il éprouve l'atteinte,
Il meurt; et ton esprit sent languir sa vigueur :
La source en est tarie; elle était dans ton cœur.

Affranchi des erreurs d'une vie inquiète,
L'écrivain qu'elle inspire, au sein de la retraite,
Laisse couler en paix ses modestes loisirs.
C'est là qu'exempt d'honneurs, libre de vains désirs,
Au flambeau du Génie épiant la Nature,
Il la surprend sans voile, et la peint sans parure.
D'une tranquille étude il goûte la douceur,
Et la gloire pour lui naît au sein du bonheur.
Il se fait un Olympe au-dessus des orages.
Loin, bien loin sous ses pieds, un voile de nuages
Dérobe à ses regards ces flots tumultueux,
Ces écueils que la foudre éclaire de ses feux,
Cet océan sans ports, où gronde la tourmente,
Où, de l'ambition suivant l'étoile errante,
Les crédules humains, frêles jouets du sort,
Sans voile et sans boussole emportés loin du bord,
Se choquant dans la nuit, au milieu des orages,
L'un par l'autre brisés, confondent leurs naufrages [1].

[1] Ce sont les douze vers qui suivent que l'auteur voulait remplacer par une transition commençant ainsi :

Que je plains le talent sur ce gouffre penché
Et par l'ambition à la rame attaché !
C'est avec...

J. S.

Lui, tandis que les flots dispersent leurs débris,
Favorisé des vents et des astres amis,
Sans terreur, il s'élance aux plaines azurées.
De l'Olympe à sa voix les voûtes éthérées
S'ouvrent ; et son génie, échappant à nos yeux,
Sur l'aile de la Gloire, y vole au sein des dieux.
O culte des talents! renais dans ma patrie;
Réveille dans nos cœurs ta sainte idolâtrie;
Viens ranimer ce feu, cette sublime ardeur,
Qui du génie éteint rallume la splendeur;
Et qu'au sein des parfums d'une flamme sacrée,
Renaisse le phénix de sa cendre adorée.

Que dis-je? il n'est plus temps. Sur la terre penchés,
Les regards des mortels y rampent attachés.
Vainement sur leur front planerait le génie.
Mais lui-même, aspirant à son ignominie,
Il descend de sa gloire, et, par sa lâcheté,
Trop souvent il provoque un mépris mérité....
L'un, vouant à l'intrigue une Muse docile,
Brigue des vains honneurs la couronne servile;
Insensé! qui s'empresse aux pieds de la grandeur
D'enchaîner son génie, exilé de son cœur.
Cette chaîne, énervant la pensée asservie,
Ote à l'âme captive et la flamme et la vie.
Avec la liberté, qui ne l'inspire plus,
La gloire fuit ses chants à la faveur vendus.
L'autre, altéré de gain plus que de renommée,
Trafique des chansons d'une Muse affamée,
Et se laissant conduire à son avide espoir,
L'encensoir à la main, suit l'or et le pouvoir.
Le talent que dévore une ardeur mercenaire

Est tel que l'arbrisseau captivé dans la serre,
Et qui, se nourrissant de factices chaleurs,
Donne un pâle feuillage et de stériles fleurs [1].

Feras-tu, dans les cours que ta voix importune,
Ramper la flatterie aux pieds de la Fortune?
Crois-tu que d'un Crassus souffrant l'indigne appui,
Le dieu qui t'inspirait s'abaisse jusqu'à lui?
Malheureux! connais-tu la chaine qui te lie?
Il faut à tous ses goûts que ton âme se plie,
Qu'elle épouse la sienne, obéisse à sa voix.
Bientôt à ta pensée il va dicter des lois,
A son génie étroit asservir ton génie :
Il s'enorgueillira de ta gloire ternie;
De tes lauriers flétris il voudra se parer;
Et, fier de t'avilir, il croira t'honorer.
Ah! si d'un protecteur l'appui t'est nécessaire,

[1] Voici les quatorze vers dont l'Académie avait exigé la suppression, et qui se trouvaient ici après quelques détails retranchés depuis :

Garde-toi plus encor de l'intrigue rampante,
Et fuis de la faveur la charge trop pesante.
Crédule, ne va pas aux pieds de la grandeur
Enchaîner ton génie, exile de ton cœur.
Libre d'ambition, une âme noble et fière,
Sans insulter aux grands, fuit leur faveur altière.
Tel, pendant que la vigne, esclave des ormeaux,
D'une tige asservie à leurs jeunes rameaux
Les embrasse en rampant, croît, s'élève et s'enchaîne,
Au sommet de l'Hémus ou du Rhodope, un chêne
S'élance, sans appui, dans la voûte des airs,
Élève son front calme au milieu des éclairs,
Brave des vents ligués l'impuissante colère,
Et ne voit pas l'ormeau perdu dans la bruyère.

J. S.

Crois-moi, cherche un ami, mais un ami sincère ;
A ton libre génie il pourra pardonner.
Il donne ses bienfaits ; lui seul sait les donner ;
Lui seul de sa grandeur sait oublier la trace.
Le favori d'Auguste était l'ami d'Horace ;
Et par cette amitié, plus que par sa grandeur,
Avait acquis le droit d'être son bienfaiteur.
Mais dans ce siècle avare, où trouver des Mécènes ?
Non, non ; fuis des bienfaits qui deviennent des chaînes,
Des ennuis trop réels sous des biens apparents.
Protégé, diras-tu, du suffrage des grands,
Tu verrais aussitôt mille voix mercenaires,
De ce suffrage vain mille échos tributaires,
Du bruit de leur louange enfler ta gloire. Non.
Crains ce bruit dangereux, crains ce frêle renom,
Qui fuit comme l'éclair sans laisser de mémoire.
Peut-être moins vanté, mais avec plus de gloire,
Moins envié sans doute avec plus de bonheur,
Tu vivras, mourras libre ; et c'est là ta grandeur.

Mais follement épris d'une nue éclatante,
Si tu poursuis au loin sa faveur inconstante,
Toujours loin de toi-même emporté dans son cours,
Tu vas en un vain songe égarer tes beaux jours.
Détrompé, mais trop tard, à la retraite obscure
Tu viens redemander la paix et la nature,
Et, rentré dans la vie au point de la quitter,
N'entrevois le bonheur que pour le regretter.
Trop heureux si ton âme, à soi-même rendue,
Pouvait, en recouvrant sa dignité perdue,
Se rallumer encore au déclin de tes ans,
De ces jeunes ardeurs, foyer des grands talents ;

De ton hiver du moins éternisant le reste,
Venger de ton printemps l'égarement funeste;
Et, déplorant ces jours éclipsés pour jamais,
Trouver dans l'avenir le prix de tes regrets!

Voltaire, ce génie aux ailes étendues,
Qui, s'ouvrant dans les arts des routes inconnnes,
Dans leur empire immense était fait pour régner,
Crut trop à ces faveurs qu'il devait dédaigner.
Il pense, fatigué des lenteurs de sa gloire,
Hâter par les honneurs l'éclat de sa mémoire :
A ses yeux éblouis les honneurs sont offerts :
On lui promet la gloire; on lui donne des fers.
Loin de sa liberté qu'il outrage, et qu'il aime,
Il ne se trouve plus; il a fui de lui-même;
Son cœur s'est dépouillé de ses nobles transports,
Et son esprit aux fers sent languir ses ressorts.
La voix de la raison frappe alors son oreille;
D'un long rêve aussitôt son âme se réveille;
Cet éclat, ces honneurs, qu'il a trop expiés,
Fantômes du sommeil, il les foule à ses pieds.
Il fuit; et loin des cours, au sein de la retraite,
Va respirer l'oubli d'une vie inquiète,
Goûter la paix des champs, des bois silencieux;
La gloire et le bonheur l'attendaient en ces lieux.
Sur des monts écartés retrouvant son génie,
Il rend à ses destins son âme rajeunie.
Il vit pour l'univers; la raison, à sa voix,
Des peuples éclairés passe au conseil des rois :
Il proclame son culte, et vengeant ses outrages,
Ce génie immortel dans le long cours des âges
S'avance, encore armé de son flambeau vengeur,

Et chasse devant lui le faux jour de l'erreur [1].
Tel, près de se répandre en largesses fécondes,
Aux murs où de la Saône il adopte les ondes,
Le Rhône impétueux, égaré dans son cours,
Semble au sein de la terre englouti pour toujours ;
Mais bientôt, ramenant ses flots à la lumière,
Plus calme il s'agrandit dans sa libre carrière,
Et court, bordé de fleurs, de fruits, de pampres verts,
Du tribut de son onde enorgueillir les mers [2].

[1] Il est convenu de dire la nuit de l'erreur, comme on dit la nuit de l'ignorance. L'ignorance et l'erreur ne sont cependant pas la même chose. L'une nous laisse dans les ténèbres, et ne nous égare point ; l'autre nous donne des lumières trompeuses, et nous éclaire pour nous égarer. Il semblerait donc plus juste de dire *la nuit de l'ignorance*, et *le faux jour de l'erreur.*

[2] Avant de baigner les murs de Lyon et les campagnes charmantes qui l'entourent, le Rhône se perd tout entier à quatre lieues de Genève, disent les géographes, sous une voûte immense de rochers, d'où il sort ensuite près du pont de Grezin. Mais les géographes se trompent ; c'est à six ou sept lieues de Genève, à deux lieues au-dessous du pont de Grezin, que commence ce qu'on appelle dans le pays *la perte du Rhône.*

DISCOURS

EN VERS

SUR LES VOYAGES[1],

AUQUEL LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE (L'ACADÉMIE FRANÇAISE) DÉCERNA UN PRIX EXTRAORDINAIRE DANS SA SÉANCE DU 1er AVRIL 1807.

Summa sequar fastigia rerum.
VIRG. *Æneid.* Lib. I.

Les peuples en naissant, des peuples séparés,
Longtemps dans les forêts vieillirent ignorés :

[1] Cette pièce, composée à vingt-un ans, n'a pas été revue pour une nouvelle édition. Mais quant aux morceaux de Gama et de Colomb, j'ai trouvé, sur deux exemplaires, de nombreuses variantes entre lesquelles l'auteur se proposait sans doute de choisir lors d'une révision générale. J'ai été fort embarrassé dans ce choix, et peut-être me serai-je trompé. Aug. FABRE.

Auguste Fabre aurait sans doute aussi modifié les notes qui sont à la suite de l'ouvrage, si le temps ne lui eût manqué. J'en ai supprimé quelques-unes devenues inutiles par suite des corrections de Victorin, et j'ai cru devoir, pour la commodité du lecteur, rapprocher du texte celles qui n'avaient que deux ou trois lignes. J. S.

Longtemps ces monts altiers élancés dans la nue,
Des stériles déserts la profonde étendue,
Les fleuves indomptés et l'abîme des mers,
Cachèrent à leurs yeux le sauvage univers,
Et l'homme, de ce globe, aujourd'hui sa conquête,
Ne connut que l'asile où reposait sa tête.
Mais enfin, plus hardi, cherchant de nouveaux cieux,
Il jeta sur le fleuve un pont audacieux;
Les monts, par ses travaux, en routes s'abaissèrent;
Sur l'abîme étonné ses flottes s'élancèrent,
Sa hache ouvrit les bois à la course des chars,
Et le commerce unit les empires épars.
Des voyages naissants tel fut l'heureux ouvrage.

Alors, le genre humain s'éclaire d'âge en âge;
L'homme, inconnu longtemps, à l'homme est révélé;
A ses yeux attentifs l'univers dévoilé.
Il cherche, voyageur, la sagesse étrangère;
Il rend de sa raison le monde tributaire;
Et des arts cultivés en des climats divers,
Il assemble les fruits épars dans l'univers :
Abeille industrieuse, et qui, d'une aile agile,
Voltige sur la plaine odorante et fertile,
De l'arbuste onctueux y recueille les pleurs [1],
Et dérobe son miel au calice des fleurs.

Qu'un fat, vide de sens et rempli de lui-même,
Ridicule avec art, frivole par système,

[1] C'est, en effet, d'une sorte de gomme recueillie sur des arbustes que l'abeille compose la cire, au rapport de quelques naturalistes.

De plaisirs en plaisirs, dans l'univers errant,
Promène sa folie et son faste ignorant;
Qu'il achète à prix d'or, au gré de ses caprices,
De nouvelles erreurs, des remords et des vices;
De préjugés lointains qu'il revienne chargé,
Il a couru le monde et n'a point voyagé.

Le voyageur qu'instruit une raison sévère,
Aux climats étrangers marchant à sa lumière,
Interroge les mœurs, les sciences, les lois;
Et de l'expérience il consulte la voix.
Ainsi, dans sa recherche attentive et prudente,
Il trouve sur sa route, en leçons abondante,
Des arts et des vertus qu'il ne connaissait pas.
Sans doute, les vertus sont de tous les climats;
Mais que de préjugés, d'erreurs héréditaires
Affaiblissent en nous leurs sacrés caractères!
Le climat fait l'usage, et l'usage les mœurs [1].

[1] Cette doctrine sur l'influence des climats, émise par Hippocrate et développée par Montesquieu, a certainement en sa faveur l'autorité de deux des plus grands hommes qui aient honoré le genre humain. Cependant Victorin Fabre la trouvait avec raison trop absolue. Après avoir approfondi, comme il l'avait fait, les bases de la politique et la marche de la civilisation, il connaissait mieux que personne toutes les autres sources d'où peuvent provenir les mœurs des peuples. Chez les nations barbares ou à demi barbares, les mœurs dépendent surtout des doctrines consacrées par les prêtres; chez les peuples civilisés, des opinions répandues par les écrivains; ce qui revient à peu près au même, car, chez les barbares, les prêtres sont presque toujours des poëtes. Sans doute ces prêtres, ces écrivains, adaptent en général leurs préceptes au climat, et, de plus, ils éprouvent eux-mêmes l'influence du pays qu'ils habitent; mais cette influence est bien moins vive sur des esprits supérieurs que sur le commun des hommes, et plusieurs d'entre eux se sont attachés à la combattre par leurs institutions.

Celui qui des humains compare les erreurs,
Apprend à les connaître et se connaît soi-même :
Son esprit éclairé, de la vertu qu'il aime
Développe en son cœur le germe fructueux,
Et la saine raison fait l'homme vertueux.

Ainsi pensaient du moins ces enfants de la Grèce
Qui couraient à Memphis apprendre la sagesse,
Quand Neptune à la voile à peine était soumis,
Que l'aviron, guidé par des astres amis,
S'instruisait, moins timide, à quitter le rivage.

Depuis, avec plus d'art, on osa davantage.
Le pilote a cessé de lire au front des cieux
Sa route, qu'un nuage éclipsait à ses yeux.
L'aimant conduit la voile, et la voile intrépide,
Sous ce guide plus sûr prend un vol plus rapide.
Partout de l'Océan les chemins sont ouverts.
Gama, qui le premier ose affronter ces mers
Dont le double tropique embrase les rivages,
En arrache l'empire au *géant des orages*,
Et le Gange et l'Indus nous versent leurs trésors.
Pour le luxe d'Europe éclatent sur ces bords
Le rubis enflammé, l'étincelante opale ;
Cet azur qui mûrit aux plaines du Bengale [1];

Du reste, même à vingt et un ans, Victorin Fabre, malgré les imposantes autorités qui recommandent cette opinion, ne la présentait qu'avec les formes du doute, puisque après l'avoir exprimée, il ajoutait :

Ainsi pensaient du moins ces enfants de la Grèce.

J. S.

[1] L'indigo.

Ce duvet d'un arbuste [1], et des rayons du jour,
La pierre colorée aux champs de Visapour

Plus hardi ce Génois qui dans le sein de l'onde
A l'Europe étonnée annonce un nouveau monde.
En vain l'orage en feux éclate sur les eaux,
La discorde en fureur gronde dans ses vaisseaux,
La faim suit à pas lents sa course solitaire,
Tout cède : son destin est d'agrandir la terre.
Échappée à l'orage et franchissant les mers,
Déjà flotte sa voile au nouvel univers
Que des bords du Mexique aux flots de l'Orellane,
Promet à ses héros l'audace castillane.

Ils accourent, portés sur des monstres fougueux,
Retentissants de fer, étincelants de feux.
Devant ces dieux guerriers, sous les traits de leur foudre,
Tombent les nations, et les trônes en poudre [2] ...
Ou plutôt, ces brigands, de carnage enivrés,
Dans les sources de l'or, tigres désaltérés,
N'ont vu dans ces climats, que l'or n'a pu défendre,
Qu'un monde à dépouiller et du sang à répandre.
Tout un peuple expirant sous des maîtres cruels,
Suit au tombeau ses dieux brisés sur leurs autels;
Ses temples sont en cendre, et ses villes brûlantes.
O Colomb! à l'aspect de leurs ombres tremblantes,
Ta sublime conquête allume tes remords,

[1] Le coton.

[2] Les chevaux, le fer, les armes à feu, étaient inconnus aux peuples du Nouveau Monde : ils leur parurent autant de monstres ou de prodiges; les Espagnols qui les possédaient furent regardés comme des dieux.

Et tes mânes troublés gémissent chez les morts [1].

Eh ! qui ne maudirait ces pirates barbares,
Brigands civilisés, dont les poupes avares
Portent à l'Indien, libre dans ses déserts,
L'esclavage d'Europe et le poids de nos fers?
Qu'ils expirent, flétris de leur gloire sanglante !
Mais honneur à celui dont la voile innocente,
Sur des peuples nouveaux répandant les bienfaits,
De leur voile homicide expia les forfaits !
Il n'allait point chercher sur les gouffres de l'onde
Le diamant, trempé des pleurs du Nouveau-Monde,
Ou ravir au Niger ses peuples expirants,
Dont le sang, à flots d'or, coule aux mains des tyrans.
Non, non, l'humanité sanctifiait sa course.
Sous la zone de feu, sous les glaces de l'Ourse,
O Cook ! dans tes vaisseaux elle errait sur les mers;

[1] Sur l'un des exemplaires chargés de variantes, se trouve une autre version de tout ce morceau, que j'ai hésité à placer dans le texte parce qu'il m'a paru que Victorin voulait y ajouter quatre vers laissés en blanc, mais que je crois devoir transcrire ici :

VARIANTE. Plus hardi ce Génois qui dans le sein de l'onde
A la terre agrandie annonce un nouveau monde.
La trombe le poursuit ; ce tonnerre des eaux
Fait gronder leur colonne autour de ses vaisssaux ;
Ils suivent, égarés par des vapeurs légères,
Sur l'océan désert des îles mensongères ;
Leurs flancs lassés des flots s'entrouvrent sous ses pas;
La révolte en fureur sur lui lève le bras ;
Tout céde; il accomplit ce qu'il osa prédire ;
Et Cortez et Pizarre ont un monde à détruire.

Ils accourent, portés sur des monstres fougueux,
Retentissants de fer, étincelants de feux :
Dans leur main l'éclair brille, et la terre, effrayée,
Devant ces dieux cruels tremble au loin foudroyée.

AUGUSTE FABRE.

Les bienfaits à la main, parcourait les déserts;
A l'Indien sauvage apportait l'industrie,
A ses stériles champs les arts de ta patrie;
Le taureau, qui traçait, instruit par l'aiguillon,
Dans les plaines d'York un fertile sillon;
Le coursier qui naguère, aux bords de la Tamise,
Mordait un frein doré de sa bouche soumise;
Et cet utile fer qui n'avait point encor,
Frappé de son tranchant les chênes de Windsor.

Un jour, par la charrue en sillons déchirées,
Ces îles, si longtemps de Cérès ignorées,
Verront en longs épis se hérisser leurs flancs,
Nos fruits, de là les mers, s'élever dans leurs champs;
La brebis d'Albion au fuseau des bergères
Apporter en tribut ses laines étrangères;
La faucille sans art s'essayer aux moissons;
Et le ciseau timide effleurer les toisons.

Alors, ô Cook! alors, quand la nuit, descendue,
Viendra dans les sillons surpendre la charrue,
L'Indien, étonné de ses riches guérets,
A ses fils attendris contera tes bienfaits :
Ses fils à leurs enfants en rediront l'histoire;
Et, la reconnaissance éternisant ta gloire,
Tu vivras en ces lieux dans le cœur des humains,
Comme un dieu protecteur dont les fécondes mains
Ont versé dans leurs champs, dans leurs humbles chaumières,
L'abondance et les arts inconnus à leurs pères.

Toi donc qui sur ses pas cours sillonner les mers,
Veux-tu vivre à jamais chez vingt peuples divers

Et remplir l'Océan de ta gloire adorée?
De son humanité suis la terre honorée;
Que son image, encore errante sur les eaux,
Vole devant ta poupe et guide tes vaisseaux.

Mais connais les périls où ce projet t'engage;
Non moins que ses vertus imite son courage.
Calme quand la tempête, éclatant sur les flots,
Gravait la mort présente au front des matelots [1],
Il a vu, sans pâlir, les trombes menaçantes
Faire gronder dans l'air leurs colonnes errantes;
Trois fois il a tenté les abimes couverts
D'un océan glacé par d'éternels hivers;
Et trois fois des hivers, de l'abime et des glaces,
Sa voile triomphante a trompé les menaces.

Déjà loin de ces bords, flottante dans les airs,
Cette voile apportait, des bouts de l'univers,
Des usages, des mœurs, des lumières nouvelles.
L'Europe le demande à ces mers infidèles.
En vain, le bras armé de nos foudres vengeurs,
Bellone sur les eaux promène ses fureurs :
La France, protégeant un nouveau Bougainville,
Permet à son retour une route tranquille.
Nos pavillons guerriers, fumants de sang anglais,
Offriront à ses yeux les palmes de la paix,
Et leur foudre un moment grondera sans colère.

Aux rives d'Albion, errante, solitaire,
Les yeux pleins d'espérance et de larmes couverts,

1 Præsentemque viris ostentant omnia mortem.
VIRG. *Æneid*. Lib. I.

Une épouse l'appelle aux bords des flots déserts :
Craintive, et dans sa main des palmes toutes prêtes,
Elle demande au ciel d'écarter les tempêtes.
« Malheureuse!... tes vœux ne sont pas entendus,
Un vain espoir t'abuse... et ton époux n'est plus! »

Tombé sous le couteau dans une île sauvage,
Vainement ses regards, tournés sur le rivage,
Cherchèrent un ami qui reçût ses adieux.
Exilé de la tombe où dorment ses aïeux,
A peine quelques fleurs, une larme furtive,
A consolé son ombre outragée et plaintive [1].
Mais vous, qu'au sein des flots sa poupe allait chercher,
Peuples ! qu'à ses bienfaits les mers n'ont pu cacher,
Si de l'humanité cette auguste victime,
Loin de ces bords sanglants et souillés par le crime,
Sur vos bords qu'elle aimait se plaît à revenir,
Puisse votre bonheur croissant dans l'avenir,
Doux fruit de ses travaux, en être le salaire,
Et de son ombre errante apaiser la colère !

[1] A peine... a consolé. Espèce de licence dont les exemples sont fréquents dans *Racine* et dans *Boileau*, qui se la permettaient à l'imitation des anciens. Cependant, si l'exactitude grammaticale paraît exiger ici un pluriel, il est aisé de mettre *consolèrent, ont apaisé*, ou tout autre équivalent; mais *a consolé* a paru plus doux.

NOTES

DU DISCOURS SUR LES VOYAGES.

NOTE *a*, page 382.

Des voyages naissants tel fut l'heureux ouvrage.

Pour tracer une légère esquisse des grands effets des voyages sur la civilisation, il a paru indispensable de remonter à ces premiers rapprochements des peuples, d'abord si lents, si imparfaits sans doute, mais si importants et si fertiles en résultats. Non-seulement ils ont été la source de tout ce que les voyages ont produit ensuite d'heureux et d'utile au genre humain ; non-seulement c'est à cette première cause qu'il faut remonter si l'on veut apprécier avec justesse et envisager dans leur vrai jour les événements qui suivirent, les effets généraux et les principales époques des voyages ; mais parmi ces effets, j'ose le dire, les plus mémorables sont encore ces mêmes rapprochements ; et entre toutes ces époques fameuses, il me semble que cette première époque est aussi la plus digne de fixer l'attention. La découverte même d'un nouveau monde n'a rien eu d'aussi important pour celui-ci que cette première alliance des nations, quand les voyages, les arts nais-

sants, le commerce et la civilisation croissante, ont *uni les empires épars.*

Les arts utiles à la vie, les arts mécaniques, furent les premiers cultivés; les premiers, ils servirent à former des relations constantes entre les individus, et bientôt entre les peuples mêmes. C'est en ce sens qu'on a pu dire que le fer, la fusion et la préparation des métaux avaient civilisé les peuples. Contre l'opinion de *d'Alembert* et de quelques autres écrivains dont je respecte d'ailleurs l'autorité, il paraît que, des arts purement mécaniques, les hommes s'élevèrent à ce qu'on nomme les arts libéraux, tels que la poésie et l'éloquence; et que ce ne fut que longtemps après qu'ils s'adonnèrent à l'étude des sciences et de la philosophie. C'est ce qu'il serait facile de démontrer, non par de simples conjectures fondées sur la nature de l'esprit humain, mais d'après les monuments historiques découverts, ou plus particulièrement examinés sur la fin du dernier siècle, par des voyageurs, des philosophes et des érudits, tant français qu'anglais ou espagnols. Or, la philosophie et les sciences étaient dès longtemps cultivées et florissantes en Asie, que le reste du monde était encore sauvage. Ceci suppose la civilisation la plus reculée : le pays le plus fertile a été aussi le premier peuplé, le plus tôt civilisé. Il est vrai de dire, au figuré comme au propre, que la lumière nous est venue de l'Orient. Elle nous a été apportée par les voyages. Les voyages, le commerce, les besoins mutuels, établirent des relations constantes entre les divers peuples de l'Asie; les conquêtes, les invasions, si fréquentes dans leur histoire, soumirent souvent aux mêmes lois des nations différentes de mœurs, d'origine et de langage. Ainsi les Chaldéens, les Persans, les peuples de l'Inde, se transmirent tour à tour leurs usages, leurs sciences et leurs erreurs. Je ne parle point des Chinois, quelle que soit leur antiquité : il semble qu'ils furent toujours, du moins en apparence, séparés des autres nations.

L'Égypte seule, en Afrique, paraît avoir eu des relations fréquentes avec les anciens peuples de l'Asie. Sans doute ils se sont mutuellement appris quelque chose de ce savoir et de cette sagesse tant vantée par les peuples modernes. L'Égypte, par les voyages, devint l'école des Grecs : on sait combien de citoyens de la Grèce allèrent s'instruire à Memphis dans les sciences, les

arts et la philosophie morale. Il suffit de nommer parmi eux *Thalès*, *Solon*, *Platon*, *Démocrite* dont la doctrine sur les phénomènes du monde semblerait avoir servi de base au système de notre *Descartes*, et ce *Pythagore*, dont le génie avait devancé les découvertes de *Newton*. Instruits par les voyages, ils instruisirent la Grèce, et la Grèce à son tour instruisit notre Europe encore barbare. Peut-être serait-il aussi curieux qu'utile de chercher quelle influence elle exerça par ses colonies sur certains peuples des Gaules et du Latium, avant même la fondation de Rome...

— C'est ainsi que les premiers rapprochements des peuples, préparés par les voyages et cimentés par le commerce, ont frayé la route aux progrès de la civilisation sur le globe. Ces relations primitives une fois établies, les sciences, les *arts voyageurs*, ont parcouru lentement, mais d'un pas sûr, les trois anciennes parties du monde. La société naissante chez des hordes sauvages, le pouvoir fondé, les mœurs adoucies, les lois données à des peuples nouveaux par des dieux citoyens, tels sont les effets non interrompus de ces premières liaisons si heureuses et si bienfaisantes. On pourrait en conduire la chaîne jusqu'aux grandes époques modernes de la navigation, telles que la découverte d'une route aux Indes orientales par l'Océan, découverte longtemps regardée comme impossible, faite par *Vasco de Gama* en 1497, et à laquelle il faut rapporter tout le commerce que fait aujourd'hui l'Europe avec les Indes; la découverte de l'Amérique par *Colomb*, etc., et des voyages non moins remarquables, à les envisager sous un autre aspect, tels que ceux du capitaine *Cook*, précédés et suivis par les voyages de MM. *de Bougainville* et *de la Peyrouse*, noms chers à la France, et dont je me serais empressé d'orner ce *Discours*, si ce plaisir ne m'eût été interdit par les bornes qui m'étaient prescrites, et par le plan que je me suis tracé.

—

Note *b*, page 384.

Gama, qui le premier osa tenter ces mers
Dont le brûlant tropique embrase les rivages,
En arrache l'empire au *Géant des orages*.

Allusion à cette fiction célèbre de la Lusiade. — La flotte de *Gama* est près de doubler le promontoire des Tempêtes (aujourd'hui le cap de Bonne-Espérance). Le démon de ces mers inconnues, s'élevant au-dessus des flots, lui apparaît entouré des vents, des tonnerres et des orages, etc.

Quelques savants prétendent qu'*Euthymènes*, navigateur marseillais, s'efforça, 320 ans avant l'ère vulgaire, de parvenir jusqu'à ce cap de Bonne-Espérance, que les Phéniciens avaient, dit-on, doublé trois siècles auparavant. — Plus on pénètre dans l'histoire de ces siècles lointains, plus on voit combien nos peuples modernes ont été devancés en tout genre par les peuples de l'antiquité.

Note *c*, page 386.

Il n'allait point chercher sur les gouffres de l'onde
Le diamant trempé des pleurs du nouveau monde, etc.

On a cru longtemps qu'il n'y avait des mines de diamants qu'aux Indes orientales. Mais, en 1728, on en découvrit au Brésil : ce furent des esclaves qui, en ramassant des paillettes d'or, trouvèrent ces pierres étincelantes qu'ils rejetaient comme inutiles, et qu'on reconnut être de véritables diamants. La recherche en fut si heureuse, que la flotte de *Rio-Janeiro* en apporta dans un seul voyage en Europe onze cent quarante-six onces. La cour de Portugal conféra le droit exclusif de la fouille des diamants à une compagnie, qui ne dut y employer d'abord que six cents esclaves, nombre bien augmenté depuis.

NOTE *d*, page 388.

Nos pavillons guerriers, fumants de sang anglais,
Offriront à ses yeux les palmes de la paix ;
Et leur foudre un moment grondera sans colère.

On n'a point cherché dans ces vers l'occasion d'exprimer quelques usages de marine qui n'étaient point encore entrés dans le langage poétique, tels *que le salut en mer*, etc. ; mais on n'a pas cru devoir passer sous silence un trait historique, si honorable pour notre patrie, une action généreuse digne de servir de modèle à tous les peuples civilisés, et dont la France peut s'applaudir d'avoir donné le premier exemple.

Durant la navigation de *Cook*, la guerre avait éclaté entre la France et l'Angleterre. M. *de Sartine*, ministre de la marine, écrivit, le 19 mars 1799, *à tous les commandants des vaisseaux de Sa Majesté* (*Louis XVI*), une circulaire ainsi conçue : « Le capitaine *Cook*, qui partit de Plymouth au mois de juillet 1776, à bord de la frégate *la Résolution*, et en compagnie de *la Découverte*, capitaine *Clerke*, pour tenter des découvertes sur les côtes, îles et mers du Japon et de la Californie, doit être sur le point de retourner en Europe. Comme de pareilles entreprises sont d'une utilité générale pour toutes les nations, la volonté du roi est que le capitaine *Cook* soit traité comme le commandant d'une puissance neutre *et alliée*, et que tous les capitaines de vaisseaux armés qui rencontreront ce navigateur célèbre, l'informent des ordres de Sa Majesté à son égard, et en même temps lui fassent connaître qu'il doit lui-même s'abstenir de toute espèce d'hostilité, etc. »

On sait que cette démarche noble et généreuse avait été suggérée au ministère par M. *Turgot*. « Quand la guerre, dit son ami M. *de Condorcet*, fut déclarée entre la France et l'Angleterre, M. *Turgot* sentit combien il serait glorieux pour la nation française que le vaisseau du capitaine *Cook* fût respecté à la mer. Il composa un mémoire dans lequel il prouva que l'honneur, la raison et même l'intérêt dictaient cet acte de respect pour l'humanité ; et ce fut d'après ce mémoire, dont l'auteur demeura inconnu pendant sa vie, qu'on donna l'ordre de ne pas traiter comme ennemi le bienfaiteur commun de toutes les nations de l'Europe. »

LES

EMBELLISSEMENTS DE PARIS.

PIÈCE

COURONNÉE PAR LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE
(L'ACADÉMIE FRANÇAISE) LE 10 AVRIL 1811.

—

Quand l'heureux Amphion, placé par la victoire
Au trône de Cadmus, qu'ennoblissait sa gloire [1],
Posant le bouclier, le glaive des combats,
Agrandit les remparts défendus par son bras,
On dit que, du héros reconnaissant l'empire,

[1] Amphion ne fut couronné roi de Thèbes qu'après avoir vaincu de nombreux ennemis. D'autres princes avant lui avaient régné dans cette ville, fondée par Cadmus ; mais Amphion fut le premier qui *l'entoura de remparts* et lui donna des monuments publics.

Les pierres s'élevaient aux accords de sa lyre.
Tels furent les récits dont Thèbes autrefois
Honora les bienfaits du plus grand de ses rois,
Bienfaits environnés d'héroïques prestiges.
Français! voici le temps d'expliquer ces prodiges.
Chez un peuple guerrier, sur la *terre de Mars*,
Cette lyre divine élevant les remparts,
A des chants belliqueux mêlant son harmonie,
C'est l'accord du pouvoir, des arts et du génie.
J'en atteste nos murs, et ces hardis travaux,
Ces arcs triomphateurs, ces temples des héros,
Qui, des grands souvenirs nobles dépositaires,
Diront à nos neveux la gloire de leurs pères.

Tandis que de nos tours dominant la hauteur,
Le bronze des vaincus prend les traits du vainqueur[1];
Quand le marbre s'anime au flambeau de l'Histoire;
Quand, sous le char d'airain que guide la Victoire,
La porte triomphale, au sein de nos remparts,
Joint sa pompe guerrière à la pompe des Arts;
Vous tous qui, mutilés et chargés d'un long âge,
Cédez avec lenteur au temps qui vous outrage,
Edifices pompeux des François, des Henris,
Affermissez vos murs, rejetez vos débris,
Et, d'un luxe nouveau déployant la richesse,
Recommencez le cours d'une longue jeunesse.

Toi surtout, qui vieillis avant d'être achevé,
Monument que dix rois n'avaient pas élevé,

[1] *Ex ære capto* (inscription de la colonne élevée sur la place Vendôme).

Répare ces lenteurs d'une imparfaite gloire,
Qui, même en l'honorant, accusait leur mémoire.
Napoléon a dit à ce Louvre orgueilleux :
« Sois le palais des rois et l'Olympe des dieux ; »
Soudain, avec cent bras, la grue obéissante
Élève sur ces murs la poutre frémissante;
La pierre, qui gémit sous l'acier des marteaux,
En socles s'arrondit, se courbe en chapiteaux;
Le monument s'achève, et sa pompe nouvelle
Pare, sans la cacher, sa vieillesse immortelle.

Oui, ne l'effacez point, respectez ses débris :
Les nobles souvenirs errent sous ces lambris.
Ici, Colbert, Villars, et Tourville et Turenne,
Illustraient de Louis la grandeur souveraine;
Ici, de Montausier la généreuse voix
Instruisait aux vertus l'héritier de nos rois;
Ici viennent s'unir leurs augustes images
A ces marbres chargés de vingt siècles d'hommages,
A ces dieux, de la Grèce immortels habitants,
Qui protégeaient ses lois, guidaient ses combattants,
Se couronnaient de fleurs aux jours de ses conquêtes,
Partageaient ses plaisirs, ses travaux et ses fêtes.
Hélas ! ils ont aussi partagé ses revers !
La Grèce, qui de Rome avait reçu des fers,
A vu, dans leur exil, ces familles divines
Aborder en tremblant le dieu des Sept-Collines,
Son aigle inexorable et son sénat de rois.
Conquis, après mille ans, par de nouveaux exploits,
Ces illustres bannis, que le droit de la guerre
A deux fois réservés aux vainqueurs de la terre,
Ont trouvé dans nos murs, pour fixer leurs destins,

Et l'olivier d'Athène et l'aigle des Romains.
Le Capitole même, où n'est plus la victoire,
A vu passer comme eux du parti de la gloire
Ses héros, ses grands dieux, ses pénates mortels [1].
Sans changer de patrie ils ont changé d'autels :
La Rome des Césars n'est plus aux bords du Tibre.
Rome de Léon Dix, et Florence encor libre,
Des chefs-d'œuvre d'un siècle ennobli par les arts
Ont payé nos succès, enrichi nos remparts.
Le crayon d'Ausonie et les pinceaux belgiques [2]
Décorent ce palais, séjour des dieux antiques,
Et la main des Le Brun, sur les peuples vaincus,
Y fait régner encor les rois qui ne sont plus.
O pouvoir du génie et des veilles savantes!
Des marbres immortels et des toiles vivantes,
Dans ce temple des arts rapprochent tous les lieux,
Les siècles, les talents, les héros et les dieux.

Tels, si vous parcourez le jardin qui rassemble
Ces végétaux lointains surpris de vivre ensemble,
Dans cet espace étroit s'offriront à vos yeux
Ce dattier dont Memphis adora les aïeux;
Cet arbre qui nourrit l'Indien des Deux-Mondes
Et lui verse un lait pur de ses grappes fécondes;
La flèche du palmiste et ses chapiteaux verts;

[1] On sait que les anciens distinguaient les grands dieux, *magni dii, dii immortales;* les dieux citoyens, *dii indigetes;* les dieux particuliers des familles, que chacun était libre de choisir à sa fantaisie, *dii penates*, etc.; tous divisés en deux classes principales, *dii majores, dii minores.*

[2] On a voulu exprimer dans ce vers ce qui distingue le plus éminemment l'école italienne et l'école flamande, dont l'une est célèbre surtout par la perfection du dessin, l'autre par la beauté du coloris.

Le coton blanchissant qui mûrit dans les airs,
Les cèdres parfumés, et la palme inodore
Qui s'abandonne aux vents, dans les champs de l'aurore
Exilés, aujourd'hui citoyens dans nos bois.

Ainsi de tous les arts conquis par nos exploits
Ont fleuri dans nos murs les palmes immortelles.
Le génie, enflammé par d'éclatants modèles,
Illustrant le ciseau, le crayon, le burin,
D'une héroïque ardeur fait palpiter l'airain,
Donne au marbre les traits et la voix de l'histoire [1],
Transporte sur la toile, où se peint la victoire,
Le choc des légions... que verra l'avenir ;
Ou, fier d'éterniser un plus doux souvenir,
Sur les foudres éteints de Bellone enchaînée,
Aux autels de la Paix il conduit l'Hyménée [2].

Cependant à l'éclat de ces arts fastueux
S'allie avec noblesse un luxe fructueux.
La Seine, sans offense, a pu gonfler ses ondes;
Des remparts élevés sur ses grottes profondes
Le sommet s'élargit et protége ses bords.
Je vois ses ponts nouveaux unir ses nouveaux ports.
Leur voûte s'affermit sur la plaine mobile;
Et les chars vont rouler où fuit la rame agile.
Jardins, bordez le fleuve; et vous, frais boulevarts,
D'une double ceinture ombragez nos remparts;
Tombez, cachots impurs [3]; naissez, grands édifices,

[1] Bas-relief du Louvre, par M. Moitte.

[2] Un grand nombre de peintres connus ont traité ces divers sujets. Il serait superflu de nommer les plus célèbres.

[3] Le Temple, le Châtelet, etc.

Aux mœurs, à l'indigence, au commerce propices :
La main qui fait les rois posa vos fondements.

Tu les avais prévus ces sages monuments,
Immortel écrivain, peintre éloquent d'Alzire.
Quand ta plume légère *embellit Cachemire* [1],
Tu disais : « Des saisons prévenant les hasards,
Empruntez à Delhy ses prévoyants bazars. »
— Ils s'élèvent : déjà leur utile prudence
De la moisson prodigue enferme l'abondance,
Et des secrets trésors de la fécondité
Conserve l'héritage à la stérilité [2].

Tu disais : « Dans vos murs, où la misère implore
Ce pain qui la fait vivre et qui la déshonore,
Verrai-je aux malheureux quelque asile s'ouvrir ?
Roi, ce sont tes sujets, qu'il te faut conquérir ;
Mets l'outil nourricier dans leur main diligente. »
— Ces vœux sont exaucés : à la foule indigente
S'est ouvert l'atelier de nos arts plébéiens [3],
Asile où le travail forme des citoyens,
Rend les cœurs au devoir, les bras à la patrie.

Tu disais : « Des Romains imitez l'industrie :
Qu'au sein de vos cités multipliant leur cours,
Les fleuves asservis vous prêtent leurs secours. »
— Eh bien ! sous nos remparts une route secrète,

[1] Voyez dans le Voltaire de Kehl, XXXVI[e] volume, le premier des *Dialogues* ou *Entretiens philosophiques*, intitulé *Des Embellissements de la ville de Cachemire*.

[2] Greniers d'abondance.

[3] Dépôts de mendicité.

De la nymphe d'Arcueil et du dieu de l'Yvette,
Qui dans un lit de fer y grondent enchaînés,
Fait couler avec art les flots disciplinés.
L'air qui les comprimait les rend à la lumière;
Dans les plaines de l'air leur fougue prisonnière
S'échappe en frémissant de ce lit souterrain:
Naïades! respirez par ces tubes d'airain;
Au faîte des palais lancez vos girandoles;
De vos franges d'albâtre entourez ces coupoles;
Montez, tourbillonnez, flottez au gré des vents,
En voile diaphane, en panaches mouvants;
Et tandis qu'au soleil votre gerbe limpide
Disperse le brouillard de sa poussière humide,
Et, dans l'air qui s'épure à son flot argenté,
Verse au loin la fraîcheur et répand la santé,
Tombez sur ces gradins en bruyantes arcades[1];
Sur le pavé glissant retombez en cascades;
Que le flot qui serpente et qui lave nos murs
Chasse un limon bourbeux dans des canaux obscurs.
C'est ainsi que d'un roi la féconde puissance
Fait du luxe un bienfait, même pour l'indigence.

Mais d'un peuple nombreux prévenir les besoins,
Est-ce donc tout le fruit de ses généreux soins?
Non; il veut que des arts la pompe tutélaire
Imprime à tout ce peuple un noble caractère.
Il dispute à l'oubli les vertus, les exploits;

[1] On sait que la *Fontaine des Innocents*, plus particulièrement décrite dans ce passage, ne donne constamment une eau pure et abondante que depuis l'achèvement des travaux rappelés dans les vers précédents.

Fait asseoir L'Hôpital au portique des lois [1];
Place un guerrier fameux sous le dais funéraire,
Près de l'autel funèbre où repose Voltaire;
Et sur ces grands débris confiés au tombeau
De l'immortalité fait veiller le flambeau.
Par lui, des monuments la visible éloquence
Raconte le bienfait, redit la récompense;
Agrandit le passé d'un noble souvenir;
D'un vertueux exemple enrichit l'avenir;
Propage des talents la sainte idolâtrie,
Et grave dans les cœurs la gloire et la patrie.

Oui, ranimer l'honneur, enflammer le devoir,
Tel des grands monuments fut toujours le pouvoir;
Et sans chercher ailleurs tant d'exemples célèbres
Qui de la nuit des temps ont percé les ténèbres,
Voyez chez les Romains, au mépris des licteurs,
Un nouveau Marius braver les sénateurs :
Caton même se tait, tout est glacé de crainte.
Le consul s'est levé : sa voix terrible et sainte
Implore les autels de *Jupiter Stateur* [2].
A ce grand souvenir, à ce nom protecteur,
Le sénat se rassure; il voit l'auguste idole,
Comme au temps de ses rois, sortir du Capitole :

[1] Il serait sans doute superflu de désigner plus particulièrement les statues, les temples, les monuments de tous genres auxquels on fait allusion dans ces vers, et qui sont exposés aux yeux de tout le monde.

[2] Allusion à cette fin de la première Catilinaire : « Et toi, Jupiter Stateur, dont le temple a été élevé par Romulus sous les mêmes auspices que Rome même! toi, nommé dans tous les temps le soutien de l'empire romain! tu préserveras de la rage de ce brigand tes autels, ces murs et la vie de nos citoyens, etc. »

Catilina frémit, le foudre menaçant
Semble déjà tombé sur son front pâlissant ;
Il fuit... l'aigle vengeur poursuit l'incendiaire :
Il meurt. Et le sénat, le peuple, Rome entière,
Dans le temple où jadis triomphaient ses aïeux,
A ce nouveau triomphe appelle encor ses dieux,
Et croit que du consul éclairant la victoire,
L'astre de Jupiter luit sur le char d'ivoire [1].

Ainsi, chez nos neveux, en des siècles nouveaux,
Leur roi, si la fortune avait fui ses drapeaux,
S'écrirait : « Je t'implore, ô temple tutélaire [2]
Où des mânes guerriers le culte héréditaire
Sur un marbre vieilli fait triompher encor
Les vainqueurs d'Iéna, les vainqueurs du Thabor! »
Sa douleur des héros invoquerait l'exemple ;
Les héros indignés sortiraient de leur temple,
Et nos soldats, conduits par ces chefs belliqueux,
Forceraient la fortune à les suivre comme eux.

Monument protecteur, hâte-toi de paraître!
Sur le marbre et l'airain hâtez-vous de renaître,

[1] Ces deux derniers vers sont une imitation de Virgile, qui peint le vainqueur d'Antoine, *Stans celsa in puppi*, et ajoute, *Patriumque aperitur vertice sidus*. On n'a fait que substituer à la *poupe* guerrière le char des triomphateurs, et *l'astre* de Jupiter Capitolien, dieu tutélaire de Rome, à l'étoile de César, génie tutélaire de son fils adoptif Octave-Auguste. Personne n'ignore combien ces sortes d'images étaient familières aux poëtes de l'antiquité. On pourrait en citer de nombreux exemples; et j'ai cru qu'il était encore permis de les employer dans des sujets tirés de l'antiquité même.

[2] Le temple de la Gloire qui va s'élever en face du palais du corps législatif.

Vous que dans son enceinte appellent vos exploits!
Oh ! quand viendra le jour où l'arbitre des rois
Sur le char de la paix conduira la victoire
Du *Palais de l'Honneur* au *Temple de la Gloire!*...
Il est venu : déjà l'aigle triomphateur,
De ce dôme élancé, plane sur sa hauteur,
Et porte dans les cieux la palme et le tonnerre;
Le bronze retentit sans alarmer la terre,
Et, chassant les vapeurs de l'Orient vermeil,
Aux fêtes de la Gloire invite le soleil.
Les clairons belliqueux, les lyres poétiques,
Des fêtes de la Gloire entonnent les cantiques.
« Gloire! » Le char paraît, devançons les coursiers.
« Gloire! » Suivez le char et semez les lauriers...
Le temple s'ouvre : aux yeux de la foule attendrie
Paraissent les héros qu'a pleurés la patrie;
Voilà leurs noms, leur cendre et leurs traits immortels[1].
La patrie en ce jour, au pied de leurs autels,
Apporte le tribut de sa reconnaissance.
Enflammant tous les cœurs, la voix de l'éloquence
Fait retentir ces murs du bruit de leurs exploits;
Et, comme aux chants du barde on voyait autrefois
Des fantômes guerriers s'agiter les nuages,
J'ai cru voir des héros tressaillir les images.
A tout ce qui fut grand et qui servit l'État,
Sur les mers, dans les camps, au lycée, au sénat,
La déité du temple apporte la couronne.
Le marbre la reçoit, le monarque la donne;
Et plus grand qu'en ces jours de succès périlleux,

[1] Les urnes, les statues des grands hommes, les tables de marbre où leurs noms doivent être gravés.

Sur un trône entouré de ces morts glorieux
Qu'invoque la patrie et que l'Europe admire,
De ses vastes regards il parcourt son Empire.
Sur des monts aplanis il voit les chars rouler,
Loin du lit paternel des fleuves se mêler,
La gerbe des marais fatiguer la faucille;
Tandis qu'à ses côtés, l'espoir de sa famille,
Un fils qui, le front ceint du bandeau des Césars,
Régna dès le berceau sur la ville de Mars,
Se plaint que, de sa gloire épuisant l'héritage,
Un père ne réserve à son jeune courage
Que des rivaux vaincus, que des trônes amis,
Des remparts achevés et des fleuves soumis.

—

LA
MORT DE HENRI IV,

POËME

QUI FUT COURONNÉ A L'UNANIMITÉ PAR L'ACADÉMIE DU GARD,
EN 1807 [1].

AVANT-PROPOS.

Nos annales, quoi qu'on ait pu dire, offrent des sujets d'épopée; notre langue est la langue universelle; nos grands maîtres sont devenus des autorités dans toutes les littératures. Pourquoi, dans le premier genre de poésie, dans ces vastes compositions dont une seule suffit pour illustrer un peuple, sommes-nous donc restés inférieurs, non-seulement aux anciens, mais à quelques nations modernes? « Oserai-je le dire? répond Voltaire, qui s'était fait la même question: c'est que de toutes les nations polies la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France sont les pièces de théâtre; ces pièces doivent être écrites dans un style naturel qui approche assez de celui de la conversation. » Mais il ajoute : « Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité : on sait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ses vers, comme de ceux de Racine; et lorsque Despréaux a voulu s'élever

[1] On a vu à quelles intrigues cet ouvrage donna lieu dans le sein de la commission des prix décennaux. J. S.

dans une ode, il n'a plus été Despréaux. » Ici l'illustre critique se trompe, ou du moins me paraît se tromper. Les grands classiques de notre scène, Corneille, dans les récits d'*Horace*, de *Cinna*, de *Pompée*; Racine, dans les récits de *Mithridate*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*, dans tout ce rôle unique de Phèdre et dans des scènes entières d'*Athalie*; Boileau, dans sa quatrième épître, et plus encore dans *le Lutrin*, avaient montré que la langue française peut s'élever à la haute poésie. Mais ces grands hommes ne donnèrent point l'épopée à la France : ils se contentèrent de prouver qu'elle pouvait l'avoir un jour.

Voltaire la lui donna. Mais Voltaire, qui disposa son poëme trop précipitamment peut-être, et sans avoir assez médité son sujet, a laissé dans *la Henriade* un ouvrage où, quels que soient d'ailleurs l'éclat et l'élégance des détails, l'on trouve rarement, ce me semble, les grandes et majestueuses proportions de l'épopée antique.

L'exemple de Voltaire lui-même entraîna bientôt tous les talents dans la carrière dramatique, où ce grand homme avait moissonné tant de palmes. On crut enfin découvrir un nouveau genre de compositions poétiques; et ce qu'on appelle aujourd'hui la *poésie descriptive* s'empara presque exclusivement de ceux qui ne s'étaient pas voués au théâtre. L'épopée fut rarement tentée; l'on abandonna jusqu'aux études épiques, si utiles à quiconque veut être vraiment poëte, dans quelque genre de composition que s'exerce son génie, et qu'on reconnaît dans nos maîtres, à la grandeur du dessin et à la richesse des couleurs.

Vers la fin du dernier siècle on parut y revenir. Tandis que des poëtes habiles transportaient dans notre langue, avec autant de succès que de talent, des épopées étrangères, d'autres poëtes, célèbres dans divers genres, tentaient des épopées originales, attendues encore avec impatience, et destinées sans doute à faire la gloire du siècle qui vient de s'ouvrir. Pour moi, faible et trop au-dessous d'une si haute entreprise, j'ai dû me borner à ces études épiques dont je viens de rappeler l'utilité. C'est donc comme une *étude* que je donne aujourd'hui ce poëme, écrit peu de temps après la représentation du *Henri IV* de M. Legouvé, qui, par son brillant succès et ses beautés vivement applaudies, avait ramené tous les entretiens sur ce prince, dont le nom fait encore battre les

cœurs français. Il y a dix-huit ou vingt mois que je croyais avoir fini mon poëme : quelques-uns de nos hommes de lettres les plus distingués peuvent même se souvenir d'en avoir entendu la lecture à cette époque. Je l'ai retouché depuis à différentes reprises, et j'ai souvent éprouvé, en m'efforçant de le rendre supportable, qu'il ne suffit pas, pour s'élever au style de l'épopée, d'avoir essayé de répandre quelques fleurs sur des sujets didactiques.

Celui de ce poëme est séduisant sans doute ; mais la sévérité du genre dans lequel je me proposais de le traiter rendait l'exécution difficile : je voulais faire une *narration d'épopée*. Comment donner à cette narration un caractère propre, et qui la distinguât des *récits dramatiques*, tels que ceux d'Iphigénie et de Phèdre, où l'on trouve non-seulement toutes les grandes formes du style épique, mais aussi le merveilleux de l'épopée? Il me parut qu'on ne pouvait y parvenir qu'en retraçant une action dont les moteurs fussent des êtres surnaturels, ce qui est le caractère distinctif des compositions épiques. Il me parut aussi que pour conserver sa vraisemblance à un sujet si récent, et son intérêt à un sujet national, il fallait que ces agents surnaturels ne fussent que des êtres métaphysiques, et le merveilleux une allégorie.

Mais l'allégorie sera toujours froide, si l'on ne donne d'abord une physionomie très-prononcée aux personnages allégoriques, et si, les rappelant ensuite dans tout le cours de l'action, l'on ne les présente souvent, et toujours sous les mêmes formes, à l'imagination du lecteur, où ils finissent par se graver, se réaliser en quelque sorte, et revêtir *un corps*, *un visage*, une vie de convention. Or, comment produire de tels effets dans une composition si courte ? Il aurait été sans doute déraisonnable d'y prétendre. Ainsi, ne pouvant pas créer des divinités nouvelles, je devais du moins en faire agir dont l'existence poétique ne fût contestée de personne. Des convenances particulières au sujet ont encore déterminé mon choix. Le héros de la Henriade est le mien : la Henriade est connue de tous ceux qui lisent ; ses acteurs allégoriques sont présents à la mémoire de tous les amis des vers : les ramener sur la scène, c'était, dans un pareil sujet, donner une suite naturelle à leurs actions les plus célèbres. Leur intervention, à laquelle on se trouvait préparé par le titre même de l'ouvrage, devait réveiller des souvenirs, dangereux sans doute pour le

poete, mais faits peut-être pour répandre sur le merveilleux du poëme un certain intérêt d'emprunt, une apparence de vérite, qu'il n'aurait point eus sans cela ; et, persuadé que je devais me borner au merveilleux allégorique, j'ai pensé devoir aussi me rapprocher, autant qu'il était possible, du merveilleux de la Henriade.

J'ai cru ne point m'écarter de ce double but en peignant l'ambition espagnole qui, alarmée des projets de Henri, vient exciter le fanatisme français à la vengeance ; et le fanatisme des ligueurs qui met aux mains de Ravaillac *le couteau parricide*. Ici l'allégorie est si claire, qu'elle semble presque se confondre avec la narration historique : et non-seulement le fanatisme est le principal agent de l'action connue dans la plus belle fiction de *la Henriade;* non-seulement il arme Ravaillac pour le meurtre de Henri IV, comme il avait armé Clément pour l'assassinat de Henri III ; mais c'est par le souvenir de cet attentat même que l'ambition lui rend son audace et rallume ses fureurs :

. . . . Lève la tête! et vois
Le trône de Henri teint du sang de Valois;

et c'est encore sous les traits de Clément que le Fanatisme apparaît à Ravaillac, la tête de ce même Valois à la main.

En me permettant la fiction ou plutôt l'allégorie, je me suis cependant fait un devoir de suivre presque en tout l'*historique* d'un événement si près de nous. Cette fidélité dans les circonstances principales pouvait seule conserver à mon récit cet intérêt, ce charme heureux qui vient se répandre sur tout ce qu'embellit le nom de Henri IV. Je me suis efforcé de ne rien omettre de ce qui pouvait concourir à l'illusion; et j'oserais affirmer qu'il n'y a pas un detail essentiel dans l'histoire qui ne soit au moins indiqué dans ce poëme. Ceux qui savent quels étaient ces détails, et quelle est notre langue poétique, apprécieront les difficultés qui se présentaient à chaque instant. Ceux qui voudront juger de ma fidélité, peuvent confronter le texte avec les notes que j'ai mises à la suite de l'ouvrage. J'aurai soin d'indiquer les sources où l'on peut puiser les éclaircissements qui demanderaient trop d'étendue pour de simples notes.

Quant à l'étendue que j'ai donnée à ce poëme, dont le titre ne

semble annoncer que le récit de l'assassinat, j'ose dire qu'en se bornant à ce récit, on ne pouvait produire qu'un fragment où tout l'intérêt du sujet se serait évanoui, parce qu'il n'aurait pas été préparé. Rappeler les exploits et le règne heureux de Henri IV, exposer le grand projet politique dont il préparait l'exécution au moment où il mourut sous le fer de l'assassin, et dont l'accomplissement, supposé qu'il fût possible, devait assurer à jamais le repos, le bonheur de l'Europe, et peut-être du genre humain; montrer dans ce projet, si grand, si généreux, la premiere cause de sa mort; annoncer cette mort qui se jure, se prépare, s'avance par degrés, que des pressentiments lui révèlent, et qui vient enfin le frapper au milieu des pompes et des fêtes, entre les bras d'un peuple dont il est la gloire et l'amour: telles sont les préparations qui m'ont paru nécessaires pour donner au récit de l'assassinat l'effet qu'il devait produire, et pour conserver à un tel sujet tout l'intérêt qu'il semble promettre. *Le cœur ne saigne que par degrés*, a dit un grand maitre tragique; cela est vrai, non-seulement dans la tragédie, mais dans toute espèce de composition. D'ailleurs, tout poëme d'action doit être, en quelque sorte, un drame qui ait aussi son exposition, son nœud et son dénoûment : point d'intérêt sans cela.

Je n'ajouterai qu'un mot à ces réflexions déjà trop longues. J'ai peint un fanatisme factieux et régicide : nos historiens, et surtout Bossuet [1], en ont dit plus que moi. Tous les mémoires du temps contiennent des révélations qui font frémir. A ces fureurs que la religion abhorre, j'ai opposé l'autorité de la religion elle-même : je l'ai peinte *arrosant de ses pleurs l'autel que le sang a souillé.* J'aime à croire qu'à de pareils traits aucun de ses vrais partisans ne pourra la méconnaitre.

A Paris, ce 29 septembre 1808.

[1] Voyez l'*Abrégé de l'Histoire de France*, composé pour l'education du Dauphin (règne de Charles IX, etc.), ou les *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre littérature* (article Bossuet).

LA

MORT DE HENRI IV,

POËME.

Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ Tiberine! videbis
Funera, quùm tumulum præterlabere recentem!
Æneid., Lib. VI.

De la poudre des camps élevé par les lois
Au trône ensanglanté des malheureux Valois;
Et des plaines d'Ivri, théâtre de sa gloire,
Dans Paris révolté conduit par la victoire,
Henri des factions avait calmé les flots.
Ses pardons généreux désarmaient les complots;
Et la France, à ses lois par les bienfaits soumise,
Sur son trône adoré voyait la paix assise.

Aujourd'hui, des combats méditant les apprêts,
Il veut par la victoire éterniser la paix.

Du sang de Charles-Quint l'audace héréditaire
Rendait de sa grandeur l'Europe tributaire :
Fier de sa politique et d'un siècle d'exploits,
Il affectait l'empire et commandait aux rois.
Henri, sur les débris de sa vaste puissance,
De vingt peuples rivaux veut former l'alliance ;
Il veut, pour affermir ce pacte solennel,
Qu'un tribunal sacré, sénat universel,
Des querelles des rois arbitre tutélaire,
Les dépouille du glaive et du droit de la guerre.

Tels étaient de Henri les sublimes desseins.
La foudre des combats, allumée en ses mains,
Menaçait de Madrid la grandeur oppressive :
Vienne s'en alarmait, et l'Europe attentive,
Le bras armé du glaive et l'œil sur l'avenir,
Aux desseins de Henri demandait à s'unir.

Aux remparts de Madrid, dans ce palais antique
Qui dore ses lambris des tributs du Mexique,
Où des nouveaux Césars l'héritier conquérant,
Charles [1], que des succès entraîna le torrent,
Redouté sur la terre, opulent sur les ondes,
Crut jadis l'un par l'autre asservir les deux mondes,
L'Ambition, veillant dans le calme des nuits,
L'œil fixe, le front pâle et sillonné d'ennuis,
Et le bras étendu sur des foudres muettes,
Pensive, s'entourait de couronnes sujettes,
Rêvait l'Europe esclave, et, pour payer ses fers,
Appelait les trésors du nouvel univers.

[1] Charles-Quint.

Des projets de Henri la nouvelle semée
Vient frapper tout à coup son oreille alarmée.
A ce trouble soudain succède la fureur.
Sur son rapide char, que guide la Terreur,
Elle monte et fend l'air; sa cruelle espérance
Cherche le Fanatisme aux rives de la France [b].

Ce monstre sur nos bords souillés de ses forfaits
Longtemps souffla la guerre, ensanglanta la paix.
Superbe, on vit briller sur sa tête inhumaine
La mitre épiscopale et la pourpre romaine;
Assis dans le sénat, il nous donna ses lois;
Il monta plus terrible au trône de nos rois :
Le sceptre conspira dans ses mains parricides;
Au signal que donnaient les flambeaux homicides,
L'airain sacré sonna le meurtre fraternel;
Et le poignard pieux s'aiguisa sur l'autel [c].
Mais ces temps ne sont plus. La religion sainte
Prêche l'humanité par le faux zèle éteinte;
Ses pleurs lavent l'autel que le sang a souillé.
Le Fanatisme, obscur et d'honneurs dépouillé,
S'exile de la cour, se bannit de la chaire,
Son repentir trompeur a revêtu la haire;
Mais au retour des nuits, dans les cloitres errant,
Il insulte aux bienfaits d'un règne tolérant:
Son repos le dévore; et sous ces voûtes sombres
Du feu de ses regards il sillonne les ombres.

Soudain l'Ambition se présente à ses yeux.
« Ce n'est donc point assez qu'un prince audacieux,
Dit-elle, assis en paix sur nos foudres dormantes,
Étouffe dans Paris nos ligues renaissantes?

De l'Europe et du monde il pense nous bannir;
Son glaive... par le glaive il le faut prévenir!
Et tu dors! et déchu de ta valeur première,
De ces cloîtres obscurs tu foules la poussière!
Ah! jadis plus heureux, plus jaloux de tes droits,
Tu marchais sur la pourpre et tu faisais les rois!
Rappelle-toi ces jours où tes mains triomphantes
Donnaient, ôtaient, rendaient les couronnes flottantes:
Et, pour dire encor plus, lève la tête et vois
Le trône de Henri teint du sang de Valois. »

A ce nom, l'œil brûlant d'audace et de colère,
Le monstre environné d'une affreuse lumière,
Un poignard à la main, du farouche Clément
Prend la taille, la voix, les traits, le vêtement,
S'élance dans les airs, et d'une aile bruyante,
Fend la nue et s'envole aux bords de la Charente.

Là vivait un mortel obscur et factieux,
Ravaillac, de Clément admirateur pieux,
Qui, nourri dans le sein des ligueurs fanatiques,
Suça, dès le berceau, leurs poisons anarchiques [1].
Par le meurtre naguère au meurtre préparé;
On dit que, pâle encor d'un forfait ignoré,
Il reçut d'une bouche homicide et sanglante
La victime de paix sur l'autel renaissante.

Des ombres du sommeil ses yeux étaient couverts.
Soudain dans une nue, au milieu des éclairs,
De la voûte éternelle il voit Clément descendre :
C'est lui; mais ce n'est plus ce front souillé de cendre;
C'est d'un heureux martyr, d'un habitant des cieux,

L'œil éclatant de gloire et le front radieux.
Il porte d'une main le couteau régicide;
Dans l'autre de Valois est la tête livide:
« Mon roi trahit l'Église, et j'immolai mon roi;
Le tien l'ose imiter, dit-il, imite-moi;
Frappe : le ciel commande et la victime est prête. »
A ces mots, de Valois il agite la tête,
S'avance, à Ravaillac tend le poignard sacré.
« Donne, dit l'assassin, donne, je frapperai!
Du Dieu qui me l'envoie il remplira l'attente,
Ce fer!... Ciel! il échappe à ma main frémissante;
Il en coule du sang!... Oui, le sang doit couler! »
Dès lors, au parricide empressé de voler,
Il part. Il a vu fuir dix aurores nouvelles;
Et la dixième nuit le couvre de ses ailes:
En silence, il se glisse aux remparts de Paris.

Dans Paris cependant le plus grand des Henris
Ordonnait ces apprêts, ces fêtes politiques,
Du sacre de nos rois solennités antiques.
Sur le front de Marie, ardemment attendu,
Le diadème d'or est enfin suspendu;
Et l'encens et les fleurs ont parfumé l'enceinte
Où sur ce front royal va couler l'huile sainte [1].
Le sceptre, le bandeau, la couronne des lis,
Le bonheur qui se peint aux yeux de Médecis,
Les projets du héros, ses prochaines conquêtes,
Espoir, gloire, plaisirs, tout embellit ces fêtes.

O fêtes! ô bonheur prompt à s'évanouir!
Le bon roi s'étonnait de n'en pouvoir jouir.
Son cœur se remplissait d'un trouble involontaire.

En vain les jeux, en vain les apprêts de la guerre
Ont voulu détourner ses longs pressentiments :
Le roi maître des rois a compté ses moments [1].

Ces apprêts, toutefois, cette guerre annoncée,
Du destin de l'Europe occupaient sa pensée.
Chez Sully, loin du Louvre, il veut s'entretenir
Des plans où son génie enchaîna l'avenir.

L'astre du jour penchait sur les plaines humides :
Aux portes du palais quatre coursiers rapides,
Liés au même char, attendaient le héros.
Ivres d'un noble orgueil, indignés du repos,
Ils semblaient partager l'allégresse publique.
Cependant l'assassin, assis sous le portique,
Dans ce char, vide encore, où plonge son regard,
Avait marqué de l'œil la route du poignard [2].

De sa garde suivi le monarque s'avance.
« Que le glaive à l'Autriche annonce ma présence [3] !
Dit-il, vous me suivrez dans le champ des combats.
Mais dans Paris !... Rentrez. » Infortunés soldats !
Paris plus que Madrid est à craindre peut-être !
Mais vous, grands de sa cour, veillez sur votre maître,
Liancourt, Mirebeau, la Force, Montbazon,
Lavardin... parmi vous j'aperçois d'Épernon !
Longtemps sujet rebelle, ennemi redoutable,
Puisse-t-il en ce jour n'être pas plus coupable !

Cependant le char fuit. Les coursiers étonnés
Parcourent, dans ces murs de guirlandes ornés,
La route où Médicis, dès la deuxième aurore,

Doit, au bruit du salpêtre et de l'airain sonore,
Marcher, belle de gloire, et le front couronné.
De la royale fête emblème fortuné,
Le laurier, s'unissant à l'olive rivale,
Déjà s'arrondissait en voûte triomphale;
Et déjà la colonne élevait dans les airs
Ses chapiteaux, d'acanthe et de palmes couverts[1],
Un peuple généreux qui, dans ces jours d'ivresse,
N'avait frappé le ciel que de chants d'allégresse,
Cortége plus flatteur que l'armée et la cour,
Environnait son roi de bonheur et d'amour :
Et parmi ces apprêts avant-coureurs des fêtes,
Ces lauriers, qui semblaient présager les conquêtes,
S'avançaient le héros, le peuple... L'assassin
Suivait, le bras voilé, le poignard à la main[2].

Déjà, précipité dans un étroit passage,
Du monarque, à grand bruit, le char roule et s'engage.
Le traître au même instant vers le char élancé,
Vole, lève le fer, frappe... « Je suis blessé! »
Dit le malheureux prince; et le couteau rapide
Replonge, et dans son cœur achève l'homicide[3].
Son sang à gros bouillons sort de ses flancs ouverts;
D'une soudaine nuit ses regards sont couverts.
On s'empresse, on s'écrie... il respire peut-être!
Il n'est plus. Et la France avait changé de maître.

On court en foule, on s'arme, on saisit l'assassin.
Lui, debout, le front calme, et le fer à la main,
Les yeux levés au ciel, sans crainte et sans colère,
Semblait du sang versé demander le salaire[1].

Sur le corps du héros un long voile est jeté[m] :
En tumulte, on l'entraîne au Louvre épouvanté.
Oh! quel deuil vient s'étendre aux rives de la Seine,
Quand, sur le même char, son trépas le ramène
En ces lieux où les airs étaient encor troublés
Des accents d'allégresse à sa vue exhalés!
C'est donc là ce monarque idole de la France,
D'un peuple fortuné l'orgueil et l'espérance!
Hélas! de ses neveux prévenant les revers,
Il voulait à la paix conquérir l'univers.
Il meurt; la tombe s'ouvre, et dans la nuit profonde
Descendent ses projets et le repos du monde.

Le bruit de son trépas, en vain dissimulé,
Vole, s'accroît, remplit tout Paris désolé.
Des pâles citoyens les foules éperdues [1],
Dans ces vastes remparts à grands flots répandues,
Riche, pauvre, étranger, dans le tumulte errant,
On court, on interroge, on s'écrie en pleurant :
« Il n'est plus!... » A ce cri succède un prompt silence;
Silence interrompu par des cris de vengeance :
Calvinistes, romains, femmes, enfants, vieillards[n],
Unis par la douleur, par la douleur épars,
Les magistrats sans pompe et les soldats en armes,
Tout se trouble et gémit; partout l'effroi, les larmes;
Et la nuit par degrés déployant son horreur,
Soudain parmi les cris, le trouble, la terreur,
Un bruit se fait entendre... O bonheur! ô surprise!

[1] *Des foules* d'adversaires m'attaquèrent sans m'entendre, etc.
Lettre à M. de Beaumont.
Rousseau n'a presque jamais employé ce mot de *foule* sans lui donner un pluriel.

On vient ; c'étaient les grands ; l'ombre les favorise :
« Votre roi n'est point mort, dissipez votre effroi ;
Peuples, il va paraître, il vient ; vive le roi[q] !
— Vive le roi ! » Ce bruit croit, s'élève, circule.
« Vive le roi ! » répète une foule crédule.
Paris brille soudain de flambeaux allumés ;
Les temples sont ouverts, les autels parfumés ;
L'encens brûle ; les vœux et les chants se confondent ;
Des temples éloignés les hymnes se répondent :
Au fond du sanctuaire, et sous ses voûtes d'or,
Ces cris : « Vive le roi ! » retentissent encor.

Vive le roi !... Venez, peuple crédule et tendre,
Venez le voir ce roi qui ne peut vous entendre.
A ses restes sanglants, sur la pourpre étendus,
Quelques faibles honneurs sont à peine rendus.
Les regrets n'entrent point dans ce Louvre perfide[r].
L'amour des nouveautés, une espérance avide,
L'intérêt mal caché sous de feintes douleurs,
Trahit dans tous les yeux le mensonge des pleurs.
Bientôt la vérité se montra tout entière ;
Et du peuple abusé la douleur plus amère
Pleurait sa destinée et le meilleur des rois,
Comme s'il le perdait une seconde fois.

Du palais qui l'enferme ils entourent l'enceinte.
Mais ce Louvre infidèle est muet à leur plainte :
De ses flambeaux lointains la sinistre lueur
Vient seule de leurs fronts éclairer la pâleur.
A cette lueur sombre, au milieu des ténèbres,
Un vieillard a franchi ces portiques funèbres ;
Et la nuit de son sein cache les ornements :

Sans éclat et sans suite, il approche à pas lents,
Sous le poids des regrets fléchissant de faiblesse :
Mais sa démarche encor révélait sa noblesse.
En traversant la foule émue à ses douleurs,
Ce vieillard sur ses mains sentit tomber des pleurs.
« D'un maître qui n'est plus, ô louanges sincères!
O larmes! de Henri vrais honneurs funéraires!
Peuple juste, dit-il, et digne d'un tel roi!
Quels souvenirs touchants vous réveillez en moi!
Rappelle-toi ce temps que ta douleur expie,
Bon peuple! tu le sais, par une ligue impie
Ton roi, forcé de vaincre, a pu te conquérir.
La faim t'allait dompter, Henri vint te nourrir.
— Mon père, tu dis vrai! c'était dans mon enfance,
Crie une voix soudaine: un jeune homme s'avance :
Ma mère allait mourir, moi, du haut des remparts,
Je vis le pain sauveur s'élever sur des dards;
J'accourus, et ce pain la rendit à la vie.
Le temps s'est écoulé, l'âge me l'a ravie.
Ma mère! ah! si le ciel eût prolongé tes jours,
Tu maudirais d'un fils le funeste secours!
— Mon fils, dit le vieillard, trop heureuse ta mère!
Malheureux tes enfants! » Son œil triste et sévère,
Sur le Louvre attaché, le contempla longtemps.
Mais, par l'effroi vaincu, montrant ses cheveux blancs:
« Jeune homme! vois, dit-il, je rends grâce à mon âge. »
A ces mots, le vieillard se voila le visage.
La foule sur ses pas accourait se ranger.
Tous les yeux, tous les cœurs semblaient l'interroger.
Il refusait d'aigrir leurs blessures cruelles,
Il se taisait. Alors des serviteurs fidèles
Amènent un coursier. De douleur affaibli,

On l'y place ; et le peuple entend nommer Sully [1].
Sully, le confident et l'ami de leur maître,
Que ce Louvre épouvante, et qu'il maudit peut-être !
Quel soupçon ! La terreur glace tous les regards :
La foule se disperse, et fuit de toutes parts :
On eût dit qu'ils voyaient Philippe [1] et ses cohortes
De leurs murs assiégés prêts à franchir les portes.
Bientôt l'astre des nuits s'éleva dans les airs :
Il croyait n'éclairer que des remparts déserts.
Et quand son disque pâle eut fait place à l'aurore,
Leur spacieuse enceinte était déserte encore.

Soudain la Renommée aux provinces en deuil
Dit la Seine éperdue, et son maître au cercueil.
Une sombre douleur remplit le sein des villes ;
Le pauvre dans les champs perdit ses nuits tranquilles ;
De la Loire tremblante au Rhône consterné,
Le pâle effroi, l'œil morne, et le front prosterné,
Remplissait de ses cris les chaumières troublées.
Et l'habitant des monts et celui des vallées,
Disaient au fond des bois, aux bords des flots émus :
« Nous sommes orphelins ; notre bon roi n'est plus ! »
Ils le disaient, grand prince, et donnaient à ta cendre
Les seuls pleurs qu'aux Français ton règne a fait répandre.

[1] Philippe III, roi d'Espagne.

NOTES

DE LA MORT DE HENRI IV.

Note *a*, page 416.

Il veut, pour affermir ce pacte solennel,
Qu'un tribunal sacré, sénat universel,
Des querelles des rois arbitre tutélaire,
Les dépouille du glaive et du droit de la guerre.

Voyez dans les *Mémoires* de Sully, livre 33, l'exposition de ce grand projet politique, l'état de l'Europe à cette époque, les haines allumées par l'ambitieuse maison d'Autriche, les ressources, les apprêts de Henri IV, et les moyens d'exécution qui semblaient rendre la réussite possible.

Note *b*, page 417.

Sur son rapide char, que guide la Terreur,
Elle monte, et fend l'air; sa cruelle espérance
Cherche le Fanatisme aux rives de la France.

Le grand projet de Henri IV ne pouvait s'exécuter que par l'a-

baissement de cette maison d'Autriche si redoutée, et qui devait être encore l'effroi de l'Europe jusqu'au ministère de Richelieu. Henri et plusieurs princes confédérés faisaient d'immenses préparatifs d'attaque ; l'Espagne menacée n'en faisait aucun de défense ; point de levée de troupes, de dispositions militaires : enfin elle demeurait calme et immobile dans le danger. L'Espagne ne s'apprêtant pas à détourner l'orage parut trop sûre de le prévenir. On prétend qu'un gouverneur espagnol (le comte de *Fuentes*) trouvait que rien n'était plus facile, *puisque le roi*, disait-il, *allait souvent en carrosse.*

Sully observe à ce sujet, livre 32 de ses *Mémoires :* « Que ce n'étaient ni les armes ni un noble désespoir que le parti autrichien avait envie d'opposer au prince que l'Europe avait nommé son vengeur. Il ne fallait qu'un crime pour abattre la tête qui donnait le mouvement à tout ce corps ; et jamais la trahison, l'empoisonnement, l'assassinat n'avaient pu procurer un triomphe plus digne d'eux ; triomphe honteux et si détesté, que les termes manquent pour en exprimer toute l'horreur. »

Mézerai se range de l'opinion de Sully, ou plutôt de l'opinion générale des écrivains contemporains. On lit dans le tome X de son *Histoire* : « La maison d'Autriche ne se mettait guère en peine de dresser aucun préparatif pour soutenir un si grand choc ; ce qui faisait croire qu'elle s'attendait à quelque accident qui était imprévu à ses ennemis, mais dont elle avait les ressorts en sa main pour les lâcher dans l'extrémité. »

Mais je veux qu'on ne soit pas fondé à établir comme une vérité historique que la cour d'Espagne a trempé dans l'assassinat de Henri. Ne l'est-on pas du moins à peindre *l'ambition* de cette cour excitant à la révolte et au meurtre le fanatisme des ligueurs et des ennemis de ce prince ? Le témoignage unanime des historiens ne peut laisser de doute à ce sujet. On ne peut non plus douter qu'un fanatisme inquiet et féroce n'ait armé cet infâme Ravaillac, qui regardait comme une action méritoire l'assassinat d'un roi dès lors que ses projets pouvaient mettre *en danger la religion chrétienne, ou qu'il formait le dessein de faire la guerre au pape* (*Voyez* la note *e*). Il faut d'ailleurs se rappeler que les ennemis de Henri IV avaient eu soin de semer le bruit que tous ses grands préparatifs, ses apprêts de guerre et de conquête n'avaient d'au-

tre objet que l'abaissement de la religion catholique et le triomphe du culte protestant.

Note c, page 417.

. . . .
Le sceptre conspira dans ses mains parricides;
Au signal que donnaient les flambeaux homicides,
L'airain sacré sonna le meurtre fraternel;
Et le poignard pieux s'aiguisa sur l'autel.

Tout ce qu'on dit ici du Fanatisme n'est qu'un résumé historique; et si cette partie de notre histoire est malheureusement trop connue pour qu'il fût possible de n'en pas parler dans le poëme, elle l'est trop aussi sans doute pour qu'on doive y revenir dans les notes.

Note d, page 418.

Qui, nourri, dans le sein des ligueurs fanatiques,
Suça, dès le berceau, leurs poisons anarchiques, etc.

« Ravaillac était natif d'Angoulême, âgé d'environ trente-deux ans, fils d'un homme de pratique, qui vivait encore pour lors. Du commencement il avait suivi le métier de son père, puis *il s'était jeté dans les Feuillants, et y avait été novice.* Mais on l'avait mis dehors pour ses rêveries extravagantes. Quelque temps après *il avait été emprisonné pour un meurtre*, dont pourtant il ne fut point convaincu. Au sortir de là, il s'était remis à solliciter des procès; et il en avait perdu un en son nom, pour une succession, si bien qu'il se résolut à enseigner à de petits enfants du menu peuple dans la ville d'Angoulême. L'austérité du cloître, l'obscurité de sa prison, la perte de son procès, et l'extrême nécessité où il se trouvait réduit, lui égarèrent l'imagination, et irritèrent

de plus en plus son humeur atrabilaire. *Dès sa première jeunesse, les chaleurs de la Ligue, les libelles et les sermons de ses prédicateurs lui avaient imprimé dans l'esprit une très-grande aversion pour le roi; avec cette croyance qu'on peut tuer ceux qui mettent la religion catholique en danger, ou qui font la guerre au pape.* Il était si fort échauffé sur ces matières-là, qu'il ne pouvait entendre prononcer le nom de *huguenot* qu'il n'entrât en fureur. » MÉZERAI, *Abrégé chronologique.*

NOTE *e*, page 419.

Sur le front de Marie, ardemment attendu,
Le diadème d'or est enfin suspendu;
Et l'encens et les fleurs ont parfumé l'enceinte
Où sur ce front royal va couler l'huile sainte.

« *Le sacre et le couronnement de la reine avaient eu lieu le* 13 *mai*, la veille de la mort du roi. Jamais, dans les solennités publiques, on n'avait encore étalé plus de pompe et de magnificence. » (Voyez les *Mémoires de Sully*, MATHIEU, etc.)

NOTE *f*, page 420.

Rien n'a pu détourner ces longs pressentiments:
Le roi maître des rois a compté ses moments.

Tous les écrivains du temps rapportent diverses paroles du roi regardées comme autant de preuves de ses secrets pressentiments. Tels sont ces mots qu'il dit à la reine : « Ma mie, si cela ne se fait jeudi, je vous assure que vendredi passé, vous ne me verrez plus; non, vendredi je dirai adieu. » Une autre fois : « Passez, passez, madame la régente. » A la même, qui se disposait à faire ses dévotions : « Ma mie, confessez-vous pour vous et pour moi. »

Aux courtisans, en leur montrant le dauphin : «Voici votre roi.» En parlant de l'entrée de la reine : « Cela ne me touche ; je ne le verrai pas... Ne rions pas tant le vendredi, car nous pleurerons le dimanche, etc. » Morizot remarque qu'au couronnement de la reine, le peintre, au lieu d'émailler l'écusson d'argent, comme le porte la maison de Médicis, le peignit, par ignorance, de couleur de châtaigne, qui est la couleur des veuves ; et qu'au lieu de palmes, il le ceignit de cordes entortillées, autre marque de viduité. *Henr. Mag.*, page 51.

NOTE *g*, page 420.

Cependant l'assassin, assis sous le portique,
Dans ce char, vide encore, où plonge son regard,
Avait marqué de l'œil la route du poignard.

« Ravaillac demeura longuement au Louvre, assis sur les pierres de la porte où les laquais attendent leurs maîtres. Il pensait faire son coup entre les deux portes ; le lieu où il était lui donnait quelque avantage ; mais il trouva que le duc d'Épernon était en la place où il jugeait que le roi se devait mettre. »

MATHIEU.

NOTE *h*, page 420.

Que le glaive à l'Autriche annonce ma présence,
Dit-il, etc.

« Le roi étant près de monter en voiture, arriva M. de Vitry, qui lui demanda s'il plaisait à Sa Majesté qu'il l'accompagnât. « Non, lui répondit le roi, allez seulement où je vous ai commandé, et m'en rapportez réponse.—Pour le moins, sire, répliqua Vitry, que je vous laisse mes gardes.—Non, dit le roi, je ne veux ni de vous ni de vos gardes ; je ne veux personne autour de moi. »

L'ÉTOILE.

Note *i*, page 421.

. . . .
Le laurier, s'unissant à l'olive rivale,
Déja s'arrondissait en voûte triomphale;
Et déjà la colonne élevait dans les airs
Ses chapiteaux, d'acanthe et de palmes couverts.

C'était le 14 mai; la reine devait le surlendemain faire son entrée dans Paris : on élevait des statues; on dressait des arcs de triomphe; et les rues où devait passer le cortége étaient *ornees de guirlandes*... Du reste, on voit dans quelques *Mémoires* du temps, que Médicis devait en effet marcher *au bruit de l'airain sonore*, et que les cloches n'avaient pas été oubliées dans ces préparatifs de fête. On remarque même qu'il y en eut une de *baptisée* à cette occasion sous le nom de *Marie* (prénom de Médicis.)

Note *j*, page 421.

Et parmi ces apprêts, avant-coureurs des fêtes,
Ces lauriers qui semblaient presager les conquêtes,
S'avançaient le héros, le peuple ... L'assassin
Suivait, le bras voilé, le poignard à la main.

Ravaillac, depuis le Louvre, avait constamment suivi le roi : il marchait couvert d'un manteau qui, pendant sur l'épaule gauche, lui servit *à cacher le poignard* dont sa main était armée. (*Voyez* la note suivante.)

Note *k*, page 421.

. . . . et le couteau rapide
Replonge, et dans son cœur achève l'homicide.

(Ces détails sur les circonstances de l'assassinat sont tirés de

Péréfixe, de Mathieu, de l'Étoile et de Rigaud, comparés et réunis, auxquels, du reste, on a conservé leur style.)

« Le carrosse entrant de la rue Saint-Honoré dans celle de la Ferronnerie, qui était alors fort étroite, et encore rétrécie par les boutiques adossées au mur du cimetière des Innocents, un embarras formé par la rencontre d'une charrette chargée de vin qui se présenta à droite, et d'une autre chargée de foin qui venait à gauche, l'obligea de s'arrêter dans le coin de cette rue, vis-à-vis de l'étude d'un notaire nommé Poutrain. Les valets de pied entrèrent dans les charniers pour rejoindre plus facilement le roi, au bout de la rue ; il n'en resta que deux à la suite du carrosse, dont l'un s'avança pour dissiper l'embarras, et l'autre prit ce moment pour renouer sa jarretière.

« Ravaillac, qui avait suivi le carrosse depuis le Louvre, voyant qu'il était arrêté, et qu'il n'y avait personne à l'entour, s'avança du côté où il avait remarqué qu'était le roi, *le manteau pendant sur l'épaule gauche, et lui servant à cacher le couteau qu'il tenait dans sa main*. Il se glissa entre les boutiques et le carrosse, ainsi que faisaient ceux qui cherchaient à passer ; et, s'appuyant d'un pied sur un des rais de la roue, de l'autre sur une borne, il tira un couteau tranchant des deux côtés, et en porta un coup au roi, un peu au-dessus du cœur, entre la troisième et la quatrième côte, dans le temps que ce prince était tourné vers le duc d'Épernon, lisant une lettre, ou, selon d'autres, vers le maréchal de Lavardin, auquel il parlait à l'oreille. Se sentant *frappé, il s'écria : « Je suis blessé ! »* Mais, *dans l'instant même, l'assassin*, qui s'était aperçu que le couteau n'avait fait que glisser sur l'os de la côte, *redoubla d'une si grande vitesse, qu'aucun de ceux qui étaient dans le carrosse n'eut le temps de s'y opposer, ni même de l'apercevoir*. Henri, en haussant le bras, ne donna que plus de prise *à ce second coup, qui porta droit dans le cœur*, selon Péréfixe et l'Étoile, et, selon Rigaud et le Mercure Français, proche l'oreille du cœur, dans la veine cave, qui en fut coupée. Il mourut sans pouvoir faire autre chose que pousser un grand soupir, ou, comme le dit Mathieu, proférer d'une voix éteinte ce peu de mots : *Ce n'est rien*. Le meurtrier alla jusqu'à frapper un troisième coup que le duc d'Épernon reçut dans sa manche.

NOTE *l*, page 421.

. . . .
Lui, debout, le front calme, et le fer à la main,
Les yeux levés au ciel, sans crainte et sans colère,
Semblait du sang versé demander le salaire.

« Chose surprenante, nul des seigneurs qui étaient dans le carrosse n'a vu frapper le roi, et si ce monstre d'enfer eût jeté son couteau, on n'eût su à qui s'en prendre ; mais il s'est tenu là comme pour se faire voir, et pour se glorifier du plus affreux des assassinats. »

NOTE *m*, page 422.

Sur le corps du héros un long voile est jeté, etc.

On le couvrit d'un voile, disent les historiens ; on abaissa les mantelets de la voiture ; et d'Épernon commanda aussitôt qu'on tournât en hâte vers le Louvre.

NOTE *n*, page 422.

Des pâles citoyens les foules éperdues,
. . . .
Calvinistes, romains, femmes, enfants, vieillards,
Unis par la douleur, etc.

Si dans toute cette peinture de la douleur, et bientôt de la joie trompeuse du peuple, j'ai cherché des images et des couleurs nouvelles, je ne crois point m'être écarté pour cela de la vérité historique. Je pense n'avoir fait que suppléer au silence des historiens, et rétablir des faits qui leur seront échappés. Si un Tacite nous eût décrit ces scènes d'un prompt désespoir et d'une joie

plus cruelle, que de traits caractéristiques, et propres seulement à cette douleur filiale, à ces regrets d'un peuple entier qui perd deux fois son père en un jour; que de circonstances, enfin, négligées par nos faibles annalistes, auraient donné à ses tableaux une expression vraie et vivante! Peut-on, dans le récit d'un semblable événement, se borner à des peintures générales?

Note *o*, page 423.

Votre roi n'est point mort; dissipez votre effroi,
Peuples! il va paraître, il vient; vive le roi!

« Vers les neuf heures du soir du même jour, un grand nombre de seigneurs allaient par la ville, et disaient en passant: Voici le roi qui vient; il se porte bien, Dieu merci! Comme il était nuit, le peuple, croyant que le roi était en cette compagnie, se mit à crier à force: *Vive le roi!* Ce cri s'étant communiqué d'un quartier à l'autre, toute la ville retentit de *Vive le roi!* Il n'y avait que les quartiers du Louvre et des Augustins où l'on sût la vérité. »

Note *p*, page 423.

Les regrets n'entrent point dans ce Louvre perfide.

« Voici quelle fut, après les trois premiers jours, la face de ce nouveau monde. A s'arrêter au simple dehors et à tout ce qui est fait pour attirer les yeux, rien n'aurait paru changé au Louvre. La pompe lugubre y paraissait avoir raffiné sur tout. Les tentures dont les murailles, les planchers et les plafonds étaient couverts, les meubles et tous les autres instruments d'un deuil public, auraient pu faire regarder les appartements de parade de ce palais comme le séjour même de la tristesse et le domicile de la mort. La chose commençait à paraître un peu plus douteuse, lorsqu'on

passait de là à examiner le maintien des personnes destinées à faire les honneurs de cette triste cérémonie; car si parmi eux l'on voyait encore pousser de sincères gémissements, et verser de véritables larmes, il n'y avait que trop d'ailleurs de quoi former et faire sentir le contraste. Mais si de là on descendait dans les appartements de dessous, qu'on appelle les *entre-sols*, c'est en ces endroits qu'on pouvait prendre une véritable idée de la disposition des cœurs et des esprits. La magnificence, bannie de tout le reste du palais, en avait fait son asile. L'or, la pourpre, la broderie, les ornements somptueux, en faisaient un lieu de délices: le luxe y était dans toute sa profusion. Je ne pouvais y entrer, moi et un petit nombre de vrais Français, sans sentir déchirer mon cœur du plus violent dépit, de voir quels objets on substituait ainsi à celui de la perte publique. J'ai honte de dire que tout l'artifice dont on usait, pour dérober aux yeux du public ce spectacle d'insensibilité et d'ingratitude, ne se décelait que trop souvent par les éclats de rire, par les épanchements de joie, les chants d'allégresse qu'on entendait partir de ces endroits; aussi n'étaient-ils remplis que des gens heureux, ou qui croyaient l'être. C'est là que résidait la vraie cour, et que se tenaient les conseils, soit généraux, qu'on donnait encore à la coutume et à l'apparence, soit cachés, où l'on savait bien détruire tout ce qui pouvait encore être pris de bonnes résolutions dans les premiers. » *Mém. de Sully*, tome V, page 153, édition de 1788.

NOTE *q*, page 425.

. . . . Et le peuple entend nommer Sully.

« Dans le cruel abattement où me jetait la nouvelle de la mort du roi, mon cher maître (dit Sully lui-même dans ses *Mémoires*), je pensai qu'il se pouvait bien faire que, quoique blessé à mort, il lui restât encore quelque peu de vie : et mon esprit, embrassant avidement cette faible lueur d'espérance et de consolation : Qu'on me donne mes habits et mes bottes, dis-je à ceux qui étaient auprès de moi; qu'on me fasse seller de bons chevaux, car je n'irai

point en carrosse; et que tous mes gentilshommes se tiennent prêts: je veux aller voir ce qui en est, etc. » Il sortit en effet à l'instant même, et traversa une partie de la ville, au milieu des flots toujours croissants d'un peuple au désespoir, qui versait des pleurs, poussait des cris et *se frappait la poitrine*. Mais l'ami de Henri IV n'alla point jusqu'au Louvre, comme on le suppose ici. Effrayé par les avis qui lui venaient de tous côtés, par les billets anonymes qu'on jetait dans les rues sur son passage, il se retira dans la Bastille, dont il était gouverneur. Dans le trouble que lui causèrent et l'assassinat du roi et les avertissements qu'on lui donnait, il fit plus que laisser échapper quelques paroles d'effroi, et montrer aux yeux du peuple les signes d'une douleur suspecte à *la nouvelle cour*. Chacun disait chez lui : Que la *France était perdue, livrée à la faction espagnole*, et que *les gens qui avaient fait assassiner le roi ne s'arrêteraient pas là*. Sully se fortifia dans la Bastille, « envoyant en même temps (si l'on en croit Bassompierre) enlever tout le pain qu'il put trouver aux halles et chez les boulangers. Il dépêcha aussi en diligence vers M. de Rohan, son gendre, pour lui faire tourner tête avec 6,000 Suisses qui étaient en Champagne, et dont il était colonel-général, et marcher droit à Paris; ce qui fut depuis un des prétextes que l'on prit pour l'éloigner des affaires... »

Voyez les *Mémoires du maréchal de Bassompierre*,
l'auteur de l'*Histoire de la Mère et du Fils*, etc.

Sully n'avait guère que cinquante ans lors de l'assassinat de son maître. C'était aussi à peu près l'âge qu'avait l'amiral de Coligni, quand Voltaire lui fait dire :

Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans.

Sully, parlant à un jeune homme, pouvait donc lui montrer ses cheveux blancs avec autant de raison, ce me semble, que l'amiral à ses meurtriers.

LE TASSE,

ODE

QUI, EN 1812, REMPORTA LE PRIX A L'UNANIMITÉ, AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX DE TOULOUSE.

L'aigle immortel de Méonie,
Le chantre d'Achille et d'Hector,
Sur les campagnes d'Ausonie
A déployé ses ailes d'or :
Au sacré tombeau de Virgile [1]
Il vole, du laurier fertile
Cueille le plus jeune rameau,
Et vient dans les murs de Sorrente
Parer de sa feuille odorante
Le front d'un enfant au berceau.

[1] *Sacrés murs* que n'a pu conserver mon Hector.
RACINE, *Andromaque*.

A peine tes jeunes années
Auront fui sur l'aile du Temps,
Enfant aux nobles destinées,
La gloire applaudira tes chants.
Telle, sous le ciel de Golconde,
La tige naissante et féconde
S'enrichit d'heureuses primeurs ;
Le jour le plus pur la colore,
Et les fruits qu'elle fait éclore
Devancent la saison des fleurs.

J'entends le clairon héroïque.
Clorinde, Tancrède, Aladin,
L'Asie, et l'Europe et l'Afrique
Se choquent aux bords du Jourdain.
Dans les profondeurs du Tartare,
La trompette rauque et barbare
Appelle aux combats les enfers [1],
Et des milices immortelles
L'archange aux flamboyantes ailes
Guide les drapeaux dans les airs [2].

Mais sur les plaines de Neptune
Quel char aux suaves odeurs
Porte aux îles de la Fortune [3]

[1] Chiama gli habitator de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba :
Treman le spatiose atre caverne, etc.

Canto quarto.

Voyez la note qui se trouve à la fin de cette ode.

[2] *Canto* XVIII.

[3] *L'isole di Fortuna* (les îles de la Fortune), expression adoptée par

Ce guerrier qu'enchaînent des fleurs [1] ?
Renaud, oubliant l'Idumée,
De la pelouse parfumée
Y foule la molle fraîcheur :
Vainement sa gloire en soupire ;
Armide a vaincu d'un sourire
Ce bras qui semait la terreur.

Ah ! d'une Armide plus touchante
Il connut le charme vainqueur,
Le jeune cygne de Sorrente.
Heureux, s'il cachait son bonheur !
Léonor [2], ta douce féerie
Le retient dans l'île fleurie
Où s'ouvre la rose d'amour [3].
O revers ! ô terreur profonde !
L'île s'ébranle, le ciel gronde,
Et le charme fuit sans retour [4].

Dans ces cachots, dans ces ténèbres,
Quel est ce criminel aux fers?
Il pleure... Sur ces murs funèbres
Sa main vient de tracer des vers !
Ah ! c'est le peintre d'Herminie,
C'est le Tasse, c'est le génie ;
Mais c'est le génie insensé [5].

le Tasse comme plus poétique que celle d'*isole Felici* (îles Fortunées), dont il se sert pourtant ailleurs.

[1] *Canto* XIV, st. 68, 69, 70.

[2] Sœur d'Alphonse, duc de Ferrare.

[3] *Cogliam d'amor la rosa,* etc. *Canto* XVI.

[4] Allusion aux dernières stances du même chant.

[5] *Non sano di mente,* etc. Voyez la Vie du Tasse.

Les douleurs ont usé son âme :
De longs regrets, un cœur de flamme,
Restent seuls au Tasse éclipsé.

Barbare Alphonse, dont l'outrage
Ote un grand homme à l'univers,
Tremble ! le monde, d'âge en âge,
Entendra le bruit de ses fers.
Vengeur du faible qu'on opprime,
Dieu ne garde pas seul au crime
Une affreuse immortalité :
Comme lui, l'histoire équitable
Condamne un prince inexorable
A l'infernale éternité.

Aux yeux de l'auguste victime,
Le Destin, lassé de punir,
Fait briller l'espoir légitime
D'un plus favorable avenir.
Sur ces bords que le Tibre arrose,
Où l'ombre d'Ennius repose
Dans le tombeau de Scipion,
J'entends la ville aux sept collines
Répéter les hymnes divines [1]
Du chantre immortel de Sion.

Oui, Rome ! devance l'histoire,
Venge le Tasse ; il vit encor :
Hâte-toi !... Sur le char d'ivoire

[1] Je croyais entendre le divin Orphée chanter les *premières hymnes*, etc. *Émile*, t. III, p. 105, de l'édition in-12 de Genève.

Porte-lui la couronne d'or.
Qu'une pompe auguste et chrétienne
Rende à la roche tarpéïenne
Ses vieux triomphes abolis;
Et toi, Capitole sublime,
Ouvre à l'Homère de Solyme
Tes portiques enorgueillis.

Le Capitole!... Sur la route
Que le char devait parcourir,
Trois fois l'airain sonne... J'écoute...
Un saint temple vient de s'ouvrir.
De l'enceinte silencieuse
Une lampe religieuse
Éclaire le dôme noirci.
J'entre à sa paisible lumière,
Et je lis, penché sur la pierre :
« Les os du Tasse sont ici [1]. »

Qui que tu sois, mortel célèbre,
Qu'opprime un sort injurieux,
Devant cette pierre funèbre
Apprends à pardonner aux dieux.
Cet astre que le Perse adore [2],
Et que le Samoïède implore
Dans la longue nuit des hivers,
Céleste image du génie,
Voit-il sa lumière impunie
Éclairer en paix l'univers?

[1] *Torquati Tassi ossa hic jacent.*

[2] Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
BOILEAU.

Non, non, vaincu par la tempête,
Au sein de l'empire étoilé,
Souvent le dieu cache sa tête,
Lumineux encor, mais voilé.
Entouré de flammes livides,
Au fond des ténèbres humides,
Il semble décroître et pâlir :
Sous le voile impur qui l'outrage,
Il marche d'orage en orage,
Et la nuit vient l'ensevelir.

O Tasse! voilà ton histoire,
Ta mort, ton immortalité!
Il reçut des mains de la gloire
La coupe de l'adversité ;
Enfin son triomphe s'apprête :
Des chants de victoire et de fête
Un peuple entier remplit les airs...
Arrête! peuple magnanime!
Le triomphateur... la victime
Expire au bruit de tes concerts.

Tout près de son heure dernière,
« Brûlez, disait-il, mes écrits ;
Le temple obscur d'un monastère
Cachera mes pâles débris [1]. »

[1] Le Tasse demanda comme une faveur d'être enseveli sans pompe dans l'église du couvent de Saint-Onuphre. Il pria le cardinal Cinthio de faire brûler son poëme sur la Création, qu'il laissait imparfait. Il ajouta même la prière de recueillir le plus qu'il serait possible des exemplaires de sa *Jérusalem délivrée* et de les livrer aux flammes; il savait bien, disait-il, que cela était difficile,

L'infortuné, dans l'humble asile
Où du moins la vertu tranquille
Échappe à ses persécuteurs,
Sous la pierre étroite et modeste,
Redoute encor l'éclat funeste
D'un nom payé par tant de pleurs.

Hélas ! quand déjà l'espérance
Lui promet des lauriers lointains,
Si le grand homme, à son enfance,
Pouvait lire dans ses destins,
Quels maux ! quelle orageuse vie !
Ah ! qu'avec terreur du génie
Il repousserait le flambeau !...
O toi, dont la gloire est l'idole,
Va d'un pas ferme au Capitole :
Ne regarde pas ce tombeau.

mais non pas impossible ; et comme il mettait à cette demande beaucoup d'instance, le cardinal, pour ne pas l'affliger, la lui promit sans avoir la moindre intention de tenir sa promesse.

NOTE SUR LE TASSE.

En traduisant le *tartarea tromba*, etc., je suis loin d'approuver le mélange des vérités chrétiennes et des fables du paganisme, qu'on a souvent reproché avec trop de sévérité peut-être, mais non pas sans fondement, à quelques-uns des grands poëtes qui ont illustré l'Italie. Sans doute, il ne faut point, dans un *sujet chrétien*, introduire et faire agir les divinités païennes; mais il n'y aurait plus de poésie si l'on prétendait exclure du langage figuré les noms de ces divinités, qui ne sont aujourd'hui que des *expressions poétiques*, et la peinture de leurs attributs, qui ne furent jamais que des *allégories*. Cette distinction est importante : un exemple va l'éclaircir.

> L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
> A cent fois mis en poudre
> Ces géants orgueilleux contre le ciel armés,

a dit J.-B. Rousseau dans l'*Ode aux princes chrétiens*, dont le sujet est tout religieux. Il serait pénible de condamner de tels vers. Cependant je doute qu'on puisse entièrement approuver cette image de *l'aigle de Jupiter*, qui, punissant la *profanation* des *saintes ondes du Jourdain*, et du *tombeau du fils de l'Eternel*, foudroie les Turcs *armés contre le ciel*, c'est-à-dire contre la religion catholique, comme de nouveaux géants qui prétendraient assiéger l'Olympe. Je condamne à regret, ou plutôt je n'ose ap-

prouver ce passage ; je doute. Au contraire, la strophe suivante de cet hymne, magnifique de style et de composition :

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xercès, *Thétis* croit voir encore
A travers *de* ses flots *promener* les forêts, etc.

peut bien donner prise à la critique ; on pourrait bien y relever une expression qui n'est point le mot propre, et une légère inexactitude grammaticale ; mais on ne saurait y voir aucune trace de *paganisme*, aucun défaut de convenance. Thétis n'est ici que la mer, l'Océan personnifié ; ce n'est qu'une expression poétique.

Ainsi l'auteur de la *Henriade* place dans l'enfer même des chrétiens ces ministres qui *de Thémis et de Mars* ont vendu les honneurs. Ailleurs il personnifie la passion de l'amour, qu'il peint avec les attributs donnés par les anciens au fils de Vénus. Il environne son temple des *fruits de Pomone* et des *présents de Flore*. *Les Grâces* demi-nues

Accordent à leurs voix leurs danses ingénues, etc.

Ajoutons que dans *le Lutrin*, ce chef-d'œuvre du plus sage de nos poëtes, *la Piété*, suivie des trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, implore le secours de *Thémis*,

Vierge, effroi des méchants, appui de ses autels, etc.

Dans les exemples qu'on vient de citer, *le Temple de l'Amour* n'est qu'une peinture allégorique ; *Pomone*, *Flore*, *les Grâces*, *Thémis*, ne sont, comme on l'a déjà dit, que des expressions figurées, telles que celles-ci : *Profondeurs du Tartare*, *plaines de Neptune*, qu'on a cru pouvoir employer dans cette ode, sans s'écarter des convenances prescrites par le sujet. On s'est de même permis ces mots, *Pardonner aux dieux*, dans lesquels on n'a cru voir que l'une de ces locutions appelées des *phrases faites*, qui n'offrent plus qu'un sens fictif et convenu, et dont il faut se servir au besoin, dans quelque sujet que ce puisse être, sous peine de ne rendre sa pensée que par des périphrases, c'est-à-dire, pour l'ordinaire, d'y jeter du vague et de l'affaiblir.

LA TOUR D'EUGLANTINE.

L'action de ce petit poëme est fort simple, et sans épisodes. Il s'en est présenté plusieurs : on les a tous écartés. C'est dans le vaste récit de la grande épopée qu'on peut suspendre l'intérêt sans l'affaiblir, le varier sans le détruire. Un poëme dont l'étendue n'excède point celle d'une tragédie doit en avoir la marche rapide ; celui-ci n'avait pas même été divisé en chants. Cette division s'est trouvée toute faite. Le premier chant est l'avant-scène, l'exposition du sujet ; le second et le troisième sont le nœud de l'action ; le quatrième le dénoûment[1]. Si l'auteur avait écrit dans un temps de patience pour les vers, ou s'il avait eu le talent de rendre les siens plus agréables, peut-être se serait-il abstenu de marquer ces divisions par des titres qui ne font que ménager des repos à la paresse du lecteur.

Il a écrit en vers parce que son sujet voulait de la poésie dans le style. C'était peut-être aujourd'hui une raison pour écrire en prose. On l'aurait trouvé plus naturel.

> Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de rang :
> Les Mores aujourd'hui peignent le diable blanc.
>
> Régnier, Satire V.

[1] Cet avertissement, que je trouve à l'état de simple brouillon, est une preuve que non-seulement le poëme était achevé, mais que l'auteur se disposait à l'imprimer. Voy. la Vie, pages 108 et suiv. J. S.

LA TOUR D'EUGLANTINE,

OU

UNE SOIRÉE DE NAVIGATION

DANS LE PHARE.

CHANT PREMIER.

Près de Scylla, qui gronde vainement,
Ce golfe étroit nous présente un asile :
Vieux nautonier, retiens la rame agile,
Et laisse-moi contempler un moment
Les lourds débris de ce haut monument,

Et ce tombeau, que la vague tranquille,
Craint de troubler et frappe mollement.

Ces murs épais, ces créneaux en ruine
Sur ce rocher, c'est la *Tour d'Euglantine*;
Et cette pierre... O mes amis, pourquoi
Vous placez-vous entre la rive et moi?
Ne craignez rien; non, mon âme affaiblie
Ne peut trouver dans l'aspect du tombeau
A ses douleurs un aliment nouveau.
Mais écoutez des malheurs qu'on oublie.

A l'autre bord, où Charybde engloutit
Ces flots hurlants dont..... [1] retentit.
Vous avez vu la colline abritée
Par ce bois vert qu'un agile ruisseau
Remplit des sons de sa chute agitée;
Colline fraîche et qu'entoure un plateau,
D'où le rocher, sa profonde racine,
Fuit sous la mer, puis surnage en berceau;
Et quelquefois, aux nochers de Messine,
Dans le brouillard paraît comme un vaisseau
Gagnant le port. Au pied de ce coteau,
Sur le rocher qui vers l'onde s'incline,
Près du torrent, s'élevait le château
Où d'Alvinzi la vertu respectée,
Qui de la vie atteignait le déclin,
Du haut des tours, sur la vague agitée
Laissait tomber un œil calme et serein.

1 Le manuscrit de l'auteur porte *Palm* effacé. Auguste Fabre, qui a recopié tout le poëme, a laissé ce mot en blanc; je crois devoir imiter sa réserve. J. S.

Les voluptés, les arts et la victoire
De sa jeunesse avaient rempli le cours;
Mais les combats et les molles amours
Étaient alors bien loin de sa mémoire.
Il oubliait dans le repos des champs
Les souvenirs qu'il laissait à l'histoire,
Ses longs revers et même ses talents;
Mais la vertu, plus chère que la gloire,
D'un doux éclat ornait ses cheveux blancs.

Seul rejeton de sa noble famille,
Dans la retraite, Euglantine, sa fille,
Charme ces jours d'indulgence et de paix
Qu'un ciel calmé gardait à sa vieillesse,
Et par les soins d'une aimable tendresse,
De leur déclin ralentit le progrès.
Son Euglantine est l'image fidelle
D'Emma.... si jeune... et qui mourut si belle!
C'est son sourire et sa voix et ses traits[1].
Aussi le cœur d'un époux et d'un père,
Dans son bonheur comme dans ses regrets,
Unit toujours et la fille et la mère.

Oh! que de fois, oubliant ses revers,
Son œil, trompé par des rapports si chers,
Et son oreille a paru se méprendre[2]!

[1] Var. D'Emma si jeune enlevée à ses feux,
Lorsque l'hymen avait encor pour eux
L'enchantement de sa chaîne nouvelle;
D'Emma si jeune et si tendre et si belle
C'est le sourire et la voix et les traits.

[2] Ceux pour qui la correction grammaticale est préférable à la pureté poétique peuvent lire : *ont* paru, etc.

Mais dans son âme où les tristes adieux
Sont demeurés, l'erreur n'a pu descendre...
Sur Euglantine il ramène ses yeux
Mouillés de pleurs, où brille un souris tendre,
Cache une plainte, et rends grâces aux dieux.

Souvent à l'heure où des flots de lumière
Voilent les cieux, argentent leur azur,
Et de la plaine embrasent la poussière,
L'époux d'Emma, que ranime un air pur,
Se délassant au frais de la colline,
Était assis à côté d'Euglantine,
Dans ce bois vert, sous les profonds berceaux
Où le torrent hérissé de roseaux
Jaillit et court sur la roche glissante,
Où la fraîcheur de l'onde jaillissante
Du long feuillage épaissit les arceaux.
Un vent léger qui, chassé de la plaine,
Sous leur abri s'est glissé lentement,
De feuille en feuille égarant son haleine,
Dans les rameaux s'y balance un moment;
Puis, descendu sur cette eau qui murmure,
La suit d'un vol dont frémit la verdure.
Son faible bruit, qui se perd dans les bois,
En expirant ajoute à leur silence.

Mais sous l'ombrage Euglantine s'avance.
De la guitare, où préludent ses doigts,
Vibrent les sons que répète trois fois
Le son léger de la roche voisine.
A leurs accords elle mêle sa voix.
La voix, la lyre et la pierre argentine

Disent le chant sublime, avec douceur,
Que d'Alvinzi préférait la jeunesse,
Et dont le charme est resté dans son cœur.
L'heureux vieillard écoute avec ivresse.
Ce chant si fier et si doux tour à tour,
Qui tant de fois exprima de son âme
Les tendres feux et l'héroïque flamme,
Y rajeunit et la gloire et l'amour.

Souvent aussi, quand déjà sur la grève
L'ombre s'étend, joue au pied du coteau,
Sur le coteau d'un vol léger s'élève,
Et par degrés, jusqu'aux murs du château,
Poursuit le jour dont la clarté s'achève [1];
Quand ce vent frais, prémices d'un beau soir,
Plus doucement amène sur la plage
Les flots calmés, au penchant du rivage,
Près d'Euglantine, Alvinzi vient s'asseoir.
Mais que ces lieux ajoutent au pouvoir
Des souvenirs dont son âme est remplie!
Du nautonier la voile qui se plie,
Son dernier chant sur l'onde qui s'endort,
Le dernier cri de la rame affaiblie
Qui vient gémir sur ce tranquille bord,

[1] Tous les poëtes font descendre les ombres du soir. *Elles tombent des hautes montagnes sur les vallées* (Virgile); *elles s'allongent du faîte des maisons dans les rues* (Boileau)... Cependant l'ombre qui précède le crépuscule ne descend pas, elle monte; elle s'élève du bas des maisons et du pied des montagnes jusqu'à leurs faîtes, où viennent enfin mourir les derniers rayons du soleil. — Personne plus que moi n'est rempli de respect pour les vrais grands hommes qui nous ont devancés dans presque toutes les carrières; mais, le dirai-je? dans toutes, le moyen d'être neuf, c'est d'être vrai.

Tout lui rappelle et le temps qui l'entraîne,
Et son long âge, et l'approche du port
Où tout finit, le bonheur et la peine!
Mais le présent au passé le ramène,
Et ses regrets lui rendent ses beaux jours.
Que dis-je? à peine il remonte le cours
D'un temps si cher, soudain le charme cesse.
Dans ce lointain qui fuit avec vitesse,
Tout l'entretient des pertes de son cœur.
Le bonheur même y laisse la tristesse...
Mais le vieillard renferme sa douleur.
Qui le plaindrait?... qui connut son bonheur?
Qui, remontant le long cours de ses peines,
Pourra le suivre à leurs courses lointaines?
C'est Euglantine. Attentive aux secrets
De ses chagrins, quand son âme affaiblie
Vers le passé tristement se replie,
Dans le passé, source de vains regrets,
Elle accompagne et soutient sa vieillesse.
Sans les voiler elle y teint les objets
D'un jour plus doux à l'œil de la vieillesse;
Du souvenir elle émousse les traits :
Il attendrit et n'a plus rien qui blesse.

Son père alors d'un œil reconnaissant,
Mais où l'on voit que la douleur fut peinte,
Tourne sur elle un regard caressant,
Et, d'une bouche où s'arrête la plainte :
« O toi! dit-il, dont le charme innocent
Ote au regret l'amertume, et lui laisse
L'émotion, qui n'est plus la tristesse!
Auprès de toi me diras-tu comment

Le malheur même a son enchantement?
Mes pleurs sont doux quand ta main les essuie.
En vain l'orage a longtemps agité
Mes plus beaux ans; l'heureux soir de ma vie
De ton aurore a la sérénité. »
Disant ces mots, sur sa tête charmante,
Sur son front jeune et brillant de fraicheur,
L'époux d'Emma penchait avec lenteur
Son front vieilli, sa tête blanchissante,
Et lui montrait au faîte de la tour
Le doux rayon de l'étoile naissante
Qui se mêlait aux feux mourants du jour.

Dans ce manoir d'où la guerre civile
L'avait banni, près du caveau tranquille
De ses aïeux, délaissés si longtemps,
Mais sûr enfin qu'à ses derniers instants
Du moins son ombre aurait le même asile,
Tel Alvinzi cachait ses derniers ans,
Telle Euglantine, après dix-huit printemps
Dont la moitié sur la terre étrangère
Fut pour l'exil, retrouvait sur la terre
De son enfance un repos, dont le cours
Serait moins cher s'il eût duré toujours.
Dans son bonheur elle savait à peine
Que ses attraits de la ville prochaine
Étaient l'orgueil. Loin d'un monde jaloux,
A ce bonheur, comme elle noble et doux,
Un nœud sacré, qu'aurait béni son père,
Allait unir le bonheur d'un époux
Choisi par elle et digne de lui plaire.
Quand ses destins, démasquant leur courroux,

Dans sa retraite un jour firent paraître
Starno. Ce cœur de haine envenimée
Crut s'attendrir, et s'attendrit peut-être :
L'affreux Starno n'avait jamais aimé.
O mes amis! quelle monstre ai-je nommé?

Dans Puzzolo, ravi par des pirates,
Et, dès l'enfance, instruit dans leurs frégates,
Il pille, brûle, ensanglante les mers,
Et de succès, d'attentats, de revers,
Lasse les flots, les vents et la fortune;
Puis, dégoûté des hasards de Neptune,
Chef de bandits que l'Etna dans ses flancs
Avec horreur cachait aux yeux du monde,
Il s'élançait durant la nuit profonde;
Et quand du jour les feux étincelants
Le replongeaient dans son antre sauvage,
Les champs déserts, les toits encor brûlants,
Les corps glacés, attestaient son passage.
C'était trop peu : pour de plus grands destins
Il dédaigna ces forfaits clandestins.
Moment heureux! la Discorde civile
D'un pied sanglant parcourait la Sicile :
Starno la suit, implorant ses fureurs,
Et dans le champ en ruines fertile
Que l'Euménide ouvre à ses moissonneurs,
Sème le crime et cueille les honneurs!

Ce n'était point un scélérat vulgaire;
Et dans ce temps propice à la valeur,
Quand d'un guerrier le bras seul et le cœur
Faisaient souvent le destin d'une guerre;

Quand le salpêtre, en un tube enfermé,
Au loin mortel, par un plomb invisible,
Ou vomissant le boulet enflammé
Contre un héros qui n'est plus invincible,
Jamais encor ne s'était allumé;
Starno, prodige et de force et d'adresse,
Vêtu d'un fer dont les épais contours
Ne gênaient point sa nerveuse souplesse,
Invulnérable, en prodiguant ses jours,
A son courage égalait son audace;
Et par l'intrigue et l'or et la menace,
Affermissant l'ouvrage de ses mains,
A son audace égala ses destins.
On l'a vu seul décider les batailles,
Seul réparer la perte d'un combat,
Forcer un camp, enlever des murailles;
Et, traître habile autant qu'heureux soldat,
On l'a vu prendre, et quitter et reprendre
Tous les partis, opprimer et défendre
Les chevaliers, le peuple et le sénat.
De leurs débris sortit sa renommée:
Comme au sommet d'une tour enflammée,
Et que couronne un éclat effrayant,
Faible d'abord, grandit en tournoyant
Un tourbillon de feux et de fumée.
Au droit du glaive immolant tous les droits,
Il resta seul debout sur leurs ruines,
Et les partis se turent à sa voix.

Mais l'artisan des guerres intestines
A su combattre, et non dicter ses lois.
Lassé du calme et d'un pouvoir tranquille,

L'audacieux abdique, et la Sicile
De ses dégoûts reçoit la liberté.
Vain mot! Quel peuple a jamais su reprendre
Sa liberté, qu'il ne sait pas défendre,
Et qu'on lui rend avec impunité?
Nouveau Sylla, sans peine il a quitté
La dictature; il garde la puissance :
Le souvenir du sang qu'il a versé
Règne toujours; et son nom prononcé
A la Sicile impose encor silence.

Par lui comblés de mépris et d'honneurs,
D'or et d'effroi, ces pâles sénateurs,
Ces chevaliers, dont la reconnaissance,
Regards baissés, tremblait de ses faveurs,
Regards baissés, soit coutume ou prudence,
Tremblent encor de ses airs protecteurs :
Leur front s'incline à la même distance,
Et leur genou, gardant de ses grandeurs
Le souvenir, fléchit en sa présence.

A ses pieds fume un plus léger encens :
Ces fils des dieux, qu'on a vus de tout temps,
Fort mal nourris au temple de mémoire,
La lyre en main, mendier chez les grands,
Le poursuivaient de leurs chants de victoire.
De ses dîners, fastueux avec choix,
Dans tout Messine on dévorait l'histoire;
On y courait ses joutes, ses tournois;
Et, l'insolent! il croyait à sa gloire!

L'homme puissant qui, parmi ses flatteurs,
A vu toujours les destins lui sourire,
Les voit changer, sans les croire menteurs :
A leur hommage il ose encor souscrire,
Et de caprice il traite leurs rigueurs.
Que fera donc celui dont l'insolence
Les affranchit de leur obéissance,
Qui, par dégoût, s'arrache à leurs faveurs?
En vain Starno descendit des hauteurs
De son pouvoir ; il en retint l'ivresse,
Et son regard, perdu dans les splendeurs
De sa fortune, oublia sa bassesse.
Lui, dont souvent la beauté, la richesse,
Et la naissance a mendié l'hymen,
Croit d'Euglantine éblouir la jeunesse,
Et d'Euglantine il demande la main.

Noble Alvinzi, quelle fut ta surprise!
« Au jeune Alfred Euglantine est promise,
Dit-il enfin ; d'un père glorieux,
D'Algire, hélas! (Starno baisse les yeux)
Ce fils aimable est l'image chérie.
Depuis le jour qu'un obscur assassin
Frappa son père, il grandit dans mon sein.
Dès le berceau, comme moi sans patrie,
Il partagea mon exil et mes fers,
Et maintenant des maux qu'il a soufferts
Alfred se venge en sauvant la Sicile.
Mon jeune Alfred, digne orgueil de notre île,
Promet un sage, et se montre un guerrier. »
Il dit ; Starno lève son front altier,
Et, sans répondre, à pas lents se retire.

Mais le vieillard croise les bras, soupire,
Et malgré lui sa pensée et ses yeux
Suivent les pas de cet homme odieux
Qui s'est troublé lorsqu'il nommait Algire.

—

CHANT DEUXIÈME.

—

Le lendemain, vers la chute du jour,
L'ami d'Alfred, le généreux Selmour,
D'un pas rapide entre au château, s'incline,
Donne un billet. Le père d'Euglantine
Lit : « Ces drapeaux que bénirent vos mains
A peine encor flottaient dans Syracuse,
Déjà Séir, ses nombreux Sarrasins,
Se ralliaient non loin de l'Aréthuse.
La nuit profonde arrête aux bords voisins
Nos chevaliers. Un cri se fait entendre.
Le fer, la flamme et le fils de Séir
Sont dans le camp, qui s'est laissé surprendre.
Tout fuit ou meurt. Mais ce jeune Almaïr,
Dont nos débris et nos tentes brûlantes
Dans tout le camp nous montraient le chemin,
Frappé lui-même, et refrappé soudain,

Sur des monceaux de nos armes sanglantes
Chancelle, tombe et se relève encor,
Retombe... Enfin notre camp se rallie.
Des musulmans l'impétueux essor
Se ralentit ; leur élite affaiblie
De toutes parts hésite, s'ouvre, plie,
Meurt. Le jour luit. Séir, qui tour à tour
Cède ou résiste, et consume ou ménage
Tous les moments de ce terrible jour,
Ne comptait plus, au milieu de son tour,
Qu'un faible reste épuisé de carnage;
Mais, sans désordre atteignant le rivage,
De la retraite il fait sonner le cor,
A son coursier livre les rênes d'or,
Gagne sa flotte ; et la flotte en silence
Fuit et se perd dans l'horizon immense.
Depuis ce jour, ses nombreux pavillons
Laissent en paix les mers de la patrie,
Et le soleil de notre ile chérie
Mûrit pour nous les fruits de nos sillons. »

« Plus d'étrangers, et victoire à nos armes !
Dit Alvinzi, versant de nobles larmes.
Et quelle main, dans ces hardis assauts,
De Syracuse affranchit la première
Les murs sanglants, et, du haut des créneaux,
Lui fit revoir notre antique bannière?
— La main d'Alfred. — Et la nuit où Séir..?
— Alfred veillait. — Et du grand Almaïr...
— La main d'Alfred a terminé la vie.
— Alfred ! dis-tu?... » Mais la voix du vieillard,
Pour interprète à son âme attendrie,

Ne peut suffire, et laisse à son regard
Bénir son fils qui sauva sa patrie.

A ce regard, où quarante ans d'exploits
Et de malheurs avaient mis leur puissance,
Selmour s'étonne et s'incline en silence,
Et le respect semble enchaîner sa voix.
Mais d'un regret il n'a pu se défendre.
Ah! c'est trop tard!... Vous le deviez entendre,
Ce nom d'Alfred, au camp des Sarrasins,
Dans cette nuit, qui fixa leurs destins,
Aux derniers feux de leurs tentes en cendre,
Au bord des mers qui sauvaient leurs débris,
Où ce nom seul, que prolongeaient nos cris
Par les échos et les vents des rivages,
Comme la foudre, au sein des flots amers,
Était lancé sur leurs poupes sauvages,
Et, se mêlant au bruit sourd des cordages,
Longtemps encor, dans le lointain des mers,
Les poursuivait plus craint que les orages!

« Le jour baissait : avant la fin du jour,
De notre élite, en colonnes rangée,
Ce cri de gloire annonce le retour,
Frappe de loin Syracuse vengée,
Et de notre île il commence le tour.
Il va croissant sur les routes publiques,
Monte aux châteaux, gagne les toits rustiques,
Remplit les champs, et le sentier des bois,
Où, délivrés de leur terreur profonde,
J'ai vu, seigneur, nos heureux villageois

Nommer Alfred, au pied de l'humble croix
Qu'ils relevaient pour le Sauveur du monde. »

« Le lendemain, quand la guerre et Séir
Fuyaient ensemble aux rochers de l'Afrique,
Dans Syracuse, inondant le portique
Où s'avançait le vainqueur d'Almaïr,
Les grands, le peuple, ivres de sa victoire,
Dans leurs remparts, pour la seconde fois,
Voyaient rentrer, comme un don de sa gloire,
Leur Dieu proscrit, leurs franchises, leurs lois.
Du fond poudreux des vieilles basiliques,
Partout la foule, au-devant de ses pas,
Portait l'encens, les flambeaux, les cantiques,
La vierge sainte, et le Dieu des combats.
Le faible enfant, qui ne sait que sourire,
Disait son nom, ou cherchait à le dire :
La jeune épouse à son nouvel époux
Montrait ce bras qui finit leurs alarmes,
Ce front si noble et ces regards si doux,
Plus doux encor sous la pompe des armes.
Celles dont l'âge a blanchi les cheveux
Se demandaient : A-t-il encor sa mère?
Et les vieillards, qui trouvaient dans ses yeux
Et dans ses traits, Algire et ses aïeux ;
A qui sa gloire en devenait plus chère,
Par de long cris qui montaient dans les cieux,
Portaient son nom jusqu'à son noble père.
Mais, ô surprise! attentif et sans voix,
Au même instant, tout ce peuple à la fois,
S'ouvre... un guerrier, qui sous l'âge succombe,
Approche et dit : sois fier! grâces à toi,

En terre libre on creusera ma tombe.
Il dit : Alfred entend nommer Siffroid. »

Selmour s'arrête. Euglantine pensive,
Le front penché sous le poids du bonheur,
A ce récit de victoire et d'honneur
Prêtait encore une oreille attentive.
Un charme heureux tient son âme captive :
Elle se tait; mais, d'instants en instants,
Sous les anneaux de ses cheveux flottants,
Brille et s'éteint une larme furtive.

Soudain un page, à la voix de Selmour,
Entre ; et Selmour, achevant son message,
Pour Euglantine, aux mains du jeune page,
Prend la corbeille où les dons de l'amour
Sont renfermés. Alfred, malgré l'absence,
Quand les combats différaient l'heureux jour
Du tendre hymen promis à sa constance,
Les a choisis.... incertain du retour.
Et maintenant à sa noble maîtresse
L'ami d'Alfred présente tour à tour
L'anneau, garant de leur sainte promesse,
Et le long voile éclatant de blancheur,
Et la croix d'or qui rend l'hymen propice,
Et le bandeau de l'heureux sacrifice,
Et la ceinture où, sur les noirs cheveux
Du fils d'Algire, entrelaçant leurs nœuds
Aux nœuds de l'or, le diamant serpente;
Et le collier dont la chaine pendante
Soutient l'ivoire à qui l'art a donné
Les traits d'Alfred Oh! combien sur l'ivoire,

Fille d'Emma, d'un regard fortuné,
Tu contemplais ce front environné
Du jour nouveau de sa naissante gloire!
Sur cette bouche où la voix de l'honneur
Semblait encor commander la victoire,
Qu'un doux sourire avait plus de douceur!
Tendre Euglantine! en vain son faible cœur
Veut renfermer tant de joie; elle n'ose,
A cette bouche où le souris repose,
Rendre un sourire; un voile de pudeur
Semble adoucir cette flamme brillante
Que dans ses yeux fait naître le bonheur :
Mais son haleine est rapide et tremblante;
Son sein palpite, et son front languissant
Sur l'anneau d'or s'incline en rougissant.

« Heureux ami! s'écrie avec ivresse
Selmour, témoin de sa noble tendresse!
Heureux Alfred! mes pas l'ont devancé
Pour peu de temps. Un devoir qui lui coûte
L'a retenu malgré lui; mais la route
De Taormine, où nous l'avons laissé,
N'est pas bien longue; et dès demain sans doute,
Ce soir peut-être... — Ah! c'est trop de bonheur!
Dit Alvinzi. Quand le destin s'apprête
A nous frapper, quand déjà sa rigueur... »
Mais il regarde Euglantine, s'arrête,
Et dit tout bas : « Oui, fût-elle une erreur
La pure joie où son âme s'égare,
Tais-toi, cruel! Quelle voix si barbare
Voudrait troubler l'ineffable douceur
De ce regard?... Le ciel est dans son cœur! »

Il renferma la parole cruelle
De la sagesse ou du pressentiment;
Près d'Euglantine il parut un moment
Dans le destin se confier comme elle,
Et s'enivrer de son enchantement.

Mais le vieillard, pour qui le ciel sévère,
Près du bonheur mit toujours le regret,
N'a pu goûter, sans un trouble secret,
Tant de faveur après tant de colère.
Dès que le jour abandonne les cieux,
Quel est l'asile où je le vois descendre?
C'est le caveau sombre et religieux
Où son Emma dort avec ses aïeux.
Seul, à cette heure, il ne vient pas leur rendre
De vains honneurs. Prosterné devant eux,
C'est toi qu'il nomme, Euglantine! et les yeux
Grossis de pleurs tout prêts à se répandre,
Sur le vieux marbre où leurs mânes pieux
Ont désormais peu de jours à l'attendre,
Il recommande à leurs voix dans les cieux
Ce rejeton qui sourit à leur cendre.
Au jour d'hymen, ce jour qui va venir,
Du haut des cieux puisse leur main s'étendre
Comme la sienne, et comme elle bénir
Le jeune époux, l'épouse encor plus chère,
Le voile saint, les flambeaux, le mystère,
L'anneau, l'autel paré pour les unir;
Tout ce bonheur dont il craint l'avenir!
« Fille d'Emma... trop semblable à ta mère!
Ton jeune cœur va former ce lien
Qui pour jamais (ainsi l'a cru ton père!)...

Quel souvenir! Son âme était remplie
Des dons du ciel; ton âge était le sien;
Je me disais : c'est pour toute la vie!...
Tombeau d'Emma, vingt ans mouillé de pleurs,
Loin de sa fille écartez nos malheurs!
Et toi, jeune homme à qui je la confie,
Heureux Alfred! conserve mieux que moi
Tant de bonheur! Qu'elle vive pour toi!
Et que le sort nous porte moins d'envie! »
Il dit. Ses vœux à la tombe adressés
Étaient si purs qu'il les crut exaucés.
Il se flatta que le ciel moins sévère,
Et qui déjà semblait de son courroux
Se repentir, rendrait aux vœux d'un père
Ce qu'il ravit au bonheur d'un époux.
Alors, plus calme, essuyant sa paupière,
Il se leva, reprit l'étroit chemin
Où du caveau, sous le long souterrain,
Se prolongeait la pieuse lumière :
Deux fois encor, deux fois dans le lointain,
Il s'arrêta, salua de la main
De son Emma la demeure dernière;
Puis, au château, rentré le front serein,
Près de Selmour il s'assit au festin.

Heureux banquet! la coupe pétillante
Qui d'un vin pur y présente les flots,
N'y verse point la gaité pétulante,
Les ris moqueurs, le fantasque à-propos,
Ni d'un mot fin l'étincelle brillante
Qui va pâlir dans l'oreille des sots.
Mœurs du vieux temps, mœurs grandes et naïves!

Qu'avaient-ils donc, ces fortunés convives,
Pour remplacer l'esprit et les bons mots?
Ce qu'ils avaient? le bonheur.... et la gloire,
Dont la présence ennoblit le bonheur.
De la patrie, en habits de victoire,
La grande image à la place d'honneur
Semblait assise. A l'éclat des bougies,
Étincelaient sur les riches piliers
Les casques d'or, l'airain des boucliers,
D'un noble sang les cuirasses rougies,
La longue lance et les drapeaux flottants.

Par Alvinzi ces armes arrachées
A Ferdoussa, l'Almaïr de son temps,
Sans souvenir, étaient, depuis vingt ans,
Loin d'Alvinzi, dans la poudre cachées.
Mais Englantine, assemblant avec art
Ces exilés, qu'elle invite à la fête,
Sur les lambris les rappelle au regard;
Et le trophée, à l'insu du vieillard,
S'est relevé pour ombrager sa tête.
Sur ces drapeaux, ses captifs éclatants,
Quand il leva son front à cheveux blancs,
Il tressaillit... son œil brillait : la gloire
De sa jeunesse y rallume l'éclair :
Son souvenir ressaisit la victoire :
Son cœur vieilli, trompé par sa mémoire,
Croit palpiter sous les mailles de fer.
Mais... ô regret!... Une larme guerrière
A ses regards voila quelques instants
Ces boucliers, où la rouille du temps
Du champ d'honneur remplaçait la poussière.

Jeune et promis à de nouveaux exploits,
Par la beauté, qui soignait sa jeunesse,
Cueilli par elle, arrondi sous ses doigts,
Un frais laurier serpente avec adresse
Et se hérisse autour des vieux pavois.
Le long ruban dont la chaîne ondoyante,
Du rameau vert, qu'il noue avec des fleurs,
Assujettit la bordure pliante,
Du fils d'Algire y suspend les couleurs :
Puis, recourbant la tige souple et tendre,
Sous le trophée il va l'arrondissant
En cercle égal à son double croissant,
Mais vide encor, vide, et qui semble attendre,
Pour l'entourer du feuillage naissant,
L'or et l'airain d'un triomphe récent.
Tout y rappelle, y promet la victoire;
Tout : seulement, oublié pour la gloire,
Du jeune arbuste un plus faible contour
Fuit, sous les fleurs, les regards et le jour.
Là, sur l'écorce, en légers caractères,
Un fer aigu, sous les feuilles légères,
Avait caché ce mot seul : *Au retour!*

Sous le trophée, au signal d'Euglantine,
Les ménestrels commencent leurs concerts.
Par des accords préludant à leurs airs,
Tantôt la voix des flûtes de Messine
D'un accent pur mêle au son modulé
Par la guitare, un son demi-voilé,
L'éclat tremblant d'une juste cadence,
Ou d'un soupir l'harmonieux silence :
Tantôt, dans l'air échappés par élans,

Les cris du cor, sur les lambris roulants,
Font tressaillir le feuillage sonore,
Les longs rubans, les fleurs... et ces drapeaux
Qui, tout poudreux de vingt ans de repos,
Aux sons guerriers obéissent encore.

Les ménestrels, à ces accords puissants
Qui du trophée agitaient les emblèmes,
Joignent leurs voix, expliquent par leurs chants
Et le trophée, et les accords eux-mêmes.
Ils racontaient l'Africain menaçant;
L'horrible aspect de la chaine étrangère;
Et la patrie au regard pâlissant....
Et les héros dont le bras tutélaire
Loin de son front repoussait le croissant.
Alvinzi frappe, et Ferdoussa chancelle :
De ses soleils c'est le dernier qui luit...
C'est dans ce camp où la flamme étincelle,
Alfred vengeur... c'est ta dernière nuit,
Jeune Almaïr!... c'est Séir qui s'enfuit
De ce rivage où ton ombre l'appelle...
Le nom d'Alfred sur les flots le poursuit.

Ainsi formant une triple harmonie,
Les instruments, les emblèmes, les voix,
Près du clairon la flûte et le hautbois,
La feuille jeune aux vieux casques unie,
L'éclat des fleurs, la rouille des pavois,
Frappant les yeux, l'oreille, la mémoire,
Des deux héros rapprochaient avec choix
Les souvenirs; et, devançant l'histoire,
Malgré les ans, dont le long cours, vingt fois,

A séparé l'heure de leur victoire,
Sans les confondre, unissaient leurs exploits.
Les jours d'alors et les jours d'autrefois
Faisaient entre eux un échange de gloire...

D'un coup soudain le château retentit.
Serait-ce Alfred ? sur la porte tremblante
Le lourd marteau trois fois s'appesantit.
Ouvrez, c'est lui ! Que cette porte est lente !
Fille d'Emma pourquoi rougir encor?
N'avez-vous pas accepté l'anneau d'or?
Faut-il cacher ?... Qu'entends-je ? Oui qu'il se cache
L'heureux espoir de ce cœur palpitant!
Ces coups, plus forts, sont les coups de la hache.
Le chêne crie, et son double battant,
Du gond de fer qui grince et se détache,
Sur le seuil penche, et tombe en éclatant.
Les cris aigus, l'effroi des domestiques,
Leur pas rapide, ébranlent les portiques.
Un bruit plus sourd dans le long corridor
Monte, s'accroît, approche, approche encor.
Des ménestrels la voix par intervalle,
Cesse : Alvinzi n'écoutait plus leurs chants...
Il voit briller aux portes de la salle
Le cimeterre, et sous d'épais turbans
Des fronts noircis, des regards de forbans.
L'œil sans menace, et le bras sans offense,
Comme invités à la fête, soudain
La troupe affreuse avec ordre s'avance ;
Sans bruit, sans voix, chacun le fer en main,
D'un pas tranquille, alentour du festin
Se range en cercle, et s'approche en silence.

Selmour se lève, et son épée a lui.
Toujours muet, le cercle l'environne,
Mais de plus loin : et leur poitrine a fui
Le prompt éclair, l'effrayante couronne
Qu'en tournoyant, fait briller devant lui
Le glaive nu. Seul affrontant son glaive,
Un bras, le seul qu'il avait remarqué,
Un bras plus fort, que guide un front masqué,
Sort de la foule, et sur sa tête il lève
L'acier tranchant : le coup tombe. Selmour
Reçut la vie aux bords de la Durance.
L'exil d'Alfred, en cet heureux séjour,
Les réunit. Selmour loin de la France,
Suivit Alfred dans l'espoir du retour ;
Mais à cette heure il perd son espérance.
Ne dites point à la fille d'Emma
Quel coup mortel suit cette mort cruelle.
Dès ce moment, tout fut caché pour elle ;
Son front pâlit et son œil se ferma.
Quand il s'ouvrit, dirai-je à la lumière ?
C'était au sein de la nuit et des flots ;
D'affreux soldats et de noirs matelots
Sur le détroit l'enlevaient prisonnière.
A cet aspect, pour la seconde fois,
Elle perdit le regard et la voix :
Et lorsque enfin à son âme éclipsée
Son sang plus libre eut rendu la pensée,
Et dans ses yeux eut fait rentrer le jour,
L'infortunée au fond de cette tour,
Se trouva seule avec l'aube nouvelle,
Qui renaissait triste et pâle comme elle.

Les fragments des chants troisième et quatrième suffisent pour suivre l'action du poëme; mais un court sommaire épargnera au lecteur un effort d'attention.

On a vu que le soir même où Alfred était attendu, le château d'Alvinzi avait été forcé, et Euglantine portée évanouie sur l'autre rive du détroit, dans une tour qui s'élevait aussi au bord de la mer. Un jour s'est écoulé depuis. Elle parvient à informer Alfred de sa captivité. Alfred accourt la délivrer. Il soutient un combat terrible contre Starno et ses complices. Starno reçoit le salaire de ses crimes. Euglantine, qui a pu se déguiser et s'armer, pendant le tumulte a été frappée d'un coup mortel destiné à son amant. Au moment d'expirer, elle exige qu'Alfred jure de lui survivre, pour consoler son père, dont elle ignore la mort. Alfred, éperdu, fait cet inutile et cruel serment; mais le chagrin qui le mine sans relâche le délivre enfin d'un reste d'existence qui n'était plus qu'une lente agonie.

Voyez sur cette fin du poëme, malheureusement perdue, l'analyse que j'en ai tracée, pages 109 et 110 de la *Vie*, d'après le souvenir de mes entretiens avec Auguste Fabre.

J. S.

FRAGMENT

DU

CHANT TROISIÈME.

Déjà la nuit, cruelle ou consolante,
Du malheureux qui goûte ses faveurs,
A suspendu la vie et les douleurs :
Elle a déjà rendu l'heure plus lente
Au malheureux qui veille dans les pleurs.
Timide encor, sa nouvelle courrière,
Sur les créneaux, le front demi-voilé,
Laisse tomber de l'azur étoilé
Un faible jour; et sa pâle lumière
Blanchit le fer des gothiques barreaux,
Qui, de la tour protégeant les vitraux,

S'étend sur eux comme une vieille armure.
Un long soupir perce la tour obscure,
Et, se mêlant au bruit sourd de la mer,
Ce chant plaintif, que la douleur mesure,
Sort lentement de la grille de fer.

Dieu soit propice à la jeune captive
Qui sur les flots a vu mourir le jour!
L'étoile seule entend sa voix plaintive.
« Edvin ! » dit-elle, au sommet de la tour...
Les vents du soir se taisent à l'entour.

Ce jeune Edvin pour combattre le Maure
Était parti; mais il est de retour.
Peut-être il veille, appelant son Isaure.
« Edvin! dit-elle, Edvin!... » Mais de la tour
La voix se perd sur les flots d'alentour.

Le ravisseur de cette pauvre Isaure
Vient et lui dit : « Donne-moi ton amour :
Nous sommes seuls, je suis roi, je t'adore. »
« Edvin! » dit-elle; et du haut de la tour...
Paix à sa tombe et silence à l'entour!

C'était ainsi qu'Euglantine captive,
Pour soupirer le chant de la douleur,
Avait choisi la romance plaintive
Où quelques traits de son propre malheur
Semblaient tracés. Mais les flots et la rive,
Et le ciel même, et leurs aspects touchants,
Le lui peignaient encor plus que ses chants.
Sur le détroit et ses vagues amères,

Une autre mer, des vagues plus légères
S'amoncelaient. Le timide croissant
Fendait les flots de ce ciel menaçant,
Comme un esquif qui s'échappe dans l'ombre,
Cache sa voile, et sur une mer sombre
Fait luire à peine un flambeau pâlissant.
Telle avait fui la chaloupe furtive
Qui, loin d'Alfred, la nuit de son retour,
A la même heure, au pied de cette tour...
Dieu soit propice à la jeune captive!
Son chant expire, et le flot nébuleux,
Au même instant, soulevé par l'orage,
A submergé le croissant lumineux.
Un voile noir s'étend sur le rivage.

Enfin, perçant l'humide obscurité,
S'échappe et brille une lueur tremblante.
L'air, qui s'épure, a repris sa clarté,
Et de nouveau le rayon argenté
Blanchit la tour. Mais la voix douce et lente
Ne sortait plus de la grille de fer :
Tout se taisait, hors le flot de la mer.

Tout se taisait à la nouvelle aurore.
Le jour s'écoule, et tout se tait encore.
Mais lorsque enfin le soleil du couchant
Quittait la rive où l'Isaure au doux chant,
Toute la nuit et tout le jour peut-être,
Avait gémi, la voici reparaître
Sur le sommet de sa haute prison,
Seule, et toujours, au bout de l'horizon,
Cherchant des yeux le ciel de sa patrie;

Ou confiant aux nuages du soir,
Qui s'en allaient vers son île chérie,
Sa plainte vaine et ses vœux sans espoir.

Mais quel objet à sa vue attentive
Paraît s'offrir, avancer lentement?
Sur le détroit, de moment en moment,
Elle s'incline et demeure pensive.
Ah! dans ses yeux brille un espoir soudain!
Elle rougit, détache de son sein
La blanche écharpe; et, d'une main craintive,
Prend et l'aiguille et le long fil de lin.
L'adroite aiguille écrit sur le satin :
« Au noble Alfred! Euglantine captive. »
En ce moment passe au pied de la tour,
Dis-je une voile aux couleurs de Sicile?
C'est d'un pêcheur la gondole tranquille,
Qui s'en retourne aux derniers feux du jour.
Sur la gondole, Euglantine voilée
Se penche, hésite, approche, hésite encor,
Et laisse enfin son écharpe roulée,
Et qui se noue autour d'un étui d'or
(Étui d'Emma, souvenir d'une mère!)
Tomber sans bruit sur la barque légère.
. . . .
. . . .

——

FRAGMENTS

DU

CHANT QUATRIÈME.

. . . .
. . . .

Sous un ciel pur et voilé tour à tour,
Au gré des vents la nuit brillante ou sombre,
Dans ce combat de l'étoile et de l'ombre
Avait fourni la moitié de son tour.
Vers le midi, l'océan des nuages
Se balançait sur l'horizon obscur.
Mais il s'ébranle, et ses flots sans rivages
Du Sud au Nord, dans les plaines d'azur,
Roulent, noyant ces sphères allumées,
Soleils lointains levés sur d'autres cieux,

Et, dans le ciel, où s'arrêtent nos yeux,
Groupes brillants de perles enflammées.
Sous le flot noir, toujours plus noir encor,
Déjà se plonge Andromède au front d'or [1],
Et le cocher qui hâte en vain sa course,
Et de Léda le Cygne éblouissant;
Plus de clarté : le Bouvier pâlissant
Voit s'engloutir les sept flambeaux de l'Ourse.

Dans l'ombre épaisse un gémissement sourd
Fait frissonner l'air immobile et lourd :
L'éclair, suivi d'une vapeur brûlante,
Le déchirant par d'obliques sillons,
L'a coloré d'une clarté sanglante;
Les vents aigus sifflent en tourbillons
Sous les éclats de la foudre roulante;
Et, répondant à ces bruits redoublés,
De tous ses flots à la fois ébranlés
La vaste mer bat la rive tremblante.

Sur le rocher que couronne la tour,
De l'ouragan la rage s'amoncelle :
Des cieux, des bois, des ravins d'alentour,
L'onde dégoutte, ou jaillit, ou ruisselle :
Sur les vitraux tinte et bondit la grêle;
Et sur le toit l'orage électrisant
Le fer aigu des vives girouettes,
Leur longue flèche élève un dard luisant
Tout hérissé d'éclatantes aigrettes.

[1] On remarque, à la *tête d'Andromède,* une très-belle étoile de *seconde grandeur.*

L'ombre tranquille, effaçant les couleurs,
Avait deux fois remplacé la lumière,
Sans qu'Euglantine, oubliant ses malheurs,
Dans sa prison eût fermé la paupière.
En vain la nuit, seul témoin de ses maux,
Comme une amie attentive et fidelle,
Chassait le bruit, faisait taire les flots,
Taire les vents: les heures du repos
Ne sonnaient pas pour cette tour cruelle.
Ce soir enfin, aux veilles, aux douleurs,
Avait cédé la nature épuisée;
Et sur ses yeux, encor mouillés de pleurs,
Le doux sommeil répandait sa rosée
Par qui l'oubli se glisse dans les cœurs.

Elle s'éveille aux cris de la tempête,
Au choc des vents qui viennent tour à tour
En gémissant se briser sur la tour;
Et dans la tour, dont s'ébranle le faite,
A son oreille apportent à la fois
Ces bruits errants sous la voûte des bois,
Au sein des flots, dans le creux des rivages;
Des monts lointains le long mugissement;
Et de Scylla, sous ses rochers sauvages,
La voix hurlante et le rauque aboiement.

C'est vainement qu'elle porte sa vue
Sur l'horizon; l'obscurité des airs
Confond les cieux et la terre et les mers.
Le regard fixe, à demi suspendue
Sur le détroit, elle écoute les flots,
Les flots grondants sous ces voiles funèbres.

Mais, ô terreur! des voix de matelots
De temps en temps sortaient de leurs ténèbres.
D'abord le son qu'elle avait cru saisir
Était noyé dans la clameur des ondes;
Bientôt dans l'air chaque instant fait grossir
Ces cris perdus sur les plaines profondes.
En vain la nuit s'obstine à lui cacher
Ce noir naufrage: elle entend s'approcher
Les longs soupirs des poupes haletantes,
Les longs frissons des voiles palpitantes,
Le mât qui crie, et l'aviron grinçant,
Et le roulis du navire chassant
Sur le gravier et les roches perçantes.

A la pitié, même le désespoir
N'a pu fermer cette âme noble et tendre;
Sa voix longtemps cherche à se faire entendre
Des malheureux qu'elle entend sans les voir :
« Dieu qui les vois, puisses-tu les défendre! »
Elle disait. Le ciel étincelant
Devant ses yeux jette un sillon brûlant
Qui du détroit perce le voile humide.
Guide céleste! à sa flamme rapide,
Elle aperçoit, déjà rasant le bord,
Une chaloupe à l'orage échappée;
Et, de sa proue élancé vers le fort,
Un bras tendu qui présente une épée.
Autour du fer brillant dans l'air obscur,
Flotte un signal; sa blancheur ondoyante
Semble jouer sur la vague effrayante,
Qui réfléchit ses franges d'argent pur.
Dieu! si c'était... c'est l'écharpe éclatante!

« C'est lui ! » dit-elle. Et l'éclair qui s'enfuit
Loin de ses yeux chasse et rend à la nuit
Le bras, l'épée et l'écharpe flottante.

. . . .
. . . .

. . . .
Il poursuivait : tout à coup la menace
Manque à sa haine ; et son front sans audace
Penche... d'Alfred, qui l'atteignait, rasant
La lance agile, un trait du feu céleste
Luit sur l'acier, et l'acier menaçant
Le réfléchit sur son front pâlissant.
O coup du sort ! son œil fixe a vu luire
Sous cet éclair le javelot d'Algire,
Le javelot qu'Algire massacré
Portait encor, quand son sein déchiré
Dans Ascali rougit la main d'un traître,
D'un traître obscur et longtemps ignoré,
Mais à cette heure... abandonné du glaive,
Son bras fléchit ; il recule d'un pas ;
Devant ses yeux un nuage s'élève ;
Contre le frêne où vient heurter son bras,
Sa main s'appuie : et d'Alfred, qui s'élance,
Sur cette main frappent l'œil et la lance.
Son fer aigu, qui s'élargit en cœur
Près de sa base, a deux ailes croissantes
En demi-cercle, et des deux bouts tranchantes.
Le triple dard déchire l'épaisseur
Du cartilage et des chairs frémissantes,
Du noir aubier perce la profondeur,

Surmonte encor la main qu'il a frappée,
La serre encor, et, de sa triple dent,
Y la retient comme un étau mordant.
L'arbre gémit. Alfred tire l'épée.
Levant son front où n'est plus la pâleur,
Starno, plus fier sous cet arbre funeste,
Dans le péril a perdu sa terreur:
Son œil menace; et la main qui lui reste
Oppose au fer son large bouclier.[1]
Vaine défense! un revers de l'acier
Atteint le bras : le bras, penché sur l'onde,
Tombe; et trois fois sur la vague qui gronde
A tournoyé le bouclier tremblant:
Trois fois l'éclair, au loin étincelant,
Fit apparaître, au sein du flot livide,
Fixés encor dans la courroie humide,
La main robuste et le bras tout sanglant.

Que fera-t-il? Ah! s'il pouvait reprendre
Au triple dard qui le tient désarmé,
Cet autre bras à vaincre accoutumé,
Ce bras nerveux qui, loin de le défendre,
Va lui ravir, en arrêtant ses pas,
Jusqu'à l'honneur d'attendre le trépas!
Terrible, il lutte; et dans ces luttes vaines,
Tout mutilé, tout souillé d'un sang noir
Qui s'échappait de ses profondes veines,
Doublant sa force avec son désespoir,
Il presse, attire et fait pencher le frêne;
Le frêne altier se relève, l'entraîne;
Et, dans les airs à la fois balancés,
Et sur la terre à la fois redressés,

Ils sembleraient, par les mêmes racines,
Plonger tous deux jusqu'aux vagues marines.
Enfin, lassé, voyant qu'il faut mourir,
Mourir? que dis-je? en esclave s'offrir
Au coup mortel, victime obéissante,
Comme un taureau qu'avant de l'immoler,
On enchaîna par sa corne puissante
A la colonne arrondie et pesante
Du sanctuaire où son sang va couler!
Starno se trouble à cette indigne image :
Il lève au ciel, qui trahit son courage,
Son œil terrible; et lance dans les airs
Un long blasphème, un cri qui de la plage
Frappant l'écho, dans cette nuit d'orage,
Parut la foudre éclatant sur les mers.
Sa bouche ouverte et d'écume trempée,
En blasphémant encor, reçoit l'épée,
La mord, se rouvre, et vomit à la fois
Les dents, l'écume, et le sang et la voix.
Vaillant Starno! ton casque noir s'incline!
Resté debout, toujours armé, toujours
La main sur l'arbre et sous la javeline;
Le long poignard qui défendait ses jours,
Étincelant au nœud de sa ceinture;
L'œil convulsif où survivait l'injure;
Le front glacé, dont les pâles sillons
Avaient gardé dans leurs replis profonds
L'orgueil, la haine encor non assouvie,
La soif du crime et l'horreur du remord;
Toujours la bouche ouverte avec effort;
Il paraissait avoir perdu la vie,
Mais sans trouver le repos de la mort.

Alors fuyait de cette nuit terrible
La dernière heure, et dans le ciel paisible
Naissait le jour. Le rayon du matin,
Qui faiblement brillait dans l'air humide
D'un long orage, était doux et timide :
Il ressemblait au sourire incertain
De l'espérance, après un long chagrin.
Alfred vainqueur descendait la colline,
Gagnait la plaine, et, l'œil toujours fixé
Sur le vieux fort qui renferme Euglantine,
Disait : « Le temps de l'orage est passé. »
Comme il entrait dans la forêt voisine,
Il se demande, un moment arrêté :
« Est-ce le saule ou le tremble agité,
Dont le zéphyr fait parler le feuillage? »
Puis il s'avance avec tranquillité...
Le son plaintif expirait sous l'ombrage.

Un peu plus loin, un casque sans cimier
Offre à sa vue (et sa marche est plus lente)
De blonds cheveux une boucle tremblante,
Et qui se joue au bord du noir acier :
L'herbe à l'entour est flétrie et sanglante.

Un peu plus loin, et quand, sous les rameaux,
Déjà son œil jusqu'au pied des créneaux
Arrive, il voit, à la pâle lumière
Du crépuscule, un jeune chevalier
Qui lentement, du sein de la poussière,
Se soulevait sur un noir bouclier;
Et qui semblait, à son heure mortelle,
Chercher encore, au faîte de la tour,

Ce jour naissant, cette clarté nouvelle,
Qui des créneaux venait dorer le tour.
Son sang vermeil, d'une trace luisante,
Avait rougi sa cuirasse pesante;
Son front, sans casque, et tourné vers les cieux,
Était caché sous l'or de ses cheveux.
« D'un ennemi toi qui montres l'armure,
Jeune homme! puis-je adoucir la blessure
Que tu reçus combattant contre moi?
Parle. » Écartant sa blonde chevelure,
L'inconnu dit : « J'ai combattu pour toi :
Ce trait mortel menaçait ta poitrine,
Il n'a percé que le sein d'Englantine!
Moment heureux! j'ai pu sauver tes jours...
Ne tente pas d'inutiles secours.
Plus de retard; l'heure qui fuit m'est chère;
Approche et dis : je vivrai pour ton père. »

En vain Alfred veut répondre : sa voix
Toujours s'arrête; une terreur glacée
Charge son front, qui fléchit sous le poids;
Et sur son cœur retombe sa pensée.
O désespoir! elle ne le sait pas!
L'infortunée, au moment de le suivre,
Veut que son père, expiré dans mes bras,
M'engage... « Alfred! si pour vous j'ai dû vivre,
Vivez pour lui! lui, qui de notre hymen,
(L'ignorez-vous?) hâtant l'heure si chère,
Demain... Alfred! c'était trop tard demain!
Changeons le jour : donnez-moi cette main;
Et que ma mort laisse un fils à mon père!
Donne... il suffit; porte-lui mes adieux. »

Alfred s'écrie, Alfred n'est plus le maître
De ses transports : tremblant et furieux,
Tout son secret est déjà dans ses yeux;
Et de sa bouche il va sortir peut-être :
« Vivre, dit-il? pour lui... vivre! » Soudain,
Tel qu'il l'a vu, le poignard dans le sein,
Il crut le voir, il le vit apparaître
Entre elle et lui, ce père infortuné!
L'aveu cruel, sur sa bouche amené,
N'osa sortir. Elle meurt, et je livre
Sa dernière heure au tourment de survivre!...
A ce reproche, à l'aspect du vieillard
Dont le fantôme assiégeant son regard,
Du geste encor lui défend de poursuivre,
Alfred, tremblant que son cœur déchiré
Ne s'ouvre enfin, et ne laisse surprendre
L'affreux secret d'Euglantine ignoré,
Du bouclier qui l'a trop su défendre
Cache sa tête et répond : « Je vivrai. »

Son Euglantine un moment se soulève.
Elle s'appuie au pommeau de son glaive;
Et, d'un bras faible, à demi dévoilant
Ce front couvert du bouclier sanglant :
« Alfred! dit-elle, écartez donc ces armes!
Nous reste-t-il trop de temps à nous voir? »
Puis, lui donnant un regard plein de charmes,
A ce regard dont le tendre pouvoir
Sait adoucir même le désespoir,
Mêle un sourire... Alfred fondit en larmes.
Elle ajouta : « Vous l'avez prononcé
L'heureux serment... et du ciel qui m'appelle

Déjà pour moi la paix a commencé.
Non ! pas encore. Une crainte nouvelle
Fait tressaillir ce cœur demi-glacé.
Ta gloire, Alfred !... vivez aussi pour elle.
Se pourrait-il que de vos grands destins
Bornant le cours... mon ami, je le crains.
Oh ! tirez-moi de cette crainte affreuse !
Alfred ? Alfred a l'âme généreuse,
Alfred m'aimait, il ne peut pas vouloir
Que mon pays, accusant ma mémoire,
Dise au tombeau qui va me recevoir :
De la Sicile elle a détruit l'espoir ;
Le fils d'Algire était né pour la gloire.
Le fils d'Algire, ingrats qui m'outragez,
Me vengera comme il vous a vengés :
Pour moi la tombe et pour lui la victoire.
Mais la victoire, après tant de malheurs,
Ne peut suffire à ce cœur noble et tendre ;
J'y laisserai de profondes douleurs.
Mon jeune ami, puisqu'il faut vous le rendre,
Qu'une autre... un jour... Pourquoi repoussez-vous
Ma faible main ? Dieu, plus sage que nous,
Dieu l'a voulu. Celle qu'il me préfère,
Qui, plus heureuse, aura de plus longs jours
A vous donner, puisse-t-elle vous plaire
Plus qu'autrefois dans mes moments si courts...
O vains regrets ! que le ciel lui destine
Tout ce bonheur dont j'espérai le cours,
Et qu'elle vive en vous aimant toujours,
Comme en mourant vous aimait Euglantine !
Vous lui direz qu'elle eut mes derniers vœux,
Et qu'Euglantine, en priant pour vous deux,

Vous attendra chez le Dieu qu'elle adore. »
En achevant ces mots interrompus,
Ces mots plus lents, sa main serrait encore
La main d'Alfred, et ne la serra plus!

Que fera-t-il? Sa promesse le livre
A son naufrage, et lui ferme le port.
L'infortuné que s'obstine à poursuivre
Un sort injuste, en appelle à la mort.
Pour Alfred seul, l'injuste arrêt du sort
Est sans appel : il a juré de vivre.
Il l'a juré: mais le sommeil a fui
De son œil creux; mais, d'aurore en aurore,

. . . .

—

POÉSIES DIVERSES.

ÉPITRE A UN AMI

ENTHOUSIASTE DES VOYAGES.

Demeure en ton pays par la nature instruit.
LA FONTAINE.

Ainsi dans tes projets affermi sans retour,
Tes vœux d'un prompt départ appellent l'heureux jour.
Mais, transfuge à vingt ans, d'une sage retraite,
Quand tu vas égarer ta jeunesse inquiète
Dans ce vaste univers que tu ne connais pas,
Quel guide as-tu choisi qui dirige tes pas,
Emile, et des conseils de son expérience
De ta marche docile instruise la prudence?
Est-ce, dis-moi, ce lord qui, fuyant son ennui,
Dans sa voiture court s'enfermer avec lui?
Noble pair écossais dont les fiertés bretonnes

Promènent en tout lieu l'orgueil des *trois couronnes*;
Qui, venu sans projet, retournant sans dessein,
Bâille en applaudissant, admire avec dédain;
Et toujours offusqué de vapeurs hypocondres[1],
Arrive à Pétersbourg sans avoir quitté Londres.
Là, milord intrépide, après un long repas,
Savoure un vin de Chypre, et dompte les États.
Ses voiles ont soumis le cap de la Tempête;
L'or du Potose esclave enrichit sa conquête;
Le moka parfumé va mûrir sous ses lois.
Enfin pour terminer de si nobles exploits,
Milord d'un mets nouveau conquis sur l'Allemagne
Va doter les Véri[2] de la Grande-Bretagne.
Il apporte, à grands frais, aux Bretons érudits,
Dans un carton doré, trois feuillets inédits
D'un philosophe grec, mort d'hier à Florence,
Et deux vases chinois enluminés en France.

« L'exemple est merveilleux!... d'un Anglais désœuvré;
D'un noble pair d'Écosse ai-je l'ennui titré?
Croyez-vous?.. » — Non, je crois qu'éloigné de sa trace,
Plus sage tu suivras cet ami plein de grâce,
Qui voulut, par bonté, nous quittant un beau soir,
Donner à l'univers le plaisir de le voir.
Monsieur fit admirer aux belles de Constance
Dans l'opéra bouffon la gloire de la France;
Aux beaux esprits d'Upsal conta tous nos romans;
Et donna dans Stockholm des leçons d'agréments,

[1] Ce mot se prend adjectivement dans le sens figuré, d'après l'*Académie* : et nos classiques en offrent des exemples, même en prose.

[2] Fameux restaurateur au Palais-Royal.

Enseignant le bon ton, réformant la toilette,
Là dessinant un schall, là tressant une aigrette.
Qu'il instruisit le monde! et qu'il fit d'envieux!
Aujourd'hui dans Paris ton ami radieux,
A l'aide de Mentelle [1] et d'une longue étude,
Ayant de ses amours fixé la longitude,
Étale sur la carte, aux yeux de ses rivaux,
Trente villes témoins de ses galants travaux.

« Moi! j'irais imiter une telle folie!
A courir l'univers je passerais ma vie,
Pour être un sot aimable, un conteur du bon ton!...
Ne peut-on voyager sans perdre la raison?
Les sages autrefois ont aimé les voyages.
Dans ses jours de splendeur, la Grèce a vu des sages
Chercher aux bords du Nil, aux rives du Cydnus,
Des vertus et des arts à l'Europe inconnus,
Dans l'espoir généreux d'enrichir la patrie
Des fruits d'une lointaine et savante industrie. »

— Cet espoir est fort beau; mais, Émile, crois-moi,
S'il fut sagesse en eux, il est folie en toi.
Quand les peuples encor dispersés sur la terre,
Y coulaient une vie obscure et solitaire,
Le sage allait chercher pour des États naissants
Les lois d'un autre empire et les arts florissants,
Et l'utile flambeau de son expérience
D'une obscure patrie éclairait l'ignorance.
Ainsi Sparte au berceau, réprimant ses abus,

[1] M. Mentelle de l'Institut, auteur de plusieurs géographies savantes et estimées, dont notre jeune homme est censé feuilleter les cartes.

De la Crète en ses murs vit régner les vertus[1],
Et Memphis des leçons d'une sage vieillesse
De la fougueuse Athène instruisit la jeunesse.

Tout est changé depuis. Les peuples confondus
Sont au sein l'un de l'autre à grands flots répandus;
Une religion de ses chaines austères
Lie aux mêmes autels cent royaumes de frères;
L'aimant, fidèle au nord sur l'abime des eaux,
Dans une même route assemble les vaisseaux;
La presse, du discours reproduisant l'image,
Fait sous l'airain muet renaitre le langage:
Par elle, le génie est, ainsi que les dieux,
Vivant dans tous les temps, et présent en tous lieux;
Les siècles en fuyant s'apprennent leur histoire;
L'homme sur l'univers plane par la mémoire;
Au sein de ses foyers, et dans quelques instants,
Il voyage en tous lieux et parcourt tous les temps.

Iras-tu maintenant, rival de Pythagore,
Chercher en des climats que ton pays ignore
La sagesse étrangère aux mœurs de ton pays?
Réponds : que prétends-tu? civiliser Paris,
Peut-être ; et des beaux-arts d'une Memphis lointaine
Parer, nouveau Solon, notre sauvage Athène.

— « Non, c'est vous que je fuis, vous tous, peuples usés,
Routinières erreurs, crimes civilisés.
Viens, généreux Humboldt, je vole sur tes traces :

[1] Les vertus politiques, qu'aucun peuple n'a consacrées par des institutions plus sévères; et non point les vertus naturelles, que les institutions d'aucun peuple n'ont jamais autant dénaturées.

A travers ces forêts, ces montagnes de glaces,
Conduis-moi sur ces bords où toi seul parvenu,
As vu l'homme barbare, à soi-même inconnu,
Assoupi des pavots d'une obscure ignorance,
Dans une longue nuit cacher sa vieille enfance.
J'y cours, et, l'arrachant à ce lâche sommeil,
Du jour de la raison j'éclaire son réveil.
Sa pâture, aux forêts trop longtemps suspendue,
Vient mûrir dans ses champs ouverts à la charrue;
Ses pénates, reçus au toit hospitalier,
Apprennent à s'unir autour de son foyer.
Des arts et des vertus la chaîne fraternelle,
Du pouvoir et des lois l'alliance éternelle,
Signalent en ces lieux mes bienfaits immortels.
Ah ! c'est ainsi qu'Hermès mérita des autels ! »

— *La noble ambition que ton cœur se propose*[1] !
Oui, cours ; dans les déserts poursuis l'apothéose.
Mille autres ont déjà devancé tes projets :
Ils ont à l'Indien apporté nos bienfaits.
Ces bienfaits, que sont-ils? des vices et des chaînes.
Tu n'imiteras point leurs bontés inhumaines,
Émile, je le sais ; mais ceux qui sur tes pas
Viendront, la foudre en main, usurper ces climats,
Penses-tu qu'à tes vœux leur foule obéissante
Laisse jouir ton nom d'une gloire innocente,
Et qu'ils n'oseront pas charger ton souvenir
Des crimes d'un immense et terrible avenir ?
Mon ami, des Cortès les forfaits héroïques
Ont souillé de Colomb les lauriers pacifiques ;

[1] Vers parodié de *Cinna*.

Je vois dans l'Orient les palmes de Gama
Se flétrir sous les pleurs des enfants de Brama ;
Et le Gange conquis dans son onde sacrée
Ensevelit en vain les meurtres de Corrée [1].
L'idolâtre habitant des murs de Salvador [2],
Le nègre dont le pied foulait la Côte d'Or [3],
Aux champs où l'Amazone épand ses eaux lointaines,
Va maudire Diégo [4], complice de ses chaînes,
Et déplorer ce jour où le bronze fatal
Vint annoncer l'Europe aux bords du Sénégal.
O rive de l'Indus [5] de carnage fumante !
O d'un sang malheureux Orellane écumante !
Zaïre déserté [6], Niger grossi de pleurs [7] !
Dites à l'univers nos forfaits voyageurs.
Et toi, si sur le globe il est un roc sauvage
Où l'homme, libre encor, protégé par l'orage,
Echappe à nos fureurs errantes sur les eaux,
Ciel, des fils de l'Europe écarte les vaisseaux !

Les cruels ! si du moins gardant pour eux les crimes,
Ils n'eussent qu'au malheur dévoué leurs victimes !
Mais partout leur exemple, infectant l'univers,

[1] L'un des premiers Portugais qui, sur les pas de *Gama*, vinrent conquérir et dévaster les Indes. Voyez sur ce *Corrée* ou *Corréa*, en particulier, l'histoire philosophique.

[2] *Salvador* ou *Banza*, capitale du Congo.

[3] Partie de la *Guinée*, ainsi nommée de la poudre d'or qu'on en tire.

[4] *Diego Cam* fut le premier qui, en abordant au *Congo*, vers l'année 1484, en ouvrit l'entrée à l'ambition des Portugais.

[5] Fleuve d'Asie.

[6] Fleuve d'Amérique.

[7] Fleuve d'Afrique.

Joint le vice aux malheurs, et le crime aux revers.
Les mœurs de leurs leçons gardent le témoignage,
Et partout les forfaits ont suivi leur passage.

Ici, les yeux en pleurs, c'est, pour un don léger,
La fille, par sa mère, offerte à l'étranger;
C'est le fils, à prix d'or, acheté de son père;
Et le frère enrichi de la vente d'un frère.
Là, des peuples amis aux combats entraînés,
S'arrachent des captifs à nos fers destinés...
Exilés sans retour, un conquérant sauvage,
Comme de vils troupeaux les poussant au rivage,
Vend à l'Européen ce bétail de vaincus.
Aux tyrans du Potose esclaves revendus,
Ils périront courbés sous les verges barbares.
Leur jeunesse s'écoule en des gouffres avares;
Ou, sur un sol brûlant, de larmes humecté,
Apprête à ses tyrans un or ensanglanté,
Salaire des malheurs et des crimes du monde.

J'abrége trop peut-être une histoire féconde,
Émile, et ce n'est là qu'un crayon imparfait
Des voyages fameux et du bien qu'ils ont fait.
Crois-moi, sur cette mer en périls abondante
Il est plus d'un naufrage; et la vertu prudente
Ne va point s'exposer à ces écueils lointains,
Ni confier aux vents ses vœux et ses destins.
Le ciel t'a prodigué ses nombreuses largesses;
Les talents, les vertus, la santé, les richesses,
Ces dons de sa clémence, il les mit dans tes mains,
Instruments destinés au bonheur des humains.

Ces dons, mon jeune ami, n'en corromps pas l'usage;
Oui, fais le bien ; d'un Dieu c'est imiter l'ouvrage.
Mais pour faire le bien faut-il s'expatrier ?
Faut-il que, travesti en errant chevalier,
Les bienfaits à la main, la vertu vagabonde
Cherche du Zélandais la pirogue sur l'onde,
De l'Arabe au désert poursuive les chameaux,
Galope sur la terre, ou sillonne les eaux?
Non ; tu peux accomplir tes projets tutélaires,
Et vieillir dans l'asile où vieillirent tes pères,
Où repose leur cendre, où tes bienfaits du moins
Auront, dans le secret, leurs mânes pour témoins.
Tu veux à des mortels, enfants par l'ignorance,
Apprendre les vertus, apporter la science,
De la raison humaine éclairer le berceau :
Eh bien ! sans te bannir chez un peuple nouveau,
Regarde parmi nous ces hommes sans chaumières,
Ces âmes sans ressorts, ces esprits sans lumières,
Condamnés par la faim à la stérilité,
Sauvages dans le sein de la société.
Rassemble, mon ami, leurs tribus indigentes;
Mets l'outil nourricier dans leurs mains diligentes;
Ranime des talents par la honte abattus :
Crois-moi, s'ils ont du pain ils auront des vertus.
Relève ce front pâle où se peint la misère;
J'y vois de l'homme encor briller le caractère.
Verse l'or, *fais-toi riche en épuisant tes biens* [1] ;
Fais-toi législateur, forme des citoyens;
Rends les cœurs aux devoirs, les bras à l'industrie;

[1] Épuise mes biens; fais-moi riche.
ROUSSEAU, *Héloïse*.

Donne des mœurs à l'homme et l'homme à la patrie.
Le pauvre te devra le prix de ses sueurs,
L'artisan ses travaux, l'État ses défenseurs.
Errant au sein des mers ferais-tu davantage?

Mais sans courir les mers et défier l'orage,
Veux-tu civiliser au sein de tes vergers,
Et plier à nos mœurs vingt peuples étrangers?
Le citronnier fleuri, la grimpante liane,
Le mûrier exilé de la rive persane,
Émigrés, aujourd'hui citoyens dans nos bois,
Viennent donner leur ombre et grandir sous tes lois.
Déjà, par tes leçons, la glèbe européenne
Nourrit du tulipier la fleur canadienne :
Le tuïa, fugitif des temples de Lama,
Le cotonnier, blanchi sous le ciel de Brama,
Les cèdres parfumés, et la palme inodore
Qui s'abandonne aux vents dans les champs de l'Aurore,
Viennent s'unir en groupe à ce dattier frileux
Dont l'antique Memphis cultiva les aïeux.

Un jour peut-être, assis sous son ombre africaine,
Tranquille, tu liras dans ton vieux La Fontaine
Ce conseil dont alors tu goûteras le fruit :
Demeure en ton pays par la nature instruit.

MALVINA[1]

CHANT NON IMITÉ D'OSSIAN.

SUJET.

« Malvina pleure la mort d'Oscar; ses compagnes cherchent à la consoler. » — Tableau de mademoiselle Harvey, exposé au salon de 1806 sous le nº 247.

MALVINA.

« Oui, j'ai vu mon amant, je l'ai vu tel encore,
Tel qu'aux champs de Lena marchait le jeune Oscar,
Superbe, et triomphant des guerriers d'Inhistore,
Quand il vint consoler la fille de Toscar,
Malvina, délaissée aux rives de Lubar.
Semblable à l'aurore naissante
Qui lève un front de rose au milieu des brouillards,
Il levait dans l'azur sa tête éblouissante,
Et ses cheveux flottaient sur le nuage épars.

[1] Cette pièce a été imprimée dans le Nº du 1er octobre 1806 de *la Revue philosophique et littéraire*, où je la prends, n'en ayant trouvé aucune trace dans les papiers de l'auteur. J. S.

Et moi, de larmes arrosée,
De son aspect chéri j'enivrais ma douleur ;
Ainsi qu'une douce rosée,
Sa voix a coulé dans mon cœur :
« Malvina, rends le calme à ton âme épuisée ;
« Bientôt ta douleur apaisée
« Exhale son dernier soupir... »
Je lui disais : « Oscar! la mort vient nous unir!... »
Mais l'orage a grondé dans les forêts bruyantes ;
Les fantômes ont fui dans le palais des airs ;
Et des vents déchaînés les haleines errantes
Emportent mon amant sur les rochers déserts.
Vainement l'ont suivi mes plaintes expirantes. »

Alors meurt de sa voix le son plein de douceur.
Assise, et le regard attaché sur la pierre,
Une larme plus tendre a mouillé sa paupière.
Un repos inconnu vient soulager son cœur ;
Son âme s'est calmée, et du sein de la nue,
Avec la voix d'Oscar, la paix est descendue ;
La paix!... qui dans la tombe assoupit la douleur.

SULMALA.

« O fleur de la beauté, mourante dans l'orage,
O Malvina ! réveille-toi.
Qu'est devenu ce temps où ton jeune courage
Dans le fond des forêts t'appelait avec moi ?
De leurs hôtes légers ton arc était l'effroi...
Hâte-toi ! prends cet arc, vois la biche timide,
Vois le chevreuil qui franchit le torrent :
Prends cet arc, Malvina! prends la flèche rapide ;
Perce le daim sous le feuillage errant.

Sur le rocher fuit la biche timide,
Et le chevreuil a franchi le torrent. »

L'arc en main, et la main tendue à son amie,
Ainsi parlait encor la vive Sulmala,
Lorsque dans ses transports la voix de Comala
Réveille sa harpe endormie.
Ses longs cheveux au vent flottent abandonnés ;
De l'inspiration ses yeux lancent la flamme ;
Ses accords embrasés des ardeurs de son âme,
Dans le trouble des airs et des flots déchaînés,
Exhalent son brûlant délire,
La harpe d'or frémit sous le doigt qui l'inspire.

COMALA.

« Quel souffle dévorant, échappé du cercueil,
Vient sécher dans sa fleur ta jeunesse plaintive?
Des palais des Selma ta douleur fugitive
Cherche des murs détruits les ruines en deuil:
L'amitié consolante aujourd'hui t'importune ;
Solitaire, tu fuis dans l'ombre des forêts ;
Les rochers du désert disent ton infortune,
Et la voix des torrents murmure tes regrets.

« Huit mois déjà passés, sous une main sanglante,
Dans la poussière Oscar est descendu.
Huit mois sont écoulés, et de sa mort présente
Il poursuit ton cœur éperdu,
Et ta blessure encore est nouvelle et saignante !
Tu l'appelles la nuit, tu le cherches le jour ;
Les regrets coulent seuls de tes lèvres timides ;
Ton front se décolore, et dans tes yeux humides
Le temps n'a pu sécher les larmes de l'amour.

Regarde, Malvina ! vois ces combles antiques,
Vois ces créneaux que la mousse a couverts;
Là des harpes en chœur résonnaient les cantiques;
Là brillaient en éclairs les lances héroïques :
Ces créneaux sont tombés; les lances, leurs éclairs,
Les bardes inspirés, les harpes, leurs concerts,
Ont disparu dans la poussière.
Des héros éclipsés la phalange guerrière,
Les ombres dont le deuil remplit ces murs déserts,
Pleurent durant les nuits leur grandeur terrassée,
Et de leurs pas l'empreinte est effacée.

Tout ce qui brille un jour s'éteint dans l'univers.
Les enfants des combats meurent dans la victoire;
La pierre des tombeaux parle de leurs exploits;
La harpe d'une amante en raconte l'histoire,
Et leur ombre, attentive au récit de leur gloire,
Prête une oreille émue aux doux sons de sa voix.
Mais toi ! ta harpe d'or ne connait plus tes doigts,
Et d'Oscar qui l'aimait oubliant la mémoire,
Muette, est suspendue aux rameaux de ces bois. »

« O grotte de Fingal, noble séjour des ombres,
Des ombres de héros,
Toi qui, dans le lointain, m'offres tes voûtes sombres,
Asile du repos,

Laisse passer ma voix jusqu'aux mânes sublimes
Des vainqueurs de Malmor :
Et vous tous, accourez, vous, héros magnanimes,
Digne sang de Trenmor ! »

Mes chants sont exaucés. A ma voix entendue,
Ils volent dans les airs;
Malvina !... sur sa tête ils penchent dans la nue
Au bruit de mes concerts.

« Malvina ! dit Fingal, ranime tes doux charmes ;
Rends la paix à ton cœur:
Ton amant a vaincu ; c'est trop mouiller de larmes
La cendre du vainqueur. »

Oscar lui-même, Oscar : « Avec toi je succombe,
Je revivais en toi;
Veux-tu, ma douce amie, enfermer dans la tombe
Ce qui reste de moi ? »

Ainsi de Comala le chant s'est fait entendre.
En vain à ses accords la jeune Moïna
Mêlait sa voix plus douce et sa lyre plus tendre;
Tout est fini pour Malvina.
Veuve de son amant, dans ce monde étrangère,
Vainement l'exil sur la terre
Retient la fille de Toscar:
Loin d'elle rejetant le fardeau de ses peines,
Son âme est dans la nue, et, libre de ses chaînes,
Repose dans le sein d'Oscar.

Ainsi quand la fleur odorante
Se sent blesser d'un fer cruel,
Elle languit encor sur sa tige mourante ;
Mais son parfum s'exhale et monte au ciel.

FRAGMENT D'UN DISCOURS EN VERS

QUI A POUR TITRE :

DE L'INFLUENCE DES LUMIÈRES SUR LA DESTINÉE DES EMPIRES,

PEINTURE DE L'ÉTAT OTTOMAN, OU LA PROSCRIPTION DES LUMIÈRES A PRÉPARÉ LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE ; SUIVIE D'UN TABLEAU DE LA RUSSIE, S'ÉLEVANT PAR LES LUMIÈRES ET LES ARTS AU RANG DES NATIONS CIVILISÉES, SOUS LE RÈGNE DE PIERRE LE GRAND[1].

Au sein de la victoire un empire naissant,
Élevant dans les cieux l'espoir de son croissant,
Crut dompter l'univers, sur la foi des miracles ;
Et déjà ses exploits devançaient les oracles.
Le glaive et l'encensoir, triomphants dans ses mains,
Promettaient à son dieu l'empire des humains :
Il traînait sous son joug la Grèce désolée ;

[1] Ce fragment ne s'est pas non plus trouvé dans les papiers de Victorin Fabre. Je l'extrais de la *Revue philosophique et littéraire*, du 11 octobre 1806. J. S.

Ses flottes menaçaient l'Italie ébranlée ;
L'Orient fléchissait devant ses étendards ;
Maître, par les combats, du sceptre des Césars,
Il semblait enchaîner, d'une main triomphante,
Le monde, qu'il ravit à leur aigle expirante.
Il l'aurait fait sans doute ; et, reine dans ses fers,
Donnant ses lois, son joug, son culte à l'univers,
Plus terrible que Rome, en héros plus féconde,
Byzance remontait sur le trône du monde ;
Mais d'un vainqueur stupide esclaves redoutés,
Elle a vu les talents, les arts persécutés,
S'éteindre dans le sang, s'ensevelir dans l'ombre,
Et l'État, dans la nuit d'un despotisme sombre,
Confier au fer seul sa gloire et ses destins ;
Et ce fer, sans appui, s'est rompu dans ses mains ;
Et cet amas d'honneurs, de victoires divines,
N'a laissé qu'un pouvoir fondé sur des ruines,
Cent règnes dévorants, dévorés tour à tour,
Et tout l'empire en proie à des tyrans d'un jour.
Cet empire superbe en triomphes, en armes[1],
Qui de l'Europe entière enfantait les alarmes,
Dont l'Asie en tremblant reçut le dieu vainqueur,
Ébranlé dès longtemps par sa propre grandeur,
Et sans cesse agité de nouvelles tempêtes,
S'écroule, avec lenteur, sous le poids des conquêtes.

Tel ce chêne, à Dodone interprète des dieux,
Le front brillant d'éclairs, s'élève dans les cieux,
Et d'une ardeur divine allumant son feuillage,

. . . . cette ville
Si *superbe en remparts*. . . . . . .
Andromaque.

Embrase au loin les airs des flammes de l'orage.
Des boucliers captifs, des casques, des drapeaux,
Dépouilles de vingt rois, pendent à ses rameaux ;
Mais bientôt, accablé de leurs pompes fatales,
Il agite en tremblant ses armes triomphales ;
Vainement de ses bras, glacés par les hivers,
Il frappe encor les vents et lutte dans les airs :
Il chancelle, se brise, et sa tête guerrière
Sous l'éclat des drapeaux tombe dans la poussière.

Ainsi dans l'ignorance un peuple conquérant
Croît, s'élève, ravage et s'écoule, et, torrent,
Son triomphe fragile est voisin du naufrage;
Il passe comme un bruit de foudres et d'orage.

Toutefois, je le sais, le grand art des combats,
Cet art trop nécessaire, est l'appui des États.
Qu'entouré d'ennemis l'empire qui s'élève,
Terrible et redouté, se protége du glaive;
Il le faut; et le fer dans les plaines de Mars
Doit fonder sa puissance, affermir ses remparts.
Mais n'est-il que du fer pour servir la patrie?
Faut-il qu'au glaive seul la grandeur se confie?
Non ; ce n'est plus le temps où des brigands fameux,
Barbares, triomphaient de barbares comme eux.
A l'Europe éclairée il faut une autre gloire.
L'empire se détruit au sein de la victoire,
S'il laisse les beaux-arts à leur chute courir;
Mais si dans son triomphe il a su les nourrir,
S'il puise sa grandeur à leurs sources fécondes,
Il verra, comme un fleuve aux libérales ondes,
Les arts du bien public enrichir les canaux :

Il lèvera, plus calme, entre tous ses rivaux,
De gloire et de splendeur sa tête couronnée.

Des peuples en naissant telle est la destinée :
Au sein de l'ignorance encore ensevelis,
Sous le joug des erreurs ils rampent avilis ;
Le jour de la raison lentement les éclaire.
Mais d'un Hermès nouveau si la main tutélaire
Des sciences pour eux allume le flambeau,
On les voit, échappés des liens du berceau,
S'élever à la gloire affranchis d'ignorance.
Tel, sous le pôle obscur trainant sa vieille enfance,
Un empire sauvage, engourdi dans les fers,
Se dérobait au monde, au fond de ses déserts :
Dans la profonde nuit sur sa tête épandue,
Un éclair de lumière effarouchait sa vue ;
Il détournait des arts son regard offensé ;
Couronné de glaçons, de ronces hérissé,
Du haut de ses rochers menaçants et stériles,
Il dominait les flots de cinq mers inutiles.
Jamais ses mâts flottants, ses voiles dans les airs,
N'avaient tenté, conquis ou fécondé les mers.
Un nouveau Prométhée, animant sa patrie,
Ravit au dieu des arts la flamme de la vie.
Un roi voulut un peuple ; il le fit de ses mains.
De ce peuple ignoré préparant les destins,
Dans les palais des rois, sous le toit des chaumières,
Il cherche l'industrie aux rives étrangères.
De simples artisans ont remplacé sa cour :
Leur élève, lui-même artisan à son tour,
Et dans leurs ateliers imitant leur ouvrage,
De l'art d'instruire un peuple il fait l'apprentissage.

Il parcourt les États, en observe les mœurs,
Les sciences, les lois, le culte, les erreurs;
Et des sages leçons de leur expérience
D'un empire au berceau revient former l'enfance.

Ses peuples, à sa voix, sortent d'un long sommeil.
Des feux de son génie éclairant leur réveil,
A leur grandeur naissante il ouvre la carrière;
De la société la chaîne tutélaire
Rassemble leurs faisceaux dans les déserts épars;
La loi dompte ces grands, sujets rivaux des Czars,
Qui menaçaient leur sceptre, et portaient leurs entraves,
Esclaves des tyrans, tyrans de rois esclaves.
On ne voit plus un prêtre opprimer tour à tour
La cour par les sujets, les sujets par la cour.
Le Czar brise aujourd'hui leur puissance usurpée,
Aux factieux Strélitz il arrache l'épée.
Les soldats triomphants, citoyens dans la paix,
Ne font plus à l'État redouter ses succès:
Ils protégent les arts, la naissante industrie,
Conquêtes dont un prince éclaira sa patrie.

Il poursuit son ouvrage. Il dit: du fond des bois,
Des flottes sur les mers descendent à sa voix;
Les fleuves, asservis à des routes savantes,
Apprennent à mêler leurs ondes opulentes.
Où grondaient les écueils, le port étend ses bras [1];
Plus loin, Cérès naissante au milieu des frimas,

[1] *Of. . brachia portus..*
OVID.

Inonde les déserts de ses vagues dorées ;
Du vaste sein des monts, des villes sont tirées ;
La colonne aux flancs d'or s'allonge dans les cieux ;
Le portique arrondit ses contours spacieux,
Qui des exploits futurs attendent les trophées.

Mais que dis-je? ces grands, leurs fureurs étouffées,
Ces flottes, ces canaux, ces villes, ces remparts :
Voilà les vrais exploits du fondateur des arts.
Cet empire élevé, ce peuple, son ouvrage,
Aux princes à venir rediront d'âge en âge
Du moderne Osiris le règne créateur,
Les Muses [1] de son trône élevant la grandeur,
De ces filles du ciel la gloire utile au monde,
Et les États naissants à leur clarté féconde.

[1] Ce mot, pris ici dans l'acception que lui donnèrent souvent les anciens, exprime toutes *les connaissances humaines divinisées*.

—

LES EXILÉS,

FRAGMENTS D'UN POËME DONT LA SCENE EST A L'ILE DE FRANCE.

—

M. de V..., parti pour l'émigration vers 1790, avait laissé chez sa sœur, madame de Mont..., un fils unique, à peine âgé de quinze ans. Il mourut peu de temps après à Cologne. Madame de Mont..., accablée d'une perte si cruelle, était encore réservée à de plus terribles malheurs. Son mari, condamné comme fédéraliste par la commission révolutionnaire d'Orange, expira sur l'échafaud. L'Europe, où elle avait fait des pertes si déchirantes, lui devint insupportable. Elle rassembla les débris de son ancienne fortune, et partit pour l'île de France avec sa fille unique, Céline de Mont..., qui n'avait point encore treize ans, et son jeune neveu Henri de Val..., qui en avait à peine quinze. Le vaisseau qui les portait, après avoir échappé à une longue tempête, coula presque à l''entrée du port Louis. Madame de Mont... périt avec ce qu'elle apportait de richesses, si l'on excepte un portefeuille qui fut trouvé dans les sables, plus d'un mois après. Les deux jeunes gens furent sauvés. Une veuve, nommée Thérèse Ligny, les recueillit dans son habitation, et leur prodigua les soins les plus tendres. Thérèse était une ancienne esclave achetée à Mada-

gascar, à qui son maître avait rendu la liberté après de longs et généreux services ; elle s'était mariée avec Ligny, affranchi comme elle par leur ancien maître. Ils devaient à un legs qu'il leur avait fait en mourant, et aux fruits de leur travail, l'aisance dont ils jouissaient.

Ligny était mort depuis peu, et ce fut chez sa bonne veuve que Henri de Val... et Céline de M... passèrent quelques années d'exil, pendant lesquelles ils éprouvèrent ce qu'on va lire dans les tableaux suivants[1].

[1] Ce petit poëme devait se composer des quatorze tableaux suivants : *l'Amitié*, *les Souvenirs*, *les Jeux*, *le Songe*, *la Rêverie*, *les Désirs*, *les Projets d'autrefois*, *l'Aveu*, *l'Hymen*, *le Bonheur*, *la Romance*, *la Prière*, *le Présage*, *le Temps*. L'auteur n'en a terminé que deux, et je ne suis pas absolument certain que le fragment que j'y joins appartienne au même ouvrage.

J. S.

—

LES EXILÉS.

LES JEUX.

Auprès de la demeure où, dans le sein des bois,
Le maître de Thérèse assemble sous les lois
Des enfants du Niger la foule obéissante,
S'élève la moisson fertile et jaunissante,
Dont les pâles roseaux filtrent cette liqueur
Qui, durcie en albâtre éclatant de blancheur,
Mêle aux feux du Moka, dans la coupe vermeille,
Un miel pur et plus doux que le miel de l'abeille [1].

[1] Bien des personnes s'imaginent qu'on ne *corrige* un ouvrage que pour en ôter des fautes, d'où leur vient l'opinion qu'un auteur qui corrige souvent a le travail peu facile et le premier jet très-défectueux. C'est une étrange erreur. On corrige aussi pour remplacer de bonnes expressions par des expressions meilleures, des beautés incontestables par des beautés d'un ordre supérieur. Ainsi

Plus bas, loin du rivage et loin de l'aquilon,
Se parfume de fleurs un paisible vallon.
Sur le coteau voisin le palmiste balance
Son panache arrondi que surmonte une lance :
L'ananas s'y colore ; et, sous un ciel d'azur,
Le coco, dans sa coupe, y mûrit un lait pur.

Là sont les doux loisirs, l'oubli des longues peines.
Là, par groupes nombreux, les jeunes Africaines,
Quand déjà le soleil penche vers son couchant,
S'exercent aux combats de la course et du chant.
Un long cercle applaudit, et le cornet d'ivoire [1]
De la *Reine des Jeux* proclame la victoire.

Victorin Fabre, qui a reproduit ailleurs ce passage, avait d'abord écrit :

. . . .
S'élève la moisson fertile et jaunissante
Dont les pâles roseaux filtrent cette liqueur
Qui, durcie en albâtre éclatant de blancheur,
Mêle aux feux du moka dans la coupe fumante
La douceur d'un miel pur et sa mousse écumante.

Certainement il n'y avait rien à *corriger* dans le sens que l'on attache généralement à ce mot. Non-seulement il ne s'y trouvait point de fautes, mais cette période était excellente et méritait de servir de modèle. Cependant Victorin Fabre l'a corrigée. Il a cherché le mieux et il l'a trouvé :

Mêle aux feux du moka dans la coupe vermeille
Un miel pur et plus doux que le miel de l'abeille.

A la place d'un très-bon vers, il a mis un vers exquis, un de ces vers où l'harmonie imitative est portée au point qu'elle fait voir, et en quelque sorte goûter l'objet imité. C'est là, comme me l'a souvent fait remarquer Auguste Fabre dans nos entretiens littéraires, le comble du talent et de l'art. J. S.

[1] Instrument des nègres dans les colonies.

Irène vit ces jeux, ne les dédaigna pas,
Et voulut imiter leurs innocents combats.
Des créoles, surtout de jeunes fugitives
Que nos malheurs, comme elle, exilaient sur ces rives,
Cherchaient son amitié, partageaient ses plaisirs,
Et la danse et le chant égayaient leurs loisirs.
Dans ces luttes qu'elle aime, Irène, sans rivale,
Souvent orna son front de la fleur triomphale;
Et, d'un vert diadème ombrageant ses cheveux,
Au trône de gazon s'assit *Reine des Jeux.*
Irène! et qui pourrait lui disputer l'empire?
Chante-t-elle : son chant, doux comme son sourire,
Se fait sentir dans l'âme[1], et moins pure est la voix
Du bengali plaintif qui gémit dans le bois;
Danse-t-elle : ses pas, cadencés avec grâce,
Voltigent sur les fleurs sans y laisser de trace;
En elle tout est charme, et, loin de le savoir,
Ce charme elle l'inspire et l'a sans le vouloir.
Parmi tant de beautés, belle avec modestie,
Elle n'a point d'égale, et n'a point d'ennemie.

La course un jour s'apprête, et du combat léger
Le terme favorable est ce jeune oranger
Dont le rameau, ployant sous la pomme dorée,
Balance la couronne au vainqueur préparée..
Vingt rivales, trois fois écoutant le signal,
Partent, et sur les fleurs courent d'un pas égal.
Irène part, la fleur sous ses pieds tremble à peine.
« Victoire! criait-on, ô victoire! » et d'Irène
Les pas semblaient voler sur les ailes des vents.

[1] *E canto che nel' anima si sente.*



O revers! du rameau sur les gazons penchants
Tombe la pomme d'or... Atalante nouvelle,
Son pied la foule, il glisse, et le but fuit loin d'elle.
Gustave l'aperçoit, et, prompt comme l'éclair,
Vole, semblable au trait qui suit l'oiseau dans l'air.
Il l'atteint, il l'enlève, et, d'une main légère,
L'emporte triomphante au bout de la carrière.
« Triomphe! » mille cris ont nommé le vainqueur,
Et ses rivales même applaudissent en chœur.

Son front modeste en vain refuse la couronne :
Chacun voudrait l'offrir, et Gustave la donne.
« Ah! Gustave! dit-elle, ah! Gustave!» et sa voix
Deux fois voulait poursuivre, et s'arrête deux fois.

LE SONGE.

Il était nuit; mais l'heure où s'éveille l'aurore
Prenait à l'Orient son vol timide encore.

Le calme qui la suit règne seul dans les airs;
Le calme est descendu sur la vague des mers;
Tout repose, et des vents le murmure insensible
A peine fait mouvoir le feuillage flexible.
Les flots, les cieux voilés, l'ombre des bois muets,
Respirent la fraicheur, le silence et la paix;
Et dans ses jeux encor l'insecte, qui voltige,
De la fleur du matin n'a point courbé la tige.

Irène, à qui la nuit refusa ses pavots,
S'endort; mais ce sommeil n'était plus le repos...
Ah! qu'un long souvenir égarait sa pensée!
Au *vallon de la course* et dans l'air balancée,
Elle vole, son pied foule la pomme d'or;
Dans les bras de Gustave elle reprend l'essor,
Touche au but; et, longtemps de son trouble étonnée,
S'arrête devant lui, confuse et couronnée.

Le jour chasse la nuit et non pas son erreur :
Elle veille, et le songe est encor dans son cœur.

AUTRES FRAGMENTS

QUE JE CROIS APPARTENIR AUX EXILÉS[1].

« Il y a une douzaine d'années[2], M. Victorin Fabre lut dans une société savante un fragment d'un poëme dont la scène était à l'Ile de France. Cette lecture excita un enthousiasme unanime, et tous les autres grands poëtes qui existaient alors reconnurent que ces nouvelles tentatives de M. Victorin Fabre devaient agrandir le domaine de la poésie. J'ai été assez heureux

[1] Je les extrais, ainsi que les observations pleines de justesse et de goût qui les accompagnent, de l'excellent ouvrage de M. Ferdinand Denis, intitulé *Scènes de la Nature sous les Tropiques*. A l'exception des quatorze premiers vers, également cités par M. Ferdinand Denis, mais qui ici formeraient double emploi, il ne s'est trouvé dans les papiers de Victorin Fabre aucune trace de ce fragment. J. S.

[2] Vers 1820.

pour avoir entre les mains une partie de ce chant, que je donne ici avec le regret de ne pouvoir tout transcrire, et comme un exemple de ce que le génie poétique peut trouver de fécondité et d'originalité dans une nature encore vierge pour nos poëtes, qui peuvent y conduire leurs muses sur les pas d'un guide si sûr.

« Après avoir dessiné le lieu de la scène, le poëte retrace les accidents pittoresques dont le paysage s'anime à la naissance du jour.

Dévoilant par degré sa blancheur éclatante,
La fleur de l'agathis, au rayon matinal,
De son lustre mobile allume le cristal.
Comme elle, rallumant les éclairs de leurs ailes,
Mille insectes légers, vivantes étincelles,
Mille oiseaux qu'à l'éclat de leurs fraiches couleurs
Mes yeux dans le feuillage avaient pris pour des fleurs,
Se jouant sur l'émail des lianes fleuries,
Semaient leurs rideaux verts du feu des pierreries.
J'ai cru voir dans le bois, de leurs reflets paré,
Voltiger du saphir le rayon azuré,
L'opale aux flammes d'or, l'hyacinthe vermeille...
Mais de ce songe aimable un chant léger m'éveille.
La voix du bengali soupire avec douceur;
Et son soupir ressemble au parfum d'une fleur.

Cependant sous mes pas s'allume la poussière;
L'azur des mers rayonne; un voile de lumière,
D'un ciel rouge et pareil au rubis enflammé,
Sur mes yeux éblouis s'abaisse; accoutumé
Aux frais abris des bois, mon front se réfugie
Sous d'épais lataniers dont la feuille élargie,
Cercle toujours mobile, en rayons divisé,
Brise les traits du jour, et dans l'air embrasé,

Sur un pivot flexible, éventail de verdure,
Cède aux soupirs des vents et redit leur murmure.

. . . .

« Mon intention ne saurait être d'arrêter mes lecteurs sur toutes les beautés dont étincelle cette magique peinture ; mais je ferai observer que chaque coup de pinceau offre autant d'exactitude que de nouveauté. Pour ne parler que du dernier trait, je crois que dans aucune langue on n'a décrit, même en prose, la feuille du latanier d'une manière aussi juste, aussi précise que dans les cinq vers qu'on vient de lire[1]. »

[1] M. Ferdinand Denis, *Scènes de la Nature sous les Tropiques*, *pages* 234 et suiv.

—

ELSOR ET ABENSÉIR,

OU

LA COUPE DE L'AMITIÉ,

PREMIER FRAGMENT D'UN POÈME INTITULÉ LES ABENCÉRAGES[1].

—

Le fragment que j'ai l'honneur de vous soumettre est tiré d'un poëme dont l'action se passe à Grenade, au temps des divisions célèbres des Zégris et des *Abencérages*. Ces derniers ont été proscrits. Elsor et Abenséir, deux Abencérages du sang royal, orphelins dès le berceau, ont traîné dans le même exil les premières années de leur adolescence. L'amitié la plus vive et la plus tendre adoucissait leurs longs revers :

Ils étaient consolés lorsqu'ils pleuraient ensemble.
Ainsi deux rejetons de cytise ou du tremble,

[1] Peu de personnes sentiront l'immense talent de style qui étincelle dans tout ce premier fragment; un plus petit nombre encore se rendront compte de l'art merveilleux avec lequel les expressions les plus hardies sont préparées, au point de sembler d'abord aussi

Rapprochés par l'orage, écartent son courroux,
Et leur feuillage en pousse un murmure plus doux.

Depuis, ces jeunes amis sont devenus des héros. Tous deux ont été blessés le même jour, et, dans le même combat, ils ont eu le double bonheur de se devoir réciproquement la vie. Rentrés vainqueurs à Grenade, la mort du vieux Muleï Hissen laisse le trône à l'un d'eux ; tous deux y ont un droit égal ; et chacun forme des vœux pour son ami.

Telle était la passion sublime et toute-puissante qui unissait Elsor et Abenséir, quand une jeune captive a fait naître dans leurs cœurs une flamme rivale. Cet amour est le premier secret qu'ils aient eu l'un pour l'autre. Chacun a cru découvrir et a tremblé de reconnaître dans son ami son rival. Enfin l'heure des explications va sonner. Ils se rencontrent seuls, la nuit, dans les jardins de l'Alhambra.

Tous deux surpris, honteux de s'y trouver ensemble,
On les eût vus se fuir, revenir sur leurs pas,
Fuir, revenir encore, et se tendre les bras.
Elsor approche, hésite, et, d'une main brûlante,
D'Abenséir troublé saisit la main tremblante,

naturelles que les mots les plus simples, avec lequel les mouvements les plus rapides, les plus véhéments, les plus multipliés, les tours les plus inattendus, sont disposés de manière à laisser au tissu général du style toute sa souplesse et toute sa grâce. Mais tout homme qui sent battre son cœur sera frappé de la noblesse et de la nouveauté de la conception, de la peinture des passions portée au plus haut degré de vivacité et d'éclat ; il y verra deux des plus belles scènes de théâtre, et un admirable modèle de dialogue tragique. Quant à ceux qui seront en état d'apprécier ces diverses qualités réunies, ils placeront ce fragment parmi les chefs-d'œuvre. Un poëme tout entier, conçu et écrit ainsi (et le temps seul a manqué à Victorin Fabre pour nous le donner), serait le plus beau morceau de notre littérature.

J. S.

La pose sur son cœur. Il veut parler; sa voix
Trois fois pousse un vain son qui s'arrête trois fois.
Enfin, d'un même cri qu'un même accent anime :
« Félime! » dit Elsor; Abenséir : « Félime!
Cette jeune captive aux modestes appas,
Dont le tendre souris, la voix... — N'achève pas;
Je l'aime. — Frappe! — Écoute! elle-même l'ignore.
J'avais lu dans ton cœur ce feu qui me dévore.
Je devais, j'ai voulu la perdre et te sauver :
Au trône qui t'attend j'ai voulu l'élever.
Je ne puis! Sois mon roi, Félime mon épouse.
— Jamais! non. — S'il faut plus à ta fureur jalouse,
Je l'immole et je meurs. Je ferais mieux encor
Si j'avais un rival qui ne fût pas Elsor.
— Immobile, et longtemps calme au sein des tortures,
Je t'ai laissé tourner le fer dans mes blessures.
Sois calme, ainsi que moi. Ces discours que tu tiens,
Tes transports, tes fureurs, tes secrets sont les miens.
Moi-même dans ton sein je venais les répandre.
Pourquoi les prévenir?... et pourquoi les surprendre?
Est-ce amour? est-ce haine? et depuis quand, dis-moi,
L'amitié qui s'épanche est un fardeau pour toi?
La confiance pèse alors qu'on l'a trahie...
Il t'en a dû coûter pour cette perfidie.
Tu pâlis! Ta pâleur et ce lâche détour,
Tout m'explique à la fois ta haine et ton amour.
Tu ne l'aimerais pas, si je ne l'eusse aimée.
Aux secrets de mon cœur longtemps accoutumée,
Ta détestable adresse et ta fausse amitié,
Avaient lu dans ce cœur, qui t'était confié.
Tu le vis s'allumer d'une flamme funeste :
Le tien d'un feu fatal voulut s'empoisonner,

Pour m'ôter ce que j'aime, et pour m'assassiner.
Parle-moi maintenant de sceptre et de couronne.
Eh, prends le sceptre ! règne... et malheur à ton trône,
S'il m'enviait Félime et pouvait l'éblouir ! »
— Malheur plutôt à toi, perfide !... Abenséir,
Écoute; tu le vois, il n'est plus temps de feindre;
Mon cœur, sous le poignard, a trop su se contraindre.
Je ne te réponds plus de ce œur outragé.
Furieux et trahi, je crains d'être vengé :
Je pleure..., et je te vois sourire à mes alarmes!
Ah ! j'entends ; oui, du sang ! du sang, et non des larmes !
Jure de l'oublier; ou mon bras et le tien...
Que sais-je? ton trépas, et le mien et le sien... »
Il poursuivait ; sa voix expire dans la rage.

Les yeux armés d'éclairs précurseurs de l'orage,
Ils reculent tous deux, ivres d'un noir transport.
Tel recule le bronze en vomissant la mort.
Tous deux le glaive nu dans la main qui se lève,
La menace dans l'œil qui précède le glaive,
L'un sur l'autre à l'instant s'allaient précipiter...
Aux genoux l'un de l'autre ils courent se jeter.
« Pardonne, Abenséir ! — Oh, cher Elsor, pardonne!
Pardonne un crime affreux dont tout mon cœur frissonne...
— Ah, cesse, au nom du ciel, du jour que je te dois!
Cache-moi ta douleur, et n'accuse que moi!
— Toi?... seul j'ai fait le crime, et mon ami s'accuse!
De mes propres fureurs il veut que je l'excuse!...
Ah! mon excuse, à moi, s'il m'en reste en ce jour,
C'est l'excès d'un délire égal à mon amour.
C'est cet amour fatal, lui seul qui nous sépare,
Qui t'a fait malheureux, qui m'a rendu barbare.

Je l'abhorre, à jamais je déteste ses feux :
Je l'oublirai... sans doute... Oublions-la tous deux.
Oublions cet amour qui conseille le crime.
Entre nous deux jamais ne retrouvons Félime.
Rends-moi ton amitié, resserrons nos liens ;
Console mes malheurs, je gémirai des tiens.
Quel que soit cet amour, et sa vive blessure,
Du cœur de ton Elsor ne crains pas un parjure :
Ne crains pas le retour d'un transport plein d'horreur.
Il m'en a trop coûté de suivre sa fureur.

Ainsi, le repentir rallumant leurs tendresses,
Ils confondaient leurs pleurs, leurs remords, leurs caresses.
Un moment abusés par un doux souvenir,
Dans les bras l'un de l'autre, ils croyaient revenir
A ce temps qui n'est plus, à ces jours d'innocence
Où de leur amitié la noble confiance
Rendait plus pure encor cette tranquille paix
D'un cœur que le soupçon n'a profané jamais.

Tous deux en s'embrassant quittent ces forêts sombres,
Heureux d'ensevelir sous leurs épaisses ombres
La honte d'une erreur qu'ils viennent d'expier,
Et les feux d'un amour qu'ils jurent d'oublier.

L'aube du jour, naissant sur les tours de la ville,
Ramène auprès d'Elsor Abenséir tranquille.
Tranquille, Elsor l'embrasse et dit : « Lis ce billet ;
J'allais te l'envoyer. — J'ai lu ; parle ; est-ce fait?
— Depuis une heure. — Et moi, ce que tu viens d'écrire,
Depuis une heure. — Ingrat ! — Je venais te le dire.
— J'ai cru qu'avec Elsor, Félime allait régner.

— Elsor, en expirant, croyait te la donner.
— Adieu; la mort livide est sur tes mains tremblantes.
— Adieu; la voix s'éteint sur tes lèvres brûlantes.
— Embrassons-nous, Elsor! — Mourons, Abenséir! — »

Dieu seul les avait vus s'embrasser et mourir.
Mais, depuis, sur la table où, dit-on, fut tracée
Du jeune Abenséir la dernière pensée;
Mais au pied du flambeau qui seul veillait encor,
Qui, la dernière nuit, seul veilla près d'Elsor,
On trouva, toute fraîche et de rosée humide,
La couronne de fleurs sur une coupe vide;
La coupe vide offrit au regard effrayé
Ces mots gravés dans l'or : « *Je bois à l'Amitié!* »

AUTRE FRAGMENT DU MÊME OUVRAGE.

Après un court prologue où l'on annonce que depuis ce cruel serment quelques jours se sont écoulés, le chant troisième commence ainsi :

L'Aurore, dispersant les nuages moins sombres,
Déjà du pôle humide avait chassé les ombres [1].
Vers ces lieux qu'embellit le plus doux souvenir,
Plein d'un trouble inquiet, s'avance Abenséir.

[1] Humentemque Aurora polo dimoverat umbram.
VIRG. ÆNEID.

Dans le calme des bois, sous leur tranquille ombrage,
D'une paix qui le fuit il vient chercher l'image.
Le calme autour de lui règne seul dans les airs;
Le calme est descendu sur la vague des mers;
Tout repose, et des vents le murmure insensible
A peine fait mouvoir le feuillage flexible.
Les cieux sereins, les champs, l'ombre des bois muets,
Respirent la fraicheur, le silence et la paix;
Et dans ses jeux encor, l'insecte qui voltige
De la fleur du matin n'a point courbé la tige.

« De cet air embaumé respirons la fraicheur:
Cette paix, disait-il, va passer dans mon cœur!
Ici je fus heureux, j'y serai donc tranquille;
Ce lieu n'est pas changé! » Sous l'ombrage immobile
Il entre, d'un regard parcourt ces bois connus:
« Tout est changé, dit-il, je ne les connais plus.
Quel calme! » Cette paix, aux feux qui le dévore,
A son trouble insensé, vient ajouter encore.
Le front baissé, l'œil fixe et de larmes couvert,
Il erre sans dessein sous l'ombrage désert.

Cependant du matin les heures diligentes
Poursuivent dans les bois les ombres voltigeantes,
Et de leurs flèches d'or, au fond des antres frais,
Précipitent la nuit et ses voiles épais.
Sous le feuillage humide et brillant de rosée,
De mobiles vapeurs encor tout arrosée,
La fleur de l'agathis, en lustre de cristal
S'allume aux premiers feux du rayon matinal;
Mille insectes légers des rubis de leurs ailes
Font vaciller dans l'air les vives étincelles;

Les oiseaux émaillés d'éclatantes couleurs
Brillent sur les rameaux comme un essaim de fleurs.
Plus timide au réveil, leur chant se fait entendre.
La voix du bengali, mélodieuse et tendre,
Soupire dans le bois ses sons pleins de douceur.

Le malheureux s'irrite à ces chants de bonheur.
Il fuit... lorsqu'à ses yeux, dans le fond du bocage,
S'offre un lit de gazon qu'entoure un vert ombrage.
Des tissus de liane, embrassant les rameaux,
Laissent au vent flotter leurs flexibles rideaux;
De la rosée encor les perles transparentes
Tombent de fleur en fleur, sur le feuillage errantes;
D'orange et d'iam-rose un zéphir embaumé
Y répand dans les airs leur tribut parfumé.

Il s'arrête à l'aspect de ce riant asile;
Il s'arrête, il regarde; il regarde immobile :
Par degrés dans ses yeux, où s'éteint le courroux,
Renaît, timide encore, un sentiment plus doux.
Son front est plus serein, son regard moins farouche ;
Un souris passager vient mourir sur sa bouche.
Ce calme d'un moment a soulagé son cœur.
Il cherche le repos sur le gazon en fleur;
Il s'endort... et du ciel dans son âme brûlante
Descend l'illusion trompeuse et consolante;
L'illusion, bonheur des crédules humains.
Déjà dans son erreur ses caressantes mains
S'égarent mollement sur la fraiche pelouse;
De sa bouche trois fois sort le doux nom d'épouse.
Craintes, douleurs, tout fuit; dans sa félicité,
Quatre mois de tourments n'ont jamais existé.

Vous enivrez ses sens, voluptés mensongères
Qu'apporte le sommeil sur ses ailes légères...
Ah! le sommeil fut court; et déjà le réveil
A dissipé le charme, ouvrage du sommeil,
Félicité fragile et si tôt disparue!
« Faut-il y renoncer, après l'avoir connue! »
Il se lève, et debout, longtemps silencieux,
« Tombe, dit-il enfin, ce feuillage odieux!
Périsse cette terre, et que le feu dévore
L'asile où mes fureurs me poursuivent encore!
Mais plutôt mille fois meure le souvenir
De ce lâche serment que je ne puis tenir!

Il disait; ô surprise! à ses yeux se présente
Celle en qui le sommeil lui montrait une amante.
Elle approchait rêveuse, une fleur à la main.
Longtemps à son aspect, interdit, incertain,
Il s'éloigne, il s'arrête, il accourt, il balance :
« Le sort en est jeté! je le veux! » Il s'élance;
De Félime étonnée embrassant les genoux,
« J'aime, j'aime, dit-il, je n'aimerai que vous... »
A tant d'émotion sa voix ne peut suffire;
Il dit tout ce qu'il sent, il voudrait le redire;
Tout ce qu'il a souffert, il l'exprime à la fois,
Mais son regard encore en dit plus que sa voix.

Le sourire à bouche, et l'œil de pleurs humide,
Félime sur son front penche son front timide :
« Lis, dit-elle, en ce cœur, comme toi sans détour; »
Et sa main s'abandonne au baiser de l'amour.

Tout à coup la foudre gronde, quoique le ciel soit encore serein, comme il arrive souvent sur ces plages, où quelques légeres

vapeurs que les vents poussent dans l'air, comme les bouffées errantes d'une fumée rousse ou noirâtre, suffisent pour amener les plus effroyables tempêtes. Abenséir, comme frappé du soudain éclat de la foudre, se rappelle ses serments, les droits de l'amitié qu'il outrage; il se trouble, laisse tomber la main de Sélime interdite, s'éloigne à pas lents et en silence. Félime le suit de loin, pleine de surprise et de crainte. Cependant les nuages viennent de la mer, s'amoncellent, se déploient sur l'île et la couvrent. C'est au milieu de l'ouragan qu'ils arrivent dans l'habitation commune. Ils sont troublés, muets tous deux. Elsor s'aperçoit de ce trouble. Alors s'allume dans son sein un de ces accès de jalousie qu'il a déjà portés une fois jusqu'au dernier période du délire. Il ne peut plus longtemps supporter leur vue : il sort, il erre seul, au sein de la nature en tumulte, et tourmentée comme lui; lorsqu'un de ces événements tels que le lieu de la scène a permis de les choisir, achève de bouleverser cette âme aussi sensible que violente, et met le comble à ses fureurs. — L'orage commence à tomber.

L'aquilon encor siffle et fait frémir les airs;
Mais d'un bruit lent et sourd, dans l'abîme des mers,
Expire en mugissant la tempête profonde.
Un tonnerre lointain éclate, roule et gronde :
Mais déjà le soleil, qu'un voile couvre encor,
Sillonne de ses feux le nuage aux flancs d'or.
Elsor à pas tardifs parcourait le rivage.
De son cœur agité cette mer est l'image :
Comme elle, son courroux s'apaise avec lenteur.
Le morne accablement succède à sa fureur;
Debout sur les écueils, il s'arrête; sa vue
Suit le dernier tonnerre expirant dans la nue;
Et foulant des débris par les vents abattus,
Pensif, écoute encor l'orage qui n'est plus.
Une vague soudaine enfle, blanchit, s'entrouvre,
Gronde, roule à ses pieds, se retire, et découvre

D'un jeune homme à ses yeux le corps défiguré.
L'amour survit encor dans son œil expiré :
Il serre encor la main, la main faibleet constante,
Que dans un autre espoir lui promit une amante.
Leur bouche, qui s'entrouve, avant de se glacer,
Sans doute se cherchait pour le dernier baiser.
Cet œil dont la paupière est à demi fermée,
Ce regard dit encor : « C'était ma bien-aimé. »
Un long frémissement court aux veines d'Elsor;
Il s'éloigne, il revient, il fuit, revient encor :
« Heureux jeune homme! heureux! Cette mer mugissante
Brise sur les rochers ta dépouille sanglante :
Et je vis! » A ces mots, tremblant et furieux,
Un désespoir féroce a brillé dans ses yeux,
Et penché sur les flots, plein d'une affreuse joie,
« Mer avide, reçoit une nouvelle proie;
Que je meure! — Insensé! que dis-je? moi, mourir!
Ma mort mettrait Félime aux bras d'Abenséir!
Le barbare!.. à l'aspect de mon ombre éperdue,
Il oserait s'unir à celle qui me tue!
Un jour de leur hymen les parjures flambeaux
D'odieuses clartés viendraient souiller ces eaux,
Me poursuivre peut-être au sein des mers profondes,
Et rallumer ma rage éteinte dans les ondes!
Non, je vivrai. Cruels! qui voulez mon trépas,
Vous seriez trop heureux! ne vous en flattez pas.
Félime, Abenséir! couple ingrat et funeste!
Toi surtout que j'aimai, que tout mon cœur déteste,
Perfide Abenséir! oui, perfide, c'est toi
Que je veux rendre encor plus à plaindre que moi.
Lâche auteur de mes maux, tu seras leur victime!
Perfide! — Qu'ai-je dit, cruel? quel est son crime?

Qu'a-t-il fait ? Ah! beaucoup : il m'a toujours aimé!..
Mon cœur à le chérir s'est trop accoutumé.
Oui, c'est cette amitié pour tous deux si fatale
Qui nous a fait brûler d'une flamme rivale,
Nous force à nous chérir pour mieux nous déchirer,
Et nous défend la plainte au moment d'expirer.
Pardonne, Abenséir! moi, j'ai pu te maudire!
Plains-moi. Tu le sais bien, depuis que je respire,
Le bonheur de tes jours a fait tout mon bonheur.
Hélas! vingt ans entiers j'ai vécu dans ton cœur!
Toi seul me tenais lieu de ma famille entière;
La douceur de te voir consolait ma misère :
Tu vivais pour m'aimer,... et j'ai pu te trahir!
Plains-moi, tu dois me plaindre et non pas me haïr.
Heureux qui pour cercueil eut les flancs de sa mère!
Heureux qui du berceau, rentré dans la poussière,
Sentit son œil s'éteindre, et d'un froid éternel
Ses lèvres se glacer sur le sein maternel!
Heureux, en expirant dans ses jeunes années,
Qui n'a brûlé jamais d'ardeurs empoisonnées!
Heureux, si son destin le condamne à souffrir;
S'il aime, heureux encor celui qui peut mourir! »

Il s'éloigne, à ces mots, d'une démarche lente :
La terreur pèse encor sur sa tête tremblante.
L'Océan s'est calmé ; l'air reprend sa fraîcheur ;
Mais toute la tempête est encor dans son cœur.

UN SONGE DE FLORÉAL

AN XII (1804)[1].

Un grand destin s'achève.
CORNEILLE

Seul, debout, il veillait. Sont front pâle d'ardeur,
Où la force est sans calme, et non pas sans grandeur,
Offrit à mes regards, qui s'effrayaient d'y croire,
Le mépris des humains et l'amour de la gloire.
L'audace... et le regret dans son œil avaient peint
Un espoir qu'il dévore, un souvenir qu'il craint,
Sa fortune nouvelle et son âme passée.
Quoi! si jeune? Oui! tandis qu'une noble pensée
Venait, comme un remords, sur ses traits sans couleur,
Jeter par intervalle un éclat sans chaleur,
Sur sa bouche a glissé comme une ombre étrangère,

[1] J'ai dit, par erreur, dans la *Vie*, que cent pages ne suffiraient pas pour exposer en prose les idées réunies dans ces *trois cents* vers: c'est *cent* vers qu'il faut lire. J. S.

Je ne sais quel souris, bas sans être vulgaire.
On eût dit que son cœur ne pouvait contenir
Sa gloire et ses projets prêts à se désunir.

Quels projets ? Devant lui, la cire ardente éclaire
Cette feuille savante, image de la terre,
Où le burin, docile aux traces du compas,
Posa sur le vélin les bornes des États ;
Là, tandis qu'à son œil lentement se déploie
Le monde, par son œil saisi comme une proie,
L'Europe a tressailli de terreur et d'espoir.
« A quel sort inconnu m'appelle ton pouvoir? »
Dit-elle ; et d'un regard interrogeant la France,
Il répond à l'Europe : « Esclave, obéissance ! »
C'en est fait ; ce regard qui verra les humains
Ployer sous ses fureurs comme sous les destins,
Porte à la Seine, à l'Elbe, au Rhin, au Tage, au Tibre,
Des fers... — A NOS TOMBEAUX LAISSE UNE TERRE LIBRE !
« Quel cri ! » dit-il. Ce cri, par lui seul entendu,
Fit reculer son œil... sur LODI descendu.
A ce cri l'Apennin, les Alpes répondirent ;
Le Danube, le Rhin, la Meuse, le redirent,
Et des bouches du Nil jusqu'au Saïd porté,
Le cri du sang français répéta : LIBERTÉ[1] !
Du Gothard au Thabor où trouver un refuge?
Où fuir ce cri, ce sang... et sa gloire? « Transfuge !
As-tu pensé, » dit-elle, « abdiquant tes exploits,
Descendre impunément dans la foule des rois?...
Ose ! de tes serments dépouille l'imposture !

[1] VAR. Et des plaines du Nil le sable ensanglanté
A son cœur éperdu répéta : LIBERTÉ !

A l'estime du monde oppose le parjure!
Arrache de ton âme, étouffe dans l'oubli
Montenotte... (il se trouble) Arcole... (il a pâli)[1]. »
Il se juge, il se voit dans le sénat un maître ;
Dans le monde, un héros; devant sa gloire, un traître.
« Trois millions de voix sont là dans l'urne... Eh bien!
Il manque dans cette urne un suffrage : le mien! »
Il dit; et, rappelant ses premières années,
Un remords, dans son cœur, sauvait nos destinées,
Si.....

« Qui t'envoie, esclave? Ah! le Sénat! Dis-leur :
« Prenez; voici des croix, de l'or... et de la peur.
Qu'importe au nom français que vos âmes soient viles?
Mais lui!... l'homme à qui seul fut donné de pouvoir
Trahir le genre humain, s'il trahit son devoir!...
Dont la France attendait, libre par sa puissance,
L'avenir que l'Europe attendait de la France !...
Lui? s'il peut être encor... Lui! s'il peut remonter
Au rang d'où ses grandeurs l'allaient précipiter,
Loin de lui vos discours, loin de lui vos silences,
Et vos genoux instruits à tant de complaisances! »

Tandis que je parlais, on eût dit que ses yeux
Les voyaient à ses pieds, rampants et glorieux,
De leurs mains sur leurs fronts, brillants d'or et de chaînes,
Placer avec respect ses bottes souveraines[2].

[1] VAR. Arrache de ton âme Arcole et Rivoli!
Une froide sueur glaçait son front pâli.

[2] Allusion au mot connu de Charles XII ; de plus, trait caractéristique d'un despotisme militaire.

Lui, calme, et... le dégoût? non, la fierté dans l'œil...
Oh! lâche! et l'univers croyait à ton orgueil!
Et la France a, huit ans, permis à la victoire
D'unir sa destinée et nos vœux à ta gloire!
Un poignard!—Qui m'arrête? O peuple! oh! quels concerts?
Quel encens avant l'aube est monté dans les airs?
Ces foudres sous la nue, et ces fleurs sur vos têtes...
Règne! ils l'ont mérité. Cet aspect de leurs fêtes
Arrache de ma main ce fer levé... trop tard.
Garde, pour les punir, tes jours dus au poignard.
J'ai voulu, prévenant d'un coup ta tyrannie,
Sauver de ses proscrits le plus grand, ton génie.
Je me trompais: tu dois au génie outragé
Plus de sang. Règne donc, règne, et qu'il soit vengé!
Apostat de sa gloire, illustre sa colère.
Ton sort fut d'ennoblir les destins de la terre.
Quant tu t'es avili, ton sort a dû changer:
La terre maintenant te reste à ravager.
Ravage; enivre-toi d'une grandeur commune;
A décorer ta chute épuise ta fortune [1]:
Dans ce vide qu'y laisse un grand devoir trahi
Que ne pourrait combler l'univers envahi,
Jette l'or, les traités, les fêtes, les batailles,
Entasse les honneurs, presse les funérailles;
Et, du monde obéi, sur le monde acharné,
Ne lui pardonne plus de t'avoir couronné.

L'heure sonne: le jour sur le vélin éclaire
Les bornes des États, et les flots et la terre.
Mais lui??? je le cherchais. J'allais par l'univers

[1] Var. Jusqu'au niveau d'un trône abaisse ta fortune.

Dire : « Est-ce ici le trône ? Avez-vous vu les fers
De celui qui, borné par une erreur profonde [1],
Ne fut que le vainqueur... ou le captif du monde ? »
Sur un roc, un tombeau se découvre à mes yeux :
Et je pleure Alexandre, abandonné des dieux.

1 VAR. De celui qui seize ans, dans sa chute profonde.

—

ÉLÉGIE

AUX MANES DE MADAME FANNY ***.

Ite, rime dolenti, al duro sasso
Che'l mio caro tesoro in terra asconde.
PETRARCA, son. 288.

O toi! qui dans la tombe où tu viens de descendre
Emportas pour jamais le bonheur de mes jours,
Objet infortuné d'une douleur si tendre,
Fanny, toi qui n'es plus, que je cherche toujours,
Reçois ces pleurs... hélas! versés loin de ta cendre,
Ces longs gémissements que tu ne peux entendre,
Ces plaintes, vain tribut d'un regret éternel.

BEAUTÉ, grâces, vertus, un froide poussière...
O Fanny! quoi, la tombe a dévoré ces traits,

Ces yeux touchants, ces yeux dont la douce lumière
Dans la nuit du trépas va se perdre à jamais!
Ah! de son ombre en vain il couvre ta paupière.
Non, tu ne seras point au tombeau tout entière;
Tu vivras dans mon cœur de plainte et de regrets.

Il est, il est donc vrai, jeune et sensible amie,
C'est tout ce qui me reste aujourd'hui de ta vie,
Un souvenir... un long et douloureux tourment.
A peine à son aurore, elle est évanouie.
Dans un monde charmé dont tu fis l'ornement
Tu parais, et tu meurs! Une tendre rosée
Sur le tremblant feuillage ainsi brille un moment.
Aux premiers feux du jour, fugitive, épuisée,
Vapeur faible et légère, elle remonte au ciel.
Ta jeunesse s'endort d'un sommeil éternel.
Et moi, tu le sais bien, moi qui de ton absence
Accusai trop les dieux, trop prompts à s'irriter,
Ah! je n'ai qu'un moment joui de ta présence!
Mon cœur ne te connut que pour te regretter.

Tu fleurissais alors dans le printemps de l'âge :
Tes yeux étincelaient des feux du sentiment;
Une aimable pudeur colorait ton visage;
Il se mêlait un charme à ton vif enjoûment,
A ta voix virginale, à ton souris si tendre.
Je te vis, et nos cœurs d'abord surent s'entendre :
Moins jeune, j'eusse été peut-être ton amant;
Je devins ton ami : cette amitié naissante
Du tendre amour lui-même avait l'enchantement.
Le ciel, qui protégeait son ardeur innocente,
Voulut dans mon amie unir, pour mon bonheur,

Les grâces d'une amante et l'âme d'une sœur.
O nœuds! sainte union que le sort a trahie!
Combien je me livrais à son charme flatteur!
« Ainsi, douce amitié, va s'écouler ma vie,
Disais-je. » Et dans l'excès de son aveuglement,
Mon cœur éternisait ce bonheur d'un moment.
Vain songe! tu partis; et toi, toi seule, absente,
As pu me consoler de ton éloignement.
Tes lettres, ces garants de ton âme constante,
Contre un oubli cruel vinrent me rassurer.
Je n'en pleurais pas moins, mais j'aimais à pleurer;
D'un retour plus heureux je nourrissais l'attente.

Après deux ans d'absence enfin je te revois :
Ton cœur vient tout entier dans le mien se répandre.
L'amour même, l'amour dans ce cœur noble et tendre,
A la sainte amitié n'a pu ravir ses droits.
Je retrouvai constante, et toujours plus chérie,
Cette âme dont la mienne est encore l'amie.
Mais, ô fragilité de nos jours incertains!
Ce n'étaient plus ce front et ces regards sereins,
Cette vive gaîté, cette fraîcheur brillante.
Non, c'étaient les langueurs de la beauté souffrante :
La douleur, qui fanait ton printemps dans sa fleur,
Déjà sur ton front pâle avait mis son empreinte :
La mort tenait sa proie ; elle était dans ton cœur :
Tes languissants regards en révélaient l'atteinte.
J'y lus de mon malheur l'obscur pressentiment.
Je te dis : « Mon amie, ah! fuis, fuis cette rive ;
« Cet air empoisonné te flétrit lentement.
« O Fanny! ce n'est point sur le marais dormant
« Que fleurit l'anémone ou la rose craintive;

« A la douce chaleur du printemps, de retour,
« S'entr'ouvre son calice, et la fleur près d'éclore
« Se nourrit d'un air pur, des rayons d'un beau jour,
« De leurs plus tendres feux s'anime et se colore.
« Belle au matin, le soir elle est plus belle encore.
« Mais si d'un souffle impur elle se sent flétrir,
« Languissante, la fleur ne vivra qu'une aurore;
« On la voit seulement se pencher et mourir. »

Tu ne répondis rien; je vis couler tes larmes.
Le baiser le plus doux ne put me rassurer.
Je partis, mais en proie aux plus vives alarmes,
Plein d'un trouble muet qu'il fallait dévorer.
Loin de se dissiper, il s'accrut dans l'absence.
Je me tus cependant: un douloureux silence
Plus que l'absence encor nous avait séparés.
Tu le rompis, ô toi qui m'as été si chère!
Dans ces traits éloquents, à ma douleur sacrés,
Je lus de ton bonheur l'aurore passagère.
Tranquille, tu goûtais la douceur d'être mère;
Et tes jours plus sereins coulaient dans les amours.
« Oh! puisse son bonheur durer, croître toujours!
Qu'il remplisse les vœux d'une mère attendrie,
D'une sœur, d'une fille entre ses bras nourrie,
D'un père, de l'époux que s'est choisi son cœur!
Oh! que je sois longtemps heureux de son bonheur!
Vous me trompiez, terreurs, crainte toujours nouvelle,
Sombres pressentiments qui m'agitiez près d'elle.
Elle est, disais-je, heureuse!» Hélas! tu n'étais plus!
Tu n'étais plus! et moi, de ton bonheur encore
Je rendais grâce au ciel, qui trahit les vertus,
Au ciel, qui se jouait de mes vœux superflus!...

O dieux ! oh ! pardonnez, justes dieux que j'implore ;
Elle n'est plus ! Et moi, dans ses regards mourants,
Dans ces yeux où son cœur me parla si longtemps,
Je n'ai pu lire, hélas ! sa dernière pensée ;
Et je n'ai pas fermé sa paupière glacée !

FRAGMENT

DU PREMIER CHANT DE LA PHARSALE.

Jam gelidas Cæsar cursu superaverat Alpes, etc.

Des Alpes qu'il franchit précipitant ses pas,
César, qui de la guerre et des prochains combats
Roule les grands destins dans son âme pensive,
Déjà du Rubicon touchait l'étroite rive,
Quand, du sein de la nuit, qui lui cache ses flots,
Lumineuse, s'élève au-devant du héros,
De la patrie en deuil l'auguste et triste image.
Palpitante, l'effroi sillonne son visage.
Son front, chargé de tours, sur ses tremblants regards
Répand les flots blanchis de ses cheveux épars ;
Et, debout, les bras nus, à sa voix maternelle
Mêlant de longs sanglots : « Où courez-vous, dit-elle ?
Où donc, où portez-vous vos étendards, les miens?...
Ah! si dans vous encor je vois mes citoyens,
Si vous êtes armés pour un but légitime,
Soldats! c'est jusqu'ici qu'on peut l'être sans crime. »

RÉPONSE A EMMA.

« Oh ! la belle matinée ! Mais parlez-m'en donc en vers. — Que voulez-vous que j'en dise ? — Ce qu'il y a de *plus doux*, *de plus pur*, *de plus charmant*. »

Douce est l'haleine du matin,
Dont la feuille du tremble est à peine agitée ;
Pure est la vapeur argentée
Dont le soleil naissant couronne ce lointain ;
Et *charmant* (quoique Emma soit *plus charmante* encore)
Est ce jour *pur* et *doux*, qui, dorant les sillons,
Donne, sur la verdure, aux larmes de l'aurore
Le sourire de ses rayons.

L'ATTENTE,

CHANT D'UNE JEUNE INDIENNE.

Viens! le jour fuit, l'Occident se colore,
Et du bonheur l'espérance dévore.

La rive est calme et le bocage frais,
La grotte obscure et de fleurs parfumée ;
Déjà le soir sur la couche embaumée
Verse un jour tendre et des rayons discrets ;
L'oiseau s'endort, et le fleuve limpide
Suspend le cours de ses flots indolents :
Viens; sur ma bouche est le baiser humide,
Et mes regards seront doux et brûlants.

Viens, viens, Mirza! l'Occident se colore...,
Et du bonheur l'espérance dévore.

Sur le rocher, dès le déclin du jour,
Je m'élançais palpitante, incertaine :
Mes yeux au loin te cherchaient dans la plaine,
Trompaient mon cœur, et rêvaient ton retour...
Pleins de langueur, fatigués d'espérance,
Mes yeux troublés bientôt cessaient de voir :
Sous le plaisir je fléchissais d'avance,
Et lentement je revenais m'asseoir.

Viens, viens, Mirza! l'Occident se colore...,
Et du retour l'espérance dévore.

Assise encor, sur le lit amoureux
Mon bras repose, et ma tête s'incline...
O mon ami! la couche clandestine
A conservé l'empreinte de nos jeux!
Foulé par moi, s'agite le feuillage...
Mes yeux mourants s'ouvrent à peine au jour...
Mirza! Mirza! j'écarte ton image...
Mais le baiser devance le retour.

Viens, ce baiser sur mon sein brûle encore,
Et du bonheur l'illusion dévore.

Dans le désert vois-tu la jeune fleur?
Elle s'ouvrait brillante et parfumée.
D'un feu secret lentement consumée,
Loin du zéphyr, elle perd sa fraicheur.
Quand il revient sur la fleur affaiblie,

Au premier souffle, elle se sent fléchir.
Sous tes baisers, ainsi ton Azélie
Va maintenant se pencher et languir.

Viens, viens, Mirza! l'Occident se colore...,
Et du bonheur l'espérance dévore.

SOUVENIRS.

L'INCONNUE.

Oh, les doux sons que la roche voisine
M'a répétés de sa voix argentine !
J'ai supporté tout le poids des chaleurs ;
Mais quand le jour me brûlait dans ces plaines,
Le frais de l'ombre ou l'haleine des fleurs
Moins doucement eût coulé dans mes veines !
Quel est ce chant dont la molle langueur
Rend incertains les pas du voyageur ?

Seul et pensif, je suis dans la clairière
Le son lointain qui grandit par degrés,
Et de la nuit la naissante courrière
Conduit mes pas faiblement éclairés
Sous des berceaux où décroît sa lumière.

L'obscurité m'environne un moment.
Mais, des rameaux écartés doucement,
Tombe un rayon dont la clarté légère
Offre à ma vue une jeune étrangère.
Nobles et doux, ses traits ne sont parés
Que des cheveux, en boucles séparés,
Dont les anneaux dorent son front modeste,
Et dans ses yeux brille l'azur céleste.

Mais par moments cesse la douce voix :
Ces yeux charmants, dans les routes du bois,
Semblent chercher et se plaignent d'attendre.
Oh ! que leur plainte est facile à comprendre !...
Adieu, lui dis-je, à demi me penchant;
Ta voix me laisse un souvenir touchant,
Jeune inconnue; heureux qui peut l'entendre !
Ton chant est doux, le sourire est moins tendre...
Mais ton regard est plus doux que ton chant.

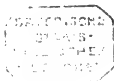


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PIÈCES DE CONCOURS.

POÉSIES DIVERSES.

ERRATA.

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*lisez*
8	dernière	aurait *préru*....	aurait prévenu.
32	10	un train de gros *bateau*....	un train de gros bateaux.
32	33	qu'il sauraient voté	qu'ils auraient voté.
86	6	ne manque pas *d* lui envoyer	de lui envoyer.
105	19	fit trancher le bec *de* son faucon................	à son faucon.
108	31	l'océan *de* nuages.........	l'océan des nuages.
160	15	Je lis dans la *Grandeur des Romains*, page 321.....	page 32 [1].



Oberin



